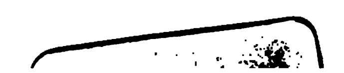



600014401G



LES

BATARDS CÉLÈBRES

LES

BATARDS CÉLÈBRES

PAR

A. CHARGUÉRAUD

Avec une Lettre-Préface

PAR M. ÉMILE DE GIRARDIN



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE
—
1859

DÉDICACE.

A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Monsieur,

Vous m'avez donné l'idée de ce livre ; je l'ai entrepris sous vos auspices ; j'ai été soutenu par vos encouragements et dirigé par vos conseils : c'est donc à vous qu'il devait être dédié.

Puisse-t-il répondre à la pensée généreuse qui l'a inspiré !

Je désirerais encore bien vivement que ce faible témoignage de ma sincère reconnaissance et de ma profonde admiration pût vous plaire. Ce serait, Monsieur, la première récompense de mon travail, et bien certainement la plus douce à mon cœur.

A. Charguéraud.

A M. A. CHARGUÉRAUD.

« Après avoir lu votre livre, je ne puis que me féliciter hautement de vous en avoir suggéré l'idée.

« Ce livre manquait à l'histoire des inconséquences humaines et des iniquités sociales. Il contribuera puissamment, je n'en doute pas, à hâter le jour de la réparation due à cette classe nombreuse d'hommes à laquelle je ne me vante ni ne me cache d'appartenir, et que, contrairement à tous les principes du droit moderne et du droit commun, le législateur français, doublement illogique, flétrit d'une main, flétrit en masse, flétrit sans jugement, flétrit avant qu'ils soient nés, tandis que de l'autre main il les admet indistinctement aux premiers rangs de l'armée, de la magistrature, de l'administration publique, jusque sur les bancs des assemblées législatives et autour de la table des conseils de la couronne, la loi politique devançant en cela la loi civile et en étant la condamnation souveraine. Il y contribuera puissamment surtout, et avant tout, s'il commence par rendre aux bâtards qui courbent bêtement la tête sous le poids d'une infamie imméritée, la force de réaction nécessaire à toute délivrance : qu'il s'agisse de la tyrannie d'un homme, de l'arbitraire d'une loi, ou de la barbarie d'un usage.

« L'esclave qui cache avec humilité ses fers ou ses stygmates, au lieu de les montrer, mérite de les porter. Le bâtard qui rougit de sa naissance comme d'une tache, d'une faute, d'un crime et la dissimule au lieu de l'avouer, perd tout droit de se plaindre de ce qu'il appelle *un préjugé :* puisqu'il est le premier à lui payer tribut et à reconnaître ainsi la légitimité de son empire. Si ce préjugé a survécu à tant d'autres préjugés disparus, que les bâtards ne s'en prennent qu'à eux seuls ! Il ne subsiste que par eux. Si ce préjugé est une erreur ou un anachronisme, pourquoi les bâtards, au lieu de baisser la tête, ne la relèvent-ils pas ? Pourquoi au lieu de le combattre corps à corps et à visage découvert, transigent-ils lâchement avec lui, visière baissée ? Pourquoi au lieu de déserter l'examen de la question qui se personnifie en eux, ne le provoquent-ils pas ? Pourquoi au lieu de chercher à se glisser dans l'épaisseur de la foule, n'en sortent-ils pas pour se compter et se donner la puissance du nombre ? Pourquoi, enfin, leur origine paraît-elle les embarrasser, d'autant plus fort qu'ils ont réussi à monter plus haut les degrés de la hiérarchie sociale et de la considération publique ?

« Si au lieu de cette défection à sa propre cause, tout bâtard qui s'est fait à lui-même un nom dans l'État, dans la science, l'art ou l'industrie, qui s'est élevé par ses efforts, qui s'est illustré par ses œuvres, avait bravement opposé l'éclat de sa célébrité à l'ombre de sa bâtardise pour la dissiper, depuis longtemps le prétendu défaut de bâtardise serait allé rejoindre dans la tombe son frère le prétendu droit d'aînesse.

« Je me souviens d'avoir écrit, alors je n'avais pas vingt ans, et maintenant j'en ai plus de cinquante, je me souviens

d'avoir écrit un petit livre intitulé *Emile*, qui, si on le rapprochait des lignes qui précèdent, paraîtrait peut-être en contradiction avec elles. Cette contradiction, plus apparente que réelle, s'explique naturellement à cet âge par l'ignorance des hommes et des choses, ignorance qui faisait prendre à la vague tristesse de mes aspirations la douleur de l'isolement pour la honte de la naissance.

« Manque d'expérience, je suis tombé dans la méprise commune et dans le lieu commun. J'ai versé dans l'ornière creusée par les siècles. Trente années d'apprentissage, trente années d'efforts et d'études, d'observations et de réflexions, m'en ont laborieusement tiré. Mais ce qui, plus encore que la réflexion, a contribué à m'en tirer, c'est la comparaison. Autour de moi, il n'y a plus que des morts auprès desquels je serai bientôt. Je puis donc maintenant m'exprimer en toute liberté, sans risque et sans crainte de porter le fiel au bord d'aucune lèvre vivante, d'attrister aucun regard, de faire pâlir aucun front, de faire rougir aucune joue, de faire froncer aucun sourcil, d'éveiller aucune colère, de troubler aucun foyer, d'attirer aucun scandale, de susciter aucun procès, de rompre ou de dénouer aucun lien. Légalement, je n'avais pas de frère, ce qui n'avait pas empêché ma mère d'avoir deux fils : le premier selon la loi, le second hors la loi; le premier régulièrement déclaré, le second ténébreusement soustrait; celui-là né avec l'honorable nom qu'il a honorablement porté; celui-ci né sans nom, ce qui n'était rien, et sans famille, ce qui était tout; l'un, soigneusement élevé, n'ayant qu'à prendre la peine de s'asseoir à la place marquée par ses parents à côté d'eux; l'autre, prudemment écarté à l'égal d'un dangereux indice, n'ayant pas même reçu, précomp-

tée en instruction, et pour lui en tenir lieu, sa part d'héritage.

« L'héritage ! tout est dans ce mot.

« La preuve que, la question d'héritage retranchée, la bâtardise n'est qu'un fantôme, c'est qu'entre les deux fils, dont je viens de parler, ne se donnant pas le nom de frères, le premier ayant trente-cinq ans, le second en ayant trente, l'ordre d'arrivée, en 1836, était déjà en sens inverse de l'ordre de départ. Le premier était fonctionnaire, le second était député. C'était le second qui protégeait le premier. Tandis que le nom et l'existence du premier étaient généralement ignorés, le nom et l'existence du second étaient universellement connus. Des deux, le second était celui qui, malgré bien des résistances intéressées et beaucoup de calomnies semées, occupait incomparablement la meilleure place dans ce qu'on appelle : le Monde ; c'était celui qu'on citait ; c'était celui qu'on enviait ; socialement enfin, c'était le second qui était devenu le premier.

« Ce fait n'étant point contesté, je demande : Qu'est-ce donc que la bâtardise ?

« Ou la bâtardise est une erreur de la loi, ou elle est une infamie de la personne. Si elle était une infamie innée, elle devrait être inhérente à l'individu maculé ; elle devrait le suivre de son berceau à sa tombe, dans tous les actes de sa vie, sans pouvoir un seul instant s'en séparer ; elle devrait être conséquemment un empêchement à ce qu'il pût jamais commander une armée, présider un tribunal, administrer un pays, être élu député et devenir ministre ! Puisqu'il n'en est pas ainsi, il faut donc en conclure que la bâtardise, qui se traduit par l'inégalité civile, est une erreur de la loi, non une indignité de la personne.

« Comment mettre fin à cette erreur légale? Il n'est qu'un moyen. Je l'ai indiqué ailleurs (1). — Par le retour à la loi humaine faussée par la loi positive.

« La loi humaine, c'est la liberté dans le mariage, c'est l'égalité des enfants devant la mère et leur indivisibilité.

« La loi positive, c'est l'État s'immisçant dans une convention qui ne doit relever que de la foi ou de la raison des deux parties contractantes; c'est l'État leur imposant la communauté des enfants et ne sachant à qui les attribuer dans les cas de plus en plus fréquents où il prononce la séparation du père et de la mère; c'est l'État déifiant et violant simultanément l'égalité civile; c'est l'État érigeant en article de foi légale que le crime ou le délit sont exclusivement personnels au coupable pour aboutir à rendre responsable de sa naissance l'enfant naturel ou adultérin et à lui interdire la recherche de la paternité, punissant ainsi dans le fils qu'il va chercher le père qu'il prend le soin d'écarter; c'est l'État, enfin, perpétuant au sein de la société, on ne saurait dire pourquoi, une distinction arbitraire plus difficile à justifier par le raisonnement que le maintien de l'esclavage, traité maintenant parmi nous de monstruosité sociale.

« Mais heureusement la logique est aux sociétés en voie de civilisation, ce que la statique est aux édifices en voie de construction. Logique et statique ont des lois qu'on n'enfreint pas impunément, car elles portent avec elles-mêmes leur sanction.

« Pourquoi de toutes parts la société européenne me-

(1) DE LA LIBERTÉ DANS LE MARIAGE. Ouvrage épuisé. — POLITIQUE UNIVERSELLE. Livre septième, page 200, troisième édition.

nace-t-elle de tomber en ruines? Est-ce vétusté? r
c'est inconséquence.

« L'inconséquence, c'est la logique outragée qui se n
tre et qui se venge. Je m'en rapporte pleinement à
pour accomplir l'œuvre de redressement à laquelle
aurez utilement concouru par la publication de votre l

« Je vous en remercie cordialement au nom des bât
honteux que vous allez rendre à un plus juste sentii
d'eux-mêmes, en plaçant devant leurs yeux et gre
dans leur mémoire les noms des bâtards célèbres.

« EMILE DE GIRARDIN. »

INTRODUCTION.

Les questions les plus importantes pour l'avenir des sociétés sont à coup sûr celle du paupérisme et celle des enfants trouvés; c'est donc à juste titre qu'elles préoccupent si vivement les philosophes et les économistes, les publicistes et les hommes d'État. Ces deux questions, qui ont entre elles des rapports si intimes, et qui véritablement ne devraient point être séparées, donnent lieu chaque jour à une foule de mémoires, de brochures, de grands, de petits volumes. Ce que l'on a écrit particulièrement sur les enfants trouvés, surtout dans les derniers temps, forme une bibliothèque considérable. Toutefois, il reste encore de nombreux points de vue sous lesquels on peut envisager ce redoutable problème que la société est obligée de résoudre sous peine d'anarchie ou de mort.

Il est certain que la position des enfants naturels, lesquels constituent la majeure partie des enfants trouvés, n'est guère conforme à la justice et à l'égalité. Il semble pourtant à beaucoup de gens que les principes admis par les légistes du Consulat et par les rédacteurs de nos

Codes sont le dernier mot de la civilisation. Une autre erreur fort commune est celle-ci : Aujourd'hui, dit-on, le sort de l'enfant né hors mariage est infiniment supérieur à ce qu'il était dans les temps antérieurs ; les préjugés qui règnent encore parmi le peuple, relativement aux enfants naturels, sont bien moins cruels que ceux qui régnaient autrefois. Rien de plus faux qu'une telle assertion.

Ce sont ces préjugés inhumains que nous avons essayé de combattre en publiant notre livre des *Bâtards célèbres* ; c'est cette erreur vulgaire sur la douceur de la législation actuelle que nous nous sommes proposé de détruire, en montrant par les faits que, pendant le moyen âge, et chez un grand nombre de nations, les bâtards ont été traités plus favorablement qu'ils ne le sont de nos jours.

Pour compléter notre travail, et pour donner à notre sujet les développements qu'il comporte, nous avons pensé qu'un tableau rapide de la condition des bâtards, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, était absolument nécessaire.

Quelle était la place des bâtards dans la famille?

Quel rang tenaient-ils dans l'ordre politique et civil?

Quels étaient leurs rapports avec l'Église qui, pendant plusieurs siècles, a eu dans la société la prépondérance spirituelle et temporelle?

Voilà les trois grandes questions dont nous allons présenter la solution à nos lecteurs ; et voilà en même

temps les trois principales divisions de cet examen historique. Sans autre préambule, nous entrons en matière.

I.

Il serait inutile de rechercher longuement quelle a été, chez les anciens peuples d'Asie, la condition des enfants naturels; il suffit de rappeler le principe émis par Montesquieu, que, dans tous les pays où règne la polygamie, le sort des bâtards diffère peu de celui des autres enfants; et qu'au contraire il est beaucoup plus dur dans les contrées où le mariage est consacré par les lois. Or, presque toute l'Asie reconnaissait anciennement et admet encore aujourd'hui la polygamie. Dans certaines castes de l'Inde, le fils de la concubine héritait comme le fils légitime. A la vérité, il n'avait souvent que la moitié d'une portion légitime, lorsqu'il concourait avec un ou plusieurs descendants. En Chine, les biens du père étaient partagés également entre tous les fils, quelle que fût leur mère. Il en était de même chez les Egyptiens, chez les Arabes et chez les Perses. D'après les lois turques actuelles, un bâtard que son père a reconnu est héritier comme les autres enfants.

Les anciens juifs mettaient de la différence entre la femme principale et les concubines; mais ils n'en met-

taient aucune entre les enfants. Les exemples contraires d'Abraham et d'Isaac ne sauraient détruire la règle. Jacob voulut que les fils de ses concubines eussent les mêmes droits que les fils de ses femmes légitimes, Lia et Rachel. Cette même égalité dans les partages fut consacrée plus tard par le Talmud ; seulement les enfants issus de femmes ou servantes étrangères furent exceptés. Cela s'explique par l'horreur que les juifs avaient pour les étrangers.

En Grèce, et particulièrement à Athènes, le mariage a été de bonne heure monogame. Mais il n'était autorisé qu'entre un citoyen et une citoyenne d'Athènes même. Le concubinat, de même que chez beaucoup d'autres peuples, existait à côté du mariage : il y avait toutefois cette différence, que les enfants illégitimes n'avaient aucun droit de parenté avec la famille paternelle, et par conséquent étaient complétement exclus de la succession. Une loi défendait au père de famille de léguer plus de cinq mines à ses fils naturels. Selon Dion Chrysostôme, les bâtards étaient considérables à Athènes : l'opinion publique les frappait d'une sorte de réprobation; ils faisaient leurs exercices dans le cynosargue, temple dédié à Hercule. Ce demi-dieu était généralement réputé bâtard.

Ainsi que chez les Athéniens, le concubinat exista chez les Romains comme institution ; le législateur, n'ayant pu l'empêcher, se borna à le régler. C'est à dater des premières années de l'Empire qu'il prit sa forme

légale. Les enfants nés de cette union étaient appelés *liberi naturales;* ils formaient une classe supérieure à ceux qui étaient issus d'une femme de basse condition avec laquelle le père n'avait eu qu'une liaison momentanée; ceux-ci se nommaient *spurii*. Il y avait encore une troisième classe d'enfants naturels, ceux qui étaient le fruit d'un adultère ou d'un inceste. Les lois des douze tables n'avaient donné aucun droit aux enfants nés hors mariage; ils ne pouvaient pas même succéder aux biens de la mère; mais des édits des préteurs vinrent modifier cette injuste législation et établir un lien de parenté entre l'enfant et sa mère. Dès lors, toute femme qui n'était pas soumise au pouvoir marital put transmettre ses biens à ses enfants. Ce droit héréditaire fut limité par l'empereur Justinien aux enfants de la concubine; les enfants adultérins et incestueux, loin d'avoir un pareil droit, n'eurent pas même la faculté de demander des aliments. Jusques-là, il n'y avait eu, d'après les anciennes lois, aucun lien entre l'enfant naturel et son père; mais les constitutions impériales permirent aux pères de laisser une partie de leurs biens à leurs enfants naturels, à défaut de descendants légitimes. Peu après, il fut permis de léguer à ses enfants naturels la douzième partie de son bien, lors même qu'on avait des enfants légitimes, et tout le bien s'il n'existait ni descendants ni ascendants légitimes. Non content d'avoir accordé un pareil droit aux enfants naturels, Justinien leur permit d'hériter *ab intestat* du sixième des biens

paternels, conjointement avec leur mère, s'il n'y avait ni épouse ni descendant légitime. Ces faveurs étaient seulement pour les enfants de la concubine et non pour les *spurii*.

C'est encore pour cette première classe de bâtards que la légitimation pouvait avoir lieu. La présentation à la curie, *oblatio curiæ*, fut le premier mode de légitimation. Justinien admit la légitimation par mariage subséquent, et introduisit la légitimation par rescrit du prince. Ces deux sortes de légitimation faisaient succéder l'enfant au père et à tous les ascendants de la ligne paternelle. La légitimation *per oblationem curiæ* ne permettait de succéder qu'au père seul.

Le droit germanique, dans lequel le bâtard ne faisait partie ni de la famille du père ni de celle de la mère et n'avait aucun droit de succession, forme le contraste le plus tranché avec la législation romaine sous les derniers empereurs. L'un et l'autre droit se sont partagé l'Europe pendant tout le moyen âge; mais le premier a fini par l'emporter et le sort des bâtards a changé complétement dans les pays septentrionaux de l'Europe. Chez les Romains, l'enfant suivait la condition de la mère; chez les peuples de race germanique, l'enfant se rattachait à celui de ses parents qui était d'une condition inférieure. Il fallait que les époux fussent de condition égale pour que les enfants issus de leur union jouissent de tous les droits de famille et particulièrement du droit de succéder aux biens qui étaient censés

appartenir à la famille. Qu'on juge du sort des autres enfants.

La loi des Lombards, entre toutes les coutumes germaniques, faisait exception relativement aux droits successoraux des enfants illégitimes, puisque ceux-ci concouraient avec les fils légitimes. Il est vrai que cette disposition équitable, qui eut pour auteur le roi Rothaire, a été modifiée en plusieurs points par des lois postérieures : ce ne fut plus qu'à défaut de filles légitimes que les enfants naturels purent toucher une portion fixée au tiers de l'héritage.

Quelques dispositions bienveillantes se retrouvent aussi dans les formules et les capitulaires ; l'*Appendice* de Marculfe cite une ancienne loi qui permet au père d'instituer ses enfants naturels héritiers universels, à défaut de descendants légitimes. C'est une preuve que le droit romain s'infiltrait graduellement dans les coutumes germaniques.

Voyons maintenant quelle a été, à l'égard des enfants naturels, la législation des peuples qui se sont formés, sur le territoire de l'empire d'occident, du mélange des conquérants germains et des anciens sujets romains vaincus. En général les statuts des villes d'Italie ont été assez favorables aux enfants naturels ; ils avaient une part plus ou moins forte lorsqu'ils étaient en concurrence avec des fils légitimes, et la moitié de la succession ou même la succession entière lorsqu'ils étaient seuls. Avant le milieu du treizième siècle les coutumes

ou *fueros* de Castille, étaient encore plus favorables aux bâtards que les statuts d'Italie. La distinction entre les fils naturels et légitimes était presque insensible. Le concubinat, sous le nom de *barragania*, subsistait en Castille et y était considéré comme un contrat fait à vie. Au décès du mari, la *barragana* avait la moitié des acquêts soit meubles soit immeubles. Comme nous l'avons dit plus haut, presque tous les *fueros* avaient effacé la différence entre les enfants naturels et les légitimes. Le *fuero réal* et *las siete partidas*, deux codes plus récents, s'efforcèrent de réduire le concubinat aux limites du concubinat romain, et de rétablir la distance entre les enfants de l'une et de l'autre union. Ainsi l'on ne put disposer en faveur des fils naturels d'une quotité plus forte qu'en faveur de tout autre individu, c'est-à-dire d'un cinquième de la succession. Cette disposition a été confirmée par le code de Philippe II qui est encore aujourd'hui le fond du droit civil espagnol. Dans l'Aragon et dans le Portugal, la distinction n'était guère plus sensible entre les enfants que dans la Castille. Les ordonnances des rois de Portugal, accordaient aux bâtards des roturiers le même droit de succéder qu'aux enfants légitimes. Plus tard les bâtards des nobles purent également hériter de leur père.

On le voit, c'est dans les États du midi de l'Europe, entre autres l'Italie, l'Espagne et le Portugal, que la condition des bâtards s'est le plus rapprochée de celle des enfants légitimes. Nous donnons dans nos biogra-

phies une foule d'exemples de bâtards élevés dans la maison paternelle, avec leurs autres frères, recevant la même éducation et traités avec les mêmes soins. Des lois et des mœurs aussi douces, aussi conformes à la nature, découlaient des dernières lois de l'empire d'occident.

Revenons à l'Allemagne; là aussi nous verrons une législation cruelle se modifier sous l'influence du droit romain. C'est à dater du seizième siècle que la position des enfants nés hors mariage commença à s'améliorer. Les coutumes du Palatinat attribuaient aux enfants illégitimes tous les droits que leur avaient accordés les novelles de Justinien. Dans les coutumes de la Franconie et dans les statuts de plusieurs villes, telles que Colmar, Saarbruck, Cologne, ils n'avaient de droit que sur la succession de leur mère. Un grand nombre de villes conservèrent cependant les rigoureuses dispositions de l'ancien droit germanique.

Dans les Pays-Bas, et dans la Belgique, on suivit de bonne heure le principe romain : « Une mère ne peut avoir de bâtard. » Toutefois il y avait des provinces et des villes où les bâtards, à moins qu'ils n'eussent été légitimés, n'héritaient point des parents de la ligne maternelle. Dans la Hollande méridionale les enfants incestueux et adultérins pouvaient succéder à leur mère; cette disposition est tout à fait exceptionnelle dans le moyen âge.

Sauf le pays de Galles, où se sont conservées long-

temps les coutumes celtiques qui traitaient également les enfants naturels ou légitimes, la législation anglaise a toujours été d'une grande dureté envers les bâtards : leur exclusion de toute succession fut, depuis la conquête germanique, regardée par les jurisconsultes anglais comme un principe fondamental. Notons cependant qu'ils avaient droit à des aliments, et qu'à cet effet, les juges admettaient la recherche de la paternité ; remarquons encore que l'Angleterre a toujours repoussé la légitimation des enfants naturels par le mariage subséquent qu'ont admis presque toutes les législations de l'Europe.

Comme le pays de Galles, l'Irlande a conservé longtemps les dispositions des coutumes celtiques qui, dans le partage des successions, mettaient les enfants naturels sur le pied d'égalité avec les enfants légitimes. Sous le roi Jacques Ier, elles firent place aux lois anglaises.

La plupart des premières coutumes de la France se conformaient, pour les bâtards, à l'esprit des lois germaniques. Cependant, les *Assises de la cour des bourgeois* permettaient au père de disposer de toute sa fortune en faveur de ses fils naturels, si toutefois il n'en avait point de légitimes. On a encore la preuve que dans le onzième siècle, les *bastards* et *avoustres* ou adultérins ont pu quelquefois hériter des biens de leur mère. Mais l'usage général du royaume excluait les bâtards de toute succession, même dans les provinces régies par le droit écrit. A compter du règne de Louis XIV, la jurispru-

dence de certains tribunaux se rapprocha souvent de la législation romaine. Ainsi, dans le Dauphiné, des arrêts du parlement de Grenoble ont autorisé les bâtards qui n'étaient ni adultérins ni incestueux à succéder à leur mère. D'autres fois, ils étaient admis à demander deux onces ou un sixième de la succession de leur père naturel. Au reste, les tribunaux accordaient aux enfants illégitimes, et même aux adultérins, des pensions alimentaires très-fortes.

Nous avons eu déjà occasion de parler de la légitimation dans le droit romain, laquelle effaçait l'inégalité de naissance; disons maintenant quelques mots de la légitimation germanique qui, si elle ne mettait pas dans l'origine les enfants nés hors mariage, de pair avec les autres enfants, améliorait du moins leur position. Il y avait un symbole très-commun au moyen âge en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France : il consistait à cacher les enfants à légitimer sous le voile ou le manteau nuptial pendant la célébration du mariage. Dans les deux premières contrées, les bâtards ainsi légitimés portaient le nom de *mantelkinder*, *mantelkinderer*, enfants mis sous le drap, enfants de manteau.

Outre la légitimation par mariage subséquent, les rois de France, à l'exemple des derniers empereurs romains, accordaient des lettres de légitimation qu'ils se faisaient payer à beaux deniers comptants. Des princes, de simples nobles, et même les abbés de certains monastères jouissaient d'un pareil droit. Au troisième pa-

ragraphe, on verra que la papauté s'arrogea ce privilége pendant plusieurs siècles.

Nous avons dit qu'antérieurement à la révolution, les légistes commençaient à retourner aux anciennes lois romaines, si favorables aux bâtards. Dans le même temps, les philosophes proposaient tout simplement d'en revenir au droit naturel qui prime toutes les lois positives. La Convention exprima la pensée du siècle et des gens de lettres, quand elle décréta que les enfants naturels succèderaient à leurs pères et mères, et que l'égalité la plus entière existerait entre eux et les enfants légitimes. C'est alors que Cambacérès, le rapporteur de la loi, fit entendre ces paroles remarquables : « Dans » un gouvernement basé sur la liberté, les individus ne » peuvent être la victime des fautes de leur père. L'exhé» rédation est la peine des grands crimes ; l'enfant qui » naît en a-t-il commis ? Et si le mariage est une insti» tution précieuse, son empire ne peut s'étendre jusqu'à » la destruction de l'homme et des droits des citoyens. » Toutefois les enfants adultérins n'eurent droit, d'après le décret de la Convention, qu'au tiers de la portion d'un enfant légitime. Tel a été, jusqu'à présent, le pas le plus hardi qui ait été fait dans la voie de la justice.

Notre grande assemblée révolutionnaire avait été devancée dans cette œuvre de réparation par un despote éclairé, l'empereur Joseph II ; mais les généreuses mesures de ce monarque, non plus que celles de la Convention, n'ont subsisté que quelques années.

Les bornes étroites d'une introduction nous ont forcé de laisser à part une foule de points intéressants qui trouveraient leur place dans un tableau plus étendu et plus détaillé. Toutefois, ce que nous avons dit suffira pour faire apprécier la position des enfants naturels dans la famille, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Maintenant, nous allons esquisser rapidement leur situation dans l'ordre civil et politique.

II.

Quoique l'antiquité nous offre un grand nombre de bâtards qui ont régné ; quoique l'Égypte, la Perse et la Macédoine, pour ne citer que ces pays, aient été gouvernées par divers princes nés de concubines, nous ne jugeons pas à propos de nous arrêter sur les faits de ce genre recueillis par les historiens. L'on est bien plus curieux des exemples qui se peuvent tirer des histoires modernes.

Parmi les chefs des peuples barbares qui ont envahi l'Europe occidentale dans le cours du cinquième et du sixième siècle, nous remarquons plusieurs bâtards fondateurs d'États puissants. Sous la première et la seconde race des rois Franks, les fils de simples concubines furent investis de principautés. Qu'on parcoure les chro-

nologies des comtes, des ducs et des grands feudataires des couronnes de France, d'Espagne, d'Italie et même d'Allemagne, et l'on se convaincra qu'à défaut d'héritiers légitimes, les bâtards succédaient généralement. D'autres fois, ils étaient élus de préférence à des princes en bas âge ou incapables. Arnoul, Guillaume le Conquérant, Tancrède, Mainfroy, Ferdinand Ier, Henri de Transtamare, Jean Ier de Portugal, sont les plus renommés des bâtards qui ont tenu le sceptre pendant le moyen âge. Mais combien d'autres presque aussi braves, aussi habiles, l'on pourrait citer! C'est particulièrement dans cette foule de petites souverainetés qui partageaient l'Italie à cette époque, que la succession des bâtards a été plus fréquente : les familles des Médicis, des Sforze, des Visconti, des Malatesti, des d'Este, et plusieurs autres abondent en faits semblables, et il faut remarquer que tous ces princes dont la naissance était inégale, pour parler selon les idées vulgaires, ont eu le règne le plus brillant, le plus glorieux.

Après l'Italie, le duché de Bourgogne est peut-être le pays de l'Europe où les bâtards des princes ont suivi de plus près les enfants légitimes quant aux honneurs, aux charges et aux prérogatives. Olivier de la Marche et Comines nous décrivent longuement les faits d'armes de plusieurs d'entre eux. On les voit sur les champs de bataille, dans les tournois, dans les fêtes, et partout ils nous apparaissent comme les égaux des plus grands personnages.

Ce ne sont pas seulement les princes qui dans le midi et dans l'occident de l'Europe faisaient aux bâtards une place si distinguée, ce sont encore les simples nobles. Quoiqu'il fût généralement d'usage que les fils légitimes succédassent seuls aux fiefs, ce droit était fréquemment accordé aux enfants naturels. Dans le régime féodal, aussi bien que dans tout autre régime politique, le plus capable, le plus courageux, le plus digne était souvent préféré, et la règle générale souffrait de nombreuses exceptions.

Ce serait ici le lieu d'examiner pourquoi au moyen âge les bâtards des nobles jouissaient ordinairement des mêmes priviléges, des mêmes honneurs que les autres enfants, et pourquoi leur naissance ne les exposait aucunement au mépris, tandis que, dans les mêmes pays, les bâtards des roturiers étaient si avilis dans l'opinion, qu'ils étaient exclus de la plupart des fonctions civiles, militaires, administratives, qu'ils étaient même rejetés des professions les plus humbles, ainsi qu'on le verra tout à l'heure. La polygamie, qui existait en Germanie parmi les chefs et les nobles et qui a persisté longtemps après l'établissement des peuplades germaniques dans les pays occidentaux, est-elle l'unique cause de cette diversité? Au contraire, dans les classes inférieures où le principe monogame dominait exclusivement depuis l'introduction du christianisme et antérieurement à l'invasion, le préjugé devait flétrir les bâtards. D'ailleurs, les nécessités de la vie et l'exiguité de la fortune ne per-

mettaient pas aux roturiers de faire pour les enfants naturels ce qui se faisait dans les conditions élevées. Sans doute, on trouverait bien d'autres causes à ce fait; mais nous aimons mieux donner quelques exemples de cette réprobation dont les enfants naturels étaient accablés dans un si grand nombre de pays. En France, avant Louis IX, ils étaient généralement serfs. Ils ne pouvaient, sans le consentement du seigneur, se marier à un autre qu'à leur semblable; ils ne pouvaient disposer de leurs biens après leur mort, ni les laisser à d'autres parents qu'à leurs enfants légitimes. Les Établissements de Louis IX leur permirent *d'aumôner leurs meubles par testament*, et autorisèrent leurs femmes à prendre leur douaire sur ces meubles. A défaut de postérité légitime, les successions des bâtards appartenaient dans le principe aux barons, en vertu du droit de bâtardise ou de formorture. Depuis Louis IX, les rois de France limitèrent ce droit des seigneurs, et au seizième siècle ils se l'attribuèrent à eux seuls. Le droit de bâtardise n'était pas particulier à la France : il était aussi usité en Allemagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas.

Chez les Allemands, les droits politiques étaient encore plus rigoureusement refusés aux enfants naturels; les lois et les coutumes leur interdisaient les fonctions de juges ou d'échevins; elles leur défendaient également de porter témoignage en justice, de se purger d'une accusation par le serment ou par le combat singulier, de percevoir le *Wehrgeld* ou l'amende.

A dater du seizième siècle, le déshonneur attaché en Allemagne à la naissance illégitime commença à s'effacer ; mais le vieux préjugé subsista longtemps parmi le peuple. En 1731, un recès de l'empire régla qu'à l'avenir il ne serait plus permis de faire des distinctions entre les personnes légitimes et illégitimes dans l'admission aux professions et métiers. Cet odieux usage subsistait pareillement en France et dans les Pays-Bas. Une infinité de règlements des communautés industrielles exigeaient que les apprentis fussent nés de *loyal mariage ;* à plus forte raison refusaient-ils la maîtrise à un enfant illégitime. Entre une foule de faits qui attestent l'infamie qu'on attachait aux bâtards dans les Pays-Bas, celui-ci est caractéristique : une charte hollandaise du treizième siècle, renouvelée au quinzième, promettait aux habitants d'une ville qu'ils n'auraient jamais un bailli qui ne fût point un homme d'honneur ou qui serait bâtard.

A côté de ces exemples qui choquent la raison non moins que l'humanité, hâtons-nous de dire que, dans les pays du Midi, les mêmes où les bâtards étaient si équitablement partagés pour les droits de succession, ils pouvaient arriver à tous les emplois, ainsi que les autres citoyens.

Comme témoignage des divers degrés de mépris ou de considération où les bâtards se trouvaient autrefois en Europe, il faudrait rappeler les dénominations qu'on donnait à ces infortunés. C'étaient en France les termes ;

fils de bas, lequel répond à bâtard; *fils de lisce*, qui signifie fils de chienne; *pissenez*, né de la pisse; en Allemagne et dans les Pays-Bas, les expressions *Unstalkind*, enfant d'immondices; *Kotzensohn*, fils vomi; *Hurensohn*, fils de putain; *Gouch*, *Günksbrut*, couvée de coucou; *Bankart*, *Bankert*, *Bankling*, conçu sur le banc; en Suède et en Danemarck, *Hornungr*, *Baesingr*, *Lersungr*, enfant du coin, enfant de la caverne, enfant de la forêt. Les Suisses faisaient exception; chez eux les noms n'avaient rien d'odieux : *Hubschkinder*, *Liebeskinder*, *Pfaffenkinder*, enfants jolis, enfants d'amour, enfants de prêtre. Cette dernière expression en dit beaucoup.

Revenons aux familles nobles chez lesquelles les préjugés, relatifs aux enfants naturels, avaient en général le moins de force. Jusques au commencement du dix-septième siècle, les maisons illustres de la France conféraient à leurs bâtards le droit de tenir un rang égal avec les légitimes et de participer aux honneurs de l'ancienne chevalerie, ainsi qu'aux premières dignités de l'État. Deux ordonnances de Henri IV enlevèrent à ces bâtards leur ancienne prérogative. Il est assez singulier que le premier auteur de ce changement soit le même prince qui voulait déclarer aptes à lui succéder ses fils illégitimes. On remarque une semblable contradiction dans les lois de Louis XIV : ce roi déclara que nuls bâtards ne pourraient être reçus dans l'ordre du Saint-Esprit, si ce n'est les fils légitimés des rois,

Après tout, il ne faut point s'étonner de ces anomalies : les monarques français se réservaient le privilége de mettre hors du droit commun leurs bâtards, comme ils s'étaient arrogé anciennement d'autres droits que les nobles possédaient conjointement avec eux. Dans nos biographies du duc du Maine et du comte de Toulouse, nous avons fait remarquer de combien peu il s'en est fallu que les édits de Louis XIV relatifs à ses enfants légitimés ne fussent reçus au nombre des lois fondamentales de l'État. De la part du parlement, les préjugés de la bourgeoisie touchant les bâtards et le désir de mettre des bornes au despotisme, du côté de la haute noblesse une sorte de représailles contre la royauté firent casser le testament de Louis XIV qui avait pourtant un si grand nombre de précédents dans les temps antérieurs. Il est à croire que si un pareil acte eût passé, il aurait entraîné, du moins pour la France, une modification complète dans la condition des enfants naturels.

III.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait que le christianisme, qui s'est présenté au monde tenant d'une main l'Évangile qui proclame l'égalité de tous les

hommes devant Dieu, ait été aussi libéral à l'égard des bâtards que l'ont été certaines législations. Dans son zèle pour faire triompher partout le principe du mariage sur celui de la polygamie, il a contribué à établir une odieuse inégalité entre les enfants issus du mariage et ceux issus d'un commerce libre. Il faut avouer cependant que c'est le christianisme qui a le plus travaillé à abolir les coutumes de l'infanticide et de l'exposition, si communes chez les peuples de l'antiquité ; pratiques affreuses dont les enfants naturels étaient principalement les victimes. C'est encore au christianisme que l'on doit l'institution des hôpitaux pour les enfants trouvés. Voilà deux grands bienfaits qui compensent d'injustes sévérités.

Le droit canonique, tout en se prononçant énergiquement contre les enfants nés du concubinat, supprima la distinction que les lois romaines faisaient entre les *filii naturales* et les *spurii;* il attribua aux enfants adultérins et incestueux la faculté de demander des aliments, ce que leur avaient refusé les novelles de Justinien ; il proclama en outre que le mariage avait la force de légitimer tous les enfants nés antérieurement des deux époux, légitimation qui, à Rome, n'avait lieu que pour les enfants nés de la concubine.

A l'imitation des lois romaines, les premiers canons de l'Eglise défendaient le mariage entre des personnes qui s'étaient rendues coupables d'adultère, et par suite, la légitimation des enfants adultérins. Une dispense for-

melle de l'Église était jugée en ce cas indispensable; mais, à compter du treizième siècle, elle devint inutile; cette sorte de mariage fut autorisée, et la légitimation des enfants adultérins put en être la libre conséquence.

Outre la légitimation par les noces subséquentes, la légitimation des bâtards, par une dispense du pape, a été fort commune dans tout le moyen âge et dans les divers états de l'Europe. D'abord les rois eurent recours au siége de Rome pour légitimer leurs bâtards; puis ils s'aperçurent bientôt que ce privilége était un droit de la souveraineté, et ils le revendiquèrent. Les papes trouvèrent assez à l'exercer en faveur des bâtards qui voulaient entrer dans les ordres; car la bâtardise était une irrégularité pour les aspirants aux dignités ecclésiastiques. Cette irrégularité, qui commença dans l'Église de France vers le neuvième siècle, s'introduisit ensuite dans les autres églises d'occident; elle n'a jamais été connue dans l'église grecque.

Par une contradiction assez étrange, les bâtards pouvaient faire profession religieuse et, ensuite, prendre les ordres sans dispense. Un canoniste célèbre en donne ainsi la raison : « L'Église a jugé que le bâtard reli- » gieux, en se vouant au célibat par sa profession, avait » suffisamment prouvé qu'il était digne d'une plus » chaste origine. Il y avait pourtant des ordres où les » bâtards ne pouvaient être reçus ou ordonnés ou faits » officiers sans dispense, non du pape, mais de l'ordre » ou du supérieur de l'ordre même. »

On trouve dans Ducange une charte fort curieuse ; en voici un extrait : « Jasoit ce que l'église d'Amiens soit » douée de plusieurs grands et beaux priviléges... et par » espécial que en icelle église, pour honneur d'icelle » très-glorieuse Vierge, ne soient receuz chanoines, qui » ne soient nez et procréez en léal mariage, mesmes que » par statut et ordonnance de ladite église, chacun cha- » noine, à sa nouvelle réception, auparavant qu'il puisse » ou doye estre receu en icelle, doit premièrement de » ce faire apparoir par serment solennel, ou autrement » deument... voulons et ordonnons... ledit privilége » estre entreteneu et observé... » C'est ici le cas de dire : Où la vanité va-t-elle se nicher ?

Nous avons remarqué, dans le cours de notre ouvrage, que les papes ont souvent fait usage de la faculté de légitimer en faveur de leurs propres bâtards. Nous avons dit encore que quelques-uns de ces bâtards ont été la cause de grands désordres et de plus grands scandales. En revanche, il faut reconnaître que les papes, parmi lesquels on compte d'ailleurs plusieurs enfants naturels, doivent être loués d'avoir rendu accessibles à une foule d'hommes de mérite, flétris injustement, les hauts siéges ecclésiastiques. En cela, ils se sont élevés au-dessus des étroits préjugés de leur temps, et se sont montrés conséquents aux véritables principes de l'Evangile méconnus chez un si grand nombre de nations. Terminons cette esquisse historique par une belle citation de Saint Augustin, qui pourrait servir d'épigraphe à

notre livre : « Quelle que soit la naissance des hommes, » pourvu qu'ils n'imitent point les vices de leurs pa- » rents, ils seront sains et honnêtes; car la semence de » l'homme, de quelque homme que ce soit, est une » créature de Dieu. »

LES BATARDS CÉLÈBRES.

HERCULE.

Ce personnage, le plus renommé des héros qu'a célébrés l'antiquité, est appelé par plusieurs mythologistes *princeps ordinis spuriorum*, le prince de l'ordre des bâtards, autrement le patron des bâtards. C'est par lui que nous ouvrirons notre livre.

Les érudits modernes distinguent dans Hercule deux êtres : premièrement un prince, un héros nommé aussi Alcide, dont l'existence historique se compose d'expédiditions dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure ; en second lieu un astre, le soleil, dont la marche apparente dans les douze signes du zodiaque est figurée par les douze travaux du demi-dieu.

Il est certain que le soleil a été adoré sous le nom d'Hercule ou sous un nom analogue en Italie, en Gaule et surtout en Lybie, en Égypte, en Phénicie. Varron a compté jusqu'à quarante-trois Hercules ; d'autres écrivains en ont compté d'autres encore.

Quant au héros grec, nous allons rapporter succinctement les prodiges que lui attribuent les poètes, ces

théologiens du paganisme. Il naît de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, général des Thébains. Pour prolonger ses amours avec Alcmène, le maître des Dieux ordonne au soleil de s'arrêter. Le héros vient au monde. A peine né, il est persécuté par Junon, qui sait à quelle haute destinée est réservé l'enfant. A l'instigation de la déesse, Eurysthée, roi de Mycènes et frère aîné d'Hercule, exposa ce jeune homme à plusieurs travaux dans lesquels Junon se flattait qu'il périrait. On en compte vulgairement douze.

Il étrangla d'abord, dans la forêt Némée, un lion d'une grandeur extraordinaire qui ravageait toute la contrée, et se revêtit de sa peau en mémoire de cette victoire. Il tua dans le marais de Lerne une hydre, serpent énorme à sept têtes, lesquelles repoussaient à mesure qu'elles étaient coupées. Il prit sur le mont Érymanthe un sanglier sauvage qui dévastait la campagne, et l'offrit à Eurysthée. Il poursuivit pendant près d'une année et tua à coups de flèches une biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or, qui causait aussi de grands dommages dans les environs du mont Ménale. Il mit en fuite d'horribles oiseaux qui, sur le lac Stymphale, déchiraient les passants de leurs ongles. Il fut vainqueur des Amazones, guerrières qui habitaient les bords du fleuve Thermodon. Il immola deux tyrans, Diomède et Busiris, dont l'un sacrifiait à Jupiter tous les étrangers qui abordaient en Égypte, dont l'autre, dans la Thrace, faisait dévorer les voyageurs par des chevaux féroces. Il mit aussi à mort le cruel Géryon, roi d'Espagne, qui avait trois corps. Il nettoya les écuries d'Augias, roi d'Élide : les immondices accumulées depuis longtemps infectaient l'air d'une odeur pestilentielle. Il dompta un

taureau sauvage que Neptune avait envoyé pour dévaster la Grèce. Il enleva les pommes d'or du jardin des Hespérides et assoupit le dragon qui les gardait. Il descendit aux enfers et en ramena Alceste, qu'il rendit à son mari Admète.

Après avoir heureusement accompli ces divers travaux, il parcourut l'univers en délivrant les mortels des fléaux ou des monstres qui les tourmentaient, faisant la guerre aux brigands fameux, brisant les fers des opprimés, séparant les monts Calpé et Abyla, et réunissant ainsi l'Océan à la Méditerranée.

Le héros qui avait dompté tant de monstres, échappé à tant de dangers, surmonté tant d'obstacles, ne put cependant repousser les traits de l'Amour. Omphale, reine de Lydie, le captiva tellement que, pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille et quitta sa peau de lion pour des habillements de femme. Il s'attacha ensuite à Iole, fille d'Euryte. Déjanire, sa femme, pour le ramener, lui envoya la chemise du Centaure Nessus. A peine l'eut-il revêtue que, brûlé d'un feu intérieur, il se jeta dans un bûcher ardent où il fut consumé. Jupiter lui donna place dans le ciel et lui fit épouser Hébé, déesse de la jeunesse.

Voilà ce que la fable raconte d'Hercule; l'on retrouve dans cette légende merveilleuse les germes de certaines opinions, que des religions plus modernes ont adoptées. Le soleil qui s'arrête à la voix de Jupiter, l'inimitié de l'implacable Junon, la conception et la naissance du héros, ses prodiges, sa résurrection ont eu de fréquentes imitations. Mais ce qui est le plus curieux, c'est de voir que les amours de Jupiter et d'Alcmène, qui donnèrent naissance à Hercule, étaient publiquement représentées

sur les théâtres de Rome et d'Athènes. Cela doit être rangé parmi les contradictions les plus frappantes dont l'univers abonde. C'est comme si, dans le quinzième siècle, les grossiers auteurs des mystères eussent présenté sous le côté comique la naissance de Jésus-Christ.

En dégageant l'histoire d'Hercule de toutes les croyances ou de toutes les opinions surnaturelles et absurdes dont elle est entourée, on aperçoit un prince qui, dans les temps héroïques, a rempli le rôle d'un des chevaliers du moyen âge. Les expéditions auxquelles il prit part ont la plus grande ressemblance avec les entreprises des siècles de l'anarchie féodale. Tantôt les guerriers de l'une et de l'autre époque réprimaient le brigandage individuel, tantôt ils allaient en corps d'armée exercer contre leurs voisins leur inquiétude et leur avidité. Selon les récits des antiques historiens, Hercule parcourut d'abord le Péloponèse, passa ensuite dans l'Ætolie et l'Hæmonie, se constituant l'arbitre suprême des rois ou des chefs des nations, élevant les uns, détrônant les autres ou les faisant périr, disposant en maître de leurs familles et s'emparant de leurs troupeaux qui, aux époques primitives, composaient la principale richesse. Ses descendants, qu'on nomme les Héraclides, ne purent longtemps se soutenir dans le Péloponèse, et furent forcés de se retirer chez les Doriens.

ISMAËL.

Selon quelques voyageurs, on retrouve encore aujourd'hui dans certaines contrées d'Orient les mêmes habillements, les mêmes mœurs et les mêmes coutumes que du temps des patriarches, qui nous sont si naïvement représentés dans la Bible. Par exemple, la stérilité y est regardée comme une sorte d'opprobre; la polygamie y est pratiquée comme aux époques primitives. La Genèse nous montre Abraham commandant à ses nombreux serviteurs, tirant sa richesse de ses troupeaux considérables, exerçant enfin sur tous les siens l'autorité paternelle. Malgré les changements de religion et certaines différences qu'ont produites les siècles, telle est à peu près dans les mêmes pays la vie pastorale et domestique. Le nom d'Abraham se conserve dans les légendes populaires sous celui d'Ibrahim; mais le souvenir d'Ismaël, fils d'Abraham, est bien plus répandu chez les peuples mahométans, qui le regardent comme lèur tige, qui le considèrent comme l'auteur de leur langue et le fondateur de leurs rites. A en croire certains docteurs, la religion d'Ismaël et celle de Mahomet sont réellement la même. Ce qui peut-être a donné lieu à cette confusion, c'est la conformité qui se trouve entre islamisme et ismaëlisme. Quoi qu'il en soit de ces assertions, qui n'ont sans doute de fondement que dans les préjugés

populaires ou dans l'orgueil de race plus ou moins commun à toutes les nations, nous allons donner, d'après la Bible, les circonstances de la vie d'Ismaël :

Abraham demeurait dans la vallée de Mambré ; il était âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Sara, son épouse, était devenue stérile. Comme ils n'avaient point d'enfants, elle engagea son mari à prendre pour concubine Agar, son esclave égyptienne, afin qu'il eût des enfants de cette femme. Abraham y consentit et Agar conçut; mais se voyant enceinte, elle s'enorgueillit et en prit avantage sur Sara : la femme légitime s'irrita de l'insolence de la maîtresse et la châtia rudement. Agar s'enfuit dans le désert. Un ange lui apparut : « Retournez, » lui dit-il, auprès de vos maîtres; le fils que vous por- » tez dans votre sein sera un homme fier et sauvage; il » lèvera la main contre tous; Ismaël sera son nom. » Joyeuse à cette prédiction de l'ange, Agar revint dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, elle y mit au monde Ismaël. L'enfant fut circoncis au bout de treize ans. Malgré l'infériorité de sa naissance, il était élevé comme l'espérance de la maison du patriarche. Mais Sara cessa d'être stérile et donna naissance à Isaac. Elle se ressouvint de son humiliation, elle se dit que le fils de l'esclave pourrait un jour faire tort au sien. Aussi décida-t-elle son mari à chasser de la maison Ismaël et sa mère. Abraham donc les renvoya avec un pain seulement et un vase plein d'eau. Arrivés l'un et l'autre dans le désert, la mère et le fils se virent dans une extrême pénurie et à la veille de mourir de faim et de soif. Mais le Seigneur avait ses vues sur Ismaël : il envoya aux deux infortunés un ange qui leur indiqua un puits. Après s'être désaltérés, ils continuèrent leur

voyage et arrivèrent dans les environs de Beersabée, où ils fixèrent leur demeure. Ismaël se rendit habile à tirer de l'arc. Agar lui fit épouser une femme qui lui donna un grand nombre d'enfants. La Genèse fait un long dé-membrement de ses fils et de ses petits-fils. Ismaël mourut l'an 1768 avant Jésus-Christ. Il avait vécu cent trente-sept ans.

JEPHTÉ.

Ceux qui ont rapproché le sacrifice de la fille de Jephté de celui d'Iphigénie ont conclu que chez les anciens Juifs, de même que chez les premiers peuples de la Grèce, on a souvent immolé des victimes humaines. Cette question n'est pas encore aujourd'hui complétement résolue quant à la nation juive. Nous ne nous proposons pas de l'éclaircir ici, mais seulement de reproduire, d'après les livres sacrés, la biographie de Jephté si renommé entre les juges des Hébreux.

Une courtisane de Galaad donna le jour à ce héros. Les lois juives n'accordaient aucun droit aux bâtards sur le bien de leurs pères. Jephté sortit fort jeune de la maison paternelle où il n'avait rien à attendre. Comme il manquait de tout, il se retira dans le pays de Tob et se mit à la tête d'une troupe de vagabonds. Il était naturellement courageux : il ne tarda pas à se faire une

réputation par ses hardis exploits et ses heureux coups de main. Les Israélites étaient alors en guerre avec un ennemi puissant. L'imminence du danger où ils se trouvaient les força à demander l'appui de Jephté. Celui-ci, qui conservait encore le souvenir de sa position humiliante chez ses compatriotes, ne se décida qu'avec peine à leur accorder le secours de son bras. Toutefois il se rendit enfin à leurs prières et alla dans le pays de Maspha : là il fut choisi pour juge. Après avoir en cette qualité prêté serment à Dieu, il se disposa à faire la guerre aux Ammonites. Afin de mettre entièrement le droit de son côté, il envoya à ce peuple des ambassadeurs pour lui représenter l'injustice de leur agression ; mais les Ammonites, qui regardaient déjà le territoire juif comme leur propriété, persistèrent dans leur entreprise. Jephté fait appel à tous les habitants de Galaad et de Manassé en état de porter les armes et mène son armée au devant des ennemis. Au moment d'engager le combat, il lève ses bras au ciel et promet au Seigneur de lui consacrer la première créature qu'il verra sortir de sa maison s'il est victorieux des ennemis. Il fait un grand massacre des Ammonites et promène l'incendie et le ravage dans leur pays.

Après cette expédition, Jephté retourna triomphant chez lui. De toutes parts se faisaient entendre des acclamations et des applaudissements qui se mêlaient aux bruits des instruments. Il était à peu de distance de sa maison, lorsque sa fille, instruite de son arrivée, accourt au devant de lui ; elle était suivie d'un chœur de jeunes filles revêtues d'habillements de fête. Pénétrée d'allégresse elle se jette au cou de son père. A l'instant le guerrier infortuné se rappelle le redoutable vœu qu'il a fait au

Seigneur, il s'arrache consterné des bras de sa fille, se meurtrit le visage et déchire ses vêtements; alors il révèle tout haut la promesse solennelle qu'il a faite au moment du combat. Sa fille le conjure de modérer sa douleur; elle lui dit qu'elle mourra heureuse en songeant que sa vie a été le gage d'une glorieuse victoire, seulement elle demande à son père qu'il lui permette d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes. Deux mois après elle revient près de son père qui l'immola au Seigneur. Quelques interprètes ont prétendu qu'il la consacra au service du Tabernacle. Quoique Jephté gouvernât le peuple avec équité, il ne laissa pas que d'avoir des ennemis. Les Ephraïmites prirent les armes contre lui et se proposèrent de le mettre à mort; mais Jephté leur fit éprouver une sanglante défaite. Plus de quarante mille ennemis restèrent sur le champ de bataille. Après cet exploit, Jephté revint à Maspha, et remplit les fonctions de juge pendant six années encore. Il mourut 1182 ans avant Jésus-Christ et fut vivement regretté du peuple à cause de son équité.

ARCHELAÜS.

Parmi les princes que de grands crimes eussent à jamais rendus odieux, mais qu'un amour éclairé pour les lettres et les arts, une protection constante pour les sa-

vants et les artistes ont tirés à jamais de l'opprobre ou du mépris, il faut compter Archélaüs, le sanglant usurpateur du trône de Macédoine. Il était fils naturel du roi Perdiccas et de Simicha, esclave d'Alcitas, frère de Perdiccas. Selon les lois, il devait n'être que l'esclave d'Alcitas; à peine fut-il maître de la couronne qu'il le fit mourir traîtreusement. Il l'attira dans son palais sous promesse de lui rendre les droits que Perdiccas lui avait ôtés, et après l'avoir plongé dans l'ivresse, il donna ordre qu'on le tuât. Il se défit de la même manière d'Alexandre, fils d'Alcitas. Peu de temps après il jeta dans un puits son jeune frère, fils légitime de Perdiccas et de Cléopâtre. Quand il eut ainsi assuré sa domination, il donna tous ses soins à la sûreté et à la défense du royaume, fortifiant ses villes, faisant d'immenses provisions d'armes, de chevaux et de tout ce qui est nécessaire pour la guerre, équipant des flottes considérables, et livrant des combats de mer. Il ne veilla pas moins sur l'administration intérieure de ses états: des grands chemins furent construits, une bonne police fut établie, le commerce fut encouragé. Amateur des lettres et des beaux-arts, il appelait de toutes parts à sa cour les savants, les poètes, les peintres, les musiciens renommés. Son palais, que Zeuxis avait orné de peintures, lui revint à des sommes immenses. Il tâcha d'attirer Socrate: ce philosophe ne répondit point à ses avances. « Je ne veux pas, dit- » il, aller voir un homme de qui je recevrais des bienfaits, » sans lui pouvoir rendre la pareille. » Mais le motif qu'alléguait Socrate n'était pas sans doute le véritable; et il est plus vraisemblable que le sage devait peu estimer le tyran. De tous ceux que ce roi admit dans son intimité et combla de bienfaits, Euripide, le célèbre tra-

gique, fut le mieux traité. Las des dégoûts qu'il essuyait dans Athènes, il se rendit à la cour d'Archélaüs qui l'accueillit avec le même empressement et les mêmes honneurs que dans le siècle dernier Frédéric le Grand accueillit Voltaire. Il le nomma son premier ministre d'État ; ce que Frédéric, à coup sûr, n'eût jamais fait à l'égard de Voltaire ; et, chose encore plus difficile, le poète et le monarque restèrent constamment amis : l'on se rappelle comment Frédéric en usa avec Voltaire. A la mort d'Euripide, Archélaüs fit éclater publiquement la douleur qu'il ressentait de cette perte, et commanda des funérailles splendides. Frédéric rendit aussi de grands honneurs à la mémoire du philosophe de Ferney. Un autre point de ressemblance qu'eurent le roi de Macédoine et le roi de Prusse, c'est qu'ils furent l'un et l'autre adonnés à un vice infâme qui les exposa au mépris de leurs amis, et même de leurs courtisans. Archélaüs fut assassiné par Crateus, l'un de ses mignons.

THÉMISTOCLE.

Par quel prodige inconcevable les anciennes républiques de la Grèce, c'est-à-dire des états qui ne se composaient souvent que d'une seule ville, sont-elles en possession d'exciter l'admiration, tandis que les annales de presque tous les empires modernes n'excitent guère que le dégoût? C'est que la liberté était l'âme des cités

grecques ; c'est que l'esclavage paralyse tout essor, toute initiative dans ces grandes aggrégations qu'on pourrait à bon droit appeler des troupeaux d'hommes. Il ne faut pas chercher une autre cause à cette différence d'impressions que nous font éprouver ces deux genres de lectures. Ainsi, pour nous borner à un seul fait, de quels transports ne sommes-nous pas saisis quand nous suivons dans Hérodote, Thucydide ou Plutarque le récit des luttes de la Grèce contre les Perses! Miltiade, Aristide et Thémistocle, ces simples chefs athéniens, nous apparaissent comme des êtres supérieurs à l'humanité. Essayons, après mille autres, de reproduire l'une de ces belles et sévères physionomies, celle de Thémistocle : aussi bien il est le seul des trois qui rentre dans notre cadre.

Thémistocle, fils de Néoclès, était, d'après la loi athénienne, un bâtard, puisque sa mère était étrangère. Ses commencements furent ceux d'un jeune homme livré aux plaisirs et à la dissipation ; mais il sut bien, dans la suite, effacer la tache qu'une conduite licencieuse avait jetée sur sa jeunesse : s'étant livré tout entier aux affaires publiques, il mérita en peu de temps la faveur de ses concitoyens. Nommé préteur, et, en cette qualité, chargé de conduire la guerre contre les Corcyréens, il la termina heureusement. A l'aide d'une flotte qu'il avait fait construire avec le produit des mines que les magistrats dissipaient chaque année en folles prodigalités, il mit ses compatriotes en possession de la mer, infestée par les pirates. Mais la marine, créée par ses soins, allait être le salut d'Athènes et du reste de la Grèce.

Xercès, roi de Perse, fils de Darius, voulant venger

la défaite que son père avait essuyée, dix années auparavant, à Marathon, rassemble ses troupes de terre et de mer et se dirige vers la Grèce avec plus de trois millions d'hommes; chiffre incroyable, attesté cependant par les anciens historiens. Persuadé que sa ville ne pouvait tenir devant les forces innombrables des Perses, Thémistocle conseille aux Athéniens de se réfugier à Salamine et à Trézène. La confédération des Grecs envoie Léonidas, roi de Sparte, défendre, avec sept mille hommes le défilé des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride, et une flotte de trois cents voiles occuper le détroit d'Artémisium, formé par les côtes de la Thessalie et par celles de l'Eubée. Après des prodiges de valeur, Léonidas succomba aux Thermopyles sous le nombre, et se fit tuer avec ses trois cents Spartiates ; sans espoir de vaincre, il avait renvoyé les autres troupes afin de les conserver à la Grèce. Dans le même temps, la flotte des Grecs, composée de trois cents navires, livrait, près d'Artémisium, un combat à la flotte des Perses trois ou quatre fois plus nombreuse. Toutefois, malgré leur victoire, Eurybiade et Thémistocle, chefs de l'armée navale des Grecs, jugèrent à propos d'abandonner leur position, et s'arrêtèrent près de Salamine. Thémistocle, secondé par Aristide qu'il avait fait rappeler de l'exil, entraîna Xercès à livrer bataille dans le détroit formé par l'île de Salamine et l'Attique et où les vaisseaux des Perses ne pouvaient se développer librement. Les Grecs furent encore victorieux.

Cependant Xercès, avec les immenses forces qui lui restaient encore, pouvait continuer la guerre. Thémistocle, afin d'épargner à sa patrie de plus grands fléaux, avertit secrètement le roi de Perse qu'il était question parmi les

alliés de détruire le pont par lequel il était passé d'Asie en Europe. Ce stratagème eut un plein effet; Xercès, effrayé, se hâta de regagner son royaume. Mardonius, qu'il laissa en Grèce avec des forces considérables, perdit plusisurs batailles, vit son armée détruite, et périt dans un combat.

Grâce au courage et à la prudence de Thémistocle, la Grèce était délivrée de l'invasion la plus formidable qu'on ait jamais tentée. Mais Athènes, abandonnée de ses habitants, avait été complètement démolie par les Perses. Après la guerre, les Athéniens voulurent rétablir leurs murailles. Les Lacédémoniens, jaloux des Athéniens, et intéressés à les tenir dans l'abaissement, s'y opposèrent sous des prétextes spécieux. Thémistocle fait continuer les travaux; seulement il se rend à Lacédémone, fait naître délais sur délais, consume le temps en pourparlers, et quand les murs sont terminés, il découvre aux Lacédémoniens ce qui s'est passé et leur reproche vivement leur injustice. Ceux-ci furent forcés de prendre leur parti des faits accomplis.

Quelques services que Thémistocle eût rendus à ses concitoyens, il ne put cependant éviter leur envie et leur ingratitude. Ainsi que Miltiade, ainsi qu'Aristide et tant d'autres citoyens illustres, il subit l'ostracisme, cette punition infligée à ceux qu'on ne pouvait accuser d'aucun crime. Exilé par les siens, il se retira à Argos. Ayant été accusé par les Lacédémoniens de s'être allié avec le roi de Perse pour opprimer la Grèce, et ayant été condamné par les Athéniens pour crime de trahison, il alla habiter Corcyre. D'autres inimitiés le contraignirent à quitter cette ville. S'étant réfugié chez Admète, roi d Molosses, il dut quitter encore cet asile. Enfin,

craignant de ne point trouver dans la Grèce entière une retraite sûre, il résolut de passer dans l'Asie-Mineure. Artaxercès Longuemain avait succédé à Xercès son père. Thémistocle écrivit à ce prince, afin d'en obtenir un asile que lui refusait son ingrate patrie. Le roi lui accorda avec joie sa demande. L'Athénien mit tous ses soins à apprendre la langue des Perses. Un an, dit-on, lui suffit pour la connaissance de cet idiome. S'étant ensuite présenté au roi, il fut séduit par l'accueil et par les dons d'Artaxercès, et promit de l'aider à faire la guerre aux Grecs.

De retour dans l'Asie-Mineure, il s'établit à Magnésie, l'une des villes que le roi lui avait données pour sa subsistance. Le moment approchait où il fallait tenir la promesse qu'il avait faite à Artaxercès. Mais il réfléchit à loisir sur l'injustice d'un engagement qu'un moment de surprise lui avait arraché, et pour s'y soustraire il prit volontairement du poison. Ses restes furent rapportés par ses amis à Athènes, mais en secret, parce qu'ayant été condamné pour trahison, les lois ne permettaient pas qu'on lui accordât publiquement les honneurs de la sépulture.

ROMULUS.

Dans l'antiquité, les fondateurs d'empires, les premiers législateurs, les instituteurs de nouvelles reli-

gions prétendaient généralement tirer leur origine des dieux, soit pour donner plus d'autorité à leurs lois et à leurs prescriptions, soit pour se faire respecter davantage de leurs grossiers et sauvages compagnons. Ce n'est pas seulement, comme on l'a dit tant de fois, la reconnaissance des peuples qui a peuplé le ciel de leurs héros, de leurs rois ou de leurs bienfaiteurs : l'ambition, l'intérêt, le charlatanisme ont eu encore plus de part à cette foule de prodiges faux ou d'apothéoses mensongères. Et pour ne citer qu'un fait, comment Romulus, le fondateur de Rome, eût-il persuadé à ses rudes et incultes guerriers de renoncer à leurs habitudes de brigandage, de quitter leur vie errante pour se renfermer dans les murs d'une cité et se soumettre à des lois coërcitives, s'il n'eût eu l'habilité de s'attribuer une origine céleste et de faire intervenir les dieux dans tous ses actes, dans tous ses établissements? Qu'on se souvienne de quelle manière en agissaient à l'égard de leurs compatriotes ces deux chefs arabes qui, de nos jours, ont lutté si longtemps en Afrique contre l'influence française; qu'on se rappelle un instant Abd-el-Kader et Bou-Maza, ces adroits imposteurs, et l'on aura l'explication de la conduite de Romulus et de tant d'autres chefs de peuples dans les âges héroïques.

Tout est merveilleux dans l'histoire du premier roi de Rome. Ses commencements, son règne et sa mort sont accompagnés de tels prodiges, qu'il n'est pas étonnant que certains historiens aient mis son existence au nombre des fables. Jusques à son nom, dans lequel entre celui de Rome, mot qui en grec signifie force, tout semble arrangé après coup par des annalistes plus zélés que véridiques; mais le fond de l'histoire est vrai mal-

gré les détails invraisemblables qui s'y trouvent mêlés.

Romulus et Rémus naissent d'une vestale et du dieu Mars : Amulius, leur oncle, ordonne que les deux jumeaux soient jetés dans le Tibre. Les eaux se retirent et leur berceau reste à sec; une louve les nourrit de son lait; un berger les emmène chez lui et les fait élever par sa femme. Dans ce récit, on aperçoit la pratique de l'exposition des enfants qui a été en usage chez tous les peuples de l'antiquité. Les anciennes histoires sont pleines de légendes d'enfants sauvés par des bergers et reconnus plus tard par leurs parents. Toutefois l'on peut se demander si le culte de Vesta était en honneur à cette époque, et si les prêtresses appelées vestales et astreintes au vœu de virginité étaient déjà consacrées au service de cette déesse. En revendiquaut Mars pour son père, Romulus ne pouvait mieux relever l'obscurité de sa naissance et mieux aider à l'accomplissement de ses desseins futurs.

Devenus grands, Romulus et Rémus rassemblèrent un grand nombre de pasteurs et d'aventuriers et soutinrent des luttes fréquentes contre des brigands; mais n'étant pas assez forts pour subjuguer les peuplades voisines, et se voyant entourés d'ennemis, ils résolurent de fonder une ville dans le lieu même où ils avaient été exposés et où ils avaient été élevés. Ils disputèrent à qui donnerait son nom à la cité nouvelle et convinrent à la fin de s'en rapporter au vol des oiseaux, mode de divination assez commun chez les anciens peuples d'Italie et adopté depuis par les Romains. Romulus, n'ayant pu s'accorder avec son frère, le tua de sa propre main, donna son nom à la ville et lui imposa ses lois. Il partagea le peuple en trois tribus et trente curies; il établit la distinction de

patriciens et de plébéiens : la première classe comprenait les citoyens les plus élevés, et la seconde renfermait le petit peuple. A l'instar de plusieurs autres villes d'Italie, il institua un sénat composé de cent personnes choisies d'entre les patriciens. Pour sa garde personnelle, il établit un corps de trois cents hommes à cheval appelés *célères*. C'est encore à Romulus que commença la dénomination de patrons et de clients.

La forme de gouvernement que Romulus donna aux Romains était une sorte de royauté mixte. Son pouvoir était loin d'être absolu ; il le partageait au contraire avec les sénateurs et le peuple. Ainsi qu'on l'a remarqué, la constitution de Rome fut républicaine dès les commencements.

Il ne suffisait pas à Romulus d'avoir créé l'ordre politique et civil ; il dut songer aussi au culte religieux et il institua des cérémonies et des sacrifices. Les augures qui observaient le vol et le chant des oiseaux, les aruspices qui consultaient les entrailles des victimes consacrées aux Dieux, furent particulièrement l'objet de ses règlements.

Mais Rome ne comptait encore qu'un petit nombre de citoyens : Romulus, pour en augmenter le nombre, déclara que sa ville serait un asile pour tous ceux qui viendraient s'y établir ; suivant en cela l'exemple de tous les anciens fondateurs. Il vit donc accourir en peu de temps, sous sa domination, une foule de gens libres ou d'esclaves, de vagabonds, d'aventuriers, de débiteurs qui fuyaient leurs créanciers ou de criminels qui cherchaient à se soustraire aux poursuites de la justice. Toutefois un état uniquement composé d'hommes ne pouvait être d'une longue durée. Toutes les populations

voisines refusaient de s'allier par des mariages avec les Romains et recevaient avec des paroles outrageantes les envoyés de Romulus. Celui-ci, indigné, annonça des jeux solennels en l'honneur du dieu *Consus;* on y accourut de toutes parts et particulièrement les Sabins. A un signal donné, la jeunesse romaine s'élança l'épée à la main et se saisit de toutes les jeunes filles qui assistaient à ce spectacle. Les plus belles furent destinées aux principaux sénateurs.

C'est ainsi que les Romains se procurèrent des femmes; mais les parents, irrités de cette injustice et revenus dans leur ville, excitèrent leurs compatriotes. Une ligue des peuples voisins se forma contre Rome et une guerre furieuse s'engagea. Cependant une paix fut conclue à la prière des jeunes Sabines qui étaient établies à Rome et qui se jetèrent entre les combattants. A compter de ce jour, les Romains et les Sabins formèrent un seul et même peuple; Tatius, roi des Sabins, régna conjointement avec Romulus; mais il mourut bientôt après et Romulus régna de nouveau seul.

Malgré les invraisemblances qui nous apparaissent dans le beau récit de Tite-Live, il serait trop rigoureux de révoquer en doute l'enlèvement des Sabines; car des faits pareils se remarquent dans une foule de sociétés naissantes. Encore aujourd'hui les guerriers de certaines tribus sauvages enlèvent de la sorte les filles des tribus voisines quand ils manquent de femmes.

Lorsque Romulus vit sa domination affermie au dedans et au dehors, c'est-à-dire dans une étendue de quelques milles, il s'efforça de rendre son pouvoir absolu et de se mettre au-dessus des lois que lui-même avait promulguées; mais les sénateurs, qui craignaient

la perte entière de leurs priviléges et qui étaient las de la tyrannie, se défirent de Romulus. Pour appaiser le peuple ils publièrent qu'il avait été enlevé au ciel, reçu parmi les dieux, et qu'il ordonnait que les Romains l'adorassent désormais sous le nom de Quirinus.

SERVIUS TULLIUS.

Après que Voltaire, le grand sceptique du dix-huitième siècle, eut jeté quelques doutes sur les premiers temps de l'histoire romaine, c'est-à-dire sur les faits incroyables gravement attestés par le crédule Tite-Live et par des écrivains modernes non moins simples et non moins crédules, l'on prit le parti en France et en Allemagne de douter des anciens rois de Rome et de retrancher leurs règnes des annales romaines. Cette réforme, ou plutôt cette nouveauté historique n'a point prévalu, grâce à une critique plus sage et plus éclairée. Qu'on se donne en effet la peine de séparer certaines légendes absurdes, telles qu'il s'en rencontre au berceau de toutes les nations, et l'on ne trouvera plus rien de révoltant dans les origines du peuple-roi. Ainsi le règne de Servius Tullius, qui a été obscurci par tant de fables, nous paraît former un récit mieux lié et plus vraisemblable que la plupart des règnes de nos premiers rois Franks.

C'est à Cicéron plutôt qu'à Tite-Live et à Denys-d'Ha-

licarnasse, qu'il faut s'en rapporter sur la naissance et l'origine de Servius Tullius ; les détails que ces deux derniers écrivains nous donnent sur le sixième roi de Rome sont absurdes et contradictoires, il faut les écarter hardiment. Servius Tullius était regardé comme le fils d'une femme esclave de la ville de Tarquinies; elle l'avait eu d'un client du roi. Son enfance se passa parmi les esclaves du palais; il servait le prince à table en qualité d'échanson. Ses qualités éminentes lui attirèrent l'affection de Tarquin l'ancien, et en même temps celle du peuple romain dont les suffrages le firent siéger parmi les patriciens. La confiance du roi pour Servius Tullius s'accrut de jour en jour ; il voulut que toutes les affaires, soit publiques, soit particulières fussent administrées par son favori, peu auparavant son esclave. Il mit le comble à ses bienfaits en lui faisant épouser une de ses filles. A compter de ce moment le crédit et la puissance de Servius Tullius furent sans bornes et, ce qui prouve son mérite, sa dextérité du moins, c'est qu'il n'était pas moins cher au peuple qu'au monarque.

Un complot tramé par les fils d'Ancus vint ravir le jour à Tarquin l'Ancien ; toutefois il ne fit pas tomber le pouvoir entre les mains des meurtriers. De concert avec Tanaquil, femme du roi défunt, laquelle mit ses enfants sous la protection de Tullius, celui-ci tint d'abord cachée la mort de Tarquin jusqu'à ce qu'il eût pris les mesures commandées par les circonstances. S'étant assuré des dispositions du sénat, il déclara la fin tragique du roi et fut mis en possession du trône. C'est ainsi que Tite-Live rapporte cet événement ; mais selon Denys-d'Halicarnasse, c'est par le peuple que Servius se fit décerner l'autorité et ensuite la couronne,

malgré l'opposition des sénateurs. Le peuple avait été gagné par la promesse de l'égalité que Servius lui avait faite solennellement ; par le paiement des dettes des pauvres qu'il avait effectué de ses propres deniers ; par le soin qu'il avait pris de rendre aux légitimes propriétaires les terres usurpées sur eux; enfin par quelques autres actes empreints de justice ou de libéralité. Quand il se fut ainsi acquis la confiance et l'affection du peuple, il supposa que les patriciens avaient conspiré contre sa vie et il offrit de se démettre de l'autorité ; le peuple voulut au contraire qu'il plaçât la couronne sur sa tête. Servius eut le suffrage de toutes les curies. Tel est le récit de Denys-d'Halicarnasse, et peut-être est-il le plus vraisemblable, parce qu'il paraît d'accord avec les faits postérieurs.

Voilà donc la royauté rendue élective d'héréditaire, ainsi qu'elle tendait à l'être. Il ne faut pas croire cependant que le nouveau prince, quoique choisi par le peuple, réservât au peuple toute l'influence politique au préjudice du sénat : bien loin de là, c'est ce dernier corps dont il n'avait cependant pas lieu d'être satisfait qu'il destina à servir de contrepoids à la royauté et à la démocratie. Comme on le verra dans l'instant, son système de gouvernement se rapproche de ce que nous nommons aujourd'hui monarchie mixte.

Toutefois, avant que d'introduire ces changements dans l'administration intérieure, il songea à légitimer ce que plusieurs appelaient son usurpation, par des victoires sur les ennemis de Rome. Pendant vingt ans qu'il fit la guerre aux Etrusques, il n'éprouva point de revers. Les terres considérables qu'il leur enleva furent distribuées aux plus pauvres citoyens. Aussitôt qu'une paix

était conclue, il donnait ses soins à l'agrandissement de la ville même. Le Viminal et l'Esquilin furent compris dans l'enceinte de cette capitale. La situation où se trouvaient alors les Romains réclamait des lois touchant les peines et les délits, d'autres touchant les contrats et les transactions ; Servius Tullius en promulgua et de très-nombreuses et de très-sages. Chez un peuple qui, dès ses commencements, regardait le commerce et les arts comme des occupations serviles, l'intérêt de l'argent devait être exorbitant et l'usure fort commune. C'était là véritablement la plus grande plaie sociale à Rome; Servius s'efforça de réprimer cet abus qui commençait à être une source d'affreux désordres. Il régla qu'à l'avenir les biens des débiteurs et non leurs personnes seraient la garantie de la dette.

En mémoire de l'ancienne égalité civile, il établit pour les esclaves des fêtes touchantes, celles des *compitalia* ou des carrefours. Ces jours-là les travaux étaient interrompus et les esclaves se livraient à des réjouissances. Il fit une loi par laquelle les affranchis étaient admis au nombre des citoyens. Mais s'il faisait tout pour le peuple, il ne faisait pas tout par lui. Ses soins n'eurent d'autre objet que de diminuer les prérogatives du peuple et d'augmenter les attributions du sénat. A ce corps déjà puissant furent réservés la connaissance et le jugement des causes civiles. A l'occasion du lustre ou dénombrement, le peuple fut divisé de telle sorte que la majorité des suffrages appartint aux riches. Six classes et cent quatre-vingt-treize centuries formèrent la distribution du peuple entier. La classe riche ne compta pas moins de quatre-vingt-seize centuries et par conséquent était prépondérante dans les élections : la foule des ci-

toyens pauvres prit sans peine son parti d'un pareil arrangement lorsqu'elle vit que toutes les charges tombaient sur le petit nombre de citoyens opulents. C'est peut-être à cette combinaison politique du roi Tullius que Rome républicaine a dû la longue stabilité de ses institutions.

Entre les autres établissements de ce prince, il faut noter celui d'une fédération pour tous les peuples du Latium. Par la création de cette ligue, formée à l'imitation du conseil amphyctionique chez les Grecs, Tullius ne se proposait pas moins que de faire de sa ville la métropole de l'Italie. Les députés des villes du Latium s'assemblaient tous les ans sur le mont Aventin pour y traiter des affaires communes.

On prétend que Servius-Tullius fit, le premier, marquer d'un coin la monnaie, laquelle n'était alors que de cuivre, et cela est fort vraisemblable si l'on considère que les transactions, devenues plus nombreuses à cette époque, nécessitaient tout un nouveau système monétaire.

Comblé de gloire, aimé de son peuple, il se proposa d'abdiquer. S'il avait suivi ce dessein, il eût présenté le spectacle si rare d'un règne glorieux jusqu'à la fin et d'un bonheur sans mélange.

Cependant deux petits-fils de Tarquin l'Ancien subsistaient : l'un deux était Lucius Tarquin, surnommé depuis le *Superbe*; Servius leur avait fait épouser ses deux filles. Malgré cette alliance, les deux princes voyaient avec peine, sur la tête de leur beau-père, une couronne qu'ils croyaient leur appartenir par droit d'hérédité : surtout Lucius Tarquin s'était déclaré l'ennemi de Servius. Il avait gagné plusieurs sénateurs et il n'at-

tendait que le moment d'éclater. Lorsque Servius eut appris le complot qui se tramait contre lui parmi les patriciens, il fit appel de nouveau au suffrage populaire: la dignité royale lui est conférée une seconde fois par l'assentiment général. Lucius Tarquin, poussé par l'ambitieuse Tullie, son épouse, n'en persiste pas moins à disputer le trône à son beau-père. La conspiration, dans laquelle entrèrent un grand nombre de jeunes patriciens et de sénateurs, éclate enfin. Lucius Tarquin prend les insignes de la royauté et se rend au sénat avec un nombreux cortége; il monte sur le trône et adresse au sénat un discours où il fait valoir ses droits, attaque la conduite et les actes de Servius Tullius, et prodigue les promesses à ceux qui se rangeront de son parti. A la nouvelle de l'attentat de son gendre, Servius Tullius accourt au sénat, interpelle vivement Tarquin et veut le faire descendre du trône où il est assis. Celui-ci, voyant que le vieillard se prépare à joindre les effets aux menaces, le prend violemment et le jette du haut des degrès de la salle. Servius reste quelque temps évanoui; il reprend enfin connaissance. En ce moment Tullie, femme de Tarquin, montée sur son char, venait retrouver son mari; elle lui représente que s'il laisse Tullius regagner son palais et faire appel au peuple, il perdra tout le fruit de son entreprise; elle lui donne même le conseil d'immoler le vieillard. Tarquin envoie des sicaires qui rejoignent Servius Tullius dans la rue Cypria et le percent de coups. Tullie s'en retourne et passe dans la rue où gisait le cadavre de son père; le cocher veut se détourner, les chevaux refusent d'avancer; mais cette fille dénaturée pousse le char sur le corps sanglant. Le peuple consterné pleura le sort d'un roi qui l'avait rendu

si heureux. Mais tout se borna à d'inutiles regrets et à des plaintes stériles. Il fut défendu, sous les peines les plus sévères, de rendre les honneurs accoutumés aux restes de Servius. Tarquinia, femme du roi défunt, l'ensevelit la nuit hors de la ville et fit retentir les airs de ses imprécations contre Tarquin et sa détestable fille. Peu après elle mourut de chagrin. Servius Tullius, dont tous les historiens ont vanté la sagesse, l'humanité et les lumières, avait régné environ quarante-quatre ans. Il était monté sur le trône l'an 178 de la fondation de Rome.

PTOLÉMÉE SOTER.

Jamais la vanité des conquêtes n'a paru plus fortement que dans l'histoire du premier des héros de l'antiquité, Alexandre, roi de Macédoine. A l'âge de trente-deux ans il avait soumis la plus grande partie du monde connu ; par la force de son génie il contenait cette multitude de peuples, différents d'origines, de langues, de religions, de mœurs et d'institutions ; et, ce qui n'était pas moins difficile, il savait, par la fermeté de son caractère, maintenir dans le devoir ses généraux, les compagnons de ses victoires et de sa puissance. Il meurt ; soudain le vaste empire qu'il a fondé paraît prêt à se dissoudre. Alexandre ne laissait, pour lui succéder,

qu'un frère imbécile, que des enfants au berceau ou encore à naître. C'est en vain que sa famille avait pour elle l'attachement et le respect des soldats ; il n'en était pas de même des généraux ; chez eux l'ambition étouffait tous les sentiments de fidélité et d'affection ; ils pensaient déjà à profiter de cet événement pour leur propre compte. Quelques jours après la mort du conquérant, ils s'assemblent et l'un d'eux ouvre l'avis de partager l'empire entre les divers chefs. Cependant l'armée force les capitaines ambitieux à respecter le droit des héritiers d'Alexandre ; ils feignent de se soumettre à la volonté de l'armée ; mais, sous le titre de gouverneurs, ils se divisent les différentes provinces de cette puissante domination.

Celui qui le premier avait proposé le partage des États d'Alexandre obtint le gouvernement de l'Égypte qu'il transmit à ses descendants et qui subsista plus longtemps qu'aucun des royaumes fondés par les Macédoniens. Ce chef entreprenant était Ptolémée, jusque-là le plus fidèle des généraux d'Alexandre. Il était fils naturel du roi Philippe. Celui-ci fit épouser à Lagus, l'un de ses gardes, la maîtresse dont il avait eu cet enfant. Ptolémée, qui ne reconnut jamais que son père adoptif, dut cependant à sa naissance autant qu'à ses qualités l'amitié d'Alexandre et la faveur dont il jouit constamment auprès de ce monarque. S'il faut s'en rapporter aux anciens, l'origine de Ptolémée, comme celle de tant d'hommes illustres, fut accompagnée de circonstances fabuleuses. Sa mère l'ayant exposé sur un bouclier d'airain, un aigle pourvut aussitôt à la nourriture de cet enfant et le défendit des ardeurs du soleil en le couvrant de ses ailes.

Jeune encore, Ptolémée fut attaché à la personne de l'héritier du trône ; il embrassa ardemment le parti d'Alexandre contre Philippe. Alexandre, devenu roi, admit Ptolémée parmi ses gardes intimes. Il suivit son maître dans la guerre d'Asie et il se distingua en plusieurs occasions. C'est lui qui ramena, chargé de fers, Bessus, le meurtrier de Darius ; c'est lui qui sauva Alexandre sous les murs de la ville des Oxidriaques. Alexandre lui donna en mariage une fille d'Artabaze, l'un des principaux seigneurs persans. Ptolémée accompagna encore le roi dans l'expédition contre les Cosséens. Après cette campagne, Alexandre vint à Babylone où il mourut le 22 juin, 324 ans avant Jésus-Christ. Nous avons dit plus haut quelle fut la conduite que tint Ptolémée dans cette circonstance solennelle. Ainsi que nous l'avons encore dit, sa part dans le démembrement des États du conquérant fut l'Égypte, la Lybie et la portion de l'Arabie voisine de l'Égypte. Un an après, il joignait à ces pays déjà si étendus l'île de Chypre, la Cyrénaïque et quelques autres possessions plus éloignées, que dans la suite il perdit ou regagna tour à tour.

Sitôt que Ptolémée fut paisible possesseur de l'Égypte, il s'attacha à gagner ses nouveaux sujets par l'exacte justice qu'il leur fit rendre et par l'administration active et prévoyante qu'il établit. Il songea aussi à se fortifier par de bonnes alliances avec Antigone, Antipater et Cratère. Perdiccas veut lui ravir les restes d'Alexandre et vient attaquer l'Égypte ; mais cette entreprise mal concertée lui coûte deux mille hommes et cause sa mort : il fut égorgé par ses officiers. Peu après Ptolémée conquiert, par Nicanor, l'un de ses gé-

néraux, la Célé-Syrie et la Phénicie. Jérusalem est occupée par une garnison égyptienne. Huit années s'étaient à peine écoulées depuis la mort d'Alexandre, et la plupart des membres de sa famille et de ses lieutenants avaient péri de mort violente. Antigone avait su se faire la meilleure place parmi les généraux macédoniens. Il était maître d'une grande partie de l'Asie. Dévoré d'ambition, il ne cache point ses desseins contre ses collègues. Séleucus, chassé par lui de la Babylonie, est contraint de se réfugier en Égypte. Ainsi qu'un grand nombre de personnages naguère puissants et alors déchus de leur autorité, il est reçu avec bienveillance par Ptolémée qui se plaît à faire de sa cour l'asile des malheureux. Quoique séparé du théâtre de la guerre, il veut prévenir une nouvelle entreprise contre son royaume, et il forme une alliance contre Antigone avec Cassandre, Lysimaque et Séleucus. Dans le cours de cette lutte, les habitants de Chypre et de la Cyrénaïque essaient de secouer la domination des Egyptiens. Soit par lui-même, soit par ses lieutenants, Ptolémée les replace sous le joug. Bientôt il parcourt les côtes de la Syrie, soumet Posidium et Potamos, puis il s'avance en vainqueur dans la Cilicie. En 312 il remporte une victoire sur Démétrius qui menaçait l'Egypte. Gaza, Sidon, Tyr et d'autres places tombent entre ses mains. Elles lui échappent par la défaite de son lieutenant Ciles à Myounta ; toutefois Séleucus rentre à Babylone. La paix, qui fut signée quelques mois après, vint suspendre la rivalité des successeurs d'Alexandre ; elle ne fut pas de longue durée. Ptolémée déclare la guerre à Antigone qui persistait à retenir plusieurs villes sous sa dépendance. Démétrius, fils d'Antigone, est d'abord vain-

queur de Léonis, lieutenant de Ptolémée; mais celui-ci remporte plusieurs avantages et cotoie la Lycie à la tête d'une flotte considérable. Il parcourt ensuite l'Archipel et arrive en Grèce; là il détache plusieurs villes du parti d'Antigone. Afin d'assurer le succès de ses projets ambitieux, il demande la main d'Olympias, sœur d'Alexandre. Antigone ne trouve d'autres moyens pour empêcher cette alliance, que de faire périr la princesse.

Après une grande bataille remportée sur Ptolémée, Démétrius Poliorcète s'empara de l'île de Chypre. Antigone croyant sa domination à jamais affermie, prend le titre de roi et le donne à son fils. Cet exemple est suivi par Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre. Toutefois ces lieutenants d'Alexandre n'osent se revêtir des insignes de la royauté, car un dernier héritier du conquérant restait encore.

Pour la troisième fois Ptolémée voit une expédition redoutable dirigée contre l'Égypte : il avait pris soin de fortifier les embouchures du Nil. C'est par là qu'Antigone veut pénétrer dans ce royaume : il éprouve une résistance invincible. Bientôt, craignant de manquer de vivres, il retourne en Syrie. Les Rhodiens, assiégés par Démétrius, se défendent pendant une année entière contre une flotte de deux cents voiles et une armée de quarante mille hommes. Pour témoigner à Ptolémée leur reconnaissance des secours que ce prince leur avait fournis, ils lui décernèrent le titre de *Soter* ou *Sauveur*, que les anciens historiens lui ont conservé. Dès ce moment, Ptolémée n'hésite plus à prendre les insignes de la royauté, et il se fait consacrer à Memphis avec les cérémonies accoutumées.

Trois ans après, Ptolémée se ligue de nouveau avec Cassandre, Lysimaque et Séleucus. Dans une sanglante bataille livrée près de la ville d'Ipsus, l'an 301 avant Jésus-Christ, Antigone est tué de la main de Séleucus et son armée défaite complètement. Satisfait d'être paisible possesseur du trône d'Égypte et d'avoir fait rentrer sous son obéissance l'île de Chypre et la ville de Cyrène, Ptolémée ne fût pas sorti de son royaume si Démétrius, par ses projets ambitieux, n'eût réuni encore une fois contre lui les quatre princes ses rivaux. A la suite de cette expédition, qui se termina par la conquête de la Macédoine sur Démétrius et la captivité de ce prince, Ptolémée mit tous ses soins à gouverner avec sagesse l'Égypte qu'il avait défendue avec tant de courage, et qu'il avait même fait jouir des avantages de la paix au milieu des guerres les plus acharnées. Alexandrie est ornée de temples et de superbes monuments. C'est sous le règne de Ptolémée que fut commencée la tour de Pharos. Mais ce qui honore le plus le gouvernement de ce roi, c'est la protection constante qu'il accorda aux sciences et aux lettres; c'est le soin qu'il eut d'attirer à sa cour, les philosophes, les poètes, les historiens; c'est la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie qu'on a regardée comme le plus vaste dépôt des connaissances de l'antiquité. Afin de consolider dans sa famille le sceptre qu'il portait depuis trente-huit ans, il désigna pour son successeur Ptolémée, surnommé Philadelphe, au préjudice d'un autre fils plus âgé et auquel la couronne devait légitimement revenir. Après ce grand acte, il abdiqua volontairement, vécut encore deux années, et mourut dans un âge avancé, l'an 283 avant Jésus-Christ, universellement regretté par les

Egyptiens. Les honneurs que la nation décerna à sa mémoire ne peuvent être comparés qu'à ceux qu'elle avait rendus quelques années auparavant aux restes d'Alexandre.

PERSÉE.

C'est dans la décadence du royaume de Macédoine, sous les deux derniers successeurs de Philippe ou d'Alexandre, qu'apparaissent le plus visiblement les effets des vertus et des vices chez les princes sur la prospérité ou la ruine des empires. Quelle différence des uns aux autres, et par suite quel contraste entre la situation de cet Etat sous Philippe et sous Alexandre et celle où il se trouve sous Philippe V et sous Persée! Il ne faut pas croire pourtant que ceux-ci, et particulièrement le second, fussent dépourvus de mérite. Nous allons voir, par la conduite de Persée, à l'égard soit des Grecs, soit des Romains, qu'il eût pu sauver son royaume s'il avait possédé cette vertu qu'avaient à un degré si éminent ses deux prédécesseurs dont nous avons parlé, nous voulons dire cet art de se concilier les volontés des individus aussi bien que des nations.

Philippe V en mourant laissa le trône de Macédoine à Persée, qu'il avait eu d'une concubine. Ce jeune prince avait été élevé dans les camps : il n'avait guère

que douze ans lorsque son père le chargea de s'emparer des défilés de la Pélagonie, et il s'en acquitta heureusement. Les habitants de Dolope et d'Amphiloque s'étant insurgés contre Philippe, Persée ravagea leur territoire. Quoiqu'il fût aimé de son père à cause de ses exploits, il ne laissait pas de porter envie à Démétrius, son jeune frère, et il l'accusa auprès de Philippe de s'être mis à la tête d'une conspiration contre les jours de ce prince. Le roi trompé fit mettre à mort Démétrius. A ses derniers moments il connut la fausseté de cette accusation et il maudit Persée. Mais celui-ci s'était assuré par son crime la possession incontestée de la Macédoine. Cet Etat avait été considérablement affaibli sous le règne précédent. Philippe V avait éprouvé de cruelles défaites, et une politique peu prévoyante l'avait privé de toutes ses alliances avec les peuples de la Grèce et l'avait réduit à ses propres forces.

Persée parut d'abord profiter des fautes de son père. Malgré toute la haine qu'il avait héritée de ce prince pour la république romaine, il sut dissimuler pendant plusieurs années; il renouvela même le traité d'alliance avec le sénat et continua à payer le tribut qu'avait imposé Flamininus. Comptant sur les vingt mille soldats aguerris qu'avait formés son père, sur les amas considérables d'armes et de provisions qu'avait faits ce prince, sur les services mercenaires des Thraces que s'était aussi ménagés Philippe, il voyait en outre que le rétablissement des rapports entre la Macédoine et la Grèce, jadis rompus par Flamininus, lui permettaient de compter sur de nombreux auxiliaires. Cependant il ne voulait point encore se déclarer ouvertement, et il se contentait de susciter sous main des ennemis au peuple Ro-

main. Le sénat, ayant appris qu'il avait fait soulever les Bastarnes, lui donna de secrets avis et parut satisfait de ses excuses. Enfin ses démarches sont connues : des ambassadeurs l'invitent à justifier sa conduite. Un attentat sur Eumènes, l'allié des Romains, achève de dévoiler ses desseins cachés. La guerre lui est déclarée : tout semble d'abord le favoriser ; il entre en Thessalie avec une armée bien disciplinée et remporte des avantages sur le consul Licinius. Puis, frappé de terreur en se voyant aux prises avec la puissance qui fait trembler l'univers, il envoie des députés au consul pour lui demander la paix ; il offre d'abandonner les villes qu'il a prises et de payer l'ancien tribut auquel il a voulu se soustraire. Le consul lui répond qu'il ait, avant toute chose, à se remettre, lui et ses Etats, à la discrétion des Romains, et qu'à cette condition il pourra mériter sa grâce. Ce prince mobile et inconstant dans ses résolutions, ainsi que le prouve toute la suite de cette guerre, préféra le sort des combats à des conditions si dures. N'osant toutefois risquer une bataille rangée et voyant sa cavalerie repoussée, il évacue la Thessalie où il laisse quelques garnisons ; il se jette ensuite dans la Thrace et la dévaste d'un bout à l'autre. Une flotte romaine très-considérable est détruite complètement par la sienne. Ce succès augmenta son audace : il livre bataille à l'armée du consul Mancinus, la défait et pénètre dans l'Illyrie : il fit dans cette province un butin immense.

Rome envoya contre lui Quintus-Marcius ; ce consul entreprend d'attaquer Persée au cœur même de ses Etats et franchit les montagnes qui séparent la Thessalie de la Macédoine. Persée, que son avarice avait privé du secours de cent mille Thraces et Bastarnes, que ses mau-

vais procédés et ses tergiversations avaient rendu odieux aux Grecs, d'abord tout à fait disposés en sa faveur, prétendit défendre la Macédoine comme une forteresse avec ses montagnes et ses fleuves. A la nouvelle de l'arrivée du consul il s'écrie : « Je serai donc vaincu sans combattre ! » et il s'enfuit à Pydna. Dans sa frayeur il fait jeter ses trésors à la mer et incendier sa flotte. L'armée du consul, qui était engagée dans la position la plus défavorable, fut sauvée par la lâcheté du roi. Cependant Persée se rassure de nouveau et révoque des ordres inspirés par la peur. Afin de n'avoir point à rougir devant les témoins de ses frayeurs, il les fait mettre à mort, et entre autres Andronic qui avait différé l'incendie de la flotte. Il envoie de toutes parts solliciter des secours ; il n'en reçoit que fort peu.

L'armée romaine s'avançait, commandée par un chef intrépide et expérimenté, l'illustre Paul-Emile. Le roi occupait une position inexpugnable au pied du mont Olympe. Par une manœuvre savante, Paul-Émile tourne le camp de Persée et lui fait éprouver la défaite la plus complète. Avant même que ce prince connût l'issue du combat, il quitta les marques de la dignité royale, prit un chemin de traverse et arriva vers le milieu de la nuit à Pella. Il se dirigea ensuite sur Amphipolis ; de là il se rendit dans l'île de Samothrace, suivi de ses trésors et de ses enfants. Là il apprend que Paul-Emile a renvoyé dédaigneusement les députés chargés de demander la paix. Ne pouvant se fier désormais à la générosité de son vainqueur, n'ayant plus rien à attendre de ses alliés, ce malheureux prince se réfugie dans le temple de Castor que l'on regardait comme un asile inviolable. Evandre, l'assassin d'Eumènes, est tué par

l'ordre du roi qui avait à craindre ses révélations. Après un pareil attentat qui acheva de le rendre odieux aux habitants de la Samothrace, Persée dut songer à chercher une retraite plus sûre; il traite avec un marchand. Cet homme lui vole une partie de ses richesses et lui ravit ses enfants. Désespéré de cette trahison, Persée se rend au camp des Romains et s'abandonne à la clémence de Paul-Émile : il suivit le consul à Rome. Il espérait qu'on l'affranchirait de l'infamie du triomphe. Paul-Émile répondit simplement : « Il a toujours été le maître d'éviter la honte qu'il appréhende et il l'est encore aujourd'hui. » Persée ne comprit point cette réponse ou feignit de ne pas la comprendre. Après avoir subi cette cruelle humiliation, il fut enfermé dans une prison où il se laissa mourir de faim, vers l'an 167 avant Jésus-Christ. A dater de la bataille de Pydna, la Macédoine et l'Illyrie cessèrent d'exister en corps de nations. Plusieurs historiens ont rapporté que Philippe, l'un des fils de Persée, fut greffier à Rome.

JUGURTHA.

La guerre des Romains contre Jugurtha forme un des plus beaux morceaux de l'histoire romaine. C'est de cette lutte si longue et si opiniâtre que date la décadence des anciennes mœurs des descendants de Romu-

lus ; c'est là que prit naissance cette rivalité de Marius et de Sylla, qui mit la République sur le penchant de sa ruine. Nous allons retracer, d'après le rapide et énergique récit de Salluste, les péripéties de cette action fameuse où l'on vit un prince barbare tenir en échec la puissance formidable qui dictait des lois à l'univers.

Jugurtha, fils naturel de Manastabal et d'une concubine, fut élevé à la cour de son oncle Micipsa, roi de Numidie. Ce pays était, depuis Massinissa, dans l'alliance de Rome. Quoique Micipsa eût deux fils, Adherbal et Hiempsal, il n'en prit pas moins de soin de son neveu que des qualités excellentes rendaient cher aux Numides : sa beauté, sa force, son adresse à monter à cheval, à lancer le javelot, son habileté à la chasse et à tous les exercices violents le mettaient au-dessus de ses compagnons dont il savait d'ailleurs se faire aimer. Micipsa voyait avec chagrin un grand fond d'ambition dans ce jeune prince et, craignant pour ses deux fils, il chercha à se défaire de lui : ses piéges échouèrent ; il l'envoya alors à la guerre de Numance. Jugurtha y acquit par son courage et ses exploits l'amitié de Scipion, général des Romains, et revint couvert de gloire. Le roi changea de politique à son égard, et voulut le gagner par ses bienfaits : il l'institua son successeur conjointement avec ses fils. Après la mort du roi, les trois princes se partagèrent la Numidie. A peine sur le trône, Jugurtha fait tuer Hiempsal qu'il haïssait particulièrement. Adherbal, pour venger la mort de son frère, et pour sa propre défense, tente le sort des armes ; vaincu par son rival, il s'enfuit dans la province romaine, et de là se rend à Rome. Des ambassadeurs que Jugurtha envoie auprès du sénat, chargés de riches présents pour les nobles

qu'il avait connus précédemment au siége de Numance, parviennent à changer les dispositions de la majorité. Malgré l'opposition des tribuns et du peuple, on décréta que la Numidie serait partagée entre Adherbal et Jugurtha. Ce dernier corrompit encore les commissaires du sénat, et se fit donner la partie la plus forte de la Numidie. Bientôt, poussé par son ambition insatiable, il renouvelle la guerre, remporte une bataille sur son frère adoptif et le force à se réfugier dans Cirta. Il s'empare de cette ville avant que les Romains aient pu secourir Adherbal et, au mépris de la foi jurée, il fait mourir ce prince dans les plus cruels tourments.

Quand ce nouveau crime fut connu à Rome, l'indignation du peuple fut au comble. Ni les intrigues des partisans de Jugurtha, ni l'or de ses nombreux émissaires, rien ne put prévaloir contre l'opinion publique si fortement excitée. La guerre est déclarée au prince Numide. Le consul Calpurnius, chargé du commandement des troupes romaines, passe en Afrique et livre d'abord quelques combats; mais il se laisse ensuite corrompre avec Scaurus, son lieutenant. Après avoir conclu un traité de paix tout à l'avantage de Jugurtha, le consul quitte l'Afrique pour aller à Rome tenir les comices. La nouvelle de cette honteuse négociation, dont on n'avait point eu d'exemple jusqu'alors, soulève le peuple contre les nobles. Une recherche est ordonnée contre les auteurs du traité et contre leurs complices. Jugurtha lui-même est mandé à Rome pour venir se justifier; il obéit aussitôt, se confiant dans la corruption de ses juges. Il se fait de nouvelles créatures, et gagne jusqu'à des tribuns. Un descendant de Massinissa sollicitait en ce moment auprès du sénat le trône de Numi-

die ; il est assassiné par des émissaires de Jugurtha. Quoique ce dernier crime eût été commis presque au grand jour, le roi en fut quitte pour sortir de Rome ; et l'on prétend qu'à peine hors de la capitale il se tourna et dit : *O ville vénale! tu périrais bientôt si tu trouvais un acheteur.*

La guerre recommence : Albinus, consul désigné, fait transporter en Afrique des vivres, de l'argent, et tout ce qui est nécessaire aux troupes. Jugurtha traîne en longueur les opérations, fait naître délais sur délais, et se joue du consul par ses continuels ajournements de la guerre et de la paix. Albinus part pour Rome et laisse l'armée sous la conduite de son frère, le propréteur Aulus. Celui-ci était incapable et présomptueux. Jugurtha l'attira dans une position dangereuse, et lui imposa les plus ignominieuses conditions. L'armée romaine dut évacuer la Numidie en dix jours.

Cette capitulation qu'avait été contraint d'accepter le chef romain n'eut point la sanction du sénat : on la déclara infâme. Peu après le peuple nomma consul Cæcilius Metellus, personnage fort considéré de tous les partis. Ce général, chargé de la guerre de Numidie, s'embarque pour l'Afrique ; il commença par rétablir la discipline dans son armée. Quand il voit les troupes ramenées au devoir et à l'obéissance, il les conduit contre l'ennemi. Jugurtha, s'apercevant qu'il a en tête un capitaine bien différent de ceux auxquels il avait précédemment affaire, un capitaine qui ne peut être ni corrompu, ni surpris, déploie une activité nouvelle et montre des qualités militaires plus grandes que par le passé. Le politique féroce a fait place au général habile, prévoyant, courageux, fécond en ressources ; il a ennobli sa cause,

et l'on n'aperçoit plus en lui que le défenseur de son pays. Mais que pouvait-il avec une armée si inférieure aux Romains sous le rapport de la discipline et de la manière de combattre? Sauf les différences que les siècles et les progrès de l'art militaire ont apportées, les Numides de Jugurtha étaient fort semblables aux Arabes d'Abd-el-Kader ; l'un et l'autre chefs étaient sans doute supérieurs à leur nation. Mais le premier devait toutefois succomber devant la civilisation romaine, comme le second devant la civilisation française. Toute leur gloire a été de résister pendant de longues années, et de faire acheter chèrement la victoire.

Des batailles perdues, des villes prises, des conspirations tramées contre sa vie obligèrent Jugurtha de se réfugier chez les Gétules. Une ligue qu'il fit avec Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père, lui permit de reprendre l'offensive. Pendant que Metellus se flattait de terminer la guerre, le commandement passa de ses mains dans celles de Marius, son lieutenant, auquel le peuple, en haine de la noblesse, venait de décerner le consulat. Marius fait de nouvelles levées dans Rome, enrôle les prolétaires, ce qui ne s'était pas encore vu, s'embarque pour l'Afrique avec un renfort considérable et toutes sortes de munitions. En peu de jours il arrive à Utique. Il entra en campagne immédiatement après son arrivée, et porta la guerre dans les provinces les plus riches de la Numidie. Bocchus et Jugurtha crurent devoir se séparer à l'approche de Marius; ils se retirèrent chacun de leur côté dans les parties les moins accessibles et les plus reculées. Sans cesser de se tenir sur ses gardes, Marius suivit les Numides ; il prit possession des villes qu'ils avaient abandonnées, et il s'étendit au

loin dans le pays. Thapsa et une autre place considérable où étaient déposés les trésors de Jugurtha tombent en son pouvoir. Le prince numide essuya encore de sanglantes défaites, sans qu'il fût découragé ; mais Bocchus, son allié, prévoyant que Jugurtha ne se relèverait point de ses pertes multipliées, demanda une conférence avec Marius ou avec quelques-uns de ses officiers. On lui envoya le questeur Sylla, jeune homme d'une famille patricienne et distinguée, tout récemment arrivé au camp avec la cavalerie levée dans Rome. Sylla remontre au roi de Mauritanie qu'ayant offensé la république en donnant des secours à Jugurtha, il devait le livrer pour expier sa faute. Dans le même temps, les envoyés de Jugurtha essayèrent de persuader à Bocchus de livrer Sylla entre les mains de leur maître, disant que c'était le plus sûr moyen d'obtenir des conditions honorables de la part de Rome. Le Maure, sollicité tout à la fois de trahir les Romains et les Numides, balança longtemps ; l'inclination le portait vers ceux-ci, la crainte le ramenait vers ceux-là ; ce fut la crainte qui l'emporta.

Il fixa un rendez-vous ; il exhorta Sylla et le roi des Numides à s'y rendre sans escorte. Il avait placé un corps de troupes en embuscade. Sylla et Jugurtha arrivent au point du jour ; Bocchus fit un signal, les compagnons de Jugurtha sont massacrés ; ce prince est lui-même chargé de chaînes et livré à Sylla qui le mène à Marius.

Ainsi fut terminée, par un odieux guet-apens, cette guerre que le courage et l'habileté du chef numide avaient prolongée près de sept années ; les Romains se montrèrent peu généreux envers l'adversaire redoutable que la trahison seule mettait entre leurs mains. Après

avoir orné le triomphe de Marius, Jugurtha fut jeté dans un cachot humide où il dit en entrant : *O Hercule! que tes étuves sont froides.* Il lutta six jours entiers contre la faim, et périt âgé de cinquante-quatre ans, après quatorze années de règne.

THÉODORIC, ROI DES OSTROGOTHS.

Entre les empires que fondèrent dans le cours du cinquième et du sixième siècles les chefs des peuples barbares qui envahirent l'Europe, il faut citer particulièrement la monarchie des Ostrogoths, qu'établit en Italie Théodoric. Le règne de ce prince a brillé de l'éclat le plus vif, quoique la fin n'en ait guère répondu au commencement ni au milieu. Les efforts de ce conquérant, pour rétablir la civilisation dans une contrée où l'on ne voyait plus que désolation, que désordre, qu'ignorance et oppression, consolent l'historien de tant de ruines et de misères.

Théodoric naquit vers 457; il était fils de Théodemir et d'une concubine. Il avait été remis comme ôtage à la cour d'Orient; il passa plusieurs années à Constantinople et s'y livra aux études qui n'avaient pas encore cessé d'être en honneur chez les Grecs. On a prétendu qu'il ne savait point écrire. Cette assertion est improbable si l'on considère tout ce que ce prince a fait pour

les arts et pour les lettres. L'empereur Léon le renvoya à son père en 473 ; deux ans après, Théodoric succéda à Théodemir, du consentement des Goths. Le siége de ses États était alors dans une partie de la Pannonie et de la Mœsie. L'empire d'Occident venait de s'écrouler sous les coups d'Odoacre, et ce chef entreprenant avait pris le titre de roi d'Italie. Cet exemple ne fut pas perdu pour Théodoric, encore plus hardi et plus ambitieux, malgré sa jeunesse. En 479, il attaqua l'empire d'Orient gouverné par Zénon. Déjà il menaçait la Grèce lorsqu'on députa vers lui Sabinien. L'empereur lui céda une partie de la Dacie et de la Mœsie, le nomma général de la garde impériale et le désigna consul pour l'année 484. C'est ainsi que depuis longtemps en agissait à l'égard des chefs barbares cette cour fière et faible à la fois : elle croyait s'attirer des amis et des alliés ; elle ne songeait pas qu'elle encourageait l'audace de ses adversaires et de ses ennemis. Toutefois, Théodoric parut d'abord fidèle à l'empereur, soit par politique, soit par reconnaissance. Zénon l'envoya contre deux gouverneurs révoltés; après cette expédition qui eut un plein succès, Théodoric s'en proposa une autre d'une plus grande importance.

Depuis longtemps il était jaloux d'Odoacre : il voyait avec dépit les conquêtes que celui-ci avait faites. Il obtient l'agrément de Zénon pour attaquer l'Italie, et ne songe plus dès lors qu'aux moyens d'accomplir son entreprise.

Vers l'automne de 488, toute la nation des Ostrogoths se met en marche; les femmes et les enfants étaient traînés dans des chariots, les troupeaux suivaient. Au mois de février de l'année suivante, les Gépides, retran-

chés entre le Danube et les Alpes, sont défaits com
tement, et les Ostrogohts se répandent dans le Fı
comme un torrent. Cependant Odoacre était prépa
cette invasion. L'Isonzo séparait ses troupes de c
de son ennemi. Après plusieurs combats où Odo
eut le dessous, les deux armées se livrèrent une bat
près d'Aquilée, et cette bataille fut désastreuse]
Odoacre. Théodoric s'empara de Milan et se fit rec
naître comme roi par les provinces de la Lombardie
périeure. Une autre bataille que le monarque ostro
remporta sur les bords de l'Adda, le 13 août
ruina de fond en comble la puissance d'Odoacre.
roi s'enferma dans Ravenne, il s'y défendit courag
sement, mais forcé à la fin de capituler, il croyait a
au moins garanti sa vie ainsi que celle de ses com
gnons : Théodoric le fit mettre à mort au mépris d
capitulation.

Lorsque le conquérant se vit maître de l'Itali
l'administra comme une province de l'empire; il
pecta les anciennes lois et ne toucha ni aux tribu
ni aux magistratures. Les mœurs et la langue se
servèrent de même que les modes et les habilleme
la nation italienne put croire qu'avec Théodoric
avait recouvré son gouvernement et ses institution
térieures. Il ne suffisait pas au conquérant d'avoir g
l'affection de ses nouveaux sujets, il songea à s'ento
de puissantes et solides alliances : il épousa Audelfr
sœur de Clovis, roi des Franks; il maria sa propre s
et ses nièces à des princes dont il sollicitait l'am
Alaric II, roi des Visigoths, lui demanda la mai
Theudegothe, sa fille naturelle.

Théodoric mit le plus grand soin à repeupler l'It

Plusieurs provinces, et particulièrement la Lombardie, n'étaient que des déserts ; il répara en peu de temps les désastres causés par les incursions des Barbares. L'empereur Anastase lui confirma le titre et le pouvoir de roi d'Italie. Dans l'année 500, le roi des Ostrogoths fit son entrée à Rome ; le pape, le sénat et le peuple le reçurent en triomphe ; les fêtes qu'on lui donna durèrent six mois. Afin de suivre l'exemple des derniers princes qui l'avaient précédé, Tnéodoric fixa sa résidence à Ravenne. Sa domination n'était pas bornée simplement à l'Italie ; il possédait encore la Pannonie et l'Illyrie. La première de ces deux provinces ayant été envahie par les Bulgares, il s'empara de Sirnium et fit de cette ville la barrière de ses États.

Dans la guerre que Clovis fit à Alaric, Théodoric secourut ce dernier. Une armée qu'il envoya en Provence força les Franks de lever le siége d'Arles. Cette ville se soumit à Théodoric ainsi que les débris du royaume d'Alaric, lequel avait été tué à la bataille de Vouglé. Barcelonne et la plus grande partie de l'Espagne reconnurent aussi son autorité. La Souabe ou la Rhétie se rangea également sous son pouvoir. Fatigué de tant de guerres, il n'eut plus d'autres désirs que de gouverner paisiblement les vastes États que son courage ou sa fortune lui avaient donnés. La population encouragée, l'agriculture et les arts remis en honneur, les aqueducs reconstruits, les fortifications des villes réparées, les temples et les édifices publics rebâtis, signalaient chaque année de ce règne. Théodoric ne laissait pas pourtant d'agrandir ses États, non par l'épée de ses généraux, mais par l'adresse et les manœuvres de ses envoyés. Pendant la plus grande partie de son règne, il

laissa les catholiques libres, quoique lui-même fût Arien; et la déférence qu'il montrait pour la papauté contribua puissamment à prévenir les troubles religieux.

S'il avait su conserver jusqu'à la fin de sa vie cette conduite prudente, il eût mis le comble à sa gloire et il eût évité de grands maux à lui et à ses sujets. Mais il ne put se contenir lorsqu'il vit le zèle inconsidéré que les catholiques déployaient pour le mystère de la Trinité; il était surtout irrité par la persécution que les Grecs excitèrent contre les Ariens, et par les décrets impolitiques de l'empereur Justin, par lesquels ces derniers étaient privés de leurs églises. Théodoric reporta sur les Italiens, ses sujets, l'irritation que lui fit éprouver cette mesure. Il prit une foule de précautions contre les catholiques, et il ordonna qu'on leur enlevât leurs armes. Le philosophe Boèce fut mis à mort par ses ordres. Le pape Jean, qu'il avait envoyé auprès de Justin afin d'obtenir de ce prince la cessation des persécutions contre les Ariens, n'ayant pu réussir dans sa mission, fut retenu prisonnier à Ravenne. Symmaque, beau-père de Boèce, l'un des sénateurs les plus considérés, ne survécut pas longtemps à son gendre dont il avait plaint la mort injuste; il périt également par ordre du roi. Après avoir immolé ces deux illustres personnages, Théodoric ne mit plus de bornes à ses soupçons, et le nombre de ses victimes s'accrut de jour en jour. S'il faut s'en rapporter à Procope, écrivain peu judicieux et peu véridique, la fin de ce prince eut lieu de la sorte : Ayant fait un jour apporter sur sa table un poisson monstrueux, il crut apercevoir dans la tête de ce poisson celle de Symmaque qui le menaçait avec des yeux pleins de fureur. Cette vision frappa le roi d'une telle frayeur,

qu'il se mit incontinent au lit et qu'il expira peu de jours après. Au moment où il mourut, il préparait un édit pour chasser les catholiques de leurs églises. Son règne, que l'on compte de la fin d'août 490 jusqu'à la fin d'août 526, avait duré trente-six ans.

CHARLES MARTEL.

Je ne sache pas que les historiens et les panégyristes de Charlemagne, aient fait honneur de plusieurs des conceptions politiques ou militaires de ce prince à Charles Martel, son glorieux aïeul; et pourtant cela était de toute justice. Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, l'on n'a qu'à jeter les yeux sur le gouvernement de l'un et de l'autre. Charlemagne ne perd rien de sa gloire pour avoir mis à profit certains plans du véritable fondateur de sa dynastie. Il n'est pas toujours si facile qu'on pense d'imiter heureusement quelqu'un. Les successeurs de Charlemagne le prouvent suffisamment, puisqu'ayant sous les yeux ses glorieuses actions, ils ont laissé se dissoudre le puissant empire qui leur avait été légué. Mais revenons à Charles-Martel qui, lui aussi, n'a pas été moins profond politique que guerrier redouté.

Lorsque Pépin d'Héristal, qu'on appelle encore Pépin le Gros, eut répudié Plectrude, sa femme, il s'attacha à

une concubine nommée Alpaïde, et il en eut un fils qui fut Charles Martel. Sur la fin de ses jours, Pépin reprit Plectrude. A la mort de son mari, cette princesse ambitieuse s'imagina qu'elle pourrait se continuer dans la dignité de son mari et, malgré les murmures des grands, elle s'arrogea la mairie du palais. Charles Martel était alors dans sa vingtième année; Plectrude crut voir en lui un rival redoutable; elle s'assura de sa personne et le retint prisonnier à Cologne, lieu de sa résidence. Mais ce n'était pas assez d'avoir ambitionné le pouvoir et de s'en être emparée par surprise, il fallait l'exercer dignement, et c'est de quoi Plectrude était incapable. Bientôt les grands et le peuple murmurèrent; des murmures à la révolte il n'y avait qu'un léger intervalle, et cet intervalle fut bientôt franchi. Les Neustriens élevèrent Chilpéric II sur le trône.

Pendant cet événement, Charles Martel s'échappa de sa prison. Les Austrasiens le reçoivent comme un libérateur et secouent l'autorité de Plectrude. Charles Martel assiége dans Cologne la veuve de son père; après une courte résistance, celle-ci est obligée de livrer ses trois petits-fils ainsi que ses trésors. Le vainqueur était trop adroit pour mettre la couronne sur sa tête : entre les enfants du sang royal il choisit le jeune Clotaire et le proclama roi, comptant qu'il régnerait sous son nom. Mais les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne ne se trompèrent pas sur le but secret d'un guerrier qui leur faisait ombrage et dont ils méprisaient d'ailleurs la naissance. Ils lui déclarent la guerre : leurs prétentions étaient de rappeler au trône les héritiers de Clovis. Dans une bataille que Charles Martel leur livra en 719, près de Soissons, ils furent défaits complétement. Chil-

éric II est remis entre les mains du vainqueur. Clo-
ıire IV, roi particulier de l'Austrasie, vint à mourir.
harles Martel ne jugea pas à propos de le remplacer;
l exerça la mairie du palais de France sous le nom de
e fantôme impuissant qu'on nommait Chilpéric II.

Toutefois de grands obstacles s'offraient devant lui;
l'un côté, c'étaient les grands qui aspiraient de toutes
ıarts à se rendre indépendants; de l'autre, c'étaient les
iaxons, les Frisons, les Bavarois qui refusaient de payer
e tribut. Charles Martel contint les seigneurs; il tourna
nsuite ses armes contre les peuples voisins. La guerre
[u'il fit aux Frisons lui fut d'abord défavorable; son
rmée essuya une sanglante défaite; mais quelques an-
ıées après il prit bien sa revanche; il remporta sur eux
ıne grande victoire et tua de sa propre main Poppon,
eur roi. Il fut encore vainqueur des Saxons dont il dé-
asta le pays. Chilpéric II étant mort, Charles Martel,
oujours fidèle à sa politique expectante, le remplaça par
Thierry II; il mène ensuite son armée contre les Bava-
ois, et les défait dans plusieurs combats. Trois ans
après il marcha encore contre eux et acheva de les sou-
mettre. Dans ces diverses guerres Charles Martel fit un
butin considérable.

Ce héros allait mettre le comble à sa gloire en sau-
vant l'Europe de l'invasion la plus formidable qu'on eût
vue depuis longtemps. Les Sarrazins, après avoir ravagé
l'Espagne, s'avancent contre la France, s'emparent de
la ville de Bordeaux et la mettent à feu et à sang. Après
ce succès ils pénètrent jusques à la Loire, sous le com-
mandement d'Abdérame, capitaine jusqu'alors invin-
cible. Les populations étaient saisies d'effroi et s'atten-
daient de moment en moment à passer sous le joug de

ces infidèles. Toutes les espérances se reportaient sur Charles Martel; on ne voyait que lui qui pût arrêter l'ennemi; mais il était difficile, à une pareille époque, de rassembler une nombreuse armée et encore plus de la conduire à une expédition lointaine, surtout de la tenir longtemps sous les armes. Les trésors de l'Etat étaient vides; les domaines royaux avaient été envahis successivement; il en était de même des bénéfices. Le clergé possédait la plus grande partie des richesses et cependant il refusait d'en céder une partie pour sauver l'État. Sans se mettre en peine des ennemis qu'il allait se faire, Charles Martel dépouilla le clergé et combla de dons les guerriers; achetant ainsi d'avance leurs services. Dès qu'il se vit à la tête de troupes formidables, Charles Martel marche à la rencontre des Sarrazins; arrivé à Poitiers il leur livra une bataille qui ne dura pas moins d'un jour entier. Les chroniqueurs du temps prétendent que la perte des Sarrazins fut de trois cent soixante-quinze mille hommes; il faut sans doute rabattre beaucoup de ce nombre; toutefois cette victoire est l'une des plus décisives qui aient jamais été livrées. Abdérame fut tué dans le combat. L'immense butin que les barbares avaient fait dans leurs incursions tomba au pouvoir des Franks. Cette bataille si importante pour la chrétienté eut lieu en l'année 732.

Plusieurs historiens ont prétendu que le surnom de Martel était resté à Charles en mémoire du courage et de l'impétuosité qu'il avait déployés dans cette mémorable action. C'est une erreur, puisque le nom de Martel, qui était alors le même que celui de Martin, avait été porté antérieurement par divers membres de sa famille.

Afin d'achever la ruine des Sarrazins, Charles Martel envoya contre eux Childebrand, son frère ; il marcha lui-même contre Mauronte qui avait établi sa domination en Provence. Après avoir pris d'assaut la ville d'Avignon, il battit les Sarrazins sur les bords de la Berre en Languedoc. Marseille était encore au pouvoir de Mauronte, Charles s'empara de cette ville; Mauronte quitta pour jamais la France méridionale.

Il semblerait que des avantages d'une telle importance eussent applani à Charles Martel le chemin du trône; cependant il n'osa prendre possession de la couronne à la mort de Thierry II ; il se contenta de gouverner seul. A la vérité son autorité était absolue, plus absolue que celle des monarques de ce temps. Ce qui l'empêcha de se faire roi ce furent les inimitiés profondes qu'il avait soulevées contre lui dans le clergé. La réputation de Charles Martel s'étendait dans tous les pays de l'Europe. Grégoire III lui envoya deux nonces avec les clefs du sépulcre de Saint-Pierre et de riches présents. Ce pape lui demandait des secours contre Luitprand, roi des Lombards; Charles Martel promit son appui : la mort l'empêcha d'accomplir sa promesse. Toutefois il y eut entre le pontife romain et le maire du palais un accord d'une plus haute importance : l'empire d'Occident devait être rétabli en faveur de Charles Martel ; il était réservé à Charlemagne d'exécuter un pareil dessein. Charles Martel mourut à Querci-sur-Oise, le 22 octobre 741. Il fut enterré à Saint-Denis. Il partagea le royaume entre ses trois fils, Carloman, Grifon et Pépin le Bref. Mais ce dernier, par lequel commence la seconde dynastie, n'eut le titre de roi qu'après Childéric III, le dernier descendant de Clovis. Charles

Martel doit être considéré comme l'un des plus grands héros qu'ait eus la France, et sa domination, qui dura vingt-cinq ans, comme la plus brillante et la plus glorieuse avant celle de Charlemagne.

ARNOUL.

Ainsi que nous l'avons souvent remarqué, l'on rencontre au moyen âge un grand nombre d'exemples de bâtards qui se sont assis sur des trônes en vertu du droit de succession. Il se trouve aussi une foule d'exemples contraires qui prouvent combien était incertain, mal défini, mal réglé, ce droit des enfants naturels, combien il dépendait des circonstances, et surtout du caractère et des qualités personnelles des princes. Nous citerons particulièrement Arnoul, fils de Carloman, roi de Bavière. Sa naissance le fit exclure en 882 de l'héritage de son père. Six années plus tard il mettait sur sa tête la couronne impériale, après avoir fait déposer à la diète de Tribur le faible Charles le Gros, son oncle. S'il n'a pas illustré son règne par la sagesse de son gouvernement ou par des établissements utiles, il a mérité une place glorieuse parmi les guerriers ses contemporains : il fut presque toujours victorieux dans les différentes expéditions qu'il entreprit et dans les nombreux combats où il se trouva. Les incursions des Normands fai-

saient souffrir des maux affreux aux populations. En 892, Eudes, roi de France, s'étant allié avec Arnoul, celui-ci remporta sur l'ennemi commun une grande bataille près de Louvain. Un an après il passa en Italie, et vainquit le roi Guy, son compétiteur pour la souveraineté de cette contrée.

Après avoir soumis plusieurs villes et plusieurs provinces, il se fit couronner à Pavie roi d'Italie. Zwentibold, roi de Moravie, auquel il avait conféré le duché de Bohême, entreprit de se rendre indépendant. Arnoul lui fait la guerre et le force à se soumettre. Hildegarde, sa cousine, princesse ambitieuse, qui demeurait dans sa cour, conspira contre lui; il se contenta de l'exiler. Dans une seconde expédition en Italie, il se fit couronner empereur par le pape Formose. Mais au concile de Rome, tenu en 898, son élection et son sacre furent annulés. Il ne survécut guère plus d'une année à ce décret de l'assemblée; il mourut à Ratisbonne, le 29 décembre 899. Quelques historiens rapportent qu'il fut empoisonné; mais cela n'est pas constant. Il laissa trois enfants naturels dont l'aîné fut roi de Lorraine.

GUILLAUME LE BATARD.

La conquête de l'Angleterre par les Normands est l'évènement le plus mémorable du onzième siècle, sans

même en excepter la première croisade. L'on trouve peu d'exemples, dans les histoires anciennes et modernes, d'une entreprise commencée avec plus d'habileté et de prudence, exécutée avec plus de résolution et de bonheur. C'est par cette merveilleuse expédition qu'est connu principalement le nom du plus illustre de ceux qui ont place dans notre galerie des enfants de l'amour.

Robert II, duc de Normandie, que l'on a surnommé tantôt le *Magnifique*, à cause de sa libéralité, tantôt le *Diable*, à cause de sa manière de guerroyer, se préparant à faire le pélerinage de la Terre-Sainte, selon la coutume des princes et des particuliers de ce temps qui, tour à tour brigands et dévots, ne trouvaient d'autres moyens d'expier des crimes atroces que par d'absurdes pratiques, Robert II assembla les Etats de son duché et leur présenta un jeune enfant âgé de huit ans. Ce fils, que Robert avait eu d'un commerce libre avec la fille d'un pelletier de Falaise, nommé Harlette, fut reconnu sans difficulté par les barons Normands. A la même époque, soit en France, soit ailleurs, il se rencontre une foule de faits pareils attestant la succession à la couronne, et la succession incontestée des enfants naturels. Tant que Robert le Diable vécut, son fils n'eut point de compétiteurs; mais sitôt qu'on eût reçu la nouvelle de la mort de ce duc, tous les membres de sa famille, quoiqu'ils ne fussent que collatéraux, prétendirent à sa couronne, soulevèrent le peuple et remplirent la Normandie de troubles et d'horreurs. Henri Ier, roi de France, qui avait d'abord été l'allié fidèle du jeune Guillaume, se rappela que cette riche province avait été possédée par ses ancêtres, et parut en ennemi sur la scène

avec une nombreuse armée. L'an 1054, il entre dans le comté d'Évreux, tandis qu'Eudes, son frère, pénètre dans le pays de Caux par le Beauvoisis. Ce dernier est défait près de Mortain; à cette nouvelle, Henri prend le parti de la retraite, et peu après se détermine à faire la paix.

Une fois affermi sur le trône, et n'ayant plus rien à craindre des princes ses voisins ou ses parents, ni du roi de France son suzerain, le duc de Normandie pensa à se marier et épousa Mathilde, fille de Baudouin V, comte de Flandre. Suivant une ancienne chronique, les préliminaires de ce mariage furent assez étranges : « Guillaume, dit-elle, envoya au comte Bauduin de » Flandre, et il requist sa fille en mariage. Cette chose » plut bien au comte Bauduin, si en parla à sa fille; » mais elle respondit qu'elle n'averoit jà bastard à mari. » Donc renvoya li quens au duc et s'excusa du mariage » plus courtoisement que il pot. Une pièce après sot il » duc comment la demoiselle avait respondu; si en ot » grant dépit. Pour ce print de ses gens avec lui, et s'en » alla à Lille, et entra en la salle, et passa oultre, jus- » ques en la chambre de la comtesse. Il trouva la fille » au comte, si la prist par les trèces, si la traisna parmi » la chambre et défoula à ses piés. Puis issi de layens » et monta sur son palefroi... puis s'en rala en son pays. » De cette chose fut li quens Bauduins moult courreciés; » mais, par le conseil de prudhommes, s'accorda li duc » à li, et furent bons amis. » Le mariage du *Bâtard* avec Mathilde, une donation que le comte Herbert II lui fit du comté du Maine, réveillèrent la jalousie de ses voisins; il eut à soutenir plusieurs guerres, et il s'en tira fort heureusement.

Harold, proche parent d'Édouard, roi d'Angleterre, ayant fait naufrage sur les côtes de Ponthieu, est livré à Guillaume, qui le comble de caresses, lui découvre ses prétentions à la couronne d'Angleterre et exige de lui un serment de le seconder de tout son pouvoir. En 1066, Édouard mourut sans enfants; Harold fut reconnu roi par le consentement des grands et du peuple. Sous le prétexte d'un testament que le prince défunt avait fait en sa faveur, Guillaume accuse Harold de fausser son serment et le somme de lui remettre la couronne. Au refus de ce prince, il équipe une flotte de trois mille voiles, s'embarque avee une armée de soixante mille hommes, tant Normands qu'étrangers, et aborde sur les côtes de Sussex. « Si comme il mist pied à terre, dit » la *Chronique de Normandie*, le pied lui failly, et con- » vint qu'il mesit ses deux mains à terre, dont aulcuns » distrent que c'était maulvais signe ; et il dist tout haut: » sachiez que c'est la saisine de ceste terre que Dieu m'a » fait prendre à deux mains, et qu'à l'aide de Dieu et » de vous, mes amys, je la conquerray ; et qui le me » contretendra, par la resplendeur Dieu il y aura ba- » taille. » En effet, le 14 octobre 1666, il remporta sur son rival la victoire la plus décisive dont l'histoire fasse mention. Harold, ses deux frères, et cinquante mille Anglo-Saxons perdirent la vie dans cette bataille, dite d'Hastings par les uns, de Senlac par les autres. Les habitants de Londres déférèrent solennellement la couronne au vainqueur. Satisfait de ces marques apparentes de soumission, Guillaume repasse en Normandie pour jouir des acclamations de ses compatriotes; mais des révoltes du peuple vaincu le rappellent bientôt en Angleterre. Ce n'était qu'au prix de torrents de sang et d'une poli-

lique de violence et d'extermination que le conquérant devait achever son œuvre.

Toutefois, ce succès inouï porta au loin la réputation de Guillaume ; Alphonse le Vaillant, roi de Castille, lui envoya demander la main d'Agathe, sa fille, la fiancée du prince Harold qu'elle regrettait. La princesse périt dans la traversée. Un autre événement allait jeter encore plus d'amertume sur les dernières années du duc. Robert, son fils aîné, auquel il avait solennellement promis le duché de Normandie, avant que de partir pour son expédition, se révolta quand il vit que son père refusait de tenir sa promesse et alléguait *qu'il ne voulait point se dépouiller devant que de s'aller coucher.* Une grande partie de la jeune noblesse se rangea sous les drapeaux de Robert. En 1078, Guillaume vient l'assiéger dans Gerberoy, que Philippe, roi de France, avait donné à Robert pour retraite. Un jour, le père et le fils cambattirent l'un contre l'autre sans se connaître ; le père fut blessé. Au cri qu'il poussa pour appeler du secours, Robert, saisi d'horreur, tombe à ses genoux en demandant pardon. Le père, honteux d'avoir été vaincu par son fils, lui jette une terrible malédiction et lève le siége. Cependant la reine Mathilde parvint à les réconcilier.

Sur la fin de ses jours, Guillaume devint excessivement gros ; pour réduire son embonpoint, il se soumit, d'après l'ordre de ses médecins, à un long régime. Philippe de France, faisant un jour allusion à l'indisposition de son vassal, dit à ses courtisans : Quand donc ce gros homme accouchera-t-il? Cette plaisanterie fut rapportée à Guillaume ; furieux, il s'écria qu'il irait faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges Sitôt qu'il put monter

à cheval, il rassembla des troupes, entra sur le territoire français, ravageant tout sur son passage, surprit à l'improviste la ville de Mantes qu'il livra immédiatement aux flammes. Un brusque écart de son cheval lui causa une rupture ; il fut transporté dans un état de fièvre et d'inflammation, aux faubourgs de Rouen où il languit encore six semaines. Le 9 de septembre 1087, il entendit de grand matin une cloche qui sonnait l'heure de prime à l'église de Sainte-Marie : « Je recommande » mon âme à ma dame, mère de Dieu, s'écria-t-il en » étendant ses bras, que par ses saintes prières elle me » réconcilie avec son fils, mon seigneur Jésus-Christ. » Et peu après il expira. Aussitôt, les chevaliers et les prélats se rendirent dans leurs hôtels ou leurs châteaux, afin de défendre leurs propriétés; les habitants de Rouen se hâtèrent de cacher leurs effets les plus précieux ; les domestiques pillèrent le palais, et laissèrent le corps du roi dans un état complet de nudité. Rien ne prouve mieux l'état anarchique de la société à cette époque. Par ordre de l'archevêque, le cadavre fut conduit à Caen, et enterré sur un terrain appartenant à un bourgeois qu'il fallut désintéresser sur l'heure.

Nous avons rapporté les principaux exploits de ce guerrier hardi, entreprenant, impérieux, féroce et sanguinaire. Voyons maintenant les principaux actes de ce politique rusé, prévoyant, fécond en ressources, connaissant les hommes aussi bien que les secrets les plus fins de l'art de régner. Il réprima en Normandie avec la plus grande vigueur, l'avidité de la petite noblesse dont les brigandages ne cessaient de désoler les campagnes. Il apporta constamment une surveillance sévère dans l'administration de la justice, et la Normandie lui dut un

grand nombre d'utiles règlements. A l'exemple de quelques autres souverains, il introduisit dans ses États la *trève du Seigneur*, pendant laquelle le peuple pouvait vivre en paix et se livrer à la culture.

En Angleterre, son administration fut d'une violence et d'une tyrannie extrêmes; mais il faut reconnaître aussi que certaines de ses institutions, quoique oppressives, ont eu d'heureuses conséquences dans les âges suivants et qu'elles ont préparé la grandeur de ce pays, sa liberté, sa prospérité. Il érigea dans chaque bourg populeux des forteresses où, en cas d'insurrection, les Normands trouvaient un asile. Son but constant fut de rabaisser les indigènes, d'élever les étrangers; en peu d'années toutes les dignités de l'Église, toutes les fonctions lucratives ou élevées dans l'Etat, et presque toutes les propriétés territoriales passèrent dans les mains des Normands. Selon le docteur Lingard, ce système de proscription à l'égard des évêques et des abbés nationaux, ce changement de hiérarchie, bien qu'il fût accompagné de beaucoup d'injustices, fut un bienfait pour la nation; il servit à réveiller le clergé anglais de l'engourdissement intellectuel où il était resté si longtemps plongé, et à l'élever graduellement à la hauteur de ses frères étrangers, par la culture de l'esprit et du raisonnement. Guillaume pensait que l'épée seule pouvait lui conserver la couronne qu'il avait acquise par l'épée. Il perfectionna le système des tenures militaires dont les premiers éléments se retrouvent chez les Anglo-Saxons. On croit qu'il apporta de Normandie l'institution des fiefs de chevalerie. Chaque tenancier en chef était obligé d'avoir un certain nombre de chevaliers, ou gardes à cheval, toujours prêts à combattre sous sa bannière, et à

obéir aux commandements du souverain. A l'imitation de leur haut suzerain, les tenanciers en chef exigeaient de leurs vassaux le même service libre que le roi leur imposait. Enfin, le système féodal dans tous ses développements, tel qu'il existait en France, fut appliqué à l'Angleterre. L'ordre judiciaire reçut la même organisation qu'en Normandie ; mêmes tribunaux, mêmes formes de procédure. Seulement, dans les tribunaux inférieurs, on plaidait le plus souvent dans la langue du peuple, tandis qu'à la cour du roi, les plaidoyers se prononçaient et les jugements se rendaient en normand. Aussi, l'étude de ce langage devint une branche nécessaire pour l'éducation. Pour faire respecter les droits de la couronne, Guillaume, qui possédait plus de quatorze cents manoirs, ordonna un arpentage général de toutes les terres du royaume. Le fruit des travaux des commissaires envoyés dans les comtés, fut un recueil en deux volumes, que l'on déposa à l'échiquier ou trésor royal, et qui est parvenu à la postérité sous le titre singulier de *Domesday* ou livre de jugement.

Tels sont les profonds changements que le conquérant fit subir à l'organisation sociale du peuple anglais : encore une fois, sauf de grandes injustices et des calamités sans nombre, ils étonnent l'imagination de l'historien. On ne peut s'empêcher d'admirer le génie de cet homme que la nation opprimée a couvert de malédictions et d'opprobres.

Un fait assez remarquable dans la vie de Guillaume, c'est qu'il se montrait extrêmement chatouilleux sur sa naissance. Lui, dont les chartes portent : *Ego Willelmus cognomine bastardus, moi, Guillaume, surnommé bâtard*, fit couper les pieds et les mains à des soldats qui défen-

dant contre lui un fort près d'Alençon, avaient osé l'appeler bâtard et battre des peaux pour lui reprocher l'état de pelletier qu'exerçait son grand-père maternel. Il est vrai qu'en cette occasion on cherchait à lui faire honte d'un titre sur lequel il avait tant jeté d'illustration.

TANCRÈDE.

La dynastie normande qui se plaça sur le trône de Sicile à la suite de l'expédition des fils de Tancrède de Hauteville, a produit plusieurs princes habiles, parmi lesquels se fait remarquer Tancrède, fils naturel de Roger, duc de Pouille, et d'une demoiselle noble. Celle-ci lui transmit par succession le comté de Lecce. Le bruit courait que Roger et sa maîtresse s'étaient mariés secrètement. Aussi, lorsque Guillaume Ier monta sur le trône de Sicile, il fit jeter dans les fers Tancrède, son neveu, qu'il savait aimé et qu'il craignait d'avoir pour compétiteur. Tancrède parvint à se sauver et s'enfuit à Constantinople où il fut accueilli avec distinction. Ce ne fut qu'à la mort de son oncle qu'il revint en Sicile. Guillaume II, son cousin, le reçut avec beaucoup de bienveillance. Tancrède était estimé pour sa valeur et pour ses talents; il cultivait les mathématiques avec succès, les lettres et les arts avec passion. Guillaume II chercha à le gagner par ses bienfaits : privé d'héritiers légitimes, il hésita longtemps entre Tancrède et sa tante

Constance, épouse de Henri VI de Souabe; enfin il se prononça pour elle. Mais Tancrède avait la faveur des Normands et des Siciliens, et, à la mort de Guillaume II, il fut proclamé roi par les États de Sicile.

A peine couronné, il fallut qu'il songeât à se défendre contre ses puissants ennemis. La Pouille venait d'être envahie par le maréchal Testa, chef des troupes de Henri VI et de Constance. Richard Cœur de Lion s'était croisé avec Philippe-Auguste : l'un et l'autre avaient mis à la voile pour la Terre-Sainte; ils arrivèrent à Messine vers la fin d'août 1190. Richard, aussi cupide qu'aventureux, voulut, chemin faisant, mettre à profit son expédition : Jeanne d'Angleterre, sa sœur, veuve de Guillaume II, avait à prétendre un domaine assez modique. Richard forma à ce sujet les prétentions les plus folles contre Tancrède. Le roi d'Angleterre, peu satisfait de la réponse du Normand, met le siége devant Messine : les croisés s'emparent de la ville et massacrent les habitants. Faisant réflexion qu'il avait deux redoutables adversaires sur les bras, Tancrède ne vit rien de mieux à faire que de se débarrasser de l'un des deux, il offrit des sommes considérables au prince anglais, et celui-ci continua son voyage. Restait toutefois l'armée du maréchal Testa. Une maladie contagieuse en fit périr une grande partie; le reste évacua les États de Tancrède. Celui-ci, demeuré paisible possesseur de la Sicile, ne songea plus qu'à rendre son royaume florissant. Il chercha à se créer au dehors de puissantes alliances, et il maria son fils Roger avec Irène, fille d'Isaac Lange, empereur de Constantinople.

Cependant Henri VI n'avait pas renoncé à recouvrer l'héritage de sa femme; il pénètre une seconde fois dans

le royaume de Naples avec une armée plus nombreuse qu'auparavant. Ses troupes furent détruites de nouveau, et il fut contraint de se retirer. Il avait laissé à Salerne sa femme Constance : les habitants la livrèrent à Tancrède. Sans consulter la raison d'État, sans exiger de sa prisonnière une renonciatiou solennelle, Tancrède la traita dans sa cour avec une grande magnificence, lui offrit des fêtes splendides et lui permit d'aller rejoindre son mari. Henri VI ne se montra pas aussi généreux, il envoya de nouvelles troupes, et la guerre continua. Richard, comte de Célano, est forcé de se soumettre, et Tancrède pardonne à ce vassal. Divers succès remportés sur Conrad, général de Henri VI, semblaient faire présager au royaume une entière et prochaine délivrance, lorsque Tancrède mourut du regret que lui causa la perte de Roger son fils aîné. Guillaume III, son second fils, lui succéda et eut pour tutrice Sibille, sa mère.

MANFRED.

Plusieurs bâtards ont occupé le trône de Naples pendant le moyen âge ; tous ont signalé leur règne par de grandes actions ou d'utiles établissements ; mais c'est incontestablement à Manfred que l'on doit accorder la préférence.

Ce prince naquit vers 1234 ; il était fils naturel de Frédéric II et de la marquise Lancia de Lombardie. Aux

qualités éminentes qui avaient fait la réputation de Frédéric, telles que la prudence, le courage, le talent de commander aux hommes et l'art plus difficile encore de se les attacher, Manfred joignait d'autres qualités non moins brillantes, une galanterie toute chevaleresque, un culte pour les femmes poussé jusqu'à l'adoration, un goût éclairé pour les arts et pour les lettres, enfin, un talent remarquable pour la poésie. Frédéric II, qui se reconnaissait dans ce fils, avait pour lui une affection singulière; par son testament il le traita à l'égal de ses héritiers légitimes. Il lui laissa la principauté de Tarente; il lui confia l'administration du royaume des Deux-Siciles jusqu'à ce que Conrad, roi des Romains, lequel était alors en Allemagne, fût de retour à Naples. De plus, en vertu d'une autre disposition de Frédéric, Manfred devait succéder à ses frères Conrad et Henri, dans le cas où ils mourraient sans enfants.

A la mort de Frédéric, tout le royaume allait être en proie à l'anarchie, lorsqu'une main puissante arrêta les entreprises des factions; c'était celle de Manfred. Plusieurs provinces avaient été soulevées par les moines et par les agents de la cour de Rome. Dans cette situation presque désespérée, le jeune prince qui ne comptait guère que dix-huit ans, montra une activité et une sagesse étonnantes. Soit par la force, soit par la persuasion, il contint les barons inquiets et remuants; il soumit en peu de temps Barri, Aversa, Andria et Foggia. Conrad, à son retour, trouva ses États presque complétement pacifiés. Toutefois il n'en parut pas plus reconnaissant envers Manfred; il songea avec effroi à l'influence de son frère et se dit que, puisqu'il avait eu assez de pouvoir pour tout réduire à l'obéissance, il n'en aurait que

trop s'il voulait tout agiter. Aussi il l'écarta avec le plus grand soin de l'administration.

Après un règne de deux ans, Conrad mourut, laissant un jeune fils nommé Conradin. Prévoyant les troubles auxquels le royaume allait de nouveau être en proie, il recommanda son fils à Manfred et le conjura d'être aussi dévoué à son successeur qu'il l'avait été à lui-même. Peut-être cherchait-il à piquer de générosité le héros dont il avait méconnu les services. Quoiqu'il en soit, Manfred sembla d'abord se dévouer à la fortune du roi mineur que menaçaient des ennemis redoutables. Rome croyant le moment favorable pour renouveler ses prétentions sur le royaume de Naples, excita dans les Deux-Siciles une révolte générale. Quand le marquis de Hochberg, auquel le feu roi avait confié l'administration de l'État, vit se former un pareil orage, il renonça volontairement à la régence et remit ses pouvoirs à Manfred, afin que celui-ci défendît avec plus de succès contre le parti des Guelfes l'héritage du jeune prince. Mais il était trop tard, et le pape, soutenu par les mécontents, était trop fort. Manfred alla au-devant du pontife, se démit de la régence et protesta seulement en faveur des droits de son pupille. Toutefois, Innocent IV ne regardait pas sa domination comme assurée tant que Manfred serait libre ou vivant : il l'avait amené avec lui à Rome. Sous un prétexte futile, il imagine un jour de le traduire devant les tribunaux et de le faire condamner à mort ou tout au moins à une prison perpétuelle. Manfred reçut avis secrètement du projet de l'artificieux pontife ; il s'échappe de la cour de Rome et se réfugie à travers mille dangers chez les Sarrazins, habitants du territoire de Luceria, dans la Capitanate.

Cette nation, attachée à la mémoire de Frédéric II, accueille le prince avec enthousiasme. Celui-ci leur expose vivement les injustices et les attentats du pape; en quelques heures il se voit à la tête d'une petite armée, qui bientôt après se grossit des soldats allemands que Frédéric II avait distribués dans la Pouille. Rarement on accomplit d'aussi grands desseins avec des forces aussi faibles. Notre héros livre un combat au marquis de Hochberg, commandant pour le saint-siége et le défait complètement. Sans perdre de temps, il court au-devant du cardinal de Saint-Eustache, neveu du pape, et remporte sur lui une victoire signalée. Il poursuivait le cours de ses succès quand la mort de l'ambitieux Innocent IV acheva la soumission du royaume; tous les partisans de Manfred lui confirmèrent la régence.

Pendant deux ans encore il remplit fidèlement ses fonctions; mais il fit réflexion qu'il avait recouvré une couronne perdue pour son neveu Conradin et qu'il ferait tout aussi bien de la garder pour lui. Il sema partout le bruit que son jeune pupille était mort. Ayant été invité par les grands et la noblesse à prendre le titre de roi, il se fit couronner à Palerme le 11 août 1258. Cependant Conradin et sa mère protestèrent contre cette usurpation. Manfred répondit qu'il ne pouvait descendre du trône auquel l'avaient appelé les vœux de la noblesse et du peuple; mais qu'il administrerait le royaume comme un simple dépositaire pour le rendre à sa mort plus florissant à Conradin. Une semblable réponse répugnait à la morale et ne satisfit point vraisemblablement l'héritier légitime.

Manfred chercha à justifier son usurpation en gou-

vernant avec habilité le royaume qu'il avait conquis avec courage. Il jeta les fondements de la ville de Manfredonia. Il ne s'était pas écoulé une année que le pape Alexandre IV lança contre lui une bulle d'excommunication. Au bout de quelque temps, le pontife offrit de le réconcilier avec l'Église, pourvu qu'il chassât les Sarrazins répandus dans plusieurs provinces des Deux-Siciles. Manfred, qui connaissait la fidélité de ce peuple et qui n'avait pas oublié les services qu'il en avait reçus, rejeta hautement la proposition d'Alexandre. Afin de se créer des alliés dans ses luttes avec la papauté, il envoya des secours aux Gibelins de Lombardie et de Toscane. Vers le même temps, il épousa la sœur d'un despote de la Morée ; il en eut un fils auquel il se flattait secrètement de laisser en mourant une domination paisible et respectée.

Urbain IV, qui avait été récemment élu pape, reprit les desseins de ses prédécesseurs sur le royaume de Naples ; il offrit à Charles d'Anjou, frère de Louis IX, roi de France, la couronne des Deux-Siciles, et forma une sorte de croisade contre Manfred. Au commencement de l'année 1266, Charles d'Anjou entre dans les États napolitains. Manfred livre bataille à son compétiteur dans la plaine de Grandella ; il est d'abord vainqueur dans deux engagements. Abandonné ensuite au milieu des ennemis par ses barons Apuliens, il tomba sous le fer d'un soldat ennemi. Son corps fut retrouvé parmi des monceaux de cadavres et enseveli en terre profane. Quelque temps après, l'archevêque de Cosenza fit exhumer les restes du redoutable adversaire de la cour de Rome, et les fit jeter sur les bords de la rivière Verde. Mais la vengeance de la papauté n'était pas satisfaite :

la femme de Manfred et son fils Manfredino périrent dans un cachot.

BOCCACE.

S'il est un livre qui ait réuni les suffrages des gens de goût de toute l'Europe, qui ait fait les délices des lecteurs de tout âge, de toute condition, de toute nation, qui ait été plus souvent réimprimé, traduit, imité, c'est à coup sûr le *Décaméron*, cette production enchanteresse, ce vaste trésor des contes et des récits les plus naïfs, les plus ingénieux, les plus piquants du moyen âge. Dans ce livre merveilleux, se retrouvent toutes les qualités qui distinguent les conteurs de la France et de l'Italie. C'est que Boccace, son auteur, tenait à la fois des deux nations; c'est que, par sa naissance, son éducation et ses études, il avait rassemblé en lui le caractère, la trempe d'esprit, le génie particulier à chaque pays. Cette double nature ne saurait échapper aux lecteurs attentifs; et soit qu'ils le lisent dans l'original ou même dans une traduction, ils peuvent se dire à tout instant : Mais c'est un Français; mais c'est un Italien. Nous essaierons, dans la notice suivante, de montrer les causes de cette étrange diversité ou mieux de cet étonnant assemblage dans le même homme.

Tous les biographes ne s'accordent pas sur l'origine

de l'illustre écrivain, ni sur la profession de son père, ni sur ses premières années. La plupart conviennent qu'il naquit en 1313, à Paris, où son père était venu pour affaires de commerce. Celui-ci était un marchand établi depuis longtemps à Florence ; il jouissait d'une honnête aisance. On ne dit point s'il était marié ; en ce cas, il ne se piquait guère de fidélité conjugale. Homme de plaisirs, non moins que de négoce, il eut à Paris quelques intrigues, et Jean Boccace fut le fruit d'une de ces liaisons. Son père le conduisit de bonne heure à Florence et lui fit commencer ses études. C'est pour la poésie et pour la belle littérature que se manifesta le goût du jeune homme; mais il était destiné à un genre de vie opposé. A dix ans, il fut arraché à ses études favorites et mis entre les mains d'un marchand, ami de son père, pour apprendre le commerce. Son patron le mena avec lui à Paris, et le garda six années. On conçoit parfaitement toutes les tentations que dut éprouver dans cette ville, qu'on regardait comme le centre des lettres, un adolescent qui ne vivait que pour les plaisirs de l'intelligence. Ses absences étaient fréquentes, ses distractions étaient continuelles : le futur auteur du *Décaméron* s'abreuvait aux pures sources de l'antiquité païenne. Ces fabliaux délicats, qui formaient alors le plus beau fleuron de notre couronne littéraire, étaient recueillis avidement par cet apprenti marchand dont on avait méconnu complétement la vocation. Six années, avons-nous dit, s'étaient écoulées depuis son entrée chez le correspondant de son père, et il était aussi avancé en matière de commerce qu'à ses premiers pas dans la carrière. Son patron le renvoya à Florence, en prononçant de lui qu'il n'arriverait à rien.

De retour dans la boutique paternelle, Boccace fut de nouveau obligé de se partager entre les lettres et le négoce : on peut juger de quel côté penchait la balance. Mais son père, qui voyait bien où se portait l'inclination du jeune homme, ne voulut pas en avoir le démenti : il l'envoya à Naples, chez un autre de ses correspondants; le goût dominant de Boccace s'accrut encore dans cette ville. Durant un séjour de huit années, il rechercha les poètes et les érudits. De toutes les contrées d'Italie s'empressaient à la cour de Robert les beaux esprits et les savants attirés par les largesses et la magnificence de ce prince éclairé. Boccace contracta parmi eux quelques-unes des amitiés qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours.

L'amour contribua encore à le jeter hors d'une profession pour laquelle il n'était pas né. Dans cette cour galante se faisait remarquer par ses charmes et son esprit une fille naturelle de Robert : elle n'était pas cruelle aux poètes qui la célébraient; elle ne le fut pas à son nouvel adorateur. Celui-ci l'a immortalisée dans la suite sous le nom de *Fiammetta*. Il faut dire que Boccace était doué de tous les avantages extérieurs non moins que des dons de l'esprit.

Dans une promenade auprès de Naples il visita le tombeau de Virgile; cet aspect produisit sur lui l'impression la plus extraordinaire; à défaut de tout autre stimulant, elle l'eût irrévocablement jeté dans la carrière littéraire. De cette époque datent ses premières liaisons avec Pétrarque. L'illustre poète alla recevoir à Rome le laurier poétique; de quelle émulation s'enflamma l'âme ardente de Boccace! Cependant il se rendit à Florence; il y demeura deux années et cette fois il

ne fut plus traversé dans son goût pour les lettres. Le père se faisait enfin honneur d'un fils qu'il voyait aimé des érudits aussi bien que des princes. Boccace se sentait attiré irrésistiblement à Naples : la reine Jeanne, que l'amour devait rendre si coupable et si malheureuse, lui fit l'accueil le plus flatteur ; elle l'admit à toutes les fêtes et à toutes les magnificences de la cour. C'est au milieu de cette existence délicieuse qu'il entreprit son *Décaméron* : le désir de plaire à la reine autant qu'à *Fiammetta*, sa maîtresse, fut l'occasion de cette charmante composition. Son père venait de mourir, lui laissant de quoi vivre ; il était donc complétement libre de suivre ses goûts et de prendre sa revanche du temps qu'il avait été contraint de dérober aux lettres. Il revint se fixer à Florence où il comptait de nombreux amis et de plus nombreux admirateurs. Au bout de quelque temps il fut chargé d'une mission qui dut être bien douce à son cœur : Pétrarque était rappelé à Florence ; et on lui restituait le bien jadis confisqué sur son père, lequel avait été banni de la République et avait fini ses jours en exil. Ce fut Boccace qui porta cette nouvelle à l'illustre poète, et à cette occasion ils se lièrent d'une amitié indissoluble.

Les dépenses que Boccace faisait pour se procurer des livres, les dissipations non moins grandes auxquelles il se livrait pour satisfaire à ses plaisirs, consumèrent presque tout son bien ; Pétrarque vint généreusement à son secours. Notre auteur, extrême en tout, s'abandonna aux scrupules que lui suggéra une dévotion ridicule et exagérée. C'est un point de ressemblance qu'il a avec La Fontaine, le plus célèbre de ses imitateurs. Les austères conseils et les sombres exhortations d'un char-

treux avaient jeté l'auteur du *Décaméron* dans une réforme si opposée à ses goûts antérieurs. Il eut encore à Pétrarque l'obligation de revenir aux joies littéraires et de rentrer dans le monde dont il faisait le charme.

La république de Florence fut de nouveau en proie aux discordes civiles, et l'on sait que les factions ne pardonnent guère au génie qui se commet avec elles : on n'en voit que trop de preuves dans des temps rapprochés de nous. Boccace se rappelait certains exemples récents; il prit la résolution d'aller vivre à Certaldo où il possédait une petite terre. Pour oublier les troubles et les misères de sa patrie il entreprit des travaux d'érudition et d'histoire ; il les composa en latin. Dans l'un de ces ouvrages il cherchait à éclaircir l'ancienne mythologie. Quoique vieux, il eut le courage d'apprendre la langue grecque et il y fit de grands progrès. Léonce Pilate de Thessalonique, qu'il avait amené de Venise, fut son maître : Boccace entretenait chez lui ce savant. On lui envoyait de Grèce des copies de l'Iliade et de l'Odyssée qu'il payait fort cher. Cet usage fut depuis imité par les savants et les princes d'Italie. Du reste, rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de se procurer des manuscrits grecs et latins. Grâce à lui, l'étude de la langue grecque se répandit dans Florence et de là dans l'Italie entière. La découverte d'un ancien auteur, ou même de quelques fragments était, dans cet heureux âge de foi littéraire et d'enthousiasme naïf, regardée comme un événement.

A ces ouvrages de pur agrément, à ces travaux d'érudition, à ces recherches archéologiques ne s'était pas borné simplement l'esprit souple et divers de Boccace : il avait un grand talent pour les négociations ; c'est là

ce que nous attestent ses correspondances publiées dernièrement. Florence l'envoya deux fois en mission auprès d'Urbain V et il s'acquitta de ses ambassades à la satisfaction générale. Mais sa retraite de Certaldo avait plus que jamais des charmes pour lui ; il y revenait se livrer à ses études accoutumées. Une maladie fort longue le laissa dans un état de langueur qui lui rendait encore plus indispensable sa chère solitude. Il en sortit cependant et ce fut pour venir remplir, à l'âge de soixante ans, la chaire que les Florentins avait instituée pour expliquer le Dante. Boccace avait toujours été l'admirateur passionné du sombre Alighieri. Aussi fit-il, pour remplir dignement son office, des efforts qui retardèrent sa convalescence. Une nouvelle affreuse qu'il apprit subitement le frappa à mort ; c'était la perte de son ami le plus fidèle et le plus dévoué, Pétrarque. A compter de cet instant fatal il ne fit plus que dépérir et il expira dans sa terre de Certaldo, vers la fin de l'année 1375.

Telle fut la fin de ce conteur inimitable que l'Italie reconnaît pour l'un de ses plus grands prosateurs, et avec justice ; car il donna à sa langue une harmonie, une richesse et une perfection qu'elle n'avait pas avant lui. On a remarqué comme une singularité que Boccace faisait le plus grand cas de ses poésies, lesquelles sont médiocres, de ses œuvres d'érudition, lesquelles sont oubliées depuis longtemps, mais qu'il se faisait à peine gloire du *Décaméron*, cette *comédie à cent actes divers*, qui nous apparaît aujourd'hui comme le tableau le plus piquant de la société italienne du quatorzième siècle et comme le miroir le plus fidèle de la vie humaine.

HENRI II DE CASTILLE.

Ce que l'on rencontre le plus rarement dans l'histoire des usurpateurs, c'est le repentir qu'ils ont, à l'heure de la mort, témoigné des moyens par lesquels ils sont parvenus au trône, ou des crimes qu'ils ont commis pour s'y maintenir. Henri II, roi de Castille, est un de ceux qui, dans leurs derniers instants, sont revenus sur leur vie passée et ont fait avec franchise l'aveu de leurs faiblesses, de leurs erreurs et de leurs cruautés.

Ce prince naquit à Séville, en janvier 1333 ; il était fils naturel d'Alphonse XI et de dona Eléonore de Guzman. Don Rodrigue Alvarez des Asturies, puissant seigneur, lequel était un des partisans d'Éléonore, éleva le jeune Henri. Il lui inspira une haine implacable contre son frère, l'infant don Pédro. Celui-ci monta sur le trône en 1350. Dans les premiers moments don Henri chercha à se soustraire au ressentiment de Pierre, surnommé le Cruel ; mais quel fut son étonnement lorsque, attiré à la cour, il reçut du roi l'accueil le plus affectueux ! Éléonore, sa mère, était retenue dans l'Alcaçar de Séville ; il eut permission de la voir. Quelque temps après, don Henri épousa dona Jeanne-Emmanuelle, sans qu'il eût demandé le consentement du roi, sans qu'il l'eût même averti. Pierre fut d'abord mécontent : cependant il rappela son frère qui s'était retiré en Aragon et il lui accorda le titre de comte de Transtamare, sous lequel Henri est le plus souvent désigné par les historiens. La

bienveillance que Pierre le Cruel témoigna à son frère, la clémence dont il usa à son égard, enfin sa générosité envers lui sont véritablement surprenantes de la part d'un prince aussi soupçonneux et aussi féroce. Rien toutefois ne put fléchir la haine de don Henri, il n'attendait qu'une occasion pour se soulever contre son frère. La mort violente de dona Éléonore servit de prétexte à son ambition. Depuis longtemps il s'efforçait de se faire des créatures par ses largesses et d'encourager les mécontents. Enfin il se déclare ouvertement contre son frère et s'allie avec le duc d'Albuquerque, ennemi personnel du roi.

Henri entre avec une armée sur les terres de Castille ; il remporte une victoire sur les troupes royales; mais, attaqué à son tour par des forces supérieures, il est obligé de se retirer en Portugal. Cet échec ne le découragea point : il se ligua secrètement avec le roi de Portugal et avec celui d'Aragon. A l'aide des secours qu'ils lui fournirent, il fit plusieurs incursions en Castille ; ne se sentant pas assez fort, il feignit de se réconcilier avec son frère; mais le roi d'Aragon ayant déclaré formellement la guerre à Pierre le Cruel, don Henri se rangea sous les drapeaux du roi ennemi; une proclamation de son frère le déclara traître à l'État et à la patrie. Don Henri, abandonné par deux de ses frères, nés comme lui des amours d'Alphonse et d'Éléonore, privé de l'appui de plusieurs seigneurs castillans qu'il avait entraînés dans son parti, n'en persiste pas moins dans son entreprise ; toutefois il vit de nouveau ses espérances trompées. L'armée du roi d'Aragon fut défaite en plusieurs rencontres. S'étant réfugié en France, don Henri sollicita des secours auprès du roi Charles V ; il prit à sa

solde quelques-unes des grandes-compagnies que la paix rendait alors inutiles et dont le roi voulait se débarrasser à cause des désordres qu'elles commettaient. Deux des guerriers les plus renommés de ce temps, Duguesclin et Jean, comte de la Marche, suivirent le prince. Celui-ci se regardant désormais comme invincible, s'avance avec confiance dans les États de son ennemi et parvient jusqu'à Burgos, où il se fait proclamer roi. Mais Pierre le Cruel avait auprès de lui un guerrier dont la renommée ne le cédait à aucune autre en Europe. C'était le prince de Galles, si connu sous le nom de *prince noir*. Ce général reprit l'offensive et défit complétement les auxiliaires de don Henri. Le prétendant est encore une fois contraint d'abandonner le royaume de Castille et de retourner à la cour de Charles V. Aux secours que lui accorde le roi de France, il joint ceux que lui envoie le pape Urbain V et rentre en Espagne, ayant toujours avec lui Jean de la Marche et Duguesclin. Un grand nombre de villes se soumettent à lui. Tolède veut résister; elle est prise. Don Henri fait son entrée triomphante dans Madrid. Don Pèdre s'avance contre lui et essuie une entière défaite. Bientôt il est assiégé dans Montiel, ville protégée par une haute et forte muraille. Il entame une négociation secrète avec Duguesclin, afin que celui-ci lui permette de s'évader, et lui offre une récompense considérable. Le général français fait part de la proposition à don Henri; ce dernier lui promet de son côté une double récompense s'il veut feindre d'accéder aux offres du roi et s'il veut l'attirer dans sa propre tente sous prétexte de le sauver. Le connétable se révolte d'abord à l'idée d'une pareille trahison et prétend que l'honneur lui défend de termi-

ner la guerre par un acte si honteux. Mais les autres officiers français, moins scrupuleux que leur chef sur le choix des moyens, lui remontrent fortement qu'il ne faut pas négliger l'occasion de finir une expédition qui menace de les retenir longtemps loin de chez eux, que don Pèdre a prouvé combien il était à craindre et qu'il ne faut pas rougir d'employer des expédients illicites à l'égard d'un prince si peu scrupuleux que le roi de Castille. Quoiqu'il ne fût pas convaincu par les raisons spécieuses de ses compagnons, Duguesclin finit pourtant par céder à leurs instances; il écrit à don Pèdre pour lui annoncer qu'il accepte ses propositions; le roi, s'imaginant que sa vie, sa liberté et peut-être son pouvoir vont dans peu être en sûreté, s'empresse de se rendre secrètement dans la tente de Duguesclin. Don Henri est averti; il accourt plein de fureur et de joie : à peine le roi s'est-il aperçu de la présence de son ennemi qu'il s'élance contre lui. Les deux frères étaient si animés par la rage et leur choc fut si violent qu'ils tombèrent par terre. Don Pèdre, s'étant dégagé plus vite, allait enfoncer sa dague dans la poitrine de son adversaire quand un des partisans de ce dernier repousse le roi, le fait changer de position et donne à Henri le temps de se relever. Le roi est attaqué à son tour et succombe sous les coups que lui portent don Henri et ses gens.

Après cet événement, qui eut lieu le 23 mars 1368, le vainqueur prit possession du trône, il commença son règne par récompenser magnifiquement Duguesclin et les seigneurs français. Ce que l'on ne croirait pas, si cela n'était attesté par tous les chroniqueurs, c'est que don Henri, qui avait acquis la souveraine puissance par

un fratricide, devint en peu de temps l'idole de ses sujets. Il mit un ordre parfait dans les finances de ses Etats, il écarta des emplois les Juifs qui s'étaient rendus redoutables au peuple. Après avoir réformé les abus et les désordres intérieurs, il songea à se faire respecter de ses voisins; il ajouta plusieurs provinces à son royaume. Ce prince régna onze ans : il mourut le 29 mai 1379. A son lit de mort, il reconnut ses torts envers son frère. Il engagea don Jean Ier, son fils et son successeur, à s'entourer des amis et des partisans de don Pèdre, ajoutant qu'ils avaient suivi le parti le plus juste. Il lui recommanda en outre d'être fidèle à la France, à laquelle il devait tout. Mais sa reconnaissance s'était manifestée de la manière la plus effective par les secours qu'il envoya à Charles V, et avec lesquels ce prince s'empara de la Rochelle. N'oublions pas de mentionner à la louange de don Henri la clémence dont il a fait preuve pendant tout son règne. Cette qualité ne se rencontre guère chez les usurpateurs.

JEAN Ier DE PORTUGAL.

Presque dans le même temps que ce Henri de Transtamare, dont nous venons de raconter le règne, vivait en Portugal un prince dont le gouvernement s'ouvrit sous de meilleurs auspices, eut une importance plus

grande et surtout une durée plus longue. Ce prince est Jean Ier, lequel naquit le 2 avril 1357. Il était le fruit de la liaison de Pierre Ier avec Thérèse Lorenzo. Ferdinand Ier, dont il était le frère, le créa grand-maître de l'ordre d'Aviz ; mais là se bornèrent les faveurs du roi. Découvrant dans le jeune prince un caractère entreprenant et des qualités éminentes, il ne tarda pas à être jaloux de lui. D'ailleurs il avait une fille naturelle, nommée Béatrix, qu'il maria à Jean Ier, roi de Castille ; il se flattait qu'à défaut d'enfant mâle il pourrait choisir pour son successeur le premier fils qui naîtrait de cette union ou son gendre même. Il en arriva tout autrement. Ferdinand Ier mourut en 1383 ; le roi de Castille, connaissant la haine que les Portugais portaient aux Castillans, laissa d'abord la reine Eléonore Tellez prendre la conduite des affaires. Cette princesse donna toute sa confiance à Andeiro, son amant. Le prince Jean profita du mécontentement des grands et du peuple. Etant parvenu à se faire uu parti nombreux, il pénétra dans le palais avec une troupe d'amis dévoués. Andeiro est égorgé, la régence est ôtée à Eléonore et confiée à Jean, qui prit en outre le titre de protecteur de la nation. La reine se retira en Castille. Les Espagnols se préparèrent à soutenir ses prétentions. Le nouveau régent, encore peu affermi au dedans et menacé à l'extérieur, fit alliance avec les Anglais. C'est de cette époque que date l'influence de cette nation dans le royaume de Portugal. Une redoutable conjuration qui éclata contre Jean, et à laquelle il fut assez heureux pour échapper, servit à consolider son pouvoir et de plus à l'étendre. Il se fit déférer la couronne par les Etats assemblés à Coïmbre. On déclara exclus à jamais du trône Béatrix et les

enfants de Pierre Ier, qu'on déclara illégitimes. Les Castillans, ligués avec les Français, pénétrèrent en Portugal et s'emparèrent d'abord de plusieurs places. Jean Ier, aidé par les Anglais, défit complètement ses ennemis à la bataille d'Aljubarota, le 14 août 1385. Toutes les places qui s'étaient soumises aux Espagnols ne tardèrent pas à rentrer sous sa domination.

Ce n'était pas assez d'avoir humilié une puissance si redoutable; Jean dut songer à abaisser quelques seigneurs portugais qui n'étaient pas moins dangereux pour l'autorité souveraine. Il les força à lui rendre les domaines qu'ils tenaient de la couronne. Cet acte hardi commença la décadence de la féodalité en Portugal. Quelques années après il reprit l'offensive contre la Castille et s'empara par surprise de Badajoz. Les hostilités ne durèrent pas longtemps. Une trève de dix années, qui fut convertie en une paix définitive, vint terminer la guerre entre les deux couronnes.

Une expédition que Jean exécuta heureusement contre les Maures d'Afrique et qui fut signalée par la prise de Ceuta, mit le comble à sa réputation militaire.

Et cependant ce qui a le plus illustré le règne de ce prince, ce qui a surtout fait joindre à son nom le titre de grand, c'est l'essor que prit en ce temps l'esprit de commerce et d'entreprise ; ce sont les découvertes que les Portugais firent en Afrique et les établissements qu'ils y fondèrent. Don Henri, fils de Jean, fut en quelque sorte l'âme de ces expéditions mémorables. On découvrit d'abord le Cap-Vert, puis les îles Açores. Devenus plus hardis, les navigateurs s'avancèrent le long de l'Afrique en doublant le cap Bojador et découvrirent

es côtes de Guinée. Jean Ier, après un règne de près l'un demi-siècle, mourut de la peste à Lisbonne, dans a soixante-seizième année de son âge.

FERDINAND Ier DE NAPLES.

C'est au quinzième siècle que l'art de gouverner fit es plus grands progrès; car c'est dans ce siècle que 'administration intérieure des États devint plus savante, plus compliquée. Il en fut de même de l'art de négo- cier, car les rapports internationaux furent bien autre- nent multipliés que dans les temps antérieurs. Mais la science politique, qui est quelquefois innocente, s'ac- compagna le plus souvent d'une autre science qu'on ne peut produire au grand jour; parce qu'elle repose prin- cipalement sur la dissimulation, les artifices et la tra- hison. Les Louis XI et les Borgia furent les plus grands naîtres dans cette politique honteuse, funeste et presque toujours cruelle. Quoique moins célèbre, Ferdinand Ier, roi de Naples, dont l'article va suivre, mérite une place à côté des souverains que nous venons de citer.

Lorsque Alphonse d'Aragon, surnommé le Magna- nime, eut achevé la conquête du royaume de Naples, il songea avec effroi que faute d'un héritier légitime, son œuvre disparaîtrait après lui. Il craignait de proposer aux grands pour son successeur Ferdinand, son fils na-

turel. Quelle ne fut pas sa joie quand son Parlement le pria d'assurer après lui la couronne à ce prince! Alphonse, accédant aux désirs du Parlement, commença par conférer à son fils le titre de duc de Calabre, titre que l'on donne à Naples à l'héritier présomptif de la couronne. Il lui fit ensuite épouser Isabelle de Clermont, nièce du prince de Tarente. A la sollicitation d'Alphonse, le pape Eugène IV légitima Ferdinand ; car le droit de légitimer les bâtards appartenait alors au souverain pontife ainsi que tant d'autres priviléges. Alphonse mourut en 1458; Ferdinand lui succéda sans obstacles, et fut reconnu par les grands et le peuple qui redoutaient une domination étrangère.

Ce prince, alors âgé de trente-quatre ans, était déjà connu pour son carctère cruel et dissimulé. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'il s'était fait une foule d'ennemis dans tous les ordres de l'État. Les Napolitains ne pouvant plus contenir leurs ressentiments, tournèrent leurs regards sur Jean d'Anjou, fils du roi Réné, comte de Provence, et l'engagèrent à faire valoir les droits de ses ancêtres sur la couronne de Naples. Jean Orsini, oncle du roi, se prononce pour le duc d'Anjou. La plupart des barons suivent cet exemple. Ferdinand s'avance contre son rival. Il est battu à Sarno, et son imprudence est la cause de sa défaite; il perd une autre armée dans la Pouille. Il ne voyait de toutes parts que barons soulevés. Ses finances se trouvaient dans l'état le plus déplorable ; pour lui procurer quelques secours, sa femme et ses enfants firent une quête dans les rues de Naples, et, selon toute apparence, la collecte ne fut pas très-abondante. Sa ruine paraissait imminente : il se tira d'affaire, cependant, au moment où il y songeait le

moins. Le pape Pie II et François Sforze lui envoyèrent des secours considérables. Scanderberg, qui avait eu à se louer d'Alphonse, vint offrir à Ferdinand une épée souvent éprouvée contre les infidèles. Au mois d'août 1462, Jean d'Anjou perdit une bataille à Troia. Les affaires changèrent de face. Ferdinand ayant fait la paix avec Jean Antoine Orsini, ramena dans son parti un grand nombre de barons. Orsini mourut l'année suivante, et Ferdinand recueillit sa succession à l'aide d'un testament supposé. Jean d'Anjou fut contraint de quitter le royaume de Naples. Ferdinand ne mit aucune borne à ses vengeances contre les partisans de la maison d'Anjou. Une foule de nobles sont jetés dans les fers ou périssent misérablement. En un mot, tous ses ennemis furent en butte à sa perfidie et à sa cruauté. Le fait suivant nous découvre pleinement le caractère de cet indigne roi. Jacques Piccinino vint à sa cour muni d'un sauf-conduit, Ferdinand le reçoit de la manière la plus brillante, et lui offre des fêtes splendides; après une pareille réception, Jacques Piccinino fut arrêté et étranglé. Ferdinand agissait avec la même perfidie à l'égard de ses ennemis du dehors. Pour n'en citer qu'un exemple, il prit la plus grande part à la conjuration des Pazzi contre les Médicis.

Voici pourtant une occasion où le caractère de Ferdinand parut se démentir. Laurent de Médicis se voyant dans un extrême embarras par rapport aux affaires de la république de Florence, se confia à la générosité de Ferdinand; Laurent ne fut point trompé : Ferdinand conclut une paix avec lui en 1479. Le roi de Naples nourrissait depuis longtemps des projets ambitieux contre ses voisins, et il se disposait à les exécuter lorsque

la prise d'Otrante, par les Turcs, le força à défendre son propre royaume. Son fils Alphonse, duc de Calabre, ne tarda pas à reprendre cette importante forteresse. Au caractère féroce et perfide de son père, Alphonse joignait un orgueil démesuré et un penchant extrême à la débauche. Un soulèvement général des barons éclata bientôt contre le roi et son fils. Les seigneurs avaient l'appui des Génois, des Vénitiens et du pape Innocent VIII. Contre tant d'ennemis, Ferdinand eut recours à ses moyens accoutumés, la fraude, les serments, le parjure. Le père et le fils s'empressent d'accorder aux barons toutes leurs demandes. Ceux-ci se soumettent; les forces ennemies se retirent. Alors les seigneurs les plus compromis sont arrêtés par ordre du roi, leurs biens sont confisqués, et leurs têtes tombent sous la hache du bourreau. Cette trahison soulève toute l'Italie contre Ferdinand; le pape lance contre lui une bulle d'excommunication. Charles VIII, auquel Réné d'Anjou avait cédé ses droits sur le royaume de Naples, accourait pour s'emparer de ce royaume. Ferdinand, dont la politique, comme celle de Louis XI, pouvait se résumer dans cette maxime, *diviser pour régner*, prit alors le parti de se réconcilier avec Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII; mais il mourut avant d'être attaqué, le 25 janvier 1494, à l'âge de soixante-douze ans. La haine et la malédiction de ses sujets le suivirent au tombeau.

JEAN DE DUNOIS.

Après que Louis d'Orléans, second fils de Charles V, eut été assassiné par son compétiteur, Jean de Bourgogne, Valentine de Milan, veuve du prince mort, assembla toute sa maison, et, jetant les yeux sur ses enfants qui étaient dans une grande jeunesse, elle s'écria tristement : « Quel sera celui qui vengera son père? — Ce sera moi, madame, et je me montrerai digne d'être son fils. » Cette voix était celle du jeune Dunois, que le duc d'Orléans avait eu de ses amours avec Mariette d'Enghien, épouse d'Aubert de Cany-Dunois, et qu'il avait fait élever avec ses fils légitimes. Valentine, étonnée de la généreuse réponse du comte, à peine âgé de six ans, l'embrassa tendrement, et pour l'encourager lui promit d'enchérir sur les bontés dont elle avait honoré son enfance. Deux ans plus tard elle succombait à la douleur que lui causait la perte de son époux; quelques moments avant que d'expirer, elle fit approcher ses enfants, et voulut que Jean de Dunois, qui dès lors portait le titre de *Bâtard d'Orléans*, reçut aussi ses derniers soupirs; elle le recommanda à son fils aîné: « Jean m'a été dérobé, dit-elle, et nul de vous n'est aussi bien taillé pour venger la mort de son père. »

Des scènes pareilles firent la plus grande impression sur l'âme forte de l'enfant. Il ne parla plus que de haine, de guerre et de punition : on eût dit que le ressentiment dont il était animé avançait son âge pour le

rendre plus capable des exercices propres aux combats. Quand la perte de la bataille d'Azincourt eut livré le roi et le royaume aux Anglais, que le Dauphin, qui avait vengé l'assassinat du duc d'Orléans par un autre assassinat, voyait toute la France révoltée contre lui, et Henri, roi d'Anglerre, déclaré successeur de Charles VI, Jean de Dunois entra au service de son prince légitime. Bientôt il se fit remarquer par son courage et son habileté. Il n'avait guère que vingt-trois ans, et déjà on lui remettait les expéditions qui demandaient de l'activité, de l'ardeur. Ses succès redoublaient, surtout quand il avait à combattre les Bourguignons, tant sa haine contre les assassins de son père lui servait de stimulant. Charles VII l'admettait dans ses conseils et le traitait comme le plus expérimenté de ses capitaines.

En 1427, la ville de Montargis, investie par les Anglais, et dépourvue de vivres et de munitions, allait succomber. Dunois marche au secours de cette place avec seize cents hommes seulement; il arrive à une demi-lieue des murs avant que les Anglais fussent prévenus, met les ennemis en déroute, et remporte une victoire signalée. Cet avantage était l'un des plus éclatants que le roi avait eus depuis son avènement à la couronne.

Cependant les affaires se trouvaient alors dans l'état le plus déplorable; le duc de Bretagne venait de reconnaître le roi d'Angleterre pour roi de France et avait promis de l'aider contre Charles VII. Le petit parti de ce prince, appelé par dérision le roi de Bourges, était encore divisé en deux factions qui se faisaient la guerre avec fureur. Thomas de Montaigu, comte de Salisbéry, le général anglais le plus habile de

ce temps, s'avançant avec son activité ordinaire jusqu'au centre de la France, se rendit maître de toutes les places qui environnaient Orléans, et vint mettre le siége devant cette ville. Dunois s'y jette avec quelques chefs hardis et huit cents hommes. Pendant sept mois, il défendit vigoureusement cette place, et eut, avec Jeanne d'Arc, la gloire d'en faire lever le siége. Il prit aussi une grande part à la journée de Patay, où les Anglais furent complétement battus.

La réduction de la ville de Chartres, la levée du siége de Lagny, la prise de Paris et beaucoup d'autres exploits mirent le comble à sa réputation. Charles VII le choisit pour l'un de ses plénipotentiaires au congrès d'Oie : ces conférences n'amenèrent point la paix, dont la nation, épuisée par tant de désastres, avait un si grand besoin. Aux états d'Orléans, Dunois opina pour la guerre, alléguant qu'il n'était pas permis au souverain d'aliéner le domaine de la couronne. Cet avis fut adopté par l'assemblée, et les hostilités furent reprises. Nommé par le roi son *lieutenant-général dans les armées*, il eut presque seul l'honneur du recouvrement de la Normandie. Cette campagne, qui dura deux années, est la partie la plus glorieuse de sa vie militaire. A l'entrée de Charles VII dans la ville de Rouen, Dunois marchait immédiatement devant le roi. La conquête de la Guyenne suivit celle de la Normandie, et dura moins encore. Son entrée dans la ville de Bordeaux fut, dit un vieil historien, « aussi solennelle et aussi magnifique que si c'eust » esté le roi mesme, car les scéaux y furent portés, sui- » vis du chancelier des Ursins. Avoit le grand escuyer » au devant de lui et derrière des princes du sang ; l'ar- » chevesque de Bordeaux le receut dans la cathédrale ;

coalition formée contre lui, il fut chargé par les grands seigneurs de négocier la paix qui fut signée à Conflans. Par sa dextérité, il fit rendre à chacun des ligueurs ce qu'il possédait avant la guerre. Lui-même rentra dans la jouissance de ses biens et de ses honneurs; le roi le nomma président d'un conseil formé pour la restauration de la justice, et feignit de lui montrer une considération extrême. Mais le comte de Dunois ne pouvait longtemps se plaire dans une cour si différente de celle où il avait eu la principale influence; il n'aspirait plus qu'à la retraite. Il mourut, en 1470, à l'âge de soixante-sept ans. Jean de Dunois fut la tige d'une branche fameuse, celle des ducs de Longueville, dont le dernier périt, en 1672, au passage du Rhin, à côté du grand Condé, son oncle.

CATHERINE SFORZA.

Le moyen âge a vu un grand nombre de femmes qui ont déployé dans les siéges ou sur les champs de bataille la plus haute valeur, le sangfroid le plus merveilleux; mais nous doutons qu'entre les héroïnes dont abondent les histoires de cette époque il s'en puisse rencontrer une d'un caractère aussi hardi et aussi déterminé que celle qui est l'objet de la notice suivante.

Catherine Sforza, fille naturelle de Galéaz-Marie, duc

de Milan, fut mariée en 1484 à Jérôme Riario, neveu du pape Sixte IV. Riario était l'un de ces petits tyrans alors si communs en Italie, qui n'avaient d'autre occupation que de faire la guerre à leurs voisins et de s'agrandir par toutes sortes de voies. Celui-ci avait acheté la seigneurie d'Imola, et il avait usurpé celle de Forli : il était universellement détesté par ses sujets. Une conjuration se forma contre lui, et il fut tué le 15 avril 1488. Après ce coup hardi, les conjurés qui se tenaient prêts au premier signal, s'emparent du palais et de la ville. Déjà ils croyaient tout terminé, parce qu'ils tenaient entre leurs mains la femme et le jeune fils du prince assassiné ; mais le gouverneur de la citadelle était l'un de ces hommes qui, aux dépens de leur vie, veulent remplir leur devoir jusqu'au bout : il se défendit avec la plus grande résolution, et il déclara aux habitants révoltés qu'il ne remettrait la place qu'à la comtesse elle-même. Les conjurés accédèrent à cette offre. La comtesse leur promit qu'elle ferait tous ses efforts pour engager le gouverneur à se rendre ; ils la laissent entrer dans la citadelle. A peine est-elle au milieu des défenseurs du fort, qu'elle les exhorte à tenir bon contre une poignée de bourgeois révoltés. Tous les soldats jurent de mourir pour sa cause : elle paraît alors fièrement sur les créneaux, et somme les conjurés de déposer les armes s'ils ne veulent encourir les châtiments les plus sévères. Ceux-ci, irrités d'un pareil manque de foi, la menacent de tuer à l'instant même le jeune prince qu'ils ont entre leurs mains. Catherine soulève hardiment sa cotte et s'écrie qu'elle pourra en faire d'autres. Plus sensibles que la mère, les conjurés épargnèrent l'enfant. Le siége recommence; les assiégés répondent avec vi-

gueur au feu des assaillants. Catherine est secourue par Jean Bentivoglio, qui amenait de Bologne trois mille chevaux, et par Jean Galéaz-San Severino. Les conjurés sont assiégés à leur tour, et n'ayant pas à attendre les mêmes secours, ils sont forcés de capituler. Le jeune Octavien Riario est rétabli solennellement et sa mère est déclarée tutrice ; elle gouverna pendant douze années sous le nom de son fils. On écrit qu'elle épousa secrètement Jean de Médicis.

A la fin de l'année 1499, César Borgia voulut joindre aux États qu'il avait usurpés les petites souverainetés de Catherine ; il s'empara d'Imola et mit le siége devant la forteresse : Catherine la défendit jusqu'à la dernière extrémité, quoique elle eût affaire à un ennemi beaucoup plus nombreux. Enfin, dans les premiers jours de l'année suivante, elle fut prise sur la brêche ; tous ses soldats avaient été massacrés, et le fort n'offrait plus qu'un monceau de ruines. Il est à croire que le perfide et sanguinaire Borgia n'eût pas respecté le courage et l'infortune de cette femme si remarquable, et qu'il se fût défait d'elle ainsi que de tant d'autres seigneurs dont il avait envahi les possessions. Toutefois, il fut sollicité si vivement par Yves d'Allègre, commandant des troupes françaises, qu'il rendit la liberté à Catherine après quelques jours de captivité. Cette princesse se retira à Rome et y mourut dans l'obscurité. On a prétendu qu'elle avait été la marraine de Catherine de Médicis, depuis reine de France.

ANTOINE LE GRAND BATARD.

C'est peut-être à la cour des ducs de Bourgogn les bâtards ont reçu au moyen âge le plus d'hom qu'ils ont rempli les plus hautes dignités civiles litaires, et qu'ils se sont le plus rapprochés de l dition des enfants légitimes. Aussi en voit-on plu qui se sont distingués par des faits d'armes écla tel est entre autres le *grand Bâtard* de Bour dont le naïf Comines et surtout Olivier de Lan nous ont conservé jusqu'aux moindres gestes, pou servir de l'expression du temps.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, eut un n prodigieux de maîtresses et de bâtards. De son merce avec Jeanne de Gruelles naquit en 1421 Ar auquel ses exploits méritèrent le surnom de Son père, qui découvrait en lui des dispositions e dinaires, lui portait une affection toute particul veilla avec le plus grand soin à son éducation ; c' dire qu'il lui fit apprendre tous les exercices ind sables à un vaillant chevalier. Le jeune homme, respirait que la gloire, posséda de bonne heure les qualités d'un homme d'armes accompli. Dan sieurs combats, il avait paru l'égal des guerriers sur les champs de bataille. Son esprit aventure cherchait avec soin toutes les occasions de s'illus

Le goût pour les croisades n'était pas entiè passé de mode dans le cours du quinzième siècl

toine prend un jour la résolution d'aller combattre les infidèles : il passe en Afrique avec son frère Baudouin ; il remporte divers avantages sur les Maures et les force à lever le siége de Ceuta qu'ils poussaient avec beaucoup de vigueur. Cette expédition fit le plus grand honneur au bâtard de Bourgogne, et on lui confia de hauts commandements.

C'est particulièrement dans les guerres contre les Liégeois et contre les Suisses qu'il soutint dignement sa réputation. Mais les temps de la chevalerie étaient passés, et l'on peut dire que notre bâtard se trouvait déplacé dans ce siècle. Au combat de Granson, il commandait l'avant-garde, il fit des prodiges de valeur. En 1474, Charles le Téméraire entreprit contre les Suisses cette seconde expédition qui lui fut si fatale. Antoine se distingua glorieusement à la bataille de Nancy ; il y fut fait prisonnier. Louis XI, qui craignait que ce prince ne fût un obstacle aux desseins qu'il avait formés sur les Etats de Bourgogne, pressa vivement Réné, duc de Lorraine, de lui céder le prisonnier. Quelques prières que fît le bâtard de Bourgogne, quelque rançon qu'il promît, il n'en fut pas moins livré au roi Louis XI qui l'acheta dix mille écus de Jean de Bidats, vassal de Réné. Tout le monde s'attendait qu'il allait faire mettre à mort un guerrier qu'il paraissait craindre et haïr au même degré : on fut donc fort étonné quand on vit Louis XI le combler d'honneurs et de biens. Touché de reconnaissance, Antoine fut désormais l'un des plus fidèles serviteurs de Louis XI : il ne servit pas avec moins de zèle Charles VIII, lequel le créa chevalier de Saint-Michel et lui accorda des lettres de légitimation. Le grand bâtard de Bourgogne mourut en 1504, à l'âge de quatre-vingt-

trois ans. On peut dire qu'il fut l'un des derniers et des plus remarquables débris de cette vieille chevalerie qui avait couvert l'Europe de gloire.

CÉSAR BORGIA.

Quand Machiavel écrivit son traité du *Prince*, se proposa-t-il de donner des leçons aux tyrans? ou bien voulut-il offrir aux regards des peuples un tableau de la tyrannie qui fût propre à en inspirer l'horreur? Telle est la question que beaucoup de philosophes et de publicistes ont agitée depuis trois siècles, et que Jean-Jacques Rousseau a résolue hardiment en disant que, sous prétexte d'écrire en faveur des princes, Machiavel a donné de grandes leçons aux républicains; l'on n'aura pas de peine à adopter ce jugement de Rousseau, si l'on se souvient d'après quel personnage le publiciste Florentin a tracé le caractère de son *Prince*. Tout prouve qu'il eut constamment pour modèle cet exécrable César Borgia dont nous allons reproduire, mais à regret, la sinistre physionomie.

Alexandre VI, celui de tous les pontifes qui a souillé de plus de crimes et d'excès la chaire de Saint-Pierre, eut de ses amours avec Vanozza, dame romaine, cinq enfants naturels, entre autres César Borgia. A peine monté sur le siége pontifical, Alexandre VI se proposa pour principal objet l'agrandissement de ses bâtards. Il

demanda au roi d'Espagne le duché de Gandie pour Jean, son fils aîné; il maria Geoffroi, le plus jeune, à une fille d'Alphonse, duc de Calabre. Quant à César Borgia, son second fils, il osa bien le revêtir de la pourpre dans une promotion de cardinaux. Ce fut sous de pareils auspices que s'ouvrit le pontificat d'Alexandre VI.

En ce temps, l'Italie offrait le spectacle le plus singulier; elle était partagée en une foule de petites souverainetés dont les maîtres étaient continuellement occupés à empiéter les uns sur les autres. La corruption, le parjure, les assassinats et les empoisonnements, en un mot, tous les moyens les plus affreux étaient employés par ces despotes grands ou petits, dès qu'il s'agissait de satisfaire leur vengeance ou leur ambition. D'un bout de l'Italie à l'autre, il n'y avait point d'autre droit que celui du plus fort ou du plus perfide.

A elle seule la famille Borgia résume parfaitement les vices, les horreurs et les souillures de cette époque néfaste.

Les divisions qui régnaient en Italie, appelèrent les armes de l'étranger : les rois de France se décidèrent à faire valoir les droits prétendus qu'ils avaient sur le duché de Milan et sur le royaume de Naples. L'armée française, commandée par Charles VIII, fondit sur l'Italie comme un torrent qui entraîne tout. Elle entra victorieuse dans Rome. Ainsi que tous ses compatriotes, le pape Alexandre fut d'abord frappé de terreur; il souscrivit à toutes les conditions que lui fit le roi de France, et pour gage du traité, il remit son fils César Borgia. Au bout de quelques jours, celui-ci se sauva du camp des Français : il s'était sans doute concerté d'avance avec son père. Les embarras où Charles VIII se trouva jeté ne lui permirent pas de tirer vengeance

d'une pareille violation. Alexandre VI ne perdait pas une occasion d'ajouter aux établissements de ses fils. Jean, duc de Gandie, obtint en 1497 le duché de Bénévent, ainsi que les comtés de Terracine et de Ponte-Corvo. César Borgia en conçut contre son aîné une extrême jalousie. On retrouva dans le Tibre le cadavre de Jean tout percé de coups. L'opinion publique accusa César Borgia de ce crime. On prétendit même qu'il y avait été poussé non-seulement par une rivalité de grandeur et de puissance, mais aussi par une rivalité d'amour, et que Lucrèce, leur sœur, était la maîtresse de Jean. Quoiqu'il en soit, le pape Alexandre ne continua pas moins à favoriser son unique fils. César désira quitter la pourpre pour la carrière militaire; il en eut aussitôt la permission, et il put à son aise déshonorer sa nouvelle profession comme il avait souillé la première. Louis XII, roi de France, sollicitait à Rome la dissolution de son mariage et la liberté d'en contracter un autre. Alexandre VI profita de cette conjoncture pour ses intérêts et ceux de sa maison. César Borgia se rendit auprès du roi avec des bulles autorisant le divorce et avec des dispenses de mariage. De ce moment date la honteuse alliance qui ne se maintint que trop longtemps entre l'un des meilleurs rois qu'ait eus la France, et le pontife le plus infâme dont les annales romaines aient conservé le souvenir. Outre une pension de vingt mille livres, et la solde d'une compagnie de cent hommes d'armes, César Borgia reçut de Louis XII le duché de Valentinois. Le roi s'engageait encore à aider César Borgia dans les conquêtes que celui-ci méditait. Le nouveau duc de Valentinois ne craignit pas de paraître publiquement avec un faste qu'eussent envié les plus puissants souve-

rains. On rapporte que les mules qui traînaient son char étaient ferrées d'or. Son mariage avec une fille de Jean d'Albert, roi de Navarre, aurait dû mettre le comble à ses désirs; c'est pourtant à compter de cette époque qu'on le voit se plonger dans tous les crimes.

Poussé par une ambition insatiable, il rentre en Italie à la suite de Louis XII. Soutenu par une armée composée seulement de six mille fantassins et de deux mille chevaux, il forma le projet de conquérir la Romagne. Cette province comptait de nombreux seigneurs plus ou moins puissants, tous en guerre les uns contre les autres : c'était principalement sur leurs divisions que César Borgia comptait. Il ne se mit guère en peine de chercher des prétextes pour les attaquer et pour s'emparer de leurs États. La famille Riario se vit enlever les villes de Forli, d'Imola et de Césène; Pandolfe, Malatesti perdit Rimini; Astore Manfredi soutint un siége désespéré dans sa ville de Faenza; à la fin il fut forcé de se rendre, et, au mépris de la capitulation, César Borgia le fit mettre à mort. Amis ou ennemis, parents ou étrangers, ce monstre n'épargnait personne. Il s'empara de Pesaro, qui appartenait à Jean Sforze, son beau-frère. Toutefois ce qui, dans une pareille usurpation, parut le plus odieux, ce fut non pas la violence de César Borgia, mais la hardiesse et l'hypocrisie avec lesquelles Alexandre VI osa investir son bâtard de la Romagne avec le titre de duc. César Borgia fit sur Florence et Bologne des tentatives qui ne lui réussirent pas. Il s'en dédommagea par la prise de Camerino : Jules de Verrano, seigneur de cette ville, et ses deux fils furent étranglés par ordre du vainqueur. De jour en jour, César Borgia entrait plus résolument dans cette carrière

de parjures, de violences, d'assassinats et d'empoisonnements. Ceux qui à la première sommation ne se mettaient pas entre ses mains étaient sûrs de périr de mort violente. Il avait à sa solde une foule de petits seigneurs dont il se servait pour ses expéditions. Il voulut une seconde fois, à l'aide de ces aventuriers, surprendre Florence : cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première.

Le terrible et sanglant usurpateur faisait valoir à merveille son alliance avec Louis XII. A la fin, le monarque Français rougit d'une telle association; et il rappela ses troupes. Borgia alla trouver le roi à Milan : son voyage eut un plein succès ; Louis XII se laissa persuader et lui confia de nouvelles troupes. A peine Borgia se vit-il à la tête de ses forces qu'il songea à de nouvelles entreprises. Dans plusieurs occasions il avait été puissamment servi par Jean Bentivoglio; il ne l'en somme pas moins de lui livrer Bologne. Quand tous les petits princes de l'Etat ecclésiastique se furent bien convaincus qu'ils ne pouvaient plus compter sur la parole et les serments de César Borgia, ils formèrent une ligue générale contre lui. Ce dernier, avec son habileté accoutumée, parvient à la dissiper : il gagne les uns par des dons ou des promesses, et il tient les autres en respect par un corps de trois mille Suisses qu'il venait d'engager. La plupart de ces seigneurs étant ainsi rentrés à son service, il les emploie à de nouvelles expéditions. Il prend Sinigaglia à François-Marie de la Rovère, et peu après il se défait des seigneurs qui, dans cette occasion, lui ont prêté leurs secours. Dans le même temps, Alexandre VI fait périr les membres de la famille Orsini qui avaient échappé à l'épée ou aux embûches de son fils.

A cette époque, plus rien ne s'opposait à César Borgia. Il se voyait paisible possesseur de la Romagne ; ses palais étaient pleins des trésors dont il avait dépouillé des milliers de victimes. Le titre qu'il ambitionnait si vivement, et pour lequel il avait commis des horreurs sans nombre, celui de roi de la Romagne, de la Marche et de l'Ombrie, allait lui être décerné par son père : un événement imprévu dérangea tout. Alexandre VI mourut ; au moment de cette mort, César Borgia était lui-même gravement malade. Toutefois il s'assura des trésors d'Alexandre. De plus, il rassembla à Rome ses soldats et resserra son alliance avec le roi de France. De tous côtés se dressent contre lui des ennemis qu'il croyait avoir abattus. Il comptait sur l'appui du nouveau pape Pie III à l'élection duquel il avait eu la plus grande part. Celui-ci meurt au bout d'un mois. Le cardinal Julien de la Rovère monte sur le trône pontifical sous le nom de Jules II. C'était le plus implacable ennemi des Borgia. Après une affaire sanglante où les troupes de César furent complètement défaites par des membres de la famille Orsini encore subsistants, les Vénitiens pénétrèrent dans la Romagne et firent valoir les droits des seigneurs dépossédés. César Borgia était toujours malade ; on l'arrête dans le château Saint-Ange et on veut le forcer de livrer au saint-siége les villes et les forteresses qu'il avait précédemment soumises dans la Romagne. Il refuse d'abord, et on le retient plus étroitement. Enfin il n'obtient la liberté qu'au prix de ce sacrifice, et il y eut cela de remarquable, que les officiers qui commandaient au nom de César Borgia lui furent tous fidèles, et ne consentirent à se soumettre que sur un ordre signé de lui. Entouré d'ennemis acharnés et craignant de tom-

ber entre leurs mains, il crut devoir se confier à Gonzalve de Cordoue. Ce général, qui en plusieurs occasions ne se montra pas plus scrupuleux que Borgia, prit l'engagement de le faire passer en France. Déjà César Borgia allait s'embarquer lorsque Gonzalve jugea à propos de le retenir prisonnier, puis de l'envoyer en Espagne. Pendant deux années, César fut enfermé dans le château de Medina del Campo : la captivité lui devint insupportable, et quoiqu'il fût gardé soigneusement, il parvint à s'échapper.

Jean d'Albret, son beau-frère, lui donna l'hospitalité. Incapable de goûter le repos après une vie si agitée, Borgia voulut paraître de nouveau sur les champs de bataille : il seconda Jean d'Albret dans la guerre que celui-ci faisait aux Castillans. Le 12 mars 1507, il périt d'un coup de feu qu'il reçut devant le château de Viane. De toutes les possessions que le crime lui avait acquises, de tous les trésors immenses qu'il avait enlevés à ses ennemis, il ne lui était pas resté le moindre territoire ni la moindre somme d'argent. Qui croirait que ce monstre, dont les mœurs étaient si corrompues, fût habituellement d'une grande sobriété? Qui s'imaginerait surtout qu'il aimait et protégeait les lettres; qu'il composait lui-même des poésies agréables, et qu'il était d'une éloquence vive et insinuante à laquelle se laissaient prendre même les plus défiants? Enfin, qui ne s'étonnerait de voir qu'un homme qui a montré souvent la plus grande bravoure, n'ait guère été en toute sa vie qu'un lâche empoisonneur, qu'un perfide assassin?

Nous n'avons point parlé de l'empoisonnement d'Alexandre VI et de son fils au moyen du poison qu'ils avaient préparé, dit-on, pour des cardinaux. Ce fait

n'est guère vraisemblable, quoiqu'il soit rapporté par un grand nombre d'historiens du temps ; il atteste seulement qu'on croyait ces monstres capables de tout. Mais il ne faut accuser personne d'un crime sans preuves suffisantes, pas même les plus cruels tyrans, pas même les Borgia..

JASON MAINO.

Donnons ici quelques lignes à un jurisconsulte qui eut une grande réputation au quinzième siècle, qui la conserva longtemps dans les écoles de droit; mais que l'on cite bien rarement aujourd'hui. D'ailleurs, l'on rencontre dans sa vie des traits singuliers qui lui donnent un intérêt que n'ont pas d'ordinaire les biographies des savants et particulièrement celles des légistes.

Jason Maino naquit à Pesaro en 1435. Il était issu du commerce d'Andréot Maino, Milanais, avec sa servante. Élevé avec les autres enfants d'Andréot, Jason eut beaucoup à souffrir. Il se voyait continuellement en butte aux mauvais traitements de ses frères qui lui reprochaient sa naissance. Il n'était pas jusqu'au moindre domestique qui ne lui fît sentir l'infériorité de son origine. Que d'enfants dans cette position eussent tourné à mal ! Mais le jeune homme se montrait docile aux leçons des maîtres, avide de connaissances et doué des

LÉONARD DE VINCI.

Les historiens de la peinture, en parlant de Michel-Ange, ont tous admiré la prodigieuse intelligence et le vaste génie de ce grand homme. Ils n'ont pas été aussi justes envers l'un des contemporains de Michel-Ange, Léonard de Vinci, lequel est peut-être plus étonnant pour la variété des connaissances et pour l'universalité des talents.

Florence, que l'on est tenté d'appeler la métropole des arts au moyen âge, peut à bon droit revendiquer parmi ses gloires si nombreuses Léonard de Vinci ; car ce grand artiste naquit au château de Vinci, tout voisin de cette ville. Il était fils naturel d'un noble qui exerçait la profession de notaire. Dès ses premières années, il annonça les plus heureuses dispositions. La nature l'avait doué également d'une force de corps surprenante et d'une beauté singulière. Son adresse aux armes, à l'équitation et à la danse le faisait admirer de ses jeunes compagnons, qu'il surpassait aussi dans tous les genres d'étude. A mesure qu'il avançait en âge, il se rendait de plus en plus habile dans les mathématiques, la physique, la philosophie et la littérature. Mais son goût le portait de préférence vers la peinture. Jeune encore, il entra dans l'atelier d'André Verrachio, renommé entre les peintres et les statuaires de Florence. L'élève fit de tels progrès dans la sculpture et surtout dans la peinture, que Verrachio fut jaloux de lui et quitta le pinceau. De

ce moment, Léonard de Vinci ne voulut plus avoir de maître que lui-même et se livra à ses propres inspirations. Peu d'années lui suffirent pour atteindre la perfection dans les arts qu'il cultivait.

Ludovic Sforze se proposant d'élever à son père, le duc François, une statue équestre en bronze, il appela à Milan Léonard de Vinci et lui confia la fonte de cette statue. Mais le monument avait été conçu dans des proportions trop vastes : on jugea que la fonte n'en pouvait être exécutée. Léonard de Vinci acheva-t-il cette statue ? C'est ce que l'on ignore. Toutefois il était devenu cher à Ludovic ; une académie de peinture et d'architecture avait été fondée tout récemment par ce prince : il en fut nommé directeur. A l'occasion des noces de Jean Galéaz, qui eurent lieu en 1489, il imagina une machine de théâtre, où il figura un ciel tout brillant d'étoiles. Toute la cour fut dans l'enchantement. L'illustre peintre était encore un ingénieur de premier ordre : on le choisit pour opérer la jonction du canal de Martesana avec celui du Tésin. Cette entreprise offrait des difficultés presque insurmontables. Léonard en vint heureusement à bout.

Pendant son séjour à Milan, il composa plusieurs tableaux parmi lesquels on cite la *Cène*, qu'il fit pour le réfectoire des Dominicains ; c'est l'un de ses chefs-d'œuvre. Il est à croire que ce grand peintre eût coulé le reste de ses jours dans la capitale de la Lombardie, au sein des arts et sous la protection des Sforze, si les événements politiques ne fussent venus troubler sa patrie adoptive. Les Français, commandés par Louis XII, entrèrent en Italie : Ludovic Sforze est fait prisonnier, puis amené en France par le vainqueur, et enfermé au château de Loches : il y termina misérablement ses

jours. Le roi de France voulut voir Léonard de Vinci. Ce grand artiste lui fut présenté et lui offrit deux beaux portraits de femme. Il plut à Louis XII, qui lui fit une pension et lui accorda bien d'autres marques de sa faveur. A l'occasion d'une fête solennelle donnée à ce prince par la ville de Milan, Léonard construisit une machine fort ingénieuse. Un lion automate entra dans la salle du festin, se dressa sur ses pattes de derrière, et de sa vaste poitrine sortit un écusson aux armes de France.

Cette flatterie délicate fut extrêmement du goût de Louis XII, et les bienfaits du monarque se répandirent de plus en plus sur l'artiste. Cependant la guerre continuait à dévaster la Lombardie; Léonard de Vinci quitta plusieurs fois Milan et se rendit enfin à Florence, où il trouva un rival digne de lui, le fameux Michel-Ange. Tous deux reçurent du sénat la mission de peindre la salle du conseil; tous deux s'efforcèrent de déployer leur génie et de se surpasser l'un l'autre. Leurs cartons, qui faisaient l'admiration des connaisseurs, ne subsistent plus depuis longtemps. Toutefois il quitta bientôt Florence : les injustices des partisans de Michel-Ange et les mauvais procédés de Michel-Ange lui-même, lui avaient rendu odieux le séjour de cette ville. Il accompagna à Rome Julien de Médicis; afin de divertir ce cardinal, il exécuta des oiseaux mécaniques qui volaient dans les airs. On prétend qu'il avait conçu pour l'homme la possibilité de s'élever dans l'atmosphère à l'aide de certaines machines.

Léonard de Vinci reçut à Rome l'accueil le plus bienveillant de Léon X, lequel l'admit à son audience et lui commanda un tableau. Mais là encore il eut affaire à la rivalité et à la malveillance. L'extrême lenteur qu'il

mettait dans la composition de ses moindres sujets était critiquée amèrement par les admirateurs de Michel-Ange. Quelques froideurs que lui témoigna le pape de plus en plus préoccupé pour son heureux rival, achevèrent de désespérer ce grand artiste : il abandonna Rome comme il avait précédemment abandonné Florence. Il retourna dans cette dernière ville, puis se rendit à Milan et à Parme, comptant à chaque fois échapper à l'envie et la rencontrant toujours attachée à ses pas comme une furie implacable.

Un autre protecteur aussi puissant que Léon X, et plus constant dans ses préférences, s'offrit à Léonard de Vinci : c'était François Ier pour lequel il avait déjà fait sa fameuse *Lisa del Giocondo*, composition qui lui avait coûté plusieurs mois de travail et valu quatre mille écus de la part du roi. Les offres que lui fit le monarque, le secret dépit qu'il ressentait de l'ingratitude de ses compatriotes, l'espoir d'être plus recherché dans un pays où commençait à naître le goût des arts et où il ne voyait pas de réputation qui pût alarmer la sienne, tout contribua à l'attirer en France, et il partit vers la fin de 1515. A son arrivée à Fontainebleau, il fut reçu par le roi avec l'empressement le plus flatteur.

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il demeura dans le château de Clou à Amboise, et y termina plusieurs de ses compositions. Son ardeur pour le travail et sa ténacité extrême ne s'étaient pas ralenties malgré les infirmités de la vieillesse. Il avait conçu le dessein d'un canal qui devait passer par Romorantin : ce projet, fort remarquable pour le temps, ne fut pas exécuté. Quelques auteurs contemporains ont avancé qu'il termina ses jours dans les bras de François Ier. Cette anecdote a été réfutée

victorieusement dans la biographie universelle des frères Michaud. Elle atteste du moins l'estime du monarque pour l'artiste. Sa mort arriva le 2 mai 1519.

Les connaisseurs s'accordent à reconnaître que Léonard de Vinci est le premier des peintres modernes qui ait eu le goût du beau ; qu'il était doué au plus haut degré du génie de l'invention, que sous certains rapports il est comparable à Raphaël, et qu'il lui est même supérieur dans la science du clair-obscur.

Nous avons parlé, en commençant, de l'universalité des talents de Léonard de Vinci. Comme statuaire, il a laissé aussi des chefs-d'œuvre, entre autres un modèle de *Jésus-Christ dans sa jeunesse*, et de superbes chevaux en relief. Comme ingénieur, il n'avait guère de rivaux, même en Italie. Il excellait également dans l'architecture militaire. L'anatomie avait encore été l'objet de ses études, et il y avait fait des découvertes. Il cultivait les lettres avec succès : dans ses ouvrages, que l'on a rassemblés sous le titre de traitè de la peinture, il se montre observateur profond non moins qu'écrivain habile. Quelques vers remarquables qu'il a composés prouvent qu'il eût pu être un grand poète.

Son carractère ne manquait pas de bizarrerie ; il était fier ; mais malgré sa susceptibilité extrême, il avait des manières affables et gracieuses. Ses mœurs étaient fort pures ; sa conversation, qui se portait sur toutes sortes de sujets, était pleine d'agrément et de variété. Pour n'être pas distrait par les occupations du ménage et par les soins de la vie conjugale, il ne voulut jamais se marier, quelques instances qu'on lui fît. L'on est d'abord surpris qu'il ne reste qu'un si petit nombre de tableaux d'un artiste si laborieux ; mais cet étonnement cesse

quand on sait que ce peintre ne se piquait aucunement de fécondité ou de facilité. C'est un trait qu'il a de commun avec notre Boileau : on l'a même surnommé le *Boileau de la peinture*.

PIERRE FARNÈSE.

Ce que les écrivains protestants reprochent le plus souvent et le plus énergiquement à la cour romaine, c'est la faveur scandaleuse qu'une foule de papes ont prodiguée à leurs neveux ou à leurs bâtards ; et réellement le népotisme a été depuis plusieurs siècles l'un des vices inhérents à la papauté, l'une des plaies les plus profondes et les plus incurables du gouvernement pontifical. C'est, comme nous l'avons vu, pour agrandir son abominable famille, que le pape Alexandre VI s'est souillé de tant de crimes ; c'est aussi pour agrandir la sienne que le pape Paul III, homme d'ailleurs éclairé et habile, a commis les plus grandes fautes et les actes les plus répréhensibles. Avant qu'il reçût la pourpre des mains d'Alexandre VI, il avait eu d'une intrigue secrète Pierre-Louis Farnèse. Après la mort de Clément VII, en 1534, il fut élu pape, et sembla n'avoir d'autre envie que d'élever aux honneurs ce fils vieux déjà, lequel ne se recommandait par aucune qualité brillante et qui jusqu'alors ne s'était distingué par aucune action d'éclat. Paul III ne l'en nomma pas moins,

en 1537, Gonfalonnier de l'Église, et ensuite seigneur de Népi et duc de Castro. Les fils de Pierre-Louis furent magnifiquement établis par leur grand-père; deux d'entre eux, à peine sortis de l'adolescence, furent faits cardinaux. Toutefois c'était le père qui était particulièrement cher au pape, quoiqu'il fût généralement méprisé à cause de ses vices et de sa profonde dépravation. La ville entière de Rome racontait de lui des traits affreux, celui-ci entre autres.

Un jour que l'évêque de Fano, prélat connu au loin par sa piété, par la sainteté de sa vie et la pureté de ses mœurs, officiait dans sa cathédrale, revêtu de ses habits sacerdotaux, Pierre-Louis survient dans le temple, entouré de complices de ses affreux excès et de ses infâmes plaisirs ; il arrache le prélat de son siége épiscopal, malgré les cris et l'horreur des fidèles indignés, et lui fait violence dans ses habits pontificaux. Au bout de quarante jours, l'infortuné expira plus encore de douleur et de honte que de l'affreuse maladie que lui avait communiquée le bâtard du pape.

Dans une autre circonstance, sa cruauté se signala d'une manière effrayante. Les habitants de Pérouse, mécontents de l'administration romaine, prirent les armes et chassèrent les officiers du pape. Pierre-Louis fut chargé d'étouffer cette révolte. Il dévasta cruellement tout le territoire de Pérouse, s'empara de la ville et fit périr les principaux citoyens dans les supplices les plus affreux et les plus recherchés. Tel était l'homme qui allait être investi d'une souveraineté.

Depuis longtemps l'Espagne et la France se disputaient le duché de Milan : Paul III voulut l'obtenir de Charles-Quint pour son bâtard. En 1543, il se rendit au-

près de l'empereur, lui offrit des sommes considérables : il fut refusé. C'est alors qu'il forma le projet d'ériger en duché Parme et Plaisance, qui appartenaient à l'Eglise depuis que Jules II s'en était emparé sur les Milanais. Plusieurs cardinaux ayant été gagnés par argent, promesses ou séduction, le sacré-collége est convoqué et le plan du pape adopté. Au mois d'août 1545, Pierre Farnèse était mis en possession de son duché. Les commencements de sa domination furent ceux d'un tyran soupçonneux et avide : il s'installe à Plaisance et il y fait construire une citadelle formidable. Jusqu'à ce moment, la noblesse de ce petit Etat avait été fort indépendante : il entreprend de la réduire à une complète soumission, il lui enlève ses priviléges, lui ôte ses armes, et, en la menaçant de confiscation, il la force de venir habiter la ville. Sa cupidité ne connaissant point de bornes, il donna à ses lois un effet rétroactif : ceux des nobles qui par le passé avaient commis des crimes ou même de simples délits, durent payer d'énormes amendes, et quelques-uns se virent privés de leurs biens. La cruelle domination de Pierre Farnèse exaspéra bientôt les grands et le peuple. Plusieurs citoyens puissants formèrent une conspiration contre lui : ils s'assurèrent secrètement de don Ferdinand de Gonzague, commandant pour l'empereur, et l'ennemi acharné de Farnèse. Une quarantaine d'entre eux, sous prétexte d'aller faire leur cour au duc, entrèrent un à un dans la citadelle de Plaisance avec des armes cachées sous leurs vêtements ; les uns s'emparent des avenues du palais ; d'autres pénètrent plus avant. Pierre Farnèse, consumé par des maladies honteuses et incapable de se défendre, est tué par Jean Anguissola. Ferdinand de Gonzague, auquel des signaux

convenus d'avance apprennent le succès de la conspiration, vient aussitôt, à la tête de quelques troupes, prendre possession de la citadelle, au nom de l'empereur. Il y avait deux ans que Farnèse exerçait sa tyrannie à Plaisance. L'on voit que son pouvoir fut d'aussi courte durée que celui de César Borgia, son émule en scélératesse.

ERASME.

Si l'on voulait chercher dans l'histoire des lettres, antérieurement à Voltaire, quelque exemple de cette étonnante universalité de talents, de cette prodigieuse fléxibilité, de cette influence exercée sur toutes les intelligences, de cette gloire qui ne s'étend pas à un seul pays, mais qui devient le patrimoine des autres nations européennes, il faudrait remonter au XVIe siècle et prendre hardiment Erasme comme offrant un phénomène semblable, en tenant compte toutefois des différences que les temps, les mœurs, les opinions, ou les préjugés ont mises entre ces deux génies qui, avec l'arme puissante du ridicule, ont fait l'un et l'autre la guerre la plus longue, la plus acharnée aux abus, aux erreurs et aux superstitions de leur siècle.

Didier Erasme naquit à Rotterdam, le 28 octobre 1467, du commerce libre d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard, et de Marguerite, fille d'un médecin de Sevemberghe, en Brabant, Cette naissance lui a été reprochée

bien souvent, tant par les auteurs contemporains que par les moines et les théologiens non moins cruels, non moins vindicatifs que les pédants. On retrouve ces accusations jusque dans les écrits publiés au XVIIIe siècle contre ce grand homme. On prétendait même que son père était prêtre au moment de sa naissance ; ce qui est faux, puisque Gérard ne s'engagea dans les ordres que quelque temps après, et sur la fausse nouvelle de la mort de sa maîtresse qu'il eût voulu, mais qu'il ne put épouser à cause des persécutions de sa famille. Quoiqu'il en soit, l'illustre écrivain eût-il été bâtard de prêtre, il n'en vaudrait pas moins ou plutôt il en vaudrait davantage, ses travaux et son génie l'ayant rendu l'ami des papes, des souverains, de toutes les supériorités sociales de son époque.

Erasme commença par être enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht. Il étudia ensuite dans la florissante école de Deventer, et ses progrès y furent très-rapides. Après la mort de sa mère que suivit de près celle de son père, il tomba entre les mains de tuteurs avides ou négligents qui, ayant dissipé son bien, le forcèrent de se faire chanoine régulier, dans le couvent de Stein. Une telle profession était complètement opposée et aux goûts et au caractère libre et à la santé débile du jeune Erasme. Quelques ouvrages qu'il composa lui firent des protecteurs. L'un d'eux, Henri de Bergues, évêque de Cambrai, l'appela auprès de lui, et l'envoya se perfectionner à Paris. Il obtint une bourse au collége de Montaigu, alors aussi renommé pour être le tombeau de la jeunesse que pour être le siége des bonnes études. De son séjour dans cette maison il rapporta un tempérament à jamais altéré. Il avait fait quelques édu-

cations particulières : un de ses élèves, jeune gentilhomme anglais, le mena en Angleterre. Ce voyage lui profita beaucoup sous le rapport des liaisons qu'il contracta avec les premiers savants du pays, tels que Thomas Morus, Guillaume Lattimer, Cutbert Tonstal, Guillaume Warrham, archevêque de Cantorberi. Pendant plusieurs années sa vie fut assez errante : il faisait des excursions tantôt en Flandre, tantôt en France, tantôt en Angleterre, toujours occupé de ses études, avide d'acquérir de nouvelles connaissances, empressé de voir les hommes renommés en tout genre d'érudition, toujours en quête d'établissements auxquels ne lui permettait guère de se tenir un caractère vif, inquiet, indépendant. Quelquefois la bourse de ses nombreux protecteurs suffisait à ses besoins, d'autres fois il lui fallait se créer des ressources. Dans sa curieuse correspondance qui, pour la variété, l'intérêt, le bon goût, la fine plaisanterie, n'a d'égale que celle de Voltaire, il se loue souvent et même se plaint de la marquise de Weere, femme de Philippe, fils d'Antoine de Bourgogne, l'un des bâtards de Philippe le Bon. Cette femme singulière était la plus ardente protectrice d'Erasme dont elle admirait le génie ; elle lui faisait une pension de cent florins, somme considérable pour le temps, mais qu'elle ne pouvait toujours lui payer à cause du dérangement de ses affaires.

En 1506, il passa en Italie, séjourna à Bologne où il prit le bonnet de docteur en théologie, et se rendit ensuite à Venise. Alde Manuce, qui imprimait alors ses œuvres et particulièrement ses *Adages*, l'accueillit avec empressement et voulait le garder chez lui ; mais Erasme, dont la réputation était déjà faite, même parmi

ces savants italiens si fiers, si exclusifs, si dédaigneux des érudits étrangers, voulait jouir de sa gloire et poursuivre ses utiles pérégrinations. La réception que lui firent à Rome le pape Jules II et les cardinaux, entre autres Jean de Médicis, pape depuis sous le nom de Léon X, fut des plus flatteuses. « On ne peut pas dire, » assure Rhénanus, son ami et son panégyriste, quels » furent les applaudissements et les excès de joie avec » lesquels il fut reçu des gens célèbres, non seulement » de ceux dont l'état et la fortune étaient médiocres, » mais aussi de ceux qui étaient dans les dignités les » plus élevées et dans la plus haute faveur, tels que » Jean de Médicis, Gille de Viterbe et Dominique Gri» mani. » Qui sait si dans la suite le souvenir d'un semblable accueil n'a pas, autant que l'amour de la paix et l'aversion pour les excès des réformateurs, contribué à empêcher Erasme de rompre avec cette brillante cour de Rome dont il connaissait si bien les désordres?

Un prélat dont il avait dirigé les études à Padoue, un fils naturel de Jacques IV, roi d'Ecosse, Alexandre, archevêque de Saint-André, l'emmena en 1509 en Angleterre. Erasme se flattait d'arriver aux plus hauts postes dans un pays dont le roi avait été son ami. C'était Henri VIII, tout récemment monté sur le trône. Erasme logea chez Thomas Morus, depuis grand chancelier; l'un et l'autre avaient la même humeur, la même passion pour l'étude, les mêmes opinions religieuses; aussi leur amitié fut-elle toujours inaltérable. C'est à Thomas Morus qu'Erasme dédia *l'Éloge de la Folie*, cette piquante déclamation qu'il avait ébauchée tandis qu'il était à cheval et qu'il revenait d'Italie pour arriver en Angleterre.

Jusque-là il n'avait été connu en Hollande et dans

les autres pays que comme le premier des grammairiens, des traducteurs, des érudits du temps. Il avait puissamment favorisé dans toute l'Allemagne le goût des langues et des littératures anciennes qui ne faisait que d'y naître; il avait contribué à bannir ces méthodes barbares dont les universités étaient généralement infectées; il avait débarrassé les maîtres et les élèves de ces études vaines, sèches, épineuses, léguées par le pédantisme et l'ignorance des siècles précédents. *L'Éloge de la Folie* lui prépara une gloire encore plus relevée, celle d'être le réformateur des mœurs de son siècle; le succès de ce charmant badinage fut complet. Il n'avait rien paru d'aussi original, d'aussi plaisant, d'aussi profond depuis les beaux jours de la littérature latine. Tous les états de la société passent en revue dans cette ingénieuse satire; mais les moines et les théologiens qui, au commencement du seizième siècle, avaient la direction morale et même la direction matérielle de la société y sont critiqués avec la verve la plus hardie. La Folie, sous le personnage duquel s'est caché le moraliste, ne ménage pas même la papauté. Voici le portrait de Jules II. « Vous verrez des vieillards décrépits qui « ont autant de courage qu'un jeune homme : rien « ne peut les détourner, ni dépense, ni peines, lorqu'il « s'agit de troubler les lois, la religion, de remettre « tout en confusion. Ils ne manquent pas de flatteurs « qui donnent le nom de zèle, de piété et de force à « une folie si manifeste. Les pontifes sont fort attentifs « à amasser de l'argent; quant aux travaux apostoliques, « ils s'en déchargent sur les évêques, les évêques sur « les curés, les curés sur les vicaires, et ceux-ci sur les « frères mendiants. »

Ce livre, qui a été le principal arsenal où la Réformation a puisé ses armes, fut lu avec le plus grand plaisir par les princes et les rois, par les évêques, les archevêques et les cardinaux. Léon X le lut tout entier, et dit en plaisantant : « Notre Erasme a aussi son coin de folie. » Ce pape non plus que les autres papes sous le pontificat desquels vécut le philosophe de Rotterdam, ne lui firent jamais aucun reproche sur cet ouvrage. Ils entendaient raillerie aussi bien que Benoît XIV et Clément Ganganelli, ces grands lecteurs et admirateurs de Voltaire.

Mais les moines et les théologiens ne se montrèrent pas d'aussi facile composition. Leur fureur dépassa toutes les bornes : l'un assurait qu'il y avait autant d'impiété dans cet ouvrage que s'il avait était fait par Porphire ou par Julien ; un autre, que c'était ce qu'on avait écrit de plus dangereux contre la religion ; un troisième, que ce livre semblait avoir été dicté par la bouche du diable. On se rappelle que les injures des Jésuites contre les *Provinciales* de Pascal étaient presque semblables, soit pour le fond, soit pour la forme. C'est que la race dévote est la même dans tous les temps.

Les *Colloques*, cet autre chef-d'œuvre d'Erasme, eurent encore plus de succès ; en peu de temps il s'en vendit à Paris plus de vingt-quatre mille exemplaires. Sous une autre forme, celle du dialogue, cet ouvrage est un développement de la plupart des idées contenues dans le précédent qui n'est qu'un long monologue. Celui-ci est écrit à la manière d'un prologue de Plaute ou de Térence, celui-là à la manière des dialogues où Lucien a tourné si finement en ridicule les superstitions du paganisme expirant. L'on dirait que les philosophes du

dernier siècle ont puisé dans ce livre tous les trail acérés dont ils accablaient leurs sots adversaires. C'éta une grande adresse à Erasme de cacher, dans un trail en apparence destiné aux enfants, tant de diatribes conti la société religieuse d'alors ; mais ses ennemis ne fi rent pas dupes ; leurs cris se firent entendre de tous le coins de l'Europe, et bien en prit à Erasme d'avoir de protecteurs jusque dans l'Escurial et dans le Vatica La censure de la Sorbonne est d'une violence extrêm son langage était encore le même contre Voltaire et s élèves ; mais il n'avait plus la même portée.

Cependant, entre les deux publications d'Erasm une grande réforme s'était accomplie, une réforme q divisait profondément l'Europe, une réforme dont l théologiens accusaient notre philosophe d'avoir été précurseur et même le premier auteur. Quel fut le r d'Erasme au milieu de ces partis acharnés l'un cont l'autre? Celui d'un homme ami de la paix, persuadé triomphe des idées justes dans un avenir peu reculé, qui répétait souvent qu'il ne *craignait rien tant que vérité séditieuse*. D'ailleurs il aimait trop la toléran pour s'accommoder des fougueux emportements Luther et de ses amis, il se plaisait trop aux belles le tres et aux arts pour faire cause commune avec c hommes dont le sombre fanatisme semblait proscr les plaisirs intellectuels. Chacune des deux factions s'e força de l'attirer à elle ; il resta neutre, indépenda Son esprit de modération ne servit qu'à le rend odieux aux protestants et aux catholiques.

C'est pour échapper aux persécutions des uns et autres qu'il s'était fixé à Bâle, où Froben, son ami, p bliait ses divers ouvrages. En vain Henri VIII, Ferc

nand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, avec lesquels il était en correspondance, avaient essayé de l'attirer à leur cour. Inutilement aussi François Ier l'avait pressé de venir se mettre à la tête du Collége de France, nouvellement institué. Erasme refusa toutes ces offres, et se contenta de voir son nom célébré et ses ouvrages admirés dans l'Europe entière. Quand les réformateurs furent devenus plus puissants à Bâle, et que, pour se venger de ses plaisanteries, ils commencèrent à troubler son repos, il se retira à Fribourg. Les magistrats de cette ville lui firent l'accueil le plus honorable, et le logèrent dans l'hôtel de l'empereur Maximilien. Six ans après, sa santé le força de revenir à Bâle. Paul III, élevé au pontificat en 1535, lui accorda un riche bénéfice qu'il promettait d'accompagner de plusieurs autres; il lui destinait même le chapeau de cardinal. Érasme refusa le bénéfice et se montra également indifférent pour la pourpre romaine. Ses infirmités s'étaient accrues avec l'âge; son penchant pour les hauts postes étaient entièrement passé; son goût pour la retraite avait augmenté : il ne songeait plus qu'à mourir en paix. C'est dans ces dispositious qu'il expira le 12 juillet 1536, à la suite d'une longue et cruelle dyssenterie.

Érasme est l'un des plus nobles caractères que nous offre la Renaissance. Le spectacle de cette vie toute dévouée au culte du vrai et du beau est imposant, même après les grandes renommées du dix-septième et du dix-huitième siècles. Il est à croire que si, au lieu d'écrire dans une langue morte, il eût écrit dans une des langues vulgaires, son nom serait prononcé aussi souvent que ceux de quelques autres auteurs contemporains qui ont

bien moins de titres à l'estime et à l'admiration de la postérité. Si l'on voulait résumer en quelques mots ses vastes travaux, on pourrait dire qu'il a rendu l'érudition non-seulement agréable, mais utile, qu'il a cherché à faire du christianisme une religion toute rationnelle, toute pratique, toute fraternelle ; enfin qu'il a créé cette belle expression qui ferait horreur aux modernes intolérants, *la philosophie de l'Évangile.*

PIERRE ARÉTIN.

Il y a dans l'histoire des nations certains noms tristement célèbres qu'adore le vulgaire, que méprise le sage et qu'il voudrait effacer, ceux des conquérants qui ont ravagé la terre, les Alexandre, les Attila, ou ceux des tyrans et des usurpateurs qui ont aboli les droits et les libertés des peuples, les César, les Cromwell. Il y a également dans l'histoire littéraire des noms qu'on effacerait volontiers, ceux des écrivains qui ont employé leur génie à flatter le crime, à noircir le mérite, à corrompre la morale. Tel fut, au seizième siècle, cet Arétin, dont l'existence a été un malheur pour les lettres, et la célébrité un opprobre pour ses contemporains. Si les hommes étaient convenus de laisser dans l'oubli, ou au moins de dédaigner le talent sans la vertu et la probité, le satirique italien eût été le premier que nous eussions

ait disparaître de cette galerie des bâtards illustres.
Pierre Arétin naquit à Arezzo, vers l'année 1491, l'un gentilhomme de cette ville, nommé Louis Bacci. Sa verve railleuse et mordante s'exerça d'abord par un sonnet contre les indulgences. Bien d'autres poètes italiens de cette époque attaquèrent cet abus qui allait détacher de l'avide cour de Rome une si grande partie de l'Europe. Il tourna ensuite sa plume contre les vices et les débauches du clergé séculier et régulier, contre les vices des princes et des grands seigneurs. Mais ce rôle qui, dans des temps aussi corrompus, n'eût pas demandé moins qu'un Tacite ou un Juvénal, fut rempli par un bouffon odieux, par un lâche cynique, toujours prêt du fond de son tonneau à mordre ou à lécher la main des passants, selon qu'ils lui jetaient ou lui refusaient quelque aliment.

Et pourtant quel emploi sublime pour un écrivain ami de la vérité que celui de dénoncer à l'indignation du monde entier ces deux monarques insensés, François Ier et Charles-Quint, qui, dans leur fureur de s'agrandir, mettaient alors l'Europe en feu et préparaient la ruine de leurs propres États! Que de ridicule il eût pu jeter sur leurs prétentions extravagantes! Mais il préféra se mettre aux gages de l'un et de l'autre, et se faire payer chèrement, tantôt ses éloges, tantôt son silence, tantôt ses injures. A son retour d'Afrique, Charles-Quint, pour l'engager à se taire, lui envoya une chaîne d'or de la valeur de cent ducats : « Voilà, dit l'Arétin, un bien petit don pour une si grande sottise. » A un officier de François Ier, qui l'exhortait à partager également son encens entre les princes, il répondait : « François Ier fut longtemps l'idole de mon cœur ; mais

le feu qui brûlait sur son autel s'est éteint faute d'aliment. Mes écrits ont annoncé ses vertus à toute la terre; mais je ne vis pas de fumée, et Sa Majesté n'a pas daigné s'informer si je mange. » Il répondait à un autre émissaire de la cour de France qui venait de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence ; j'ai usé mes forces à demander, il ne m'en reste plus pour remercier. »

Quelle mission non moins grande que celle d'avertir la papauté qui, dans les siècles précédents, avait souvent défendu les peuples contre les brigandages et la tyrannie des princes, et qui ne s'occupait plus alors qu'à les dépouiller, qu'à les pressurer ! Mais le satirique ne se proposa point d'autre but que de mettre à contribution les papes comme il y avait mis les rois. Il se plaint, dans une de ses lettres, de ce que la cour de Rome avait laissé sa plume sans récompense et ne lui avait accordé que de vains honneurs : « Le Saint-Père, dit-il, me donne l'accolade ; mais ses baisers ne sont pas des lettres de change. »

S'il eut pour tributaires un grand nombre de princes, soit étrangers, soit nationaux, il en trouva quelques autres qui lui firent expier chèrement ses attaques et le payèrent en autre monnaie. Plusieurs fois il faillit expirer sous le bâton.

Rien n'égala son cynisme et sa cupidité, si ce n'est sa vanité et son outrecuidance : il était sans doute persuadé que le moyen le plus sûr d'en imposer à la multitude est de se vanter à outrance. A l'entendre, ses libelles faisaient plus de bien au monde que tous les sermons. Il fit courir une médaille où son buste était gravé d'un côté avec ces mots : *Il divino Aretino ;* de l'autre on le voyait sur un trône, recevant les envoyés des princes.

« Un si grand nombre de gens, écrit-il quelque part, viennent me rompre la tête, que les marches de mon escalier se cavent sous leurs pieds comme les pavés du Capitole se cavaient sous les roues des chars de triomphe. Les Turcs et les Juifs, les Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols assiégent continuellement ma porte ; jugez du nombre de nos Italiens ! Je suis assailli de gens de guerre, de prêtres et de moines. Je suis devenu l'oracle de la vérité, et vous avez raison de m'appeler le *secrétaire du monde.* » Sa vanité n'était pas moins flattée d'un titre que lui donnaient ses compatriotes, celui de *fléau des princes.*

Il y aurait une curieuse étude à faire sur l'Arétin considéré comme l'un des organes de l'opinion publique au seizième siècle. Quelque impure que fût sa voix, elle fut cependant écoutée avec enthousiasme. Tous les écrits du temps l'attestent. Mais cet écrivain nous inspire une telle répulsion que nous ne saurions entreprendre une tâche pareille ; nous ne pouvons consacrer de longues pages à l'homme qui a le plus déshonoré la noble profession des lettres.

Il y a pourtant quelque chose de plus infâme dans la vie de l'Arétin ; il a laissé après lui un livre obscène *de omnibus Veneris schematibus*, où sont dévoilées les turpitudes de la dépravation la plus outrée, où se trouve tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable ; un livre qui n'a eu son pendant que trois siècles plus tard, à une époque aussi corrompue, celle du Directoire. Bien des gens ne connaissent aujourd'hui le nom de l'Arétin que par cette immonde production qui n'en a pas moins fait les délices de certains princes de l'église romaine.

Un autre ouvrage de ce satirique, les *Ragionamenti*, fut également recherché, quoiqu'il n'eût pas été, comme le précédent, orné des dessins de Jules Romain. Il se compose de trois parties, dont la première traite des désordres des femmes mariées, des nonnes et des filles de joie ; la seconde est l'esprit et l'histoire du putanisme. La dernière traite de la cour et du jeu de cartes, et peut à toute force se lire. Quelques autres écrits sur les courtisanes méritent justement à l'Arétin le titre de *pornographe* de l'Italie.

Mais ce qui surprendra plus nos lecteurs que tout ce que nous avons dit de lui, c'est qu'il fut en même temps un écrivain ascétique; c'est qu'il composa des livres de piété dont la dédicace, dont le débit lui rapportèrent tout autant que ses libelles et ses obscénités. Il faut dire aussi que ces œuvres ne convenaient guère à la nature de son talent; car ses vies de Jésus-Christ, de la Vierge, de saint Thomas d'Aquin, ses paraphrases de la Genèse et des Psaumes de la Pénitence, sont la chose du monde la plus pitoyable soit pour la pensée, soit pour l'expression.

Quelle opinion faut-il se faire de l'Arétin sous le rapport du style? Celui d'un artiste quelquefois ingénieux, facile, plein de saillies et de traits plaisants, mais le plus souvent affecté, incorrect, chargé, abondant en mauvaises plaisanteries et en pointes ridicules. Rien de plus inégal que cet auteur, comme aussi rien de plus creux et de plus vide. L'on ne s'étonne plus en le lisant, que d'un si grand nombre de productions, il ne reste guère que les titres. Le scandale, la malignité ont été les véritables causes de leur succès prodigieux.

Quelques biographes prétendent que l'Arétin fut pen-

du; d'autres, que des discours obscènes le firent tant rire qu'il se renversa de sa chaise et qu'il mourut sur l'heure. C'était finir comme il avait vécu.

CLÉMENT VII.

La maison des Médicis, si fertile en habiles politiques et en valeureux guerriers, a eu la gloire de fournir à l'Église des prélats éclairés et surtout deux des pontifes les plus remarquables qui se soient assis dans la chaire de Saint-Pierre. Le premier est Léon X, sous lequel les arts et les lettres ont jeté un éclat si vif en Italie. Sa biographie ne nous regarde point; mais nous allons retracer celle du second, Clément VII, parce qu'il est un des nombreux rejetons illégitimes sortis de cette famille.

C'est de Julien de Médicis, lequel fut tué à Florence dans la conjuration des Pazzi, que naquit, en 1478, celui qui devait occuper le trône pontifical après la mort d'Adrien VI. Jules de Médicis, c'était son nom, reçut de Laurent, son oncle, une éducation fort soignée. A peine sorti de l'enfance, il fut fait chevalier de Rhodes et grand-prieur de Capoue. Léon X, son cousin, lui trouvant les dispositions les plus heureuses, voulut qu'il entrât dans l'état ecclésiastique, prenant en quelque sorte l'engagement de l'avancer dans les ordres. Celui-ci se montra

digne d'une pareille protection. Léon X, avant de lui conférer de hautes dignités, le déclara légitime et le nomma ensuite archevêque de Florence. Peu de temps après, il le créa cardinal et de plus le fit chancelier de l'Église romaine. L'influence de Jules de Médicis était fort considérable à l'époque de la mort de Léon X; elle s'accrut encore sous Adrien VI : ce dernier lui accorda toute sa confiance, et lui laissa entièrement le soin des affaires. Adrien mourut; Jules de Médicis fut élu pape sous le nom de Clément VII.

Rome était alors divisée par deux factions puissantes, celle du nouveau pontife et celle des Colonne, laquelle suscita les plus grands embarras. Dans ce même temps, Charles-Quint faisait trembler l'Italie. Sans consulter quel ennemi il allait se jeter sur les bras, Clément VII se ligue contre lui avec la république de Venise. Il faut dire cependant qu'il comptait sur les secours de l'Angleterre et de la France : ces secours promis n'arrivèrent pas; Venise et le pape, se sentant trop faibles, conclurent une trève avec l'empereur. Le connétable de Bourbon, commandant les armées de l'empereur, ne tenant aucun compte de la convention conclue tout récemment, vint assiéger Rome. Ce prince fut tué dans un assaut. Bientôt il ne resta plus au pape que le château Saint-Ange, où il fut pressé vivement. Lorsque Charles-Quint reçut la nouvelle des extrémités où se trouvait le Saint-Père, il était à Valladolid, au milieu des réjouissances pour la naissance de son fils Philippe II : tout à coup il affecta la plus vive tristesse; il prit même le deuil. Malgré ces apparences hypocrites il n'envoya pas moins l'ordre de continuer le siége. Au bout de six mois, Clément VII député au général de

l'empereur; le prince d'Orange, successeur du connétable de Bourbon, proposa aux envoyés du pape les conditions les plus dures. Plutôt que de les accepter, Clément VII préféra prolonger sa résistance. Cependant le clergé espagnol faisait à l'empereur les remontrances les plus pressantes : Charles se contentait de répondre qu'il souhaitait plus qu'eux la liberté du pape et il envoyait de nouveaux ordres. Enfin, voyant ses défenseurs décimés par une faim cruelle et par une épidémie aussi meurtrière, Clément VII se soumit aux conditions imposées. Malgré la capitulation, il n'en fut pas moins retenu prisonnier. Ce ne fut qu'après avoir donné des otages et des places de sûreté, qu'il obtint son élargissement. Cinq cardinaux, qui étaient demeurés comme garants du traité, se lassèrent d'une détention trop rigoureuse et s'enfuirent par une cheminée. Le pape, observé de trop près, quoique libre en apparence, se réconcilie avec le cardinal Colonne. Celui-ci lui fournit les moyens de se sauver à Orviète, déguisé en mendiant.

Clément VII était enfin sorti des mains de son ennemi, mais il n'avait pas laissé dans sa prison cette inflexibilité qui faisait le fond de son caractère. Henri VIII, roi d'Angleterre, sollicitait en cour papale une autorisation pour se marier avec Catherine d'Aragon : Clément VII ne voulut entendre à rien. Henri VIII, ayant passé outre et célébré son mariage, le pape lança contre le monarque une bulle d'excommunication qui n'eut d'autre effet que de séparer l'Angleterre du Saint-Siége. Ainsi c'était sous un autre pontife de la famille des Médicis qu'une autre contrée rompait ses liens avec la papauté.

Au bout de quelque temps, le pape, oubliant les cruels

procédés de Charles-Quint, se réconcilia avec ce prince et le couronna empereur à Bologne. L'année précédente il avait eu une entrevue avec François Ier à Marseille. Catherine de Médicis, sa nièce, avait épousé dans cette ville le deuxième fils du roi, depuis Henri II. Ce pontife termina sa carrière à Rome au mois de septembre 1534. La bibliothèque du Vatican fut considérablement enrichie par ses ordres. Au moment de sa mort, il avait formé le projet de réformer les mœurs dans l'Italie et à Rome, et principalement dans le clergé.

ALEXANDRE DE MÉDICIS.

Quel étrange spectacle nous offre l'histoire des races royales, des familles souveraines ! A l'origine, on aperçoit ordinairement un simple soldat, d'autres fois un humble artisan, un modeste commerçant qui ne se font remarquer entre leurs compagnons ou leurs concitoyens que par une bravoure plus brillante, des services plus éclatants, des talents plus distingués, un crédit plus étendu. Ils exercent sur le peuple dont ils sont sortis une influence réelle, mais toute morale ; ils semblent en un mot n'être que les premiers entre leurs pareils. Peu à peu cette familiarité cesse, cette égalité disparaît, ou du moins s'affaiblit. Les fils de ces hommes nou-

veaux se séparent du peuple, en confessant toutefois qu'ils tirent de lui leur origine. A la troisième génération, nous ne reconnaissons plus les petits-fils du guerrier ou de l'artisan. Ces rejetons superbes prennent le plus grand soin de dérober à tous les yeux les commencements obscurs de leur race ; à chaque nouvelle génération, ce sont des prétentions croissantes. Les honneurs, les dignités, les hauts commandements, les suprêmes magistratures ne sont plus revendiqués qu'en vertu d'un prétendu droit de naissance. C'est surtout dans les républiques que l'on peut observer ce progrès de certaines familles ; mais entre autres, les annales florentines rendent cette vérité sensible par l'agrandissement successif de la race des Médicis.

Quoiqu'il en soit, il faut convenir qu'il n'en est aucune autre qui ait plus contribué au développement des lettres et des arts ainsi qu'au mouvement de la civilisation. C'est à peine si elle compte deux siècles d'existence ; mais que de grandes choses accomplies dans ce court espace de temps ! Combien d'hommes remarquables en tous genres ! des papes et des cardinaux, des guerriers, des diplomates, des savants et des artistes. Nous n'avons point ici à retracer son histoire ; nous ne nous proposons que d'écrire la vie d'un de ses membres par lequel commença la décadence des institutions libres d'une puissante république.

Alexandre de Médicis, tyran de Florence, était, selon les uns, fils naturel de Laurent, duc d'Urbin, et d'une esclave moresque ; selon les autres, du cardinal Jules de Médicis, qui plus tard devint pape sous le nom de Clément VII. Les soins que le pontife donna à l'éducation du jeune Alexandre, la préférence qu'il lui marqua

en toute occasion, pourraient servir à confirmer cette dernière paternité. Après la mort de Laurent II de Médicis, les Florentins s'étaient remis en possession de leur liberté, et ils avaient donné une forme nouvelle à leur gouvernement. Toutefois l'État ne tarda pas à être troublé par les brigues et les jalousies des familles rivales. Clément VII, irrité contre les Florentins, signa, en 1529, une ligue avec Charles-Quint, en vertu de laquelle les Médicis devaient être rétablis dans leurs anciens honneurs et prérogatives : il fut également convenu par le même traité qu'Alexandre serait reconnu pour chef de la famille et de la république, et qu'il épouserait Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur. Philibert, prince d'Orange, que Charles-Quint et Clément VII avaient chargé du soin de rétablir les Médicis à Florence, se présenta devant cette ville à la tête d'une armée composée de dix-huit mille hommes italiens, allemands et espagnols. Le siége dura neuf mois; les Florentins se défendirent avec un courage étonnant: ils furent cependant forcés de se rendre à Ferdinand de Gonzague, successeur de Philibert, lequel avait été tué dans un combat livré quelques jours auparavant. C'est vers le milieu d'août 1530, que la ville ouvrit ses portes au général de l'empereur. Quelques mois après, une nouvelle constitution où les anciens droits et priviléges étaient garantis, fut octroyée aux Florentins. Alexandre, que le pape avait récemment décoré du titre de duc de Città de Penna, fut déclaré chef et prévôt de la république; dignités qui devaient passer dans sa famille par ordre de primogéniture. Mais, au mépris des engagements solennels du jeune prince et du pape, l'ancien gouvernement fut aboli par de prétendus représentants

des Florentins eux-mêmes : Alexandre se fit déclarer doge ou duc de la république.

A compter de ce jour, Florence fut en proie à la plus cruelle oppression : Alexandre désarma le peuple et éleva une forteresse pour contenir la ville. Dès lors ce ne fut plus qu'un enchaînement de condamnations, de proscriptions, de confiscations. Clément VII mourut en 1534 : privé des conseils et de l'appui de ce pontife, redoutant plus que jamais les ennemis qu'il s'était faits par sa cruauté, Alexandre ne mit plus de bornes à ses défiances ni à ses soupçons. Il redoutait principalement le cardinal Hippolyte, son parent, avec lequel il avait été élevé : il se défit de lui par le poison. On croit aussi qu'il fit empoisonner sa mère, afin de n'avoir plus un témoin de son obscure naissance. A la cruauté, il joignait encore l'incontinence : il souilla la couche des plus illustres Florentins.

Il restait encore à Florence d'autres Médicis : l'un d'eux, à cause de sa petite taille, avait reçu le surnom de *Lorenzino*. Nourri des souvenirs de l'antiquité, pénétré de l'admiration la plus vive pour les héros d'Athènes et de Rome, plein de la lecture des poètes, des historiens et des philosophes, il avait conçu pour la tyrannie la haine la plus profonde : toute son âme s'était remplie de la pensée de rendre à Florence la liberté républicaine. Ce nouveau Brutus déguise son aversion pour le duc ; il feint de partager ses goûts pour la débauche et le libertinage, et il est bientôt admis par Alexandre dans la familiarité la plus étroite. Sans s'ouvrir à personne sur son projet, il invite un jour le duc à se rendre chez lui en l'assurant qu'il y rencontrerait une femme dont il était épris : le duc vient au rendez-vous, et en atten-

dant sa maîtresse, il se jette sur un lit et s'endort. Lorenzino était sorti un instant sous prétexte d'aller appeler la dame : un domestique qu'il avait préparé pour un assassinat, sans lui dire le nom de la victime, était placé aux écoutes. Lorenzino rentre et plonge son épée dans la poitrine du duc endormi. Celui-ci se réveille subitement et se débat avec son meurtrier auquel il mord violemment le pouce; le domestique accourt et coupe la gorge au duc qu'il ne reconnaît qu'après l'avoir tué.

Aussitôt Lorenzino s'échappe de Florence et part en toute hâte pour Bologne, et de là pour Venise. Dans ces deux villes se trouvaient un grand nombre d'exilés auxquels Lorenzino apprend la mort du tyran. Les émigrés ne voulurent point ajouter foi à cet évènement, et ils laissèrent perdre un temps si précieux en de pareilles occasions. Peu après, ils n'étaient plus en état d'agir; car le cardinal Cibo, conseiller d'Alexandre, avait d'abord caché la mort du tyran et pris ensuite ses mesures pour substituer Cosme de Médicis au doge assassiné. La mort d'Alexandre ne rendit pas plus la liberté à la république Florentine, que la mort de César n'avait rétabli la république romaine. Florence passa sous la domination d'un prince d'un caractère sévère, profond et dissimulé, qui semblait appartenir à l'Espagne plutôt qu'à l'Italie, ainsi que l'a dit justement un savant biographe de la famille des Médicis. Cosme Ier étouffa jusqu'aux derniers restes de la liberté Florentine.

PIZARRE.

Au-dessus des hardis navigateurs, qui, dans la seconde moitié du quinzième siècle, ont ouvert à l'industrie européenne des contrées immenses inconnues auparavant, l'histoire a placé injustement les noms de ces conquérants altiers qui presque dans le même temps ont soumis par la violence ou la perfidie, et ravagé le plus souvent avec le fer et la flamme de vastes pays habités par des hommes simples, inoffensifs. Toutefois il faut excepter du nombre de ces guerriers avides et féroces le brillant aventurier qui fait le sujet de cet article.

Pizarre était le fils naturel d'un gentilhomme dont il prit le nom : il naquit en 1475 à Truxillo dans l'Estramadure. Le futur conquérant du Pérou commença par garder les pourceaux dans une métairie de son père. Un jour qu'il avait égaré un de ces animaux, il n'osa rentrer à la maison dans la crainte d'être grondé et même d'être battu : il s'enfuit et, ainsi que la plupart des gens sans aveu qui ne trouvaient pas de quoi vivre dans leur patrie, il prit aussitôt la résolution de s'embarquer pour les Indes Occidentales.

Une fois débarqué dans les colonies Espagnoles, le jeune homme s'engagea sur la flotte commandée par Nugnez de Balbao : il se distingua dans l'expédition qui eut pour résultat la découverte de la mer du Sud ; mais il était trop actif et trop entreprenant pour rester long-

temps sous les ordres d'un autre. Il conçut le projet de pénétrer dans le Pérou et de le soumettre à la domination espagnole. Plein de cette idée, il ne rêve plus qu'aux moyens de l'exécuter : il manquait d'hommes e d'argent; il s'associe Diégo d'Almagro, dont la naissance n'était pas moins obscure que la sienne, et dont les talents pouvaient lui être utiles. Ces deux hommes partirent de Panama le 14 septembre 1524, avec un simple vaisseau et un petit nombre de compagnons. Ils découvrent les côtes de l'empire du Pérou; mais Pizarre n'avait rempli que la moitié de sa tâche. Au moment où il voulut poursuivre plus avant sa grande entreprise, il vit avec chagrin les fièvres sévir sur son équipage et, pour comble de douleur, il reçut du gouvernement Espagnol l'ordre de renoncer à son expédition hasardeuse. Quoique abandonné des siens, il refuse d'obéir à une injonction qui lui semble n'avoir d'autre effet que de le priver de sa gloire, et il reste dans une île déserte avec treize de ses compagnons. Là, il attend le moment où il pourra rassembler une troupe courageuse et fidèle. Un petit navire lui est expédié; il se dirige alors vers le Sud; il reconnaît une autre côte du Pérou. En 1526, il aborda à Tumbez et rentra à Panama avec beaucoup d'or.

Persuadé qu'avec un plus grand nombre d'hommes et de vaisseaux, il rapportera des richesses bien plus considérables, il tâche de gagner le gouverneur; mais celui-ci, jaloux de Pizarre, lui refuse les secours qu'il demandait. Notre aventurier, ne perdant pas courage, s'embarque pour l'Espagne. Il parvient à obtenir une audience de Charles-Quint, parle avec confiance au monarque et lui expose ses projets. Charles-Quint le nomme gouverneur de tout le pays qu'il pourrait dé-

couvrir. On lui fournit trois vaisseaux, cent quarante fantassins et trente-six cavaliers.

Pizarre met à la voile au mois de février 1531 ; il débarque à Puna dont il prend possession au nom du roi d'Espagne. Cette île devait lui être du plus grand secours pour la conquête du Pérou. A la différence des chefs militaires qui l'avaient précédé en Amérique, il traita les Indiens avec douceur et se créa parmi eux un parti puissant. L'empire du Pérou était alors en proie à la guerre civile : deux princes, Huascar et Atahualpa, se disputaient le trône et ne songeaient pas à quel ennemi ils allaient avoir à faire. Les Espagnols venaient de former un établissement sur la côte : Huascar sollicite leur alliance et leur demande des secours contre son compétiteur. Avec une faible poignée d'hommes, Pizarre se dirige vers le centre du Pérou. Une grande bataille remportée par Atahualpa le mettait en possession du trône quand les Espagnols se présentent. Les Indiens les regardent comme des êtres extraordinaires et leur offrent presque des honneurs divins. Le nouvel empereur consent à recevoir Pizarre comme ambassadeur du roi d'Espagne, et paraît disposé à accepter les conditions qu'on lui offre; mais les Espagnols, qui sentaient leur supériorité et qui méprisaient leurs faibles ennemis, préférèrent agir en maîtres plutôt qu'en arbitres. Ils massacrent les gardes d'Atahualpa et enlèvent l'empereur qu'ils gardent dans leur camp. Quelques jours après, sur un faux avis d'Almagro, Pizarre fait condamner l'empereur à mort sous prétexte d'ordres secrets que celui-ci avait donnés pour le massacre des Espagnols. Cette cruauté était éloignée du caractère de Pizarre, et tout prouve qu'on ne saurait en charger sa

mémoire. Après l'exécution de l'Inca, le Pérou fut plus que jamais déchiré par la guerre civile : l'anarchie fut le plus grand auxiliaire que trouvèrent les Espagnols pour le soumettre en entier.

C'est à l'aide de la fraude et de la violence que le chef espagnol avait réduit cette contrée; mais une fois affermi dans sa conquête il n'eut d'autre pensée que de la gouverner avec sagesse et modération. En 1535 il jeta les fondements de Lima. Une expédition entreprise par Almagro contre le Chili réduit considérablement les forces espagnoles. Des masses d'Indiens attaquent Pizarre dans Lima; à peu près dans le même temps, ses frères, qu'il avait appelés d'Espagne, étaient investis dans Cuzco. Son audace et son activité suffirent à tout : il sortit triomphant d'une pareille lutte. A peine avait-il surmonté ces obstacles, que le retour et les prétentions d'Almagro vinrent tout mettre en question. Les deux partis se combattirent avec acharnement. Pizarre resta vainqueur; mais lui et encore plus les siens déshonorèrent leur triomphe par l'affreuse oppression qu'ils exercèrent sur les partisans d'Almagro. Ainsi qu'il l'avait promis, Charles-Quint récompensa Pizarre par le gouvernement général du Pérou ; il le décora en outre de l'ordre de Saint-Jacques et lui fit don du marquisat de Las Charcas.

Se croyant à jamais débarrassé d'un parti redoutable, Pizarre reprit ses projets pacifiques et administratifs : il partagea le Pérou en districts, établit des tribunaux et régularisa la perception des impôts et l'exploitation des mines. Les Indiens trouvèrent en lui un protecteur même contre les Espagnols. Entièrement occupé à bâtir des villes, à fonder des colonies, à introduire les

arts et les manufactures d'Europe, il se fût sans doute longtemps maintenu dans son gouvernement ; mais le soin constant qu'il mit à placer dans les principaux emplois ses frères et ses amis, l'exclusion rigoureuse qu'il donna à tous les partisans d'Almagro lui créèrent des ennemis acharnés. Une conspiration se forma contre lui : les amis d'Almagro jurèrent de venger leur chef. Le 19 juin 1541, ces hommes déterminés forcèrent, en plein jour, le palais de Pizarre à Lima et le tuèrent à coups d'épée.

Ainsi périt, dans une simple échauffourée, cet homme qui avait dissipé les innombrables forces des Indiens et contraint jusques alors d'obéir à ses ordres ses fiers compatriotes encore plus redoutables. Tous les historiens du temps s'accordent sur les qualités de ce conquérant qui ne savait pas même lire, mais que la nature avait doué d'un jugement exquis, d'une sagacité peu commune et d'une merveilleuse aptitude pour la guerre et pour les affaires. Sobre, courageux, infatigable, il suivait ses plans avec une constance étonnante. On ne peut lui reprocher d'autres défauts que sa passion pour le vin et les femmes. Il a mérité cette louange singulière, qu'entre les conquérants du nouveau monde il ne fut point dévastateur, et cet autre éloge encore plus rare, qu'entre ses avides compatriotes il ne fut jamais cupide et qu'il fut trouvé pauvre après sa mort.

MATHIEU GIBERTI.

A côté des existences si tumultueuses, si inquiètes, si criminelles du seizième siècle, la vie simple, calme, innocente d'un pieux et modeste évêque ne peut que former le contraste le plus tranché, ajoutons même, le plus touchant et le plus agréable, du moins aux yeux des lecteurs qui ne se laissent point séduire par les fausses apparences de la puissance et de la grandeur.

Jean-Mathieu Giberti, fils naturel de Franco Giberti, noble Génois commandant les galères du pape, naquit à Palerme en 1495. Les maîtres qui eurent le soin de son éducation la dirigèrent de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans, leur élève possédait parfaitement les langues anciennes. Le jeune homme fut ensuite envoyé aux écoles les plus renommées ; il y fit de grands progrès dans les mathématiques, la jurisprudence et la théologie. La douceur de ses mœurs, son aimable simplicité, sa piété sincère, sa modestie véritable lui firent des amis de ses maîtres et de ses condisciples. Les brillants succès qu'il avait obtenus faisaient concevoir à son père les plus hautes espérances ; celui-ci rêvait pour son fils les dignités les plus éclatantes ; aussi, fut-il extrêmement étonné quand Giberti lui apprit qu'il voulait ensevelir sa vie dans la retraite. Sans combattre directement les inclinations du jeune homme, il lui conseilla de chercher un puissant protecteur ; Mathieu Giberti s'attacha

au cardinal Jules de Médicis qui le choisit pour son secrétaire. Lorsque ce cardinal fut devenu pape sous le nom de Clément VII, il confia à Giberti les affaires les plus importantes. D'après les conseils de son secrétaire, le pape tenta de rétablir l'unité de l'Église, et, chose non moins difficile, il se proposa de mettre la concorde entre les princes chrétiens. Giberti fut chargé dans ce double but d'entamer des négociations avec l'Angleterre et la France. Les esprits étaient trop agités dans toute l'Europe pour qu'un tel projet fût couronné de succès.

Lorsque Rome eut été prise et saccagée par les troupes du connétable de Bourbon, Giberti fut l'un des otages que le pape fournit pour sa rançon. Ce prêtre était tellement estimé par tous les partis, que le cardinal Colonne obtint qu'il fût mis en liberté. Giberti saisit avidement cette occasion de quitter les affaires et de rentrer dans la retraite qu'il avait toujours ambitionnée. Il se retira à Vérone, dont le pape l'avait nommé évêque quelques années auparavant. Son administration épiscopale fut signalée par les plus utiles règlements. Une sage discipline succéda aux désordres et à l'incurie ; les bonnes mœurs prirent la place de la licence et du dérèglement ; les fonctions curiales ne furent plus remplies par des prêtres ignorants, décrédités par leur inconduite ou leurs excès. Avant lui on voyait continuellement des fraudes pieuses, il les fit disparaître. Malgré les cris du fanatisme, il déclara la guerre aux superstitions. Par ses soins furent établies des écoles où l'on donnait au peuple une solide instruction. Les pauvres valides eurent du travail ; ceux qui étaient hors d'état de travailler furent recueillis dans des hôpitaux. Toutes ces réformes s'accomplissaient avec la plus inébranlable

fermeté. Mais de tous côtés s'élevaient des ennemis qui se recrutaient parmi cette foule d'hommes qui vivaient des abus; plusieurs fois les jours du prélat furent menacés. Le pape l'engagea à revenir à Rome, Giberti ne voulut point abandonner son diocèse; et il parvint en effet à s'y maintenir. Le pape Paul III, qui connaissait le mérite de l'évêque de Vérone, lui offrit des postes brillants afin de l'attirer auprès de lui : Giberti refusait toujours; il céda à la fin, mais il n'accepta point d'autre poste que celui de dataire qu'il avait occupé antérieurement. Quand la cour de Rome réunit l'Assemblée sous le nom de Concile de Trente, Giberti fut l'un des prélats chargés de rédiger les propositions sur lesquelles le concile devait se prononcer.

Quels que fussent les services qu'il eût rendus à l'Église, il ne voulut point d'autre récompense que la permission de rentrer dans son diocèse. Il vécut quelques années encore, tantôt mettant à exécution ses pieux desseins pour la complète réformation des mœurs et de la discipline, tantôt se livrant aux lettres dans les intervalles que lui laissait son ministère. Il avait appelé auprès de lui d'habiles érudits et les encourageait dans leurs travaux. Anciennement il avait établi à Rome une académie pour favoriser les langues grecque et latine. Une belle collection des ouvrages des Pères grecs fut imprimée à ses frais dans son palais épiscopal, et parut sous ses auspices. Il passait lui-même pour un bon poète latin. Il était lié particulièrement avec Vida, Bembo, Sadolet, Jean de la Casa et autres écrivains illustres. Giberti mourut à Vérone, le 30 décembre 1543. On lui fit de splendides obsèques. Il avait laissé aux pauvres presque toute sa fortune. La mémoire de Gi-

berti se conserva pendant longtemps parmi le clergé d'Italie. C'est des admirables règlements de ce prélat que saint Charles Borromée a imité les siens.

ÉTIENNE GARDINER.

Que de fois la satire s'est exercée de notre temps sur ces personnages, véritables caméléons politiques, qui dans tous les changements de régime se retrouvent en place, ou qui, prévoyant longtemps à l'avance la chûte des pouvoirs qu'ils servaient, se tournent si adroitement du côté des victorieux, que personne ne saurait dire au juste l'heure de leur changement ou de leur évolution! Ces personnages se rencontrent à toutes les époques très-agitées et fertiles en bouleversements sociaux. Le seizième siècle nous présente un aussi grand nombre de ces protées que le dix-neuvième. On les reconnaît facilement, quoique sous d'autres costumes et sous des formes différentes. Il me semble qu'on peut ranger dans cette classe d'hommes, qu'on appelle les habiles, le chancelier Gardiner, ministre d'ailleurs remarquable à beaucoup de titres.

C'est vers l'année 1483 que naquit à Saint-Edmond-Bury, dans le comté de Suffolk, Etienne Gardiner, évêque de Winchester et grand-chancelier d'Angleterre. Il était fils naturel de Lionel Woodvill, évêque de Salis-

bury, beau-frère du roi Edouard IV. Ce prélat, pour cacher son commerce, fit épouser sa concubine à un de ses derniers domestiques. Gardiner porta toujours depuis le nom du mari de sa mère. Dès l'âge le plus tendre il montra dans ses classes une facilité étonnante. Elevé à l'université de Cambridge, il apprit en peu de temps les langues anciennes; il parlait et écrivait en latin comme si cette langue eût été la sienne. Son habileté dans l'un et l'autre droit n'était pas moins singulière; ses succès dans ses études lui valurent la protection du duc de Norfolk, secrétaire d'état; et cette protection lui valut l'emploi de secrétaire du cardinal Wolsey. Peu de temps après son entrée dans cette place, le cardinal, qui découvrait tous les jours en lui de nouveaux talents, se plaisait à lui confier la rédaction des mémoires et des projets les plus importants. Un jour qu'il rédigeait, d'après les ordres de son maître, le plan d'un traité qui devait changer le système politique de l'Europe, Henri VIII entra dans le cabinet où Gardiner travaillait; le roi, étonné de la profonde application du secrétaire, voulut connaître le sujet qui l'occupait de la sorte, il jeta les yeux sur le mémoire, et il en fut tellement satisfait qu'il résolut d'employer Gardiner dans les affaires les plus délicates. Dès ce moment il le traita avec une entière confiance dont il n'eut pas à se repentir dans la suite, malgré les nuages qui s'élevèrent entre lui et son ministre.

C'est particulièrement dans les négociations à l'occasion du divorce, que Gardiner servit le monarque avec le plus de zèle. Envoyé, en 1528, à Rome en qualité de commissaire, il eut l'adresse de faire donner de plus *amples* pouvoirs au cardinal Campège fort bien disposé

pour le roi, et en outre de lui faire adjoindre le cardinal Wolsey. La manière dont il s'acquitta de cette mission lui mérita les remerciments du roi et d'Anne de Boulen. Gardiner resta encore à Rome. Pendant une maladie momentanée de Clément VII, il ménagea si bien l'esprit des cardinaux, que presque tous les suffrages paraissaient acquis au cardinal Wolsey, en cas de vacance du saint-siége. La négociation eut un plein succès; à son retour en Angleterre, Gardiner fut nommé secrétaire d'État, membre du conseil privé, et eut une influence décisive dans toutes les affaires. En 1531, il fut nommé évêque de Winchester. Les docteurs de l'université de Cambridge se prononcèrent pour le divorce de Henri VIII. Gardiner eut une grande part à cette résolution, qu'il décida non moins par ses promesses et par ses dons que par ses discours insinuants. Il concourut avec Crammer à la sentence qui prononça la séparation, et il se rendit à Marseille pour en poursuivre la ratification auprès du pape. Le pontife et le roi de France avaient alors une entrevue dans cette ville, lorsque Henri VIII prit le parti violent de rompre avec la cour de Rome et de se déclarer chef suprême de l'Église anglicane; Gardiner fut chargé par l'assemblée du clergé de 1532, de rédiger l'adresse au roi : il l'écrivit en termes conçus de telle façon que la suprématie royale était réduite aux choses purement temporelles. Henri VIII fut violemment irrité contre Gardiner à la lecture de cette adresse. Mais une justification ou plutôt une apologie de sa conduite que celui-ci fit paraître, presque dans le même temps, indisposa bien davantage le monarque. Se voyant à la veille d'être complétement en disgrâce à la cour, Gardiner s'empressa de changer

de langage et il rentra en faveur. Le prélat courtisan fit entièrement le sacrifice de ses principes à mesure que les démélés de Henri VIII avec la cour de Rome s'envenimèrent. Il se rangea enfin du parti des défenseurs de la suprématie royale. D'antagoniste déclaré, il en devint le soutien le plus ardent. Un petit traité latin qu'il publia en 1534 fut consacré à la défense de la nouvelle prérogative du roi : et il faut remarquer que deux années à peine le séparaient de ses doctrines contraires.

A cette époque, il fut envoyé ambassadeur en France. Pendant longues années il conserva la confiance et l'affection de son maître : il faut dire aussi qu'il savait merveilleusement se plier à toutes les fantaisies et à tous les caprices de ce tyran. Catherine Howard ayant été mise en jugement, il prit part aux procédures contre elle, quoiqu'il fût lié avec la famille de cette reine. Il entra aussi dans les persécutions qui eurent lieu contre les catholiques. Cependant l'attachement qu'il conservait pour les dogmes de l'Église, lui avait fait de nombreux ennemis parmi les protestants : le nombre de ses ennemis s'accrut bien davantage quand on vit avec quelle sévérité il faisait exécuter les mesures rigoureuses du roi contre ceux qui prêchaient de nouvelles doctrines.

Gardiner avait un rival et un ennemi dans Crammer : celui-ci forma le projet de le rendre suspect au monarque défiant. C'est par le conseil de Gardiner que le roi résolut de faire emprisonner Catherine Parr, et de la juger comme hérétique. Le ministre ne garda point le secret sur ce dessein ; Henri VIII irrité, révoqua l'ordre. Il fit sans doute de nouvelles bassesses pour appaiser le roi, car il conserva sa liberté ; seulement il fut exclu du conseil de régence pour la minorité d'Edouard VI.

Sous le règne de ce prince, il fut complétement en disgrâce; il se prononça avec zèle contre les changements entrepris et exécutés par Crammer. Une lettre qu'il écrivit à ce sujet le fit enfermer à la Fleet. Lorsqu'il eut obtenu la liberté de rentrer dans son diocèse, ses ennemis ne l'y laissèrent pas en repos. Leur haine allait être satisfaite ; l'évêque de Winchester ayant prononcé dans la cathédrale de Londres un sermon sur le principe de ſa suprématie royale, la cour mécontente ordonna qu'il fût enfermé dans la tour de Londres. On le mit dans un appartement fort malsain, et on le traita avec une extrême rigueur. Ce prélat refusa avec énergie de se reconnaître coupable de quelque délit que ce fût ; le procès lui fut fait par des commissaires présidés par Crammer son ennemi. Sa déposition fut prononcée. Les mauvais traitements dont il fut l'objet n'ébranlèrent point sa fermeté, et l'on peut dire que l'adversité le trouva plus courageux et plus digne qu'il ne l'avait été dans le temps de sa toute-puissance. On rapporte qu'il ne s'occupa pendant sa captivité qu'à traduire en vers les passages de l'Ecriture qui se rapportaient le plus à sa triste situation.

Sa fortune allait prendre une autre face; Marie monta sur le trône. Quelques jours après son avènement, elle fit une visite à la tour de Londres; l'évêque de Winchester la complimenta au nom des prisonniers : presque immédiatement un ordre de la reine brisa ses fers et ceux de ses compagnons d'infortune. Là ne se bornèrent point les faveurs de la nouvelle souveraine, elle voulut être couronnée par l'évêque de Winchester ; elle le nomma chancelier du royaume, et Gardiner accepta, quoiqu'il fût accablé par le poids des années, non moins

que par les souffrances qu'il avait endurées dans une captivité de cinq années : il déploya dans cette place de grands talents et une activité surprenante. Il fallait se débarrasser d'une armée dangereuse ; il trouva moyen de la licencier sans que l'ordre fut troublé. Il fallait remplir les coffres vides ; il créa un papier dont le cours fut avantageux. Les querelles civiles et religieuses avaient laissé de toutes parts des ferments dangereux ; il contint par de sages réglements les têtes encore agitées. Une réforme eut lieu relativement aux monnaies : c'était aussi l'un des objets d'administration qui avaient le plus besoin d'être réglés. Les lois de Henri VIII avaient multiplié à l'infini les cas de haute trahison : ces lois furent abolies. On ne peut que louer Gardiner d'avoir pris l'initiative de ces utiles mesures. Mais en quoi il doit être blâmé, c'est d'avoir entrepris de faire supprimer par le parlement les actes du divorce passés sous Henri VIII. L'on s'indigne même de le voir rejeter sur Crammer ces actes auxquels il avait eu la plus grande part.

La négociation la plus délicate que Gardiner ait eue à mener, fut le mariage de Marie avec Philippe d'Espagne; cette alliance fut très-avantageuse à l'Angleterre, tant sous les rapports politiques que sous les rapports commerciaux. On prétend que le chancelier n'eut point recours dans cette affaire à la corruption : il est bien avéré pourtant que Charles-Quint, qui avait ce mariage extrêmement à cœur, fit passer quatre cent mille livres pour gagner plusieurs membres du parlement assez mal disposés.

Nous arrivons à l'événement où Gardiner a le plus déployé son caractère inconstant et versatile. Des parti-

sans de la cour de Rome proposèrent une réconciliation de l'Angleterre avec le saint-siége ; cet accord était entièrement dans les vues de la reine : Gardiner y prêta les mains avec autant d'ardeur qu'il avait approuvé le schisme d'Henri VIII. Le cardinal Polus arriva en Angleterre pour accomplir une réunion que Rome ne désirait pas moins. Il fut présenté au parlement. Déjà les esprits avaient été préparés à ce changement. Un sermon que Gardiner prêcha en présence du roi, de la reine et du lord-maire, le jour même de l'entrée du cardinal, produisit une grande sensation ; mais sa santé déclinait de jour en jour. Il ouvrit cependant la session du parlement de 1555, et il prononça un discours fort éloquent dans une séance qui précéda sa mort de quelques jours. Il mourut de la goutte, le 12 novembre de la même année. Le cardinal Polus dit publiquement que c'était l'événement le plus fatal qui pût arriver à l'Église. La suite justifia la vérité de cette prédiction.

Le chancelier Gardiner fut un des plus habiles ministres du seizième siècle. Sa renommée était fort grande dans les pays étrangers. Son habileté à manier les esprits en avait fait un négociateur de premier ordre. Si l'on excepte certaines mesures illégales et d'autres corruptrices, il paraît qu'il était sincèrement attaché à la constitution du pays. Il tenait pour maxime que les parlements devaient être assemblés fréquemment ; mais que leurs sessions devaient être plus courtes. On lui a reproché ses persécutions contre les protestants, ses variations en matière de religion : l'on ne peut nier en effet que sur ces points, il n'ait montré plus de politique que de bonne foi. Malgré ses fréquentes versatilités, il eut de la fermeté en diverses occasions. Ses connais-

sances étaient profondes et ses talents très-variés. Il ex cellait dans les langues grecque et latine. Nous avor dit qu'il écrivait en latin avec une étonnante pureté d style. Ses lettres en anglais sont d'une correction « d'une élégance rares. L'on peut avancer hardiment qu s'il se fût livré entièrement aux sciences ou à la littéra ture, il se fût tracé des routes tout à fait inconnues à se contemporains.

FRANÇOIS-ALEXANDRE SFORZA.

Tous les écrivains modernes qui s'occupent des des tinées de l'Italie, déplorent le malheur de cette bell contrée morcelée en une infinité de petits États don plusieurs appartiennent à des souverains étrangers, e ils ont raison au point de vue politique. Mais les histo riens qui, depuis trois siècles, retracent les annales de républiques italiennes pendant le moyen âge, et qui dé peignent avec les couleurs les plus vives et les plus bril lantes, les luttes énergiques de ces souverainetés bor nées parfois à des territoires de quelques lieues ou à de villes de quelques milliers d'habitants, ne se prennen guère à désirer que l'Italie soit réunie sous un seul e même prince ou ne forme qu'une seule et même répu blique : ils ont eu également raison. En effet, dans u espace si restreint, ils rencontraient tant de vie et d

mouvement, ils retrouvaient tant de caractères admirables qu'eussent enviés de puissantes nations, qu'ils n'ont eu garde un seul instant de souhaiter pour leur plume une plus riche et plus abondante matière. Ces illustres familles, les Médicis, les Visconti, les Sforza, les d'Este et plusieurs autres présentent une physionomie à part dans l'histoire moderne. Même leurs rejetons illégitimes, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer, se sont distingués par des faits d'une hardiesse et d'une grandeur incomparables. Alexandre Sforza, dont la biographie va suivre, servira encore à justifier cette assertion.

Cet adroit politique et ce capitaine invincible naquit le 14 juillet 1401. Il était fils naturel de Jacques Sforza, l'un de ces chefs d'aventuriers connus sous le nom de *Condottieri* et accoutumés à se mettre, eux et leurs bandes, au service de quiconque pouvait les payer. Jacques Sforza s'était fait connaître par de nombreuses actions d'éclat ; il voulut que son fils le suivît partout. Celui-ci ne pouvait être à meilleure école. Jacques se noya par accident dans une expédition au mois de janvier 1424. Déjà les soldats qui composaient cette troupe étaient prêts à se débander et à chercher un autre chef. Mais le jeune Alexandre paraît aussitôt au milieu d'eux et s'offre résolument à les conduire. Ils l'avaient vu combattre avec hardiesse dans leurs rangs; ils le reconnaissent d'une seule voix pour leur capitaine : c'est avec cette poignée d'hommes, dont il verra bientôt grossir le nombre, que notre héroïque bâtard va tenter les entreprises les plus hasardeuses, et s'ouvrir le chemin à la puissance souveraine.

Alexandre fit ses premières campagnes dans le

royaume de Naples. Deux ans après il était appelé par Philippe-Marie Visconti, qui l'opposa à l'habile général Carmagnola. Dans cette brillante situation, Alexandre se montra supérieur à son père. Cette campagne de Lombardie fut pour lui pleine de gloire. En 1434, il conquiert la marche d'Ancône, sur le pape Eugène IV, et se fait de cette province un État indépendant. Cosme de Médicis lui fournit des sommes considérables et s'acquiert de la sorte l'amitié de ce chef redoutable.

Au moment où nous sommes parvenus, Sforza pouvait faire pencher la balance, quelque parti qu'il favorisât entre ceux qui se partageaient alors l'Italie; il était possesseur de la Marche-d'Ancône; il avait une armée dévouée. Aussi se tenait-il prêt à tous les événements qui surgiraient autour de lui; surtout il était attentif aux révolutions qui pourraient survenir soit dans la Lombardie, soit dans le royaume de Naples. Pour se l'attacher davantage, le duc de Milan lui avait promis en mariage Blanche, sa fille naturelle. Une fois le péril passé, il différait l'effet de ses promesses sous divers prétextes. Irrité de ce manquement de foi, Sforza embrassa le parti contraire au duc : Venise et Florence lui offrirent le commandement de leurs forces; il l'accepta. Philippe Visconti lui opposa Nicolas Piccinino, capitaine expérimenté. Plusieurs rencontres eurent lieu entre ces deux généraux non moins habiles dans l'attaque et la défense des places que dans les marches et dans les combats. Il n'y eut que peu de sang répandu; car l'un ne laissait point d'avantages à l'autre. Dans le temps que cette guerre d'escarmouches occupait le plus Alexandre Sforza, Alphonse, roi de Naples, lui enleva sans déclaration de guerre Bénévent, Manfredonia, en un mot,

tout ce qu'Alexandre possédait dans le royaume de Naples. Après avoir confié à son frère le soin d'agir contre Alphonse, Sforza poussa avec plus de vigueur la guerre qu'il faisait à Visconti. Celui-ci lui donna enfin sa fille Blanche avec la souveraineté de Crémone et de Pontremoli ; mais il ne tarda pas à se repentir des concessions que lui avait arrachées la force. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, qu'il faisait attaquer son gendre dans la Marche-d'Ancône. Piccinino conduisait cette guerre sous le couvert du pape. En même temps Visconti engageait Alphonse à agir avec plus d'acharnement. La Marche-d'Ancône était envahie par des armées nombreuses. A ces forces matérielles s'en joignait une autre non moins puissante : le pape Eugène IV lança contre Sforza une bulle d'excommunication.

Tout se réunissait donc pour l'accabler Peut-être eût-il été perdu sans l'intervention des Vénitiens et des Florentins, et sans les secours d'argent que lui fit passer Cosme de Médicis. Il prit bien sa revanche deux ans plus tard. Il était complétement vainqueur de Piccinino, et il recouvrait toutes les places qu'il avait perdues. Mais ce succès détermina une nouvelle ligue dont Visconti fut l'âme. Sans éprouver de défaites, Sforza fit des pertes sensibles. Peu après, il était obligé de rendre au pape Nicolas V, Jési, la dernière place qu'il possédât dans la Marche-d'Ancône. Il était même entré en négociation avec le duc de Milan, quand celui-ci fut frappé de mort subite.

Cet événement offrait à Sforza une carrière toute nouvelle : les Milanais se mettent en liberté ; toutes les villes de la principauté en font autant et, ce qui est le pire, chacune prétend agir pour son compte. Témoins de

cette anarchie et sûrs de ne point rencontrer de tance, les Vénitiens se tiennent prêts à conquérir la bardie. Les Milanais offrent à Sforza le comm ment de leurs forces. Celui-ci accepte, persuad saura bien se créer un parti puissant et s'empa l'autorité suprême. En quelques jours il avait sou villes de Pavie et de Plaisance. Vainqueur des tiens dans plusieurs combats, il remporte sur eu victoire décisive à Caravagio. C'est alors que les nais s'aperçurent du pouvoir qu'ils lui avaient prendre; ils craignirent pour leur liberté, et i marquèrent leur défiance.

Cependant Sforza venait de conclure avec les tiens un traité par lequel il partageait avec eux le nais; il avait eu soin de se réserver la plus grande p Au moment qu'il croyait être à son but, les Véni soit qu'ils se défiassent de Sforza, soit qu'ils crai sent de contribuer à sa puissance, firent la paix ave lan. Plein de fureur en apprenant cette nou Sforza s'avance contre la ville, et, après avoir éca secours des Vénitiens, il la force de lui ouvri portes : il entre solennellement dans cette capital vêtu des insignes de la souveraineté. Il donne usurpation toutes les apparences d'une éléction en l forme. Les États de l'Italie, à l'exception de Na de Venise, s'empressèrent de le reconnaître.

A peine semblait-il affermi dans sa nouvelle do tion, qu'il vit se former contre lui une ligue redo dans laquelle entrèrent les Vénitiens, le duc de S le marquis de Mont-Ferrat et le roi de Naples. d'Anjou prétendait alors au royaume de Naples ; S appelle ce prince à son secours : tous deux ravage

États de Venise. Enfin une paix est signée à Lodi au mois d'avril 1454, et Alphonse d'Aragon s'unit à Sforza par un double mariage. Ce dernier ne songe plus dès lors qu'à posséder paisiblement ses États, et il renonce à s'agrandir au dehors. Seulement quand les Français entrèrent en Italie, et que le duc d'Orléans fit valoir ses prétentions sur le Milanais qu'il réclamait du chef de sa mère, Sforza s'opposa vivement à des entreprises qui remettaient tout son pouvoir en question. Ses amitiés et ses antipathies étaient toutes différentes de ce qu'elles avaient été précédemment; il accorda des secours à Ferdinand, roi de Naples, contre son compétiteur de la maison d'Anjou : Sforza n'avait pas oublié le premier métier qui l'avait mené à ce degré de puissance. Louis XI, roi de France, irrité contre les Génois, lui proposa de les soumettre et lui céda en récompense la ville de Savone.

Désormais il n'avait plus rien à craindre de ses rivaux, et il donna tous ses soins à l'administration de son duché. Pendant une dizaine d'années, il déploya des talents non moins extraordinaires que dans la période précédente. On ne peut lui reprocher qu'une action atroce. Jacob Piccinino, le fils de son ancien adversaire, se trouvant à Naples, il sollicita du roi son parent et son allié, l'exécution de cet homme auquel il avait promis sa fille Drusiana. Il mourut d'hydropisie en 1466; laissant plusieurs fils légitimes et de plus nombreux bâtards. Cet usurpateur s'était trouvé à vingt-deux batailles. Il n'avait jamais été vaincu. Sa prudence égalait sa valeur. Protecteur des savants et des artistes, il eut une grande part au renouvellement des lettres en Italie. Au nombre de ses favoris les plus intimes, il compta François Philelphe. Les Grecs, bannis de leur pays après la

prise de Constantinople, trouvèrent à sa cour un asile. Sforza eut aussi tous les vices de son temps, principalement la fourberie et la perfidie.

JÉROME CARDAN.

Voici à coup sûr l'un des philosophes les plus étranges qui aient jamais paru, l'un de ceux qui peuvent le mieux justifier l'assertion d'un ancien : *point de grand esprit sans quelque teinture de folie.* Il faut même ajouter, pour plus d'exactitude, que dans cette organisation si singulière, la sagesse et la démence, la force et la faiblesse, la liaison des idées et leur incohérence se retrouvent dans un degré presque égal. La conduite et les écrits de cet auteur célèbre se ressemblent en ce qu'ils offrent à chaque instant de nouvelles bizarreries, des inconséquences et des contradictions perpétuelles. A certains égards l'on croirait, en lisant la vie du philosophe italien, lire celle d'un philosophe moderne bie plus fameux, Jean-Jacques Rousseau. Ils ont donné l'u et l'autre leurs confessions, avec cette différence qu l'un révèle ses défauts et ses turpitudes pour en paraîtr encore plus grand, et que l'autre n'a réellement pou but que de se montrer à ses semblables tel qu'il a été e tel qu'il est, dans toute sa nudité, comme Montaigne l disait lui-même, quand il écrivait ses *Essais*,

Jérôme Cardan, né à Pavie, en 1501, était bâtard de Facio Cardan, médecin et jurisconsulte. Sa mère, ainsi qu'il le raconte dans sa *Vie*, eut recours à des breuvages pour se faire avorter lorsqu'elle était enceinte de lui. Elle fut trois jours en mal d'enfant, et il fallut lui arracher du corps le fils dont elle était grosse. Cardan vint au monde la tête déjà garnie de cheveux noirs et frisés. A vingt ans il étudia dans l'université de Pavie, et deux ans après y expliqua Euclide. Il avait trente-trois ans, lorsqu'il obtint à Milan une chaire de professeur de mathématiques. Il enseigna ensuite la médecine dans la même ville, puis à Pavie, puis à Bologne. A la suite d'un emprisonnement de quelques mois qu'il subit pour la hardiesse de ses opinions, il quitta Bologne en 1571, et se rendit à Rome, où il vécut sans aucun emploi public ; il y fut seulement agrégé au collége des médecins. Le pape lui fit une pension jusques à sa mort arrivée vers la fin de l'année 1576. Pendant qu'il professait à Milan, il refusa un emploi considérable que lui offrait le roi de Danemark ; il alléguait l'air et la religion du pays comme motifs de son refus. Il fit pourtant quelques années après un voyage en Ecosse : il y fut appelé par l'archevêque de Saint-André, primat du royaume, malade depuis longtemps, et dégoûté des médecins d'Angleterre et de France. Ce prélat le paya fort généreusement, et le mit en état de voir beaucoup de pays avant son retour en Italie.

Nous n'avons pas raconté tous les incidents de sa vie qui, s'ils prouvent une humeur très-inconstante, ne sont pas assez intéressants pour nos lecteurs. Nous aimons mieux rapporter, d'après lui-même, certaines bizarreries de son caractère. Ainsi que Socrate et d'autres

grands hommes, il se croyait sous la direction d'un génie particulier, lequel était Vénérien, mêlé de Saturne et de Mercure, se communiquant à lui par des songes ; d'autres fois il doutait s'il en avait un, ou si c'était l'excellence de sa nature. Il se vantait de quatre dons singuliers que la nature lui avait faits : il tombait en extase quand il voulait; il voyait ce qu'il désirait non dans sa tète et par la force de son entendement, mais par ses yeux; il était averti, par des songes, des biens et des maux qui devaient lui arriver, et même des événements les moins importants; il le connaissait également par certaines marques qui se formaient sur ses ongles. Il nous apprend qu'il n'y avait aucun vice, aucun mal vers lequel il ne fût naturellement enclin, que son étoile le portait à la fainéantise, à l'envie, à la fourberie, au mensonge, à l'impudicité, à l'inconstance, à la trahison, à la vengeance, à la calomnie, à la médisance, à la magie, aux plus sales débauches; que rien ne lui était plus agréable que de tenir des discours qui chagrinassent la compagnie; qu'il débitait à propos ou hors de propos tout ce qu'il savait; il ajoute même qu'il faisait cela sciemment et de dessein prémédité. Il dit que les jeux de hasard lui plaisaient tellement qu'il y passait les journées entières, qu'il jouait même les meubles et les bijoux de sa femme, et qu'ayant perdu à Venise tout son argent chez un homme qui l'avait filouté, il lui donna au visage un coup de poignard, reprit son argent, y joignit celui de l'hôte blessé, et se fit ouvrir la porte. Lorsque la nature ne lui faisait point sentir quelque douleur, il s'en procurait lui-même, en se mordant les lèvres, et en se tiraillant les doigts *jusqu'à ce* qu'il en pleurât. Dans ses plus grands chagrins

il se donnait de grands coups de fouet, et se mordait le bras gauche. Il était si inégal dans son marcher qu'on le prenait pour un fou. Quelquefois il allait fort lentement, en homme plongé dans une profonde méditation ; et puis, tout d'un coup, il doublait le pas avec des postures mal réglées. Il était d'une singularité extrême dans ses habits. Voilà le portrait que ce philosophe a tracé de lui-même. On conviendra qu'il est impossible de donner de ses mœurs une idée plus désavantageuse. Aussi Gabriel Naudé disait-il que, si quelqu'un eût révélé sur Cardan tout ce qu'il a lui-même publié avec tant de cynisme et d'effronterie, il aurait pu le citer en justice et le faire condamner à une peine afflictive.

Cardan a été l'auteur du seizième siècle le plus infatué de l'astrologie judiciaire. On prétend qu'il tira l'horoscope de l'archevêque de Saint-André, et qu'il prédit à ce prélat qu'il serait pendu, ce qui arriva effectivement. Dans son voyage à Londres, il fit l'horoscope d'Edouard VI auquel il avait prédit une longue vie, et qui, en dépit de l'astrologue et de l'astrologie, mourut très-promptement. L'horoscope de Jésus-Christ fit beaucoup de bruit et attira bien des persécutions à Cardan, quoiqu'il n'en fût pas l'auteur. Cardan prédit plusieurs fois sa mort, et on a avancé que, pour ne pas faire tort à son art, il se laissa mourir de faim à soixante-quinze ans ; mais ce fait n'est pas prouvé.

Cet homme si superstitieux, si crédule, si entêté de vaines et ridicules chimères a été cependant un grand mathématicien ; son nom est marqué dans l'histoire des sciences par la part qu'il eut aux découvertes sur la résolution des équations, par l'application de l'algèbre aux problêmes de géométrie déterminés que des savants ont

revendiquée en sa faveur, enfin par des essais d'application de la géométrie à la physique.

Peut-être est-il encore plus célèbre par les erreurs et les opinions singulières, monstrueuses, dont fourmillent ses traités *De subtilitate*, *De rerum varietate*, que par les véritables découvertes dont il est l'auteur. Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans ses ouvrages un grand nombre de principes féconds, d'idées justes et originales que la science moderne a vérifiées ; mais le bon grain y est étouffé par l'ivraie, de même que dans les autres nombreuses productions de ce médecin philosophe, dont les œuvres réunies ne forment pas moins de dix lourds in-folio. Dans tout ce fatras indigeste qu'il a composé principalement pour subvenir aux besoins de la vie, l'on trouve également une foule de réflexions, de pensées morales assez fines et assez profondes, à côté de choses fausses ou triviales, en bien plus grand nombre, et de passages hardiment pillés dans les anciens auteurs. Même disparate dans son style, tantôt lâche, obscur, incorrect, tantôt serré, clair, exact. Nous finirons par ce mot de Jules César Scaliger : « En certaines choses Cardan paraît au-dessus de l'intelligence humaine, et en beaucoup d'autres, au-dessous de celle des petits enfants. »

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

s critiques qui ont traité de l'histoire littéraire du me siècle, ont négligé un rapprochement assez cu- entre la brillante pléïade de poètes faciles et ingé- : qui parurent alors, et cette autre pléïade d'écrivains leux cents ans plus tard composèrent la société du ɔle. Il y a cependant une conformité singulière entre ıteurs de l'une et de l'autre période. Qu'on les prenne un, et l'on verra que tel poète de la première a son chme dans la seconde : on nous passera ce terme ɜnd exactement notre pensée. Par exemple, serait-il ile de trouver parmi les élèves ou les amis de lieu un pendant à l'aimable figure de Saint-Gelais, de Marot; nous ne disons pas seulement pour les , mais encore pour les goûts et le caractère?

ıprès la plupart des biographes, Mellin de Saint- s était fils naturel d'Octavien, qu'il devait laisser ioin derrière lui. Il naquit à Angoulême en 1491. : encore, il voulut mener de front des études toutes entes, les langues, la littérature, la philosophie, ıthématiques, la médecine, et il y fit de tels progrès hacune de ces connaissances semblait la seule qu'il ıltivée par inclination. L'école de droit de Padoue alors la plus grande célébrité dans toute l'Europe : -Gelais s'y rendit à l'âge de vingt ans pour étudier isprudence. Cette science le dégoûta, comme plus ılle rebuta Boileau, Jean-Baptiste Rousseau et Vol-

taire. Il revint donc aux lettres et surtout à la poésie : déjà quelques-uns de ses essais avaient été applaudis. De retour en France, il sollicita, ou plutôt on sollicita pour lui quelque bénéfice. François Ier lui donna l'abbaye de Reclus, située dans le diocèse de Troyes, et le nomma ensuite aumônier du Dauphin.

Saint-Gelais, que ces postes mettaient en état de vivre confortablement et de paraître à la cour sur un assez bon pied, ne songea plus qu'à se livrer tranquillement à ses goûts pour la poésie et pour la musique. A compter de ce moment, l'aumônier du Dauphin devint l'âme des fêtes de la cour. Peu désireux d'une position plus brillante ou d'une fortune meilleure, il vécut dans la société de quelques amis aussi insouciants que lui et aussi amoureux des plaisirs. De même que les poètes naturels et faciles avec lesquels il était lié, tels que Marot et Habert, il faisait peu de cas de ces auteurs dont *la muse en français parlait grec et latin*, pour nous servir de l'expression de Boileau, et plus d'une fois il a poursuivi de ses épigrammes Ronsard, le coryphée de cette secte littéraire, qui méconnut complètement le génie de notre langue. C'est sur ce fondement qu'il a été accusé de jalousie ; mais en cela il n'a fait que devancer le jugement de la postérité.

Saint-Gelais joignait à ses talents la connaissance des livres : il était, comme nous dirions aujourd'hui, un savant bibliophile. Il reçut, en 1544, la mission de faire transporter à Fontainebleau les ouvrages composant l'ancienne bibliothèque de Blois ; il fut aussi adjoint à Duchâtel, le conservateur de la Bibliothèque royale. Mais ses poésies lui ont fait de son temps et lui ont conservé *dans* la postérité une plus grande réputation que celle

qu'il s'était faite par son érudition. Ses compositions ne sont pas fort nombreuses : elles lui valurent toutefois d'être appelé l'*Ovide français*. Quelques-unes de ses épigrammes se rapprochent de celles de Marot pour la grâce, le tour et la facilité. Ses contes sont naïfs et piquants, mais quelque peu inférieurs à ceux de Marot et de Passerat. A l'imitation des Italiens qu'il connaissait parfaitement, il composa des sonnets et des madrigaux ; et peut-être est-ce à lui que nous devons l'introduction de ces deux genres de poésie. Une traduction en prose de la *Sophonisbe* de Trissin, avec les chœurs en vers, qu'on trouva parmi ses papiers, fut représentée en 1559, un an après sa mort.

On rapporte que, dans sa dernière maladie, Saint-Gelais se fit apporter son luth, et qu'il chanta d'assez bons vers latins qu'il avait composés dans un accès de fièvre. Comme les médecins n'osaient se prononcer sur son état : Allons, messieurs, leur dit-il, je vais vous tirer de peine ; et il expira peu après. C'est ainsi que mouraient les joyeux épicuriens du Temple.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Deux illustres capitaines contribuèrent puissamment, au seizième siècle, à maintenir l'Espagne dans ce haut degré de grandeur et d'influence où l'avait placée l'em-

pereur Charles-Quint, à relever par des faits éclatants et de merveilleux exploits le règne sanglant de ce Philippe II, qui n'eut guère que les défauts de son père, et pas une de ses qualités. Nous voulons parler du duc d'Albe et de don Juan d'Autriche, ces deux caractères si opposés qu'ils semblent ne point appartenir au même siècle ; l'un qu'on dirait personnifier le génie sombre, féroce, intolérant du moyen âge, l'autre que l'on croirait presque dérobé à l'histoire des temps modernes ; le premier qui fut l'horreur et l'effroi des peuples, le second qui, vivant, mérita leur amour et, mort, leurs universels regrets. C'est ce dernier dont nous allons retracer à nos lecteurs la belle et noble figure.

La naissance de don Juan d'Autriche est couverte d'un voile que les historiens ni les biographes n'ont pu encore lever. Charles-Quint était son père ; mais sa véritable mère est restée inconnue. Lui-même ne put jamais développer ce mystère domestique. Il se crut d'abord fils de Madeleine Ulloa, femme de Louis Quixada, auquel l'empereur le confia au moment de sa naissance, et ensuite de Barbe Blonberg, demoiselle de Ratisbonne, qui avait consenti à sacrifier sa réputation pour sauver celle d'une grande princesse. Quelques-uns ont même prétendu que l'empereur avait eu ce bâtard de sa propre sœur ; mais ils ont avancé ce fait sans preuves. Quoi qu'il en soit, don Juan fut transporté en Espagne par Quixada avant l'âge d'un an, et, selon Brantôme, il aurait été confié aux soins d'un berger, et élevé à peu près de la même manière que le fut, depuis, notre roi Henri IV. Louis Quixada, se conformant aux ordres de l'empereur, son maître, veilla soigneusement sur l'éducation de cet enfant, sans jamais lui laisser soupçonner

son origine, et se montra gouverneur aussi diligent qu'il avait été confident discret. Charles-Quint, à son lit de mort, découvrit à Philippe II que don Juan était son fils, et lui recommanda instamment de le reconnaître, de le traiter comme son frère. Philippe II n'exécuta les ordres de son père que deux ans après. Un jour qu'avec une suite nombreuse il chassait dans une forêt près de Valladolid, il se fit amener le jeune prince. Celui-ci, au moment qu'il aperçut son souverain, descendit aussitôt de cheval et se mit à genoux. Philippe l'ayant relevé et embrassé, lui demanda avec un sourire : Savez-vous quel est votre père ? et, le voyant rougir, il ajouta : « Vous êtes fils d'un homme illustre, Charles-Quint est votre père et le mien. » Après quelques instants, il emmena avec lui son frère naturel et retourna au palais. Malgré cet accueil bienveillant, don Juan ne pouvait se flatter d'avoir adouci complètement l'âme soupçonneuse du roi. Un cloître paraissait destiné à ensevelir tant d'heureuses dispositions et tant de grandes qualités; mais il surmonta tous les obstacles que lui suscita une politique ombrageuse, et il put parcourir enfin la carrière pour laquelle la nature l'avait fait. « Il était fort beau, dit Brantôme, et de bonne grâce, gentil en toutes ses actions, et courtois, affable, d'un grand esprit, et surtout très-brave et vaillant, et qui croyait le conseil, et lui obeyssait fort pour se faire grand, comme il eust esté si la mort ne l'eust prévenu. »

Sa première campagne fut contre les Maures de Grenade. Ce peuple fier et inquiet supportait impatiemment le joug auquel il était soumis depuis le règne de Ferdinand et d'Isabelle. En 1570, une conspiration qui comprenait presque tous les habitants, éclate à Grenade;

bientôt après les autres villes suivent l'exemple de la capitale. Les forces espagnoles envoyées contre les révoltés, sont battues et dispersées. Philippe II voyant l'inutilité de ses premières tentatives, lève une armée nombreuse, et met don Juan à la tête. Ce prince défit les rebelles en plusieurs rencontres, s'empara de leurs places fortes, les poursuivit jusque dans les montagnes, et les obligea d'abandonner pour jamais le pays. Il déploya enfin tant de valeur et d'habileté, que quelques-uns des anciens officiers ou des vieux soldats de Charles-Quint s'écriaient : « *Ea es verdadero hijo del imperador, il est vrai fils de l'empereur.* »

Un pareil succès, remporté dans un âge aussi tendre, attira sur don Juan les regards de l'Europe entière. Brantôme dit que dans ce même temps il accepta le bâton de généralissime de la ligue contre les Turcs qu'avaient refusé le duc de Savoie et le duc d'Anjou, plus tard Henri III. Depuis une centaine d'années, la puissance ottomane était arrivée au comble ; elle faisait trembler tous les États européens, et avait profité habilement de leurs divisions. L'intérêt commun parvint à réunir les princes chrétiens ; ils rassemblèrent une flotte formidable, et le vainqueur de Grenade fut choisi pour la commander.

Non loin de l'antique Actium, près de ces lieux où Marc-Antoine et César-Auguste avaient combattu pour l'empire du monde, est le golfe de Lépante. C'est là que la flotte turque, composée de plus de deux cent trente grosses galères, sans compter les galiotes d'Alger commandées par Louchialy, attendit la flotte chrétienne, partie de Messine, et comprenant deux cent huit galères, six galéasses, vingt-deux gros vaisseaux et quarante fré-

gates que montaient, outre les marins, huit mille Espagnols, douze mille Italiens, trois mille aventuriers, trois mille Allemands. Don Juan, à la vue des Turcs disposés au combat, fit assembler le conseil, et s'adressant, dit Brantôme, à monsieur de Rommegas, « le « meilleur homme de mer qui fust là sans faire tort aux « autres, et qui avoit plus fait la guerre aux Turcs, il luy « demanda ce qui luy en sembloit. Ce qu'il m'en semble? « dit monsieur de Rommegas, je dis que si l'empereur « votre père se fust veu une fois en sa vie telle armée « de mer comme cette-ci, il n'eust jamais cessé qu'il « n'eust esté empereur de Constantinople, et l'eust été « sans difficulté. Cela veut dire, dit don Juan, qu'il faut « donc combattre, monsieur de Rommegas? Ouy, mon- « sieur, combattons donc... J'ai ouy dire que plusieurs « vouloient la bataille, les autres non, et que si don « Juan n'eust esté brave et vaillant, l'on n'eust jamais « combattu.... c'estoit luy qui augmentoit le courage de « tous. »

Après avoir partagé sa flotte en quatre divisions, l'une commandée par le célèbre Génois Jean Doria, la seconde par Augustin Barbarigo, amiral vénitien, la troisième, formant le centre, commandée par lui-même, et l'arrière-garde par le marquis de Sainte-Croix, don Juan descend dans un esquif et parcourt toute la ligne, tenant à la main un crucifix, et invitant les soldats et officiers à bien faire leur devoir. Un instant après il donna le signal du combat, et l'engagement devint général. Don Juan prit lui-même à l'abordage le vaisseau amiral ennemi. L'action dura toute la journée. Les Turcs se retirèrent quand la nuit fut venue, et laissèrent à don Juan l'empire de la mer. Ils perdirent trente

mille hommes et plus de deux cents bâtiments grands ou petits. La perte des chrétiens fut à peine du tiers quant au nombre des hommes, et presque nulle quant aux bâtiments. Les résultats de cette bataille furent considérables; mais le prestige du nom ottoman détruit ou plutôt diminué, l'influence maritime des Turcs anéantie dans la Méditerranée sont les principaux effets qu'eut cette journée si longtemps mémorable dans la chrétienté. Don Juan se proposait de poursuivre sa victoire, de chasser les Turcs de Constantinople, et de les refouler en Asie. La saison trop avancée, et plus encore les jalousies, les rivalités que souleva contre lui une réputation déjà trop éclatante l'empêchèrent d'achever son entreprise. Les années suivantes, il parcourut avec une escadre les côtes d'Afrique, les ravagea et, marchant sur les traces de son père Charles-Quint, il s'empara de Tunis. Il avait aussi pris quelques autres villes d'une moindre importance, quand il se vit rappelé pour défendre le Milanais que les Français menaçaient.

Un autre théâtre allait s'ouvrir pour son génie prudent et aventureux à la fois. Le duc d'Albe avait réussi à comprimer l'esprit de liberté aux Pays-Bas; les tentatives désespérées des Flamands avaient été étouffées sous des flots de sang. Il restait toutefois des germes de mécontentement qui ne demandaient qu'une occasion favorable pour se faire jour. En 1576, don Juan fut envoyé en Flandre avec le titre de gouverneur des Pays-Bas. A son arrivée, il voulut mettre fin aux troubles en donnant satisfaction aux mécontents. Il souscrivit aux conditions que lui présentèrent les États, il consentit même à l'éloignement des troupes espagnoles. La cruauté avait *réussi* au duc d'Albe, la douceur de don Juan pensa

ruiner les affaires. Il s'en aperçut et prit d'autres mesures. Il se rend maître par ruse de la citadelle de Namur occupée par les troupes Flamandes, il rappelle les régiments espagnols qu'il avait éloignés, se met à leur tête, court attaquer les rebelles dans la plaine de Gembloups et les disperse entièrement. Peu de jours après cette victoire, il tomba malade, languit pendant plusieurs mois, et mourut le 1er octobre 1578, âgé de trente-trois ans. On a dit que le chagrin de se voir en disgrâce auprès de son frère avait avancé sa fin ; quelques historiens prétendent qu'il fut empoisonné par ordre de Philippe II, dont l'humeur jalouse commençait à redouter un compétiteur dans un prince aimé des soldats et de la nation. Celui qui s'était défait d'un fils pouvait bien aussi s'être débarrassé d'un frère ; mais l'histoire ne doit accuser personne sans preuves suffisantes, pas même les Tibère et les Philippe II.

Don Juan, le plus beau prince de son siècle, était d'ailleurs fort porté à la galanterie. Il eut une fille à Madrid et une autre à Naples. La première s'appelait Anne et avait pour mère une fille de haute qualité et d'une beauté achevée. Elle fut élevée secrètement par Madeleine Ulloa, femme de don Louis Quixada, et devint dans la suite supérieure perpétuelle des Bénédictines de Burgos. L'autre fille de don Juan s'appelait Jeanne ; elle vécut vingt ans chez les religieuses de Sainte-Claire à Naples, et sortit de ce couvent pour épouser le prince de Butero. Ces deux bâtardes moururent presque le même jour au mois de février 1630.

BUSBECQ.

Après les conquêtes de Mahomet II et de ses successeurs, toutes les nations d'Europe, pendant plus d'un siècle, se crurent continuellement à la veille de passer sous le joug des Turcs. C'est qu'elles se faisaient complètement illusion sur les forces réelles de cette puissance qui, au milieu des divisions des princes chrétiens, s'était formée si rapidement. Ce fut un savant diplomate et un fin politique qui, ayant vu de plus près cette nation si redoutée, prit soin de rassurer l'Europe et dévoila aux hommes d'État les causes immédiates de la décadence de l'empire ottoman. Nous allons consacrer quelques pages à cet écrivain sagace dont le nom est bien peu cité aujourd'hui.

Augier-Ghislen de Busbecq naquit en 1522, à Commines en Flandre. Le seigneur de Busbecq, son père, obtint des lettres de l'empereur Charles-Quint pour la légitimation de ce bâtard. Il eut encore soin que celui-ci reçût l'éducation à la fois la plus brillante et la plus solide. D'abord il lui donna les meilleurs maîtres et l'envoya ensuite compléter ses études dans les universités les plus renommées des Flandres, de la France et de l'Italie. Quand le jeune homme se fut enrichi de toutes les connaissances alors en honneur, il retourna dans les Pays-Bas. A dater de ce moment, il entra dans la carrière diplomatique conformément aux intentions de son père, lequel n'épargna rien pour lui frayer le chemin

des plus hautes dignités. Ferdinand, roi des Romains, envoya Pierre Lassa à la cour d'Angleterre. Cet ambassadeur emmena avec lui le jeune Busbecq ; il eut occasion de reconnaître les rares dispositions, la haute capacité de son secrétaire et il lui donna des marques de son estime et de sa confiance. Aussi, lorsqu'en 1555 Ferdinand résolut de traiter avec Soliman II, empereur des Turcs, ce fut Busbecq qu'il choisit pour son ambassadeur. Ce dernier se mit en marche pour Constantinople. Le sultan se trouvait en ce moment à Amasie : Busbecq alla l'y rejoindre. Malgré toute sa dextérité, il ne put obtenir de Soliman qu'une trève de six mois et il revint en Allemagne avec une lettre pour son maître. Quoique sa négociation n'eût pas complètement réussi, Ferdinand l'envoya peu de temps après vers le sultan : cette fois Busbecq fut plus heureux. Pendant les sept années qu'il résida à la Porte, il pratiqua si bien l'esprit de Soliman et celui des visirs, qu'il sut maintenir la paix avec ces farouches conquérants et qu'il parvint même à conclure un traité fort avantageux avec la Turquie.

A son retour, il se proposait de vivre dans la retraite et de consacrer tous ses loisirs aux lettres ; mais il fut bientôt tiré de sa solitude : il céda aux instances de Maximilien qui lui confia l'éducation de ses enfants. Ce prince, devenu empereur, le chargea d'accompagner en France l'archiduchesse Élisabeth qui venait épouser Charles IX. Après le mariage, il resta auprès de la princesse en qualité d'intendant de sa maison. Charles IX mourut, et Busbecq rentra dans la diplomatie : l'empereur Rodolphe II le nomma son ambassadeur auprès de la cour de France. Celui-ci resta dans ce poste jusqu'en 1592 ; c'était pendant les années les plus agitées de la ré-

volution politique et religieuse, et l'on conçoit tout ce que sa mission avait de délicat. Il se flattait enfin de jouir d'un repos que lui avaient mérité ses longs et glorieux services, et il se préparait à retourner en Flandre. Vers la fin d'octobre 1592, il fut attaqué par un parti de ligueurs à quelques lieues de Rouen : c'est en vain qu'il déploie ses passeports; on n'en persiste pas moins à le retenir, lui et toute sa suite. Il représente alors vivement combien cette aggression est odieuse, et combien elle est contraire au droit des gens. Sa harangue eut un plein succès, et il obtint la liberté de continuer sa route. Mais la frayeur dont le noble vieillard fut saisi quand il se vit arrêté, lui donna une fièvre violente. Ses gens le transportèrent au château de Maillot, près Rouen. C'est là qu'il expira au bout de quelques jours.

Les négociations de cet habile diplomate n'ont pas été la seule cause de la réputation qu'il eut parmi ses contemporains; ses écrits y eurent une grande part. Les quatre lettres qu'il a publiées sur ses deux ambassades en Turquie, sont en tout des chefs-d'œuvre ; là il expose à fond le système politique et militaire des Turcs, et il y découvre les germes de la dissolution de leur empire. Aujourd'hui même, ces lettres ne sauraient être trop méditées. Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur leur valeur : c'est à elles que nous faisions allusion en commençant notre article. Busbecq a montré une sagacité non moins étonnante dans ses lettres à Rodolphe II, qui sont le tableau le plus fidèle de la cour de France à l'époque des troubles de la ligue. Le style de cette correspondance est aussi pur, aussi élégant que celui des lettres sur la Turquie; il est en outre plus animé, plus naïf et plus varié.

Ce profond politique, cet ingénieux écrivain était encore un savant de premier ordre. Pendant son séjour en Turquie, il recueillit beaucoup d'anciennes inscriptions; il rassembla à grands frais plus de cent manuscrits grecs, dont il fit présent à la bibliothèque de Vienne. Par ses ordres furent dessinés la plupart des plantes et des animaux des pays d'Orient. Les premiers érudits du temps avaient en lui un correspondant, un ami, un Mécène.

DIANE DE FRANCE.

Dans ce seizième siècle, où l'on rencontre des caractères si énergiques, si fortement trempés et si originaux, l'on voit aussi avec intérêt apparaître certains caractères de femme, qui n'en doivent guère aux hommes pour les qualités solides et pour les vertus héroïques. Par exemple, la plupart des biographes et des historiens ont été heureux de trouver en leur chemin la noble et gracieuse figure de cette Diane de France, qui fut si estimée de ses contemporains, qui remplit si dignement ses devoirs de sœur, d'épouse et d'amie; enfin, que la médisance et la calomnie même ont été forcées de respecter.

Cette princesse naquit en 1538, des amours d'Henri II, alors dauphin, et de Philippe Duc, Piémontaise. Son père la fit élever avec le plus grand soin. Entourée d'ha-

biles maîtres dès l'âge de raison, elle sut promptement l'Italien, l'Espagnol et même le Latin. Elle apprit à jouer de plusieurs instruments, et entre autres du luth. Elle dansait avec une grâce infinie. Brantôme, ce naïf biographe des dames illustres de son temps, nous apprend qu'elle s'entendait à manier un cheval aussi bien qu'un écuyer, qu'elle avait un goût étonnant pour la chasse, et qu'elle y faisait preuve d'une hardiesse et d'une dextérité merveilleuses. De tous les enfants de Henri II, aucun ne lui ressemblait autant que Diane. On prétend que le connétable de Montmorency s'attira la haine de Catherine de Médicis, par quelque allusion maligne sur cette ressemblance.

Diane fut légitimée en 1553, et peu après elle épousa Horace Farnèse, duc de Castro. Dès l'année 1547, François I[er] et le pape Paul III avaient presque conclu cette alliance, qui ne fut célébrée que six années plus tard. De grandes réjouissances eurent lieu à l'occasion du mariage de la princesse. Mais un malheureux événement vint dissoudre une union contractée sous les meilleurs auspices. Le prince, qui servait sous les drapeaux de la France, fut tué en défendant Hesdin. Six mois à peine s'étaient écoulés depuis le mariage.

Quels que fussent les regrets de Diane, il fallut qu'elle se soumît à une nouvelle alliance que lui imposa la politique, et qui donna lieu à des incidents fort romanesques. Henri II offrit au connétable de Montmorency la main de Diane, sa fille, pour François de Montmorency, fils aîné du connétable. Cet offre fut vivement accueillie par le duc, dont l'ambition n'était pas moins flattée que l'orgueil. Restait toutefois à faire entrer son fils dans ses vues : or, celui-ci venait d'épouser secrètement la de-

moiselle de Piennes, jeune personne d'une condition bien inférieure à la sienne. Quelle ne fut pas la surprise du père, lorsqu'après avoir communiqué à son fils un projet qui lui paraissait d'une telle conséquence pour la famille, il le vit décliner un semblable honneur! Le connétable apprit bientôt le mariage secret de son fils; dans son irritation, il obtint un ordre du roi de faire enfermer dans un couvent sa belle-fille prétendue. L'ordre fut exécuté, et comme François de Montmorency refusa de prêter les mains à la dissolution de son mariage avec la demoiselle de Piennes, le connétable sollicita ce divorce auprès de la cour de Rome. En même temps, le roi, sur les instances du connétable, publia le fameux édit de 1557, portant que les mariages clandestins contractés par des enfants de famille, sans le consentement de leurs parents, seraient nuls de plein droit. De guerre lasse, François de Montmorency céda à la volonté de son père, et consentit à épouser Diane de France. Le mariage précédent ayant été annulé par la cour de Rome, l'alliance conclue par la politique eut lieu enfin, et fut plus heureuse qu'on ne devait s'y attendre; ce qu'il faut peut-être attribuer aux aimables qualités de la princesse.

Pendant les guerres civiles qui excitèrent tant d'intrigues à la cour, qui mirent en jeu tant d'intérêts, qui produisirent tant de changements, Diane de France se conduisit avec une prudence rare qui n'excluait pas la fermeté. En 1572, le maréchal de Montmorency, son époux, lequel remplissait à Londres les fonctions d'ambassadeur, fut appelé à Paris. Catherine de Médicis, qui ne le détestait pas moins que le connétable, avait résolu de le comprendre dans le massacre de la Saint-Barthé-

lemy. Diane apprit le péril qui le menaçait ; elle lui conseilla de quitter secrètement la capitale. En effet, la veille du massacre, il se retira à Chantilly, s'y tint caché quelques jours et fut sauvé. Il mourut en 1579 ; Diane n'avait eu de lui qu'un fils mort en bas-âge. Son attachement pour Henri III, son frère, n'est pas moins digne d'éloges. Elle lui rendit le plus grand service qu'il pût attendre dans la fâcheuse position où il se trouvait. Elle négocia en 1588 la réunion de ce prince avec le roi de Navarre, et cet événement ouvrit à la maison de Bourbon le chemin au trône de France ; car il n'est guère probable que, sans cette circonstance, le Béarnais, comme on l'appelait alors, eût placé cette couronne sur sa tête. La confiance que dans cette occasion le roi de Navarre témoigna à Diane, fut extrêmement honorable. Il lui dit : « qu'il en croyait plus à sa parole qu'à mille pages d'écriture. » Quand il fut monté sur le trône, il consulta plus d'une fois la princesse sur des affaires importantes, et il se louait toujours du bon sens et de l'exquise prudence de Diane.

Charles de Valois, comte d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Marie Touquet, était accusé d'avoir pris part à la conspiration du maréchal de Biron, contre Henri IV. Ce monarque voulait qu'il fût jugé comme un autre particulier, et qu'il payât de sa vie ou de sa liberté l'attentat dont il s'était rendu coupable. Quelque irrité que fût le roi, il accorda pourtant la grâce du comte, aux sollicitations de Diane de France. Parmi les raisons qu'elle fit valoir, elle représenta au roi que si ses propres enfants venaient à participer un jour à une conspiration quelconque, on prendrait exemple sur la conduite qu'il aurait tenue lui-même à l'égard du comte d'Angou-

lème. Elle ne fut pas aussi heureuse dans une autre demande qu'elle adressa à Henri IV, relativement aux restes de Henri III et de Catherine de Médicis; elle obtint que le corps de cette dernière fût transféré à Saint-Denis, mais elle ne put obtenir que le même honneur fût rendu à la mémoire de Henri III. On craignait les troubles que pourraient exciter une pareille cérémonie dans un temps où les factions n'étaient pas encore éteintes. Ce n'est que sous la régence, et toujours d'après les instances de Diane, que le corps de Henri III fut transporté de Compiègne, où il avait été d'abord déposé, pour être inhumé à Saint-Denis parmi les rois ses prédécesseurs.

Elle reçut de la régente la mission de veiller sur l'éducation du jeune Louis XIII; elle s'acquitta avec zèle de cet office; mais elle ne pouvait développer dans une âme faible, inerte les germes des vertus et des qualités qui n'y étaient pas. Elle était presque octogénaire, elle voulut enfin quitter la cour et passer dans la retraite le peu d'années qui lui restaient à vivre. Elle habitait ordinairement l'hôtel d'Angoulême, qu'elle avait fait bâtir dans la rue Pavée, hôtel qui appartint dans la suite à la famille de Lamoignon. Plusieurs historiens, entre autres Davila, ont fait l'éloge des grandes qualités de Diane et particulièrement de son expérience consommée dans les affaires. Sa mort, arrivée le 11 janvier 1619, fut suivie de regrets universels. On conserve encore certains actes où elle prend les titres de fille et sœur légitimée de rois, duchesse d'Angoulême, douairière de Montmorency, comtesse de Ponthieu. Cette femme remarquable avait vu sept règnes.

lemy. Diane apprit le péril qui le m
seilla de quitter secrètement la ca
du massacre, il se retira à
quelques jours et fut rapp

MANSFELD.

n'avait eu de lui qu'un
chement pour Henri
gne d'éloges. El
pût attendre d
Elle négocia
de Navar
Bourbo
guère
con
sa
l'

... être fort curieux et fort intéressant à ... de ces brillants et aventureux capitaines ... Italiens ont donné le nom de *Condottieri*. ... il y en est quelques-uns dont les faits surprenants ... nés aux annales des peuples modernes, la ... ont déployé sur de petits théâtres des caractères d'une grandeur étonnante. Cette galerie de chefs militaires Italiens, Allemands, Espagnols offrirait une variété de physionomies qu'on rencontrerait difficilement autre part. Qu'on nous dise si par exemple la biographie du grand homme dont nous allons retracer les principales actions, ne vaut pas certaines vies de Plutarque qui sont en possession d'exciter la curiosité des lecteurs.

Ernest de Mansfeld naquit en 1585, du comte Pierre Ernest et d'une dame de Malines. Il eut pour parrain l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas, et il dut aux soins de ce prince sa première éducation, laquelle se réduisit principalement aux notions de l'art de la guerre, et aux exercices de force et d'adresse en usage parmi la jeune noblesse de ce temps-là. Il était à peine sorti de l'adolescence quand il alla en Hongrie apprendre le métier de la guerre sous le comte Charles de Mansfeld, son frère; il servit ensuite en Flandre et se signala dans plusieurs occasions. Mécontent de n'avoir pas eu l'avancement qu'on lui avait promis, il courut se

ger sous les drapeaux du duc de Savoie, qui faisait la guerre aux Espagnols. Ce prince fut tellement it des services du jeune guerrier, qu'il lui accorda s gratifications et lui donna le titre de marquis i-Nuovo.

La paix qui ne tarda pas à être signée livrait Mansfeld à l'inaction. Pourvu qu'il combattît, il lui importait peu pour quelle nation ou pour quel prince, pour quelle cause bonne ou mauvaise. Il enrôla deux mille hommes et les mena en Bohême au secours de ce peuple soulevé contre l'Autriche. Pour gagner plus sûrement la confiance et l'affection des Bohêmes, il se convertit à la religion réformée, ne se souciant pas plus d'être fidèle à telle ou telle secte religieuse, qu'à tel ou tel parti politique. Toutefois, cette apostasie lui valut le commandement en chef de l'armée des insurgés. De cette époque datent principalement sa réputation militaire et son influence politique. Il s'empare de la place de Pilsen après un siége mémorable. Au bout de quelque mois, le comte de Bucquoi, commandant des forces autrichiennes, dut évacuer toute la Bohême. Ernest de Mansfeld fut mis au ban de l'empire ; il n'en persévéra pas moins dans le parti qu'il avait embrassé. Trop adroit pour usurper l'autorité suprême, il détermina les Bohêmes à se choisir un roi et il eut soin que les suffrages se portassent sur Frédéric, électeur Palatin. Ce prince fut battu devant Prague par les Autrichiens et forcé de se retirer. Ernest était inférieur en forces à ses adversaires ; il tint cependant la campagne : les places de Pilsen et de Thabor se défendirent longtemps contre l'ennemi. L'année 1621 mit fin à cette lutte beaucoup trop inégale : après des prodiges de valeur et d'habileté,

Ernest fit sa retraite sur le Bas-Palatinat. Bientôt après il reprit l'offensive et, à la tête d'un petit corps d'armée, il parcourut l'Alsace, ravageant tout sur son passage. Ensuite il entra dans l'évêché de Spire et il remporta deux victoires sur les Bavarois et les Hessois, alliés de l'Autriche. La terreur qu'inspira ce chef audacieux fut à son comble. Selon la coutume de ces temps, la tête du rebelle fut mise à prix dans toute l'Allemagne. Les généraux de l'empire n'avaient pas songé à lui fermer les chemins des Pays-Bas ; il se jette dans cette contrée et y transporte le théâtre de la guerre.

S'étant ligué avec Christian, duc de Brunswick, il est vainqueur des Espagnols à Fleurus, lieu qui devait être signalé dans la suite par d'autres combats glorieux. Il alla rendre visite en Hollande au prince d'Orange ; ce dernier lui fit un accueil des plus flatteurs. Incapable de goûter le repos, il pénètre dans la Westphalie et s'empare d'un grand nombre de villes dont la plupart sont livrées au pillage. Cependant il allait se mesurer avec des généraux dignes de lui. La cour de Vienne avait envoyé à sa poursuite Tilly, déjà célèbre par de nombreux succès. Toutefois, ce capitaine expérimenté ne put chasser Ernest de l'Ost-Frise où il s'était retranché. Les habitants de la province prirent un moyen plus sûr pour se garantir des ravages de ce hardi aventurier. Ils lui comptèrent une forte somme, et il licencia ses troupes.

A quelle puissance l'infatigable condottière ira-t-il désormais offrir son épée ? Il se rend en France et demande des secours pour rétablir l'électeur Palatin sur le trône de Bohême. Les ministres l'accueillirent avec distinction ; mais ils ne lui fournirent point l'argent et

les troupes qu'il sollicitait. Persuadé qu'il obtiendrait de la cour d'Angleterre autre chose que de belles promesses, il vint à Londres. Là du moins ses intrigues eurent un plein succès : il ne tarda pas à rentrer en Allemagne avec une petite armée de trois mille Écossais que vinrent renforcer un corps de Danois et une foule d'aventuriers de toutes nations. L'Autriche lui opposa Wallenstein. Après une défaite qu'il fit payer chèrement aux troupes impériales, Ernest se retira dans le Brandebourg.

Son génie fertile en expédients lui suggéra une diversion favorable à ses desseins : Bethlem-Cabor, prince de Transylvanie, paraissait disposé à combattre contre l'Autriche. Ernest lui fit des propositions que celui-ci accueillit avec faveur. Dans le même temps, l'Angleterre et le Danemarck expédiaient de nouveaux secours à Mansfeld. Ainsi renforcé, ce chef audacieux traverse la Silésie et la Moravie. Il gagne Jablonka où vient le joindre le duc de Saxe-Weymar, autre caractère de la même trempe. L'un et l'autre se disposaient à agir, quand ils apprirent que Bethlem-Cabor venait de conclure la paix avec l'empereur. A la nouvelle de ce contre-temps qui rendait inutile la diversion qu'il avait voulu faire en Hongrie, Ernest remet ses troupes au duc de Saxe-Weymar et prend la résolution de se rendre à Venise ; comptant que cette république lui donnerait les moyens de tenter de nouvelles entreprises.

La fin de sa carrière aventureuse était proche. Arrivé à Weauvirtz, petite ville de Bosnie, il se trouva indisposé ; la maladie empira promptement. Quand il s'aperçut qu'il était peu éloigné du terme, il revêtit son uniforme, se tint debout, s'appuya sur deux domestiques

et, en cet état, rendit le dernier soupir. C'était le 20 novembre 1626. Ernest de Mansfeld n'avait pas encore atteint sa quarante-deuxième année. Ses restes furent transportés à Spalatro.

Aussi habile guerrier que profond négociateur, doué d'une patience à toute épreuve, consommé dans les ruses militaires, ce général doit être plaint de n'avoir employé des talents si rares et des qualités si éminentes qu'à ravager une grande partie de l'Europe.

CÉSAR DE VENDOME.

Quand Louis XIV vit s'éteindre presque coup sur coup tous ses héritiers légitimes, quand il fit réflexion que le seul espoir de sa race reposait sur un prince en bas-âge, d'une santé très-faible, il songea, pour remplir ce vide, à ses enfants naturels, les deux fils qu'il avait eus de madame de Montespan, le duc du Maine et le comte de Toulouse. Il les déclara donc, malgré les oppositions du parlement, habiles à succéder à la couronne en cas d'extinction des enfants légitimes. On croyait alors qu'un pareil acte n'avait point de précédent dans notre histoire ; on se trompait. La biographie du duc de Vendôme, qui va suivre, prouve qu'avant Louis XIV son aïeul, Henri IV, avait eu une semblable pensée.

César, duc de Vendôme, qu'on appela aussi *César Monsieur*, naquit des amours de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Il vint au monde en 1594, au château de Coucy en Picardie. Six mois s'étaient à peine écoulés, que le roi reconnaissait cet enfant par des lettres de légitimation. En 1598 il lui donna le titre de duc de Vendôme, le créa gouverneur de Bretagne et le fiança à la fille unique du duc de Mercœur, la plus riche héritière du royaume. Le duc de Mercœur fit cession au jeune prince, son gendre, du gouvernement de Bretagne ; c'était l'un des articles du contrat de mariage ; la donation du duché-pairie de Vendôme que faisait Henri IV à son fils, était un autre article du contrat. Le parlement se prononça fortement contre cette dernière clause, parce que le duché-pairie de Vendôme étant un ancien apanage de la maison de Bourbon, ne pouvait être aliéné. Henri IV mit au bas des lettres de jussion une note pressante, et le parlement enregistra la déclaration du roi. Là ne se bornèrent pas les faveurs de Henri IV pour ce bâtard : il lui donna rang immédiatement après les princes du sang ; même il s'était souvent préoccupé du soin de lui assurer sa couronne si ses enfants légitimes venaient à mourir ; et il eût mis ce projet à exécution si le poignard de Ravaillac ne l'eût prévenu.

A la mort de son père, le duc de Vendôme, fort jeune encore, mais vif, ambitieux, entreprenant, était déjà l'un des chefs des mécontents. Il se prononça énergiquement contre le mariage de Louis XIII avec une infante d'Espagne. Son opposition sembla si redoutable à la reine-mère, que celle-ci le fit arrêter dans son appartement au Louvre. Le prince s'échappa, et rendu

irréconciliable par le traitement qu'on venait de lui faire subir, il mit tout en œuvre pour soulever la Bretagne où il était tout puissant : on sait que la plupart des grands seigneurs étaient alors maîtres absolus dans leurs gouvernements. La reine-mère s'efforça d'appaiser les mécontents en leur faisant d'importantes concessions. Le duc de Vendôme ne se laissa ni gagner par les promesses ni intimider par les menaces : il refusa de licencier ses troupes, alléguant pour raison qu'il voulait venger la mort de son père ; mais lorsqu'il vit s'avancer contre lui l'armée royale et ses plus chauds partisans l'abandonner, il commença à prêter l'oreille aux propositions de la cour. Des conférences se tinrent à Loudun. Le duc de Vendôme s'y rendit, et la pacification désirée de part et d'autre fut bientôt conclue.

Ce prince aventureux ne trouvant aucune occasion de signaler sa valeur, accepta un commandement contre les réformés qui avaient pris les armes dans plusieurs provinces. En 1622, il leur enleva Clérac; il contint Montauban et réduisit Montpellier. Alexandre, le grand-prieur, son frère, prince non moins inquiet, non moins ambitieux, quoiqu'il fût encore plus dépourvu des qualités qui font l'homme supérieur, le fit entrer dans la conspiration de Chalais contre Richelieu. César, ayant été invité par le roi à se rendre à Blois, hésita quelque temps à paraître au milieu de ses ennemis; mais se flattant à la fin que ses menées étaient ignorées du premier ministre, il obéit aux ordres du roi. Au bout de deux jours, il fut arrêté avec son frère. Dès qu'ils se virent prisonniers, ils se témoignèrent leurs regrets de n'avoir *pas pris* les devants. Toutefois César espérait qu'on ne

e traiterait pas plus rigoureusement qu'il l'avait été précédemment par la reine-mère. En cela il se trompait, et la suite le lui fit bien voir. Les deux princes furent d'abord conduits à Amboise, et ensuite à Vincennes. Leur captivité fut très-étroite et très-sévère. Le grand-prieur mourut dans cette dernière prison le 8 février 1629 : il y avait langui près de trois années ; pour le duc de Vendôme, il se décida enfin à faire des aveux et prit le parti de s'humilier ; mais il n'obtint son élargissement qu'après s'être démis de la charge de gouverneur de Bretagne, et en outre, il fut contraint de sortir de France. Une modique pension fut tout ce qu'on lui accorda, non pas pour soutenir son rang, mais bien son existence dans les pays étrangers. Pendant quelque temps, il se mit au service de la Hollande. Las de son exil, il sollicita son retour en France : on lui accorda la permission de se retirer dans son château d'Anet ou dans celui de Vendôme. En 1641, il fut accusé d'avoir essayé de faire empoisonner le cardinal de Richelieu. Il voulut d'abord se justifier, mais ne se fiant pas trop à son innocence, et se rappelant surtout la captivité qu'il avait essuyée quatorze ans auparavant, il s'enfuit en Angleterre. Son procès fut instruit. Le cardinal, satisfait de l'éloignement d'un de ses plus dangereux ennemis, ne fit point rendre d'arrêt contre le fils de Henri IV. Le duc de Vendôme revint en France après la mort du premier ministre que suivit de près celle du faible monarque.

Dans cette nouvelle minorité, César recommença ses intrigues et fut l'un des chefs du parti des *importants*. Enveloppé dans la disgrâce du duc de Beaufort, son fils, il devint suspect à la reine, qui lui donna l'ordre de

sortir de la capitale. Il s'excusa sur sa santé : la régente, qui était pressée de le voir loin, lui offrit alors une litière. A compter de ce moment, il parut détaché des frondeurs, et il s'effaça pendant la guerre civile. S'étant réconcilié avec le cardinal Mazarin, il en obtint des dignités qui lui compensèrent la perte de celles qu'il avait précédemment. On lui donna le gouvernement de la Bourgogne, la charge de grand-maître de l'artillerie, et enfin la surintendance de la navigation. Ces faveurs l'attachèrent à la cour : il pacifia la Guienne, et soumit Bordeaux qui tenait pour les frondeurs. La dernière année de sa vie est proprement la seule dont ait pu se faire honneur ce prince qui, jusque là, n'avait paru que dans les troubles politiques et dans les guerres civiles; il mit en fuite la flotte espagnole devant Barcelone. Il vécut encore quelques mois, accablé de souffrances et d'infirmités, et mourut à Paris vers la fin d'octobre 1655, âgé de soixante et onze ans. Madame de Motteville rapporte que le duc de Vendôme avait beaucoup d'esprit; il était fécond en saillies comme son père. Quant à ses qualités guerrières, s'il ne peut être cité parmi les grands capitaines du dix-septième siècle, il montra de la résolution, du courage et de la hardiesse en plusieurs circonstances. Reconnaissons toutefois qu'il se montra fort inférieur à Henri IV, son père, de même que les autres enfants de ce prince.

ZHINGA.

Les partisans de l'esclavage des Nègres, et il en est tant, ne manquent pas, lorsqu'ils ont à défendre leur abominable cause, de mettre en avant l'infériorité intellectuelle de cette race infortunée. On pourrait cependant leur alléguer une foule de faits qui renversent de fond en comble un odieux système enfanté par l'intérêt et par le préjugé. L'exemple de cette reine d'Angola dont nous allons retracer la vie, est à coup sûr l'un des plus curieux et des plus singuliers.

Zhinga naquit en 1582 d'une esclave et de Bandi, roi d'Angola, sur la côte du Longo. Ce prince se vit enlever la plus grande partie de ses États par les Portugais, ses voisins, et périt assassiné par ses propres officiers. Il laissa le trône à son fils, Ngola-Bandi, qu'il avait eu aussi d'une esclave. Celui-ci, dans la crainte d'une rivalité dangereuse, mit à mort un jeune enfant de sa sœur Zhinga. Quel que fût son chagrin, la princesse dissimula, se promettant en elle-même de tirer vengeance de cette atrocité. Ngola-Bandi, forcé, comme son père, de résister aux agressions des Portugais, ne fut pas plus heureux : il dut se soumettre aux conditions humiliantes qu'ils lui imposèrent. Quelques difficultés s'élevèrent à l'occasion du traité : le roi chargea Zhinga, dont il connaissait la capacité, d'aller négocier avec eux. Elle partit pour Loanda, chef-lieu des établissements portugais ; une suite nombreuse et magnifique l'accompagnait.

Dès qu'elle fut arrivée, le vice-roi lui donna audience. Dans la salle de réception un fauteuil était dressé pour lui. On avait étendu pour Zhinga un riche tapis ; blessée intérieurement de ce procédé, elle n'en laissa pourtant rien paraître sur son visage et se contenta de faire signe à une de ses femmes. Celle-ci se plaça sur le tapis en présentant son dos à la princesse. Zhinga, s'étant assise sur ce siége d'une nouvelle espèce, prit part à la délibération. Tous les principaux Portugais furent étonnés de son bon sens, de sa prudence et de sa fermeté. On demandait que Ngola-Bandi reconnût la suzeraineté du roi de Portugal et lui payât un tribut annuel. Elle refusa fièrement ; elle obtint enfin un traité d'alliance à la condition que les prisonniers portugais seraient rendus par son frère et que certains avantages commerciaux seraient accordés aux Européens.

Après l'audience, le vice-roi fit de grandes politesses à la sœur de Ngola-Bandi. Des manœuvres et des exercices eurent lieu en sa présence; Zhinga y prit un plaisir extrême : son séjour à Loanda se prolongea quelque temps. On s'efforça de l'attirer au christianisme; on la décida à se faire instruire. A la fin elle consentit à recevoir le baptême. Il n'est pas aisé de prononcer si sa conversion fut l'effet d'une persuasion réelle ou bien d'une politique adroite.

Sa mission était terminée; elle retourna auprès de son frère qui parut d'abord satisfait du traité conclu par Zhinga. Cependant, au bout de quelque temps, il voulut recommencer la guerre au mépris des avertissements de la princesse. Cette agression lui coûta cher : ses troupes furent battues et il fut lui-même empoisonné par les siens, peut-être à l'instigation de Zhinga, qui du moins

recueillit les fruits de ce crime. Ngola-Bandi avait un jeune fils. Connaissant le génie d'intrigue de sa sœur et craignant ses complots, il avait confié l'enfant aux soins d'un des principaux chefs sur le dévouement duquel il avait lieu de compter. Zhinga, appuyée par un parti puissant, est déclarée reine ; mais ne se croyant point affermie tandis qu'il restait un héritier légitime, elle exige que le jeune prince lui soit livré et elle le poignarde de ses propres mains.

Quand elle se fut ainsi assuré la possession du trône d'Angola, et qu'elle ne se vit plus d'ennemis redoutables à l'intérieur, elle songea à se débarrasser des Portugais, ses puissants voisins, dont quelques mois auparavant elle avait feint d'être l'amie ou l'alliée. Elle réunit des forces considérables, les discipline de son mieux, rassemble des armes et des provisions en grande quantité, conclut des alliances avec les Hollandais, ennemis des Portugais, avec les tribus guerrières des Giagas et avec le roi de Congo. Ayant attaqué les Portugais à l'improviste, elle remporta sur eux quelques avantages, tandis que d'un autre côté les Hollandais leur enlevaient Saint-Paul de Loanda et plusieurs de leurs provinces. Mais, en 1648, don Salvar Corréa, général des Portugais, reprit l'offensive, chassa les Hollandais de Loanda et battit en plusieurs rencontres Zingha et ses alliés. Il s'avance enfin au cœur des Etats de son ennemie. Celle-ci abandonne son pays et se réfugie dans les déserts du côté de l'Est. Tout lui manquait, soldats, armes, munitions. Rien n'est pourtant capable de la décourager. Les Portugais lui proposent de se reconnaître leur vassale. Cette proposition l'indigne et elle continue la guerre. Alors les Portugais établissent à Angola un fantôme de roi qu'ils rem-

placent par un autre à la mort du premier. Plusieurs années s'écoulèrent, et Zingha, quoique réduite au seul royaume de Matamba, résistait toujours. Dans sa haine contre les Portugais, elle renonça au christianisme. Proclamée reine par les Giagas, dont elle avait su captiver l'affection par son courage et son habileté, elle fait des incursions fréquentes sur le territoire des Portugais, et leur cause des pertes immenses.

Il y avait plus de trente ans qu'elle était en guerre avec eux, et ils n'avaient pu ni la soumettre par les armes, ni la rendre plus traitable par des dons ou par des promesses. De plus en plus irritée contre ses ennemis, parce qu'ils faisaient courir le bruit qu'elle se nourrissait de chair humaine, Zhinga s'avance à la tête d'une armée plus considérable qu'auparavant. Les Portugais, renforcés par de nombreuses troupes de nègres, l'assiégent dans une petite île nommée Coanza. Après une résistance désespérée, dans laquelle des milliers de nègres ou d'Européens tombèrent sous ses coups, elle était sur le point d'être faite prisonnière ; elle sollicite une trêve : les Portugais, qui s'imaginaient la voir prochainement en leur pouvoir, lui accordent vingt-quatre heures. Pendant la nuit, elle et les siens passent la rivière, trompent la surveillance de l'ennemi et gagnent la province d'Oacco.

Cette reine infatigable ne prend que le temps de renforcer sa petite armée, et dans un moment où les Portugais la croyaient occupée ailleurs, elle pénètre résolument dans le royaume de Matamba, dont une partie lui avait été enlevée. L'impétuosité de sa marche fut telle que plusieurs provinces mal secourues et plus mal défendues retombèrent en son pouvoir. Ce succès l'en-

courage; elle forme une entreprise sur le royaume d'Angola, mais elle est repoussée et, en son absence, le Matamba est ravagé par le Giaga-Cassange, son voisin. Tandis qu'elle est forcée de défendre ses nouveaux États contre le chef barbare, les Portugais lui offrent de nouveau la paix. Elle reçoit les envoyés avec politesse; mais elle réclame les provinces enlevées, déclarant que si on ne lui accorde cet article, elle poursuivra résolument la guerre. Cependant, afin de la gagner par la persuasion, on laissa auprès d'elle un prêtre sous prétexte de régler avec elle certaines questions secondaires. Zingha tomba malade : celui-ci essaya de la ramener au christianisme; elle prêta en apparence l'oreille aux exhortations du ministre. Mais aussitôt qu'elle fut rétablie, elle lui ordonna de quitter sa cour et se disposa de nouveau à recommencer la lutte. Cette nouvelle guerre lui est plus défavorable encore que les précédentes. Ayant mis le siége devant la forteresse de Massangano, elle y perd beaucoup de monde et ne parvient à s'échapper qu'avec beaucoup de peine. Sa sœur, qu'elle avait envoyée à Loanda plutôt pour lui rendre compte des mouvements des ennemis que pour traiter de bonne foi avec eux, est livrée au supplice. La défaite des Hollandais et leur expulsion de l'État d'Angola changent les dispositions de Zingha. Tout en continuant de se défendre, elle traite moins cruellement les chrétiens tombés en son pouvoir et fait la guerre avec moins d'acharnement.

Cependant le vice-roi lui écrivait fréquemment et s'efforçait de lui inspirer le désir de la paix et celui de rentrer dans le sein de la religion qu'elle avait quittée. Enfin, en 1655, elle abjura solennellement et exhorta ses sujets à se faire chrétiens. Cette conversion fut-elle

plus sincère que la précédente? La politique n'y eut-elle pas la plus grande part? On est tenté de le croire quand on la voit prendre des Capucins pour conseillers et dédier sa capitale à la Vierge. Elle signa avec les Portugais une trève qui, au bout de quelques mois, se changea en une paix définitive. Elle refusa constamment de se reconnaître vassale du roi de Portugal malgré les instances pressantes de ses Capucins.

Le reste de son règne fut marqué par d'utiles règlements : elle protégea le peuple contre les vexations et la tyrannie des grands; par un édit, elle abolit la polygamie dans ses États, et par un autre, elle défendit l'idolâtrie. Victorieuse du roi d'Ajacca qui l'avait attaquée, elle lui imposa un tribut. Elle jeta les fondements d'une grande et belle ville, dont elle voulait faire la capitale de ses États. A l'occasion d'un bref du pape qui lui envoyait des missionnaires, elle fit célébrer des fêtes magnifiques qui furent suivies de combats simulés où elle-même parut en amazone, quoique âgée de quatre-vingts ans. Cette reine, que l'on pourrait à bon droit regarder comme l'Élisabeth ou comme la Catherine de la race noire, mourut le 17 décembre 1663.

CHAPELLE.

Claude-Emmanuel Luillier, fils naturel de François Luillier, maître des comptes à Paris et conseiller au

Parlement de Metz, naquit en 1626 au village de la Chapelle, entre Paris et Saint-Denis. C'est de là que lui vint le nom qu'il a toujours porté. Son père, à la fois homme de plaisir, d'esprit et d'érudition, et de plus fort riche, était l'intime ami du philosophe Gassendi, du savant Saumaise, de l'*éloquent* Balzac comme on disait alors, et sa maison était le rendez-vous des partisans de la bonne chère aussi bien que des amis des lettres. Cette maison fut pour Chapelle ce que la société du Temple a été dans la suite pour Chaulieu et pour Voltaire, ses successeurs, ou plutôt ses heureux émules dans la poésie légère.

François Luillier prit le plus grand soin de l'éducation de son fils, d'abord en le plaçant entre les mains des Jésuites chez lesquels il fit ses humanités, puis en le confiant à Gassendi qui lui donna des leçons de philosophie et de mathématiques. Le maître admit à ces enseignements deux jeunes gens amis de Chapelle et destinés à devenir célèbres chacun dans son genre : Molière et Bernier.

Non content d'avoir fait pour un fils naturel ce que la plupart des gens riches ne font pas pour leurs fils légitimes, ainsi que le remarque Voltaire; non content d'avoir ainsi pourvu à son éducation, il le fit légitimer en 1642, et se disposait à le mettre dans l'état ecclésiastique. Mais un penchant décidé pour le plaisir, une haine de toute espèce de dépendance, une complète inaptitude à tout ce qui demandait une suite de soins et de travaux, écartaient le jeune homme des différentes carrières et particulièrement de celle de l'Eglise. Se livrer à la paresse, à la débauche, aux joyeuses sociétés, faire de temps à autre des vers faciles et négligés, tels

étaient ses goûts à vingt ans, tels ils furent toute sa vie. Son père, après quelques tentatives inutiles, le laissa maître de suivre ses inclinations, et l'arracha à la tyrannie de deux sœurs qu'il avait chargées de veiller à sa conduite quand il était absent de la capitale et qui avaient fait enfermer leur neveu à Saint-Lazare, sans doute moins à cause de ses déportements qu'à cause de la tendresse que leur frère lui portait. Mais prévoyant que son fils ne saurait ni gouverner, ni conserver les biens qu'il pourrait lui laisser, et sachant d'ailleurs que leur possession n'avait pour lui nul attrait, il pourvut amplement à ses besoins par une rente viagère de huit mille livres.

En 1648, Chapelle fit un voyage en Italie, et, si l'on s'en rapporte à Dassoucy, la vie qu'il mena pendant son séjour à Rome ne fut pas des plus régulières : « Vous « avez, dit le poète burlesque, si valeureusement fait « montrer les talons à tant de légions entières d'enfants « perdus que vous ne pourriez jamais nous persuader « que vous ayez quitté Cupidon pour sa mère et les « Amours pour les Grâces. » Peut-être cette accusation de Dassoucy n'a-t-elle été qu'une représaille ; ce qui est certain, c'est que Chapelle fut inquiété à Rome par l'inquisition. Comme le crime de non-conformité n'a jamais été puni *en terre papale* ni ne pouvait l'être, ainsi qu'il l'a été dans d'autres pays, on peut croire que quelques bons mots lâchés indiscrètement, quelques vers de sa façon récités avec non moins d'imprudence, furent les véritables griefs qui faillirent à commettre le poète avec le redoutable tribunal. Il jeta au feu tous ses ouvrages, et c'est ainsi qu'on a perdu les productions de sa première jeunesse.

Après la mort de son père, arrivée à Pise en 1652, il revint en France, et alors, ne dépendant plus de personne, amoureux de sa liberté jusqu'à l'excès, il prit la résolution de ne vivre en quelque sorte que pour lui-même, et de ne se prêter à ceux qui recherchaient sa compagnie qu'autant qu'il y trouverait du plaisir. Selon le portrait qu'un de ses biographes nous a tracé de lui, Chapelle voulait avoir partout, comme il le disait lui-même, *ses coudées franches*. Il ne souffrait dans les autres aucun air, aucune hauteur. Il s'exprimait très-librement sur tout ce qui le choquait. Il aimait à railler, il était fertile en bons mots, et n'était retenu par aucune considération de présence, d'absence, de rang, ni d'amitié. Instruit à fond sur une infinité de matières, doué d'un goût délicat et sûr, animé d'une sorte de génie créateur, maniant la parole avec grâce, imprimant à sa conversation le caractère de cette gaieté inépuisable, qui lui faisait sur-le-champ enfanter à table des couplets ingénieux, il sut faire en quelque sorte compter ses défauts au rang même de ses agréments. Mais tant d'aimables qualités étaient un peu ternies par la passion du vin qui lui était commune, du reste, avec un grand nombre de gens de condition et d'hommes de lettres de ce temps. Cette passion l'entraînait parfois dans des extravagances dont la plus étrange est l'aventure d'Auteuil, rapportée par tous les auteurs des vies de Boileau, de Racine, de Molière.

Malgré ce défaut et aussi malgré ses indiscrétions, il ne laissa pas que d'être l'ami intime de ces trois grands écrivains, qui le consultaient sur leurs ouvrages et qui lui ont dû des traits excellents. Leur société a été longtemps célèbre; la rupture de Racine et de Molière mit

fin à ces réunions délicieuses auxquelles participaient les seigneurs les plus aimables de la cour de Louis XIV.

Chapelle, si célèbre au dix-septième siècle par ses talents de société, par son commerce avec les plus beaux esprits du temps, ne l'était guère moins par ses poésies; mais sa gloire littéraire a bien déchu dans le siècle dernier, et encore davantage dans le nôtre. Après Chaulieu et sa brillante pléïade, après Voltaire et ses nombreux élèves, la poésie légère semble avoir dit son dernier mot; et, au prix des leurs, les pièces de Chapelle, à part leurs incorrections et leurs négligences même, paraissent bien pâles, bien décolorées. Toutefois ce poète n'a pas été surpassé dans le récit de son *Voyage*, que le sévère Boileau estimait une *pièce excellente*, et où, selon Voltaire, il a fait *du plus charmant badinage la plus charmante leçon*. On place la date de ce voyage en 1665. Chapelle avait avec lui Bachaumont, autre poète de la même humeur et du même caractère, mais qui n'a pas laissé les mêmes souvenirs, puisqu'on ne connaît de lui que trois ou quatre morceaux sur lesquels encore on est incertain. Seulement l'avantage d'avoir été le collaborateur de son ami dans cette piquante relation, a transmis son nom jusqu'à nous et le portera vraisemblablement à la dernière postérité.

On trouve le nom de Chapelle sur l'état des pensions que Louis XIV avait assignées en 1665 pour un certain nombre de gens de lettres et de beaux esprits. Il mourut en 1686, à Paris, à l'âge de soixante ans.

Disons en terminant que ce poète mérite des éloges pour l'indépendance de son caractère; cette qualité *était assez* rare parmi les auteurs du temps. On les voit

tous avec peine, soit dans leurs dédicaces, soit dans leurs relations, se déshonorer par leurs basses flatteries et leur lâche servilité à l'égard de ceux qu'on appelait alors de grands seigneurs. Il fallait de longues années encore et bien des changements sociaux pour relever la profession de l'homme de lettres. Malherbe et Chapelle sont presque les seuls écrivains du dix-septième siècle auxquels on puisse accorder une louange pareille.

LE MARÉCHAL DE BERWICK.

Les annales des peuples n'offrent guère de contrastes aussi marqués ni d'oppositions aussi tranchées que celle que nous présente le règne de Louis XIV. Ses commencements brillèrent du plus vif éclat; ses dernières années ne furent qu'un sombre et affreux crépuscule. On eût dit que tout descendait dans la tombe avec le superbe roi, artistes, orateurs, hommes d'État, généraux. De la nombreuse pléïade d'illustres capitaines qui avaient reculé les frontières de la France, il ne restait guère que des élèves dégénérés. Cependant deux hommes parurent à la fin, Villars et Berwick, dont l'épée sembla tracer une limite infranchissable à l'ennemi et dont la voix sembla lui dire : Tu n'iras pas plus loin.

Quoique étranger, ce dernier a été naturalisé Français par la reconnaissance nationale non moins que par la munificence royale.

C'est des amours du duc d'Yorck, depuis Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlboroug, que naquit, en 1670, Jacques Fitz-James, duc de Berwick. Selon l'usage pratiqué assez généralement en Angleterre depuis la Restauration, il fut envoyé en France; il n'avait guère que sept ans. Il suivit les cours du collége de Juilly, puis de celui du Plessis et enfin de celui de la Flèche. Le duc d'Yorck, son père, monta sur le trône en 1685. Avant que de rappeler son jeune fils auprès de lui, il voulut qu'il allât apprendre l'art militaire sous Charles de Lorraine, général de Léopold Ier. C'est en Hongrie que Berwick fit ses premières armes : il se trouva au siége de Bude et à la bataille de Mohatz. Dans ses premières campagnes, il donna des preuves d'une bravoure peu commune et d'une capacité fort rare dans un âge aussi tendre.

Il retourna en Angleterre et reçut de son père le titre de duc. A cette époque se manifestaient déjà les symptômes de la révolution qui renversa du trône la famille des Stuarts. Berwick suivit Jacques II dans l'expédition d'Irlande. En 1689 il fut blessé assez grièvement, et ce fut la seule fois de sa vie. Il assista à la bataille de la Boyne, où Guillaume d'Orange eut l'épaule effleurée d'un coup de canon et où Jacques II vit ses espérances à jamais détruites. La révolution était consommée. En 1692 il accompagna son père sur les côtes de Normandie, et il vit du rivage cette fameuse bataille qui anéantit la puissance maritime de Louis XIV.

Il alla servir en Flandre sous le maréchal de Luxem-

bourg ; il fit des prodiges de valeur à Steinkerque et à Nerwinde : il fut fait prisonnier dans cette dernière bataille. Il servit encore sous Villeroi, cet adroit courtisan, cet inepte général auquel Louis XIV dut ses plus grands revers. Malgré le peu de succès qu'avaient eu précédemment ses tentatives pour rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre, Louis XIV préparait une autre expédition. Seulement il désirait que les partisans du prince déchu se tinssent prêts à agir en Angleterre et en Écosse : il chargea le jeune duc de s'entendre avec les chefs les plus influents du parti. La négociation ne réussit pas, quoique Berwick ne fût pas au-dessous de cette mission. Il parut avec éclat dans les campagnes de 1702 et de 1703, d'abord sous les ordres du duc de Bourgogne, ensuite sous ceux de Villeroi. Louis XIV lui accorda des lettres de naturalisation. C'est surtout en Espagne que le duc de Berwick allait déployer des talents supérieurs. En 1704, il y fut envoyé avec le titre de général en chef : il sauva véritablement ce pays. Peut-être la cour de Versailles fut-elle jalouse de ses succès, chose assez commune dans l'histoire des cours. Quoiqu'il en soit, le général fut rappelé.

L'année suivante ne fut pas aussi glorieuse pour lui : chargé de soumettre les Camisards du Languedoc, peu s'en fallut qu'il ne fût fait prisonnier par eux dans la ville de Nîmes, ainsi que l'intendant Baville. Au moment de l'exécution le complot fut découvert par un des complices : tous les conjurés périrent dans les supplices les plus atroces et les plus recherchés.

Comme les affaires allaient assez mal en Espagne, on s'aperçut enfin qu'il n'y avait d'autre remède que d'y renvoyer le maréchal de Berwick ; il avait tout nouvel-

ment reçu ce titre. La bataille d'Almanza, qu'il gagna peu de temps après, rendit le royaume de Valence à Philippe V. Cette même année 1708 le vit successivement général en chef des armées de Louis XIV en Espagne, en Flandre, sur le Rhin, sur la Moselle. Enfin il fut envoyé en Dauphiné, et il couvrit cette province pendant les quatre années suivantes. Sa belle et savante défense fut justement admirée par les connaisseurs. En 1713 il retourna pour la troisième fois commander en Espagne. C'est principalement en Catalogne que s'étaient portés les efforts des généraux ennemis. Berwick assiégea et prit l'importante place de Barcelone.

Quelques mois après la mort de Louis XIV, il fut nommé commandant en Guyenne. Au bout de deux ans il quitta ce poste pour aller commander en Espagne. Cette fois ce n'était plus pour défendre les droits de Philippe V, mais pour faire la guerre à ce prince alors brouillé avec la France. Le duc de Liria, fils du maréchal de Berwick, servait dans l'armée espagnole. Son père lui écrivit une lettre où il l'encourageait à continuer de bien faire son devoir. Cette campagne ne fut pas moins honorable pour le maréchal que ne l'avaient été les précédentes. Elle ne semblait pas devoir lui mériter l'inaction où la cour le laissa durant plusieurs années. Ce ne fut qu'en 1733 qu'il fut de nouveau employé : ses conseils décidèrent le siége de Philisbourg. Il fut tué devant cette place d'un coup de canon, le 12 juin 1734. C'était mourir comme Turenne, avec lequel il eut d'autres traits de ressemblance. On l'a aussi comparé plus d'une fois à Villars ; et ce parallèle ne peut que faire honneur à sa mémoire. Quoiqu'il en soit, le vainqueur de Denain envia la fin glorieuse de son émule,

ainsi que l'attestent quelques mots énergiques qui sont encore dans toutes les bouches.

Les biographes contemporains ont représenté le maréchal de Berwick comme un homme dont l'air était sec, l'abord froid et les manières austères. Il était modéré dans ses goûts, dans ses passions, dans ses sentiments; et sa droite raison ne tombait en nul excès. Bolingbrocke, qui a été si sévère pour les personnages fameux de son temps, a dit de lui que c'était le meilleur grand homme qui ait existé. Un pareil éloge suffit pour la gloire d'un homme; car à combien de héros saurait-on l'appliquer? Les *Mémoires* de Berwick sont pleins d'intérêt, et se font remarquer parmi la foule d'excellentes productions en ce genre que les deux derniers siècles nous ont transmises. Ils ont vu le jour, pour la première fois, en 1718, par les soins du duc de Fitz-James, son petit-fils. La famille du maréchal subsiste encore. Le plus distingué de ses membres a été l'illustre orateur de la chambre des pairs sous la monarchie constitutionnelle.

LE DUC DU MAINE.

Peu s'en fallut, au commencement du dix-huitième siècle, que la succession des bâtards à la couronne de France ne passât en loi fondamentale de l'État; il eût été besoin pour cela d'un prince ambitieux, hardi, en-

treprenant. Au lieu d'un homme faible, ami du repos, et complètement détaché des intrigues politiques tel que le duc du Maine, ou d'une sorte de philosophe tel que le comte de Toulouse, qu'on suppose un homme tel que Guillaume le Conquérant, il n'est pas à douter que le testament de Louis XIV n'eût été exécuté de point en point, et que le duc d'Orléans, alors généralement méprisé pour ses mœurs dépravées, n'eût succombé dans cette lutte. Les deux notices que nous allons offrir aux lecteurs sont celles des rejetons de Louis XIV, qui ont été acteurs dans cette curieuse tragi-comédie.

Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, naquit à Versailles, le 30 mars 1670, des amours de Louis XIV et de madame de Montespan. Il fut légitimé trois ans après, et presque immédiatement pourvu de la charge de colonel-général des Suisses et Grisons. De bonne heure, il manifesta d'heureuses dispositions, s'il faut s'en rapporter aux éloges exagérés que lui prodiguèrent ses maîtres et surtout madame de Maintenon, sa gouvernante. On poussa la flatterie jusqu'à faire imprimer les versions du jeune prince, sous le titre d'*OEuvres d'un auteur de sept ans;* il va sans dire que ces compositions d'écolier avaient été retouchées par les maîtres. Le tout était précédé d'une épître dédicatoire de quelques lignes à madame de Montespan, que la gouvernante fit composer par Racine, et qui était un petit chef-d'œuvre bien supérieur au reste. Le duc du Maine conserva toujours la plus vive affection pour sa gouvernante. A l'âge de douze ans, il fut nommé prince souverain de Dombes, gouverneur de Languedoc et grand-maître de l'artillerie. Il servit dans la guerre de Flandre en 1694. S'il faut encore s'en rapporter aux relations et aux gazettes

du temps, il paya de sa personne à la bataille de Fleurus; son ancien gouverneur y fut tué à ses côtés.

Peu après, il épousa la petite-fille du grand Condé, qui était en tout l'opposé de son mari; elle était vive, ambitieuse, amie de l'intrigue. Par son influence sur l'esprit de Louis XIV, elle contribua puissamment à la déclaration de 1710, par laquelle le duc du Maine et les autres princes légitimés furent investis des mêmes prérogatives que les princes du sang, et déclarés aptes à succéder au trône dans le cas où la descendance légitime viendrait à manquer. Ce ne fut pas sans opposition qu'un tel acte fut enregistré par le Parlement; il n'en fallut pas moins se soumettre aux volontés du roi. Une autre déclaration de 1714 ajouta encore à ces honneurs. Après la mort de Louis XIV, la ville et la cour furent pleines d'intrigues, dont la duchesse du Maine était l'âme. Mais le duc d'Orléans sut flatter le Parlement et fut reconnu régent du royaume. Les dispositions rendues par Louis XIV en faveur des princes légitimés furent révoquées. La duchesse du Maine fut extrêmement irritée en voyant l'abaissement où son mari et elle se trouvaient réduits. Il est curieux de lire dans les *Mémoires* de madame Staal, les peines que s'étaient données la princesse pour établir le droit des princes légitimés; elle passait la nuit sur de lourds in-folio pour y chercher des précédents et des exemples de bâtards qui avaient régné. Elle ne cessa point ses intrigues lors même que le Parlement eut réglé la question, lors même que l'autorité du régent parut affermie. Ses pressantes suggestions jetèrent le duc du Maine dans la conspiration tramée par Cellamare : le prince fut arrêté par ordre du régent et conduit dans

la citadelle de Doullens ; il y fut traité fort durement par l'officier commis à sa garde. Ce n'est qu'après une année de captivité qu'il obtint son élargissement. Le régent le rétablit dans ses emplois, mais il fit tomber toute sa colère sur la duchesse du Maine qui resta longtemps en prison, ainsi que sa confidente, mademoiselle Delaunay, qui nous a laissé sur cette période des mémoires si intéressants. Pendant longtemps le duc du Maine refusa de voir sa femme ; il consentit enfin à se fixer avec elle à Sceaux, qui devint le siége d'une petite cour moitié galante, moitié littéraire. Le prince lui-même se livrait aux lettres par un goût sincère et véritable. Après la mort du grand Corneille, il s'était présenté à l'Académie française pour succéder à ce poète. De décider quels étaient les véritables titres du duc du Maine, c'est ce qui ne serait pas facile, à moins que l'on n'allègue qu'il était un grand seigneur ; et en cette qualité, il faut en convenir, il avait autant de titres que tant d'autres brillants personnages, princes, ministres, prélats, favoris auxquels l'Académie française a ouvert ses portes. Toutefois le roi refusa son consentement sous prétexte que le prince était trop jeune. La véritable raison était sans doute qu'il ne voulait pas qu'un de ses rejetons fût confondu avec de simples gens de lettres. Plus tard le duc entreprit de traduire l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. C'était presque à l'époque où la régence allait s'ouvrir. Un jour il montra à sa femme un chant de l'*Anti-Lucrèce*, qu'il venait de traduire : « Un beau matin, lui dit-elle, vous trou-
« verez, en vous éveillant, que vous êtes de l'Acadé-
« mie, et que M. d'Orléans a la régence. »

Selon Madame Staal, ce prince joignait à son incli-

nation pour les lettres une conversation à la fois solide et enjouée ; comme nous l'avons dit, il était naturellement porté à la retraite. Dans ses dernières années, il fut attaqué d'un cancer au visage ; il supporta courageusement ses souffrances, et il éprouva en cette occasion les soins les plus touchants de la part de sa femme. Il expira le 14 mai 1736.

LE COMTE DE TOULOUSE.

De tous les nombreux enfants naturels de Louis XIV, voici à coup sûr le plus estimable ; il est véritablement le seul qui, par son courage, par son humanité, par ses talents et ses qualités privées, ait été digne de l'inclination, ou, pour mieux dire, du faible que le grand roi montra constamment pour ses bâtards, et qui le porta à rendre ces fameux édits que le Parlement, et plus encore l'opinion publique cassèrent après sa mort. Le prince qui est l'objet de cette notice, eut la sagesse de dédaigner cette haute position à laquelle semblait l'avoir appelé une volonté puissante et absolue. Il préféra les douceurs d'une condition obscure où il déplóya les vertus les plus aimables.

Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, était le troisième fils légitimé de Louis XIV et de madame de Montespan. Il naquit à Versailles, le 7

juin 1678. Il n'avait que cinq ans quand il fut fait amiral de France. C'était alors la coutume de décorer des plus beaux titres et des plus hautes charges les princes au berceau, et cette absurde coutume se pratique encore de nos jours. Du moins le comte de Toulouse sut justifier dans son âge mûr la dignité qu'il avait reçue dans son enfance.

Aux siéges de Mons et de Namur, qui eurent lieu en 1690, il donna de grandes preuves de courage, et le roi lui ordonna de ne plus s'exposer à l'avenir comme un simple soldat. En 1702, dans la guerre de la succession d'Espagne, il reçut un commandement auquel il ne se montra pas inférieur : on lui confia une escadre avec laquelle il allait accomplir de grandes choses, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa vingt-troisième année. La flotte qu'il avait sous ses ordres, et qui se composait de six vaisseaux, sortit du port de Toulon, se présenta devant les villes de Messine et de Palerme, et les força à reconnaître l'autorité de Philippe V. La conduite du comte de Toulouse fut encore plus brillante dans la campagne de 1704. La cour de Versailles apprit que l'amiral anglais Rooke devait conduire à Lisbonne l'archiduc Charles, que l'empereur avait reconnu comme roi d'Espagne. Le comte de Toulouse, qui stationnait à Brest avec vingt-trois vaisseaux, reçut l'ordre de se diriger sur Toulon et de se réunir à Duquesne. Quand le prince fut à la hauteur de Lisbonne, il eut avis que l'amiral Rooke avait fait route quelques jours auparavant pour Barcelone. La flotte de l'amiral anglais n'avait pas moins de soixante voiles. Le prince arrive à Cadix, il y débarque les troupes et les munitions, et se dispose à sortir du détroit. Près d'Alicante, il rencontre

les dix-neuf vaisseaux que commandait Duquesne. On arrive à Minorque, et le comte de Toulouse, bien que très-inférieur en forces, se préparait à accepter le combat si l'ennemi se fût présenté; mais le vent sépara les deux armées navales, et le prince, qui eût bien désiré se mesurer avec les Anglais, rentra à Toulon. Toutefois son entreprise eut l'avantage de faire échouer les projets formés par l'ennemi sur la Catalogne : le but de son expédition était rempli.

Croyant avoir peu fait, le prince part de Toulon avec quarante-neuf vaisseaux de ligne, et vingt-quatre galères. Le maréchal d'Estrées commandait en second sous lui. Dans les derniers jours d'août, on rencontra l'armée ennemie qui comptait soixante-cinq vaisseaux et un grand nombre de galiotes; elle était divisée en trois escadres. La flotte anglaise et la flotte française se trouvaient à onze lieues nord et sud de Malaga, le combat s'engage : l'ennemi est battu sur tous les points, malgré toute sa supériorité; sa perte fut de trois mille hommes; celle des Français, à peine de la moitié. Le comte de Toulouse fut blessé à la tempe; son vaisseau avait démâté celui de l'amiral anglais. Les deux armées s'observèrent encore quelque temps, et se séparèrent. Les alliés firent route vers Gibraltar, et le comte de Toulouse entra dans Malaga. Telle fut cette affaire qui rappela les plus beaux triomphes maritimes de ce règne, et qui de longtemps ne fut surpassée ni même égalée. Saint-Simon, dans ses Mémoires, a rendu la justice la plus complète à la bravoure, à la prudence et au sang-froid que le prince déploya en cette mémorable occasion. Et le témoignage de Saint-Simon, l'adversaire le plus ardent des princes légitimés, ne saurait être suspect.

Il faut encore en croire le même auteur, quant aux louanges qu'il donne au comte de Toulouse sur sa vie privée. Il a dit que ce prince était l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même. Après sa mémorable expédition de 1704, il vécut dans la retraite, se livrant tout entier à l'étude, goûtant d'autres fois les douceurs de la conversation avec des hommes de mérite. Doué d'une modestie véritable, il cachait avec le plus grand soin son savoir, comme précédemment il se taisait sur ses qualités guerrières et sur ses exploits maritimes. Aussi était-il généralement aimé et estimé à la cour. Lorsqu'il paraissait en public, on admirait sa belle et noble physionomie qui rappelait celle du roi. Loin de songer à se faire un parti en vue des circonstances qui se préparaient, il blâmait hautement les prétentions et les intrigues de la duchesse du Maine, sa belle-sœur.

Louis XIV mourut, et le duc d'Orléans, contrairement au testament du feu roi, eut la régence sans partage; il témoigna au comte de Toulouse la plus grande bienveillance. Les arrêts du Parlement dépouillèrent les princes légitimés des prérogatives de princes du sang. Philippe d'Orléans voulut faire une exception en faveur du comte de Toulouse. Pendant la régence, ce dernier resta étranger à toute brigue, et il n'entra dans aucun complot. L'histoire doit le louer aussi de ne s'être mêlé en rien aux honteuses saturnales de cette époque. En 1723, il se maria secrètement avec Marie-Victoire-Sophie de Navailles, veuve du marquis de Gondrin. Cette dame était l'une des personnes les plus considérées à la cour; et dans ces temps de licence, la médisance ne s'éleva pas un seul instant contre elle. Quelque temps après, le mariage du comte de Toulouse fut déclaré pu-

blic du consentement du roi Louis XV. Les deux époux goûtèrent le bonheur le plus pur dans cette union. Ainsi que son mari, la comtesse demeura étrangère aux cabales; ils habitèrent Rambouillet, et leur cour fut l'opposé de celle de Sceaux, que tenait dans le même temps la duchesse du Maine. Dans cette dernière, l'esprit n'était pas dépouillé d'affectation. Louis XV, dans sa jeunesse, se plaisait beaucoup dans la société de la comtesse de Toulouse. Grâce à ses soins et à ceux de son mari, Rambouillet, qui avant leur séjour était peu de chose, s'agrandit considérablement. Le duc de Penthièvre, si estimé pour ses vertus, fut le fruit de leur mariage. Louis XV attendait la mort du cardinal de Fleury pour donner au comte de Toulouse la place de premier ministre, lorsque ce prince mourut d'une maladie de vessie. Il fut taillé de la pierre pour la seconde fois, et expira des suites de cette opération. La comtesse ne put jamais se consoler d'une pareille perte. Elle ne quitta plus Rambouillet, où elle mourut en 1766, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

LOUIS DUMAS.

Il y a dans la destinée de presque tous les inventeurs, des singularités fort bizarres et fort diverses. La plupart sont méconnus pendant leur vie, et sont honorés, glo-

rifiés, exaltés après leur mort; d'autres conquièrent pied à pied leur réputation, et font avec le temps adopter leurs découvertes; d'autres se voient dépouillés de leur gloire par d'adroits plagiaires; il en est quelques-uns enfin dont les œuvres excitent d'abord un vif enthousiasme, et tombent ensuite dans le plus profond oubli, soit qu'elles aient cédé la place à d'autres plus parfaites, soit qu'elles aient été délaissées injustement. Nous laissons aux lecteurs le soin de prononcer sur la valeur des découvertes du savant estimable dont nous allons retracer la vie.

Louis Dumas naquit à Nîmes, en 1676. Il était fils naturel de Jean-Louis de Montcalm, seigneur de Saint-Véran et de Candiac, et d'une veuve de condition du Rouergue. Après avoir été reçu licencié en droit, Dumas se livra à la philosophie et aux sciences exactes; jeune encore, il s'était lié avec l'illustre Malebranche. Ce grand philosophe lui prodigua ses conseils et ses encouragements. Louis Dumas se proposa d'approfondir la théorie de la musique, et chercha des méthodes d'enseignement plus rapides que celles alors en usage. Bientôt la découverte qu'il fit du bureau typographique, fut célébrée de toutes parts comme l'une des inventions les plus utiles. Quelques enthousiastes la mettaient même en parallèle avec celle de la boussole, de l'imprimerie et du thermomètre. Le bureau typographique était une imitation de l'imprimerie pour la composition, et cette imitation s'appliquait à l'enseignement des signes du langage et de l'écriture. Les enfants apprenaient de cette manière l'orthographe, et les premiers éléments de la grammaire. Dumas appliqua aussi la méthode du bureau typographique à l'art de la musique. L'on obtint

de ces procédés des succès assez heureux, et c'en fut assez pour la propagation de cette découverte. Le bureau typographique fut longtemps à la mode, aussi bien chez les princes que chez les simples particuliers. Louis Dumas fit l'essai de la méthode sur le jeune Candiac, son parent; cet enfant, qui montrait les plus heureuses dispositions, mourut prématurément. Dumas en éprouva un tel chagrin, qu'il pensa en devenir fou. Un habile médecin, de ses amis, le guérit enfin. Ce savant, du caractère le plus aimable et le plus affectueux, mourut à Paris, en 1744. Dans ses dernières années, il vécut auprès de madame de Vaujour, qui fut pour lui ce que madame de la Sablière avait été pour Lafontaine. Par son testament, il laissa quarante mille livres au marquis de Montcalm, lequel périt dans la suite au siége de Québec.

RICHARD SAVAGE.

Quel principe est aujourd'hui plus universellement reconnu en théorie, que l'influence de l'éducation maternelle sur le sort, la conduite et même le caractère de l'homme civil! Les philosophes et les moralistes l'ont proclamé, l'ont développé dans leurs chaires, dans leurs livres ; les académies et les sociétés savantes l'ont sanctionné par des encouragements, des prix, des couronnes. Et cependant, quel principe est plus généralement né-

gligé dans la pratique ! S'il était besoin d'appuyer par des faits une vérité presque devenue lieu commun, l'on pourrait citer une foule d'exemples fameux. Mais l'un des plus éclatants serait à coup sûr celui de Richard Savage, ce poète anglais qui, dans des circonstances meilleures, se fût élevé au rang des plus beaux génies de sa nation et de son siècle. Malheureusement, une mère dénaturée, ou, pour mieux dire, une furie implacable pervertit en lui les plus nobles instincts, amortit les plus riches facultés, et fit de l'existence de cet écrivain un long enchaînement d'inconséquences, de désordres, de malheurs.

C'est au commerce adultérin de la comtesse de Macclesfield et de lord Rivers, que Richard Savage dut le jour. La première était renommée entre les femmes de la société élégante, le second était cité pour sa haute position et pour son esprit. Cette liaison fit beaucoup de bruit; mais une demande en séparation que le comte de Macclesfield et sa femme intentèrent l'un contre l'autre, eut encore plus d'éclat. Leur procès offrit une singularité assez rare en Angleterre. Jusques-là, les causes de séparation ou de divorce avaient été portées devant les tribunaux ecclésiastiques : au grand scandale et au grand mécontentement du clergé anglican, celle-ci fut jugée par le parlement, qui déclara le mariage nul, et les enfants illégitimes. Afin d'obtenir plus aisément la séparation, la comtesse confessa la faute dont elle s'était rendue coupable et dont elle portait le témoignage manifeste.

La naissance de Savage eut lieu sous ces tristes auspices ; ce n'était toutefois que le prélude des maux qui l'attendaient une fois venu au monde. Dès les premiers

instants, il fut traité par sa mère de la manière la plus atroce. On n'a jamais pu rendre raison de la haine furieuse dont cette femme sans cœur poursuivit un fils innocent. Si elle l'avait eu d'un mari qu'elle détestait, cela se concevrait jusqu'à un certain point. S'il était né avec quelqu'un de ces défauts corporels qui font que des mères prennent en dégoût le fruit de leurs entrailles, cela se concevrait encore. Resterait peut-être à dire que l'aversion de la comtesse prit sa source dans les désagréments, le scandale et la honte qui, pour elle, précédèrent et suivirent la naissance de l'enfant. Quoiqu'il en soit, ce mystère n'a jamais été éclairci, malgré toutes les recherches des biographes.

Le jeune Richard fut confié par madame de Macclesfield aux soins d'une pauvre femme du peuple, et tout porte à croire qu'en cela le véritable dessein de la comtesse était d'envelopper de l'obscurité la plus profonde cet objet d'un amour réprouvé, d'empêcher qu'il ne levât jamais le plus petit coin du voile qui couvrait son origine ; en un mot, de le priver de son état civil, puisqu'elle n'avait pu le priver de la lumière du jour. Cette intention affreuse n'eut que trop d'occasions de se manifester : les faits que nous allons raconter le prouvent assez. Mais ils sont tellement odieux, qu'on aurait quelque peine à les écrire s'ils n'étaient complètement attestés. Lord Rivers voulait laisser au jeune Richard un legs de six mille livres sterling ; la comtesse prévint l'effet de ces dispositions bienveillantes : elle eut l'indignité d'affirmer à son ancien amant que le gage de leur amour n'existait plus.

Il s'en fallut peu qu'elle ne parvînt, quelques années plus tard, à se débarrasser d'un être qui aurait dû lui

être si cher, mais qui lui était devenu si odieux. Le gouvernement avait ordonné une *presse* de malfaiteurs : la police de Londres arrêta un grand nombre de mendiants, de bandits, de gens sans aveu. Tous ces malheureux allaient être transportés dans les colonies. Lady Macclesfield eut le crédit de faire comprendre parmi eux son propre fils; l'on ne parvint qu'avec la plus grande peine à obtenir la liberté de Savage : déjà le navire mettait à la voile pour l'Amérique.

Par ordre de la comtesse, il avait été placé chez un cordonnier pour y faire son apprentissage; et, selon toutes les apparences, le reste de sa vie se fût écoulé dans une condition obscure, quand la fortune vint le jeter sur une scène plus brillante, mais plus orageuse. Sa nourrice mourut; il se rendit chez elle, afin d'y recueillir la modique succession de celle qu'il croyait sa mère. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il apprit, par certaines lettres qui lui tombèrent sous la main, et le secret de sa naissance, et la cruelle inflexibilité de sa véritable mère! Ne désespérant pas toutefois d'éveiller des remords dans le cœur de lady Macclesfield, il abandonne sa boutique, se présente à la comtesse et tombe à ses genoux, en la suppliant d'ouvrir ses bras à un fils qui saurait se rendre digne d'elle. Cette femme sans entrailles feignit de méconnaître le pauvre malheureux, et le congédia fièrement, en femme du monde bien apprise et habituée de longue main à ne point rougir. C'est en vain que Richard réitéra ses démarches; elles demeurèrent sans effet. Il se voyait repoussé de la condition à laquelle il avait osé aspirer, et cependant il n'osait retourner à celle qu'il avait quittée. L'humble métier dont il avait fait l'apprentissage, ne pouvait con-

venir à un jeune homme qui était né fier, indépendant, et qui sentait en lui des facultés supérieures.

Au milieu de ces incertitudes et de ces fluctuations, il tomba dans la plus profonde détresse. Enfin, une personne eut pitié de lui, et lui tendit une main secourable; c'était lady Mason, mère de la comtesse; elle connaissait l'origine de Savage. Le voyant plein d'intelligence et avide de connaissances, elle le plaça dans une école de Saint-Alban. Les progrès de Richard furent extrêmement rapides; il ne tarda pas à réparer le vice de sa première éducation. Déjà il avait composé quelques pièces de vers, et ces premiers essais furent applaudis. Mais, soit que lady Mason eût à se plaindre de Savage, soit que les représentations ou les calomnies de sa fille eussent produit quelque impression sur son esprit, elle cessa de protéger l'infortuné sorti de son sang. Qu'allait faire désormais le jeune homme pour vivre? La nécessité, qui avait poussé Horace à composer des vers, jeta Savage dans la même carrière. Il choisit aussitôt le genre satirique, qu'adopta également chez nous, cinquante années plus tard, un poète qui, par ses talents et ses malheurs, a une grande ressemblance avec Savage. Tous nos lecteurs ont déjà nommé Gilbert, le satirique fameux auquel sa verve railleuse et mordante attira des flots d'ennemis acharnés.

C'est contre Hoaldy, évêque de Bangor, que Savage composa sa première satire; il livra ce personnage au ridicule, et ce ne fut pas le seul évêque contre lequel il eut occasion d'exercer son dangereux talent. A peu près dans le même temps, il résolut de travailler pour le théâtre, ce mirage si décevant par lequel se laissent prendre les jeunes auteurs. A l'âge de dix-huit ans, il

écrivit une comédie intitulée : *La Femme est une énigme*, dont il emprunta le sujet au théâtre espagnol. Comme il manquait encore de protecteurs, comme il ignorait surtout le manége pratiqué par les auteurs pour faire admettre leurs pièces et pour les faire réussir, la sienne n'aurait pu être jouée, s'il n'eût rencontré un de ces hardis intrigants, alors si communs dans la littérature, et non moins communs aujourd'hui. Cet homme, nommé Bullock, flatta Savage, lui offrit ses services et lui demanda son manuscrit, auquel il fit de légers changements. Ensuite il présenta effrontément la pièce aux acteurs sous son propre nom : il en eut tout l'honneur et tout le profit, et le pauvre Savage eut lieu de s'appliquer le *sic vos non vobis* de Virgile.

Mais que ne peut l'insouciante jeunesse? Notre poète eut bientôt oublié sa cruelle mésaventure ; au bout de deux ans, il donnait au théâtre une seconde pièce, l'*Amour sous le Voile*. Elle ne réussit point. Toutefois, elle le mit en relation avec Richard Steele et le célèbre acteur Wilkes. Le premier lui donna d'excellents conseils, lui ouvrit l'entrée de sa maison et lui fit une pension. Quelques plaisanteries déplacées que Savage se permit contre son bienfaiteur, le privèrent des bontés de cet illustre écrivain. Richard Steele ne voulut plus le voir, et cessa de payer la pension qu'il lui faisait. Wilkes, auquel Savage ne donna pas vraisemblablement les mêmes sujets de plainte, ou qui se montra plus indulgent pour des écarts de jeunesse, continua à protéger le poète, et le fit connaître à mistress Oldfield, dont la réputation comme actrice était la plus éclatante qui fût alors. Cette comédienne, touchée de compassion pour la déplorable situation de Savage, lui paya jusqu'à

sa mort une pension de cinquante guinées par an. Il se montra reconnaissant d'un pareil bienfait et, dans un poëme intitulé l'*Homme errant*, dont nous parlerons tout à l'heure, il célébra la beauté, les grâces touchantes, les talents inimitables de sa protectrice. Il n'aurait pu louer également la vertu de mistress Oldfield ; car elle était généralement citée pour le déréglement de ses mœurs et de sa conduite.

Cependant Richard Savage se faisait connaître de plus en plus dans le monde littéraire ; il se voyait en outre recherché par des seigneurs riches et justes appréciateurs du mérite ; plusieurs tables lui étaient ouvertes. Il est certain que ses puissants protecteurs eussent à la fin applani devant ses pas le chemin des honneurs et des richesses. Mais la comtesse de Macclesfield s'offrait aussitôt, telle que les anciens représentent la déesse de la vengeance. Avec quelque calomnie, elle détruisait l'effet des sollicitations les plus pressantes, et trouvait moyen d'enlever à son fils les appuis les plus solides.

Telle était la position de Richard Savage. Un jour, la fortune semblait lui jeter ses plus doux sourires, le lendemain, il était repoussé partout : tous les salons lui étaient fermés. En 1723, il composa la tragédie de *Sir Thomas Overbury*. Johnson nous a fait connaître dans les mémoires qu'il a laissés sur Savage, la manière dont l'auteur avait travaillé à cette pièce ; c'est un curieux spécimen de la vie de bohême, telle qu'elle se pratiquait alors chez les gens de lettres anglais. Quelquefois Savage était forcé d'occuper sous les toits un réduit étroit et ouvert à tous les vents ; il ne pouvait payer son misérable gîte ; on l'en chassait, et il errait à l'aventure. Souvent il manquait de pain. Quelquefois il était heu-

reux de rencontrer la nourriture la plus grossière. Il composait en se promenant sur les places et dans les rues; lorsqu'il avait terminé quelque scène ou quelque tirade, il entrait dans la première boutique afin de l'écrire, empruntait sous un motif ou sous un autre des plumes, de l'encre, du papier, écrivait ses vers, remerciait et sortait. Il faisait même usage du papier qu'il avait ramassé dans les ordures. Une fois qu'il eut écrit sa pièce, il la présenta à Cibber. Cet acteur était tout l'opposé de Wilkes, mort depuis peu. Autant celui-ci était bon et indulgent pour les jeunes auteurs, et autant il aimait à leur rendre service, autant Cibber se montrait fier et méprisant à leur égard. Il ne pouvait souffrir autour de lui que de bas flatteurs, et ne s'employait guère que pour cette classe de gens. Qu'on juge si le caractère indépendant de Savage dut lui plaire; aussi, l'acteur n'eut-il rien de plus pressé que d'éconduire le poète. Celui-ci ne se découragea pas, malgré les injustices et les dédains qu'il essuyait de la part des comédiens. Un auteur, nommé Hill, qui courait la carrière dramatique avec assez de succès, eut connaissance de la pièce de Savage; il la prit sous sa protection, et il en composa le prologue et l'épilogue. Enfin, l'œuvre du poète fut reçue; elle était sur le point d'être représentée, mais aucun des acteurs ne voulait se charger du rôle principal. Il fallut que Savage le jouât lui-même; il s'en acquitta mal. C'est seulement à la lecture que cette remarquable composition obtint le succès qu'elle méritait; l'impression valut à l'auteur deux cents livres sterling, qui furent dissipées en quelques jours. D'après les conseils de son généreux ami, Savage publia la collection de ses œuvres, précédée d'une notice où Hill racontait les in-

fortunes du jeune poète. Ce récit fit une sensation extraordinaire sur les lecteurs. L'édition lui rapporta, en moins d'une semaine, soixante-dix guinées, et les souscripteurs s'accroissaient de moment en moment. A compter de ce jour, Savage eût pu jouir du sort le plus heureux, s'il eût été sage dans sa conduite, modéré dans ses passions, et régulier dans ses habitudes. Mais, ainsi que tant d'écrivains et d'artistes de génie, notre poète était presque un enfant dans les choses de la vie commune.

Pour se dérober aux plaisirs et aux séductions que lui offrait Londres, pour en finir avec les distractions qui l'assaillaient continuellement, il prit le parti de se retirer à Richmond. Mais il s'ennuya aussi de la solitude, et revint dans la capitale au mois de novembre 1727. Là, d'autres chagrins l'attendaient. Un soir qu'il était avec deux de ses amis dans une maison suspecte, il s'éleva une querelle entre lui et des habitués de ce lieu de débauche. Savage tua l'un de ses adversaires; on l'enferma à Newgate. Sur les faux témoignages portés contre lui, il fut condamné à mort. Grâce à la comtesse d'Hertford, qui intéressa la reine à son sort, il échappa au dernier supplice, et obtint même son élargissement. Peu s'en fallut, dans cette occasion, que la comtesse de Macclesfield ne rendît vaines les démarches qu'on faisait en faveur du prisonnier : elle persuada un moment à la reine, que Savage avait non-seulement commis le crime qui lui était imputé, mais qu'il avait tenté de l'assassiner elle-même. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, les offices de l'amitié furent plus puissants que les insinuations de la haine.

Rien ne prouve plus en faveur de la bonté native de

notre poète, que le trait suivant. Quelque temps après le procès criminel dont nous venons de parler, Savage rencontre dans la rue la servante de la maison où s'était passée la querelle. Cette femme, gagnée par la partie adverse, avait déposé faussement contre Savage et avait eu la plus grande part à sa condamnation. Elle l'aborde, lui demande pardon du faux témoignage dont elle s'est rendue coupable à son égard, ensuite lui raconte qu'elle a été renvoyée par ses maîtres, et qu'elle se trouve actuellement hors de condition et dans le plus complet dénuement. Touché de pitié, Savage partage avec cette malheureuse la seule guinée qui lui restait, sans faire réflexion qu'il pourrait bien lui-même se trouver le lendemain dans une position non moins affreuse. Toute la vengeance qu'il tira du juge partial qui l'avait injustement condamné, fut de composer contre lui une satire un peu violente. Cependant, les nombreux secours qu'il avait reçus de personnes riches et généreuses, avaient été dissipés en peu de temps; les libéralités avaient cessé. L'économie n'était pas la vertu favorite de l'écrivain : il se retrouva donc encore une fois aux prises avec la misère, qu'il eut pour compagne assidue durant sa vie entière.

L'on rencontrerait difficilement dans l'histoire littéraire un autre poète dont l'existence offre de pareils contrastes, et des alternatives aussi étranges d'abondance et de pauvreté. Il lui arrivait parfois d'épuiser en quelques heures des sommes considérables. Mais ces plaisirs d'une seule nuit lui coûtaient des semaines entières de cruelles privations ; il lui fallait endurer le froid et la faim, et la honte plus triste encore. Son inconduite n'était pas la seule cause qui le repoussât des hautes sociétés

qui l'avaient accueilli un instant. Il avait continuellement en face une mère acharnée dont les calomnies lui fermaient chaque jour l'hôtel de quelque opulent protecteur.

Une fois il perdit patience : poussé à bout par les cruautés de cette femme sans cœur, il la menaça de composer contre elle une satire si elle ne mettait fin à ses attaques et si elle ne lui faisait une pension. Lady Macclesfield fut effrayée et plia devant cette menace de son fils. Savage promit de renoncer à son projet et lord Tirconel, parent de la comtesse, s'engagea à lui payer une pension de deux cents livres sterling et de plus lui ouvrit l'entrée de sa maison. Ce temps fut un des plus heureux de sa vie : il devint encore une fois à la mode et fut accueilli de nouveau par les plus grands seigneurs de la cour. C'est encore à cette époque que se rattache la publication des deux meilleures productions de Savage : l'une est intitulée *L'Auteur à louer*. Dans ce pamphlet où brille un rare talent d'observation, l'auteur met en scène un écrivain qui se donne au plus offrant ; c'est un des chefs-d'œuvre de la poésie satirique en Angleterre. L'autre composition, d'un genre tout différent, a pour titre *L'Homme errant* : c'est une vive peinture des malheurs de Savage, c'est le tableau des indignités et des mauvais traitements qu'il essuya de la part de la comtesse de Macclesfield. A la lecture de ce poëme, les yeux de ses ennemis ont dû se baigner de pleurs. *L'Homme errant* faisait particulièrement l'admiration du célèbre Pope, qui le lut jusqu'à trois fois de suite. De même que tous les autres ouvrages du poète, il ne lui rapporta que peu de chose ; on dit que le libraire ne lui en donna que dix guinées et que Savage, pressé d'avoir

quelques bagatelles que l'instant d'après il abandonna à son domestique, s'en défit pour un prix aussi modique. Il se livra plus que jamais à ses habitudes crapuleuses ; sa conduite déréglée dans la propre maison de lord Tirconel lui fit perdre la protection de ce seigneur. Dès lors Savage donna cours à ses sentiments de vengeance et d'inimitié contre sa mère : il composa le ***Bâtard, poëme dédié très-respectueusement à madame Brett, auparavant comtesse de Macclesfield, par Richard Savage, fils du feu comte Rivers.*** Jamais poète n'a été mieux inspiré par l'indignation. Aussitôt que cet opuscule parut, ce fut un scandale inouï parmi la haute société. La comtesse prenait les eaux de Bath ; elle dut quitter ce lieu au plus vite. Sous la forme la plus piquante, Savage y décrit ironiquement les avantages d'une naissance illégitime ; puis il en vient à ses propres malheurs. Comme on le voit, le plaisant se joint au sérieux, le rire s'y mêle aux larmes. Cinq éditions se firent coup sur coup ; malgré un débit aussi rapide, l'auteur n'en fut pas plus riche, parce qu'à son ordinaire il avait traité à vil prix.

C'était dans le genre de la satire que Savage devait obtenir ses plus grands succès. Une querelle s'éleva entre l'évêque de Londres et le chancelier. Cette affaire eut un grand retentissement. A cette occasion Savage publia *l'Avancement d'un Prêtre*. Il suppose qu'un prêtre débauché, d'abord simple prêtre de campagne, s'élève aux premières dignités de l'Église par la protection de l'évêque de Londres. Un procès fut intenté à l'auteur pour cette satire pleine de hardiesse non moins que de talent. Traduit devant la cour du banc du roi, il fut renvoyé absous : l'écrit satirique n'en eut que plus de vogue.

Après avoir espéré en vain une pension du prince de Galles, il en obtint une de la reine pour son *Lauréat volontaire*. Cette faveur ne le ramena pas à des habitudes plus régulières. Voici, d'après ses biographes, le train de vie qu'il mena à dater de ce moment : il venait toucher sa pension, puis il disparaissait pour quelque temps. Lorsqu'il avait tout dépensé, il se montrait de nouveau. Il ne savait plus où loger ; le hasard seul pourvoyait à sa nourriture ; le délabrement de ses habits était extrême ; et, faute d'un simple vêtement, il était exclu de la table de ses protecteurs. Toutefois, il faut lui rendre cette justice, qu'il sut garder sa fierté au milieu de la plus grande misère, et qu'il resta sur un pied d'égalité avec les plus hauts personnages. La reine mourut ; Savage perdit sa pension et se vit réduit à envier le sort du plus obscur artisan, du plus humble manœuvre. A défaut d'un grenier, une misérable échoppe, une cave infecte lui servait de logis ; et, pour comble, il partageait ce réduit avec la plus vile canaille. Durant les froids les plus rudes, il se couchait au milieu des cendres d'une verrerie. Ses amis, car il lui en restait plusieurs, s'efforcèrent de l'arracher à cette existence de hasard, et ils croyaient en avoir trouvé le moyen. On lui fit la proposition de se retirer dans le pays de Galles avec une pension. Une souscription lui permettait de compter sur cinquante livres sterling de revenu par an. Savage consent à tout ce qu'exigèrent de lui Pope, le plus illustre de ses amis, et quelques autres personnes, hommes de lettres et grands seigneurs. Il se rend donc dans le pays de Galles. Au bout de quinze jours, quelle fut la surprise des amis de Savage, quand ils apprirent de lui qu'il était sur le grand chemin sans une pièce de

monnaie dans sa poche! On lui envoie encore quelques secours : il achève son voyage. Après un séjour d'une année pendant laquelle il termina une tragédie commencée à Londres, il se proposait de revenir dans cette capitale. Pope chercha à l'en détourner. Malgré ce conseil, le satirique se met en route : il est mal accueilli à Bristol, où ses aventures et sa conduite étaient connues. Il se replonge dans les mêmes excès qu'auparavant, et plus grands encore. Cette fois, tous ses amis l'abandonnent. La maîtresse d'un café le fait arrêter pour une misérable dette de quelques livres sterling. Conduit en prison, il y languit six mois. Pour adoucir les ennuis de sa captivité, il écrivit un *Tableau de Londres et de Bristol*, composition où se retrouvent encore sa verve mordante et sa touche énergique. A peine les portes de la prison s'étaient-elles ouvertes pour lui, qu'il reçut une lettre où Pope l'accusait d'ingratitude sur de faux rapports. Cette accusation imméritée le frappa à mort. Peu après, il succomba au chagrin et mourut en protestant de son innocence, le 1er août 1743.

Qu'eût-il fallu à ce poète pour se placer au premier rang des écrivains de l'Angleterre? Presque rien; peut-être ne lui a-t-il manqué que la tendresse d'une mère.

LE MARÉCHAL DE SAXE.

S'il est un règne honteux dans l'histoire militaire de la France, c'est à coup sûr celui de Louis XV ; car il fut marqué par le désastre de Rosbach, en Allemagne, et par la perte successive de nos plus belles colonies en Asie et en Amérique. Cependant un guerrier dont on ne retrouve le pareil que dans les vies de Plutarque, a jeté sur cette époque néfaste un éclat extraordinaire, quoique de courte durée. Cet homme singulier forme le contraste le plus étrange avec les généraux de ce temps, nous voulons dire les courtisans efféminés qui allaient, des antichambres de la Pompadour et de la Dubarry, faire leur apparition sur les champs de bataille. L'historien, ennuyé de parcourir la longue galerie des personnages vicieux ou ridicules qui ont déshonoré cette période d'environ soixante années, s'arrête enfin avec respect devant une noble et imposante figure.

Maurice de Saxe, car c'est de lui que nous voulons parler, naquit à Dresde, le 19 octobre 1696. Il eut pour père Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, plus connu par sa force prodigieuse, ses nombreux amours et ses nombreux bâtards, que par de grandes actions et un règne florissant ; la belle Aurore de Kœnigsmark, issue d'une des premières familles de Suède, était la mère de Maurice.

A proprement parler, notre héros n'eut point d'en-

fance ; il fut élevé au milieu des occupations militaires. A peine dans sa douzième année, on le vit arriver à pied au camp des alliés qui assiégeaient Lille. Le roi Auguste y servait comme volontaire ; il confia son fils au comte de Schullembourg, général de ses troupes. C'est donc contre la France, qu'il devait servir plus tard si glorieusement, que le jeune Maurice commença sa carrière militaire. En 1709, il combattit devant Tournay ; son cheval fut tué sous lui, son chapeau fut percé d'une balle. A la bataille de Malplaquet, il fit preuve d'un sang-froid extraordinaire au milieu du carnage le plus affreux ; il n'avait alors que treize ans. Quand la guerre contre la France eut pris fin, son père lui donna un régiment de cavalerie et l'envoya servir contre les Suédois. Dans une sanglante affaire, il perdit la plus grande partie de ses hommes et revint en Saxe pour refaire son régiment. Deux ans après, Aurore de Kœnigsmark, qui aimait passionnément son fils, lui fit épouser l'héritière des comtes Loben. Cette jeune personne était à peu près du même âge que Maurice. Le mariage ne fut point heureux, ainsi que nous le verrons bientôt.

Un autre théâtre s'offrit à la valeur de Maurice. Il alla soutenir, en Pologne, les droits d'Auguste contre les confédérés. C'est dans cette campagne qu'il se distingua par un fait d'armes qui n'a d'égal que la défense de Charles XII à Bender. Il fut surpris à l'improviste au village de Craknitz par un grand nombre d'ennemis. A l'aide de quelques soldats et de quelques valets, il repoussa la foule qui le cernait, et resta maître de la position qu'il occupait. Avide de combattre contre un héros dont il était le plus grand admirateur, il eut enfin

l'honneur de servir à Stralsund contre le roi Charles XII, qui défendait la ville. Dans une lettre à son père, Maurice rend compte des impressions qu'il éprouva et qui décèlent son enthousiasme profond pour le héros suédois. Il revint à Dresde en 1716; sa femme accoucha d'un fils qui ne vécut pas. C'est le seul enfant qu'il eut de son mariage.

Ennemi du repos, et ne voyant autour de lui aucune occasion d'exercer son courage, Maurice prend le parti d'aller se ranger sous les drapeaux du prince Eugène. Cet illustre généralissime des armées de l'empereur assiégeait alors Belgrade. C'est à ce siége que le comte de Saxe se lia avec le prince de Dombes et le comte de Charolais, qui servaient l'un et l'autre en volontaires. Il y prit, dans leur compagnie, le goût qu'il a toujours conservé pour la nation française. Lorsque cette campagne, si glorieuse pour les armées autrichiennes, fut terminée, Maurice revint à Dresde; il y mena, pendant quelque temps, la vie d'un courtisan; mais il se fatigua bientôt de cette existence sans périls et sans gloire. D'ailleurs il était porté aux aventures galantes, et sa femme était jalouse à l'excès. Fatigué des orages domestiques, il part un beau jour pour Paris. Là, il retrouva les deux princes qu'il avait connus précédemment à l'armée de Hongrie. Ayant été présenté par eux au Régent, il reçut de ce prince l'accueil le plus flatteur : on lui offrit d'entrer au service de la France avec le titre de maréchal de camp; il accepta, se réservant seulement d'aller solliciter l'autorisation de la cour de Saxe. Aussitôt il repart pour Dresde, et profite de ce voyage pour faire prononcer son divorce avec la comtesse.

De retour en France, Maurice prit le commandement du régiment allemand de Gréder. Déjà le jeune homme s'était formé une théorie stratégique toute neuve; il dressa son corps d'après les principes qu'il avait découverts. Le chevalier Folard portait alors, dans ses profonds commentaires sur Polybe, le jugement le plus avantageux du comte de Saxe; c'est surtout la méthode que le brillant capitaine avait inventée pour exercer les troupes à tirer, qui mérita les éloges du savant traducteur.

Peu s'en fallut qu'à cette même époque, Maurice de Saxe ne se frayât le chemin à l'un des trônes les plus élevés de l'Europe. Sous prétexte d'aller faire valoir ses prétentions aux biens qui lui venaient de sa mère, il quitte Paris et part pour le Nord, tout plein de l'idée flatteuse d'être élu duc de Courlande. A Mittau, il rendit visite à la duchesse douairière, Anne Ivanowna, fille de Pierre le Grand. Cette princesse lui promet de l'épouser, s'il est élu : il le fut en effet; mais là s'offrirent de puissants obstacles qu'il n'avait point prévus. Catherine Ire se prononça contre lui; elle envoya Menschikoff l'attaquer dans Mittau. Sans être effrayé du redoutable ennemi qu'il avait en tête, le comte de Saxe résolut de se défendre à la *Charles XII*, ainsi que le portait une lettre qu'il écrivait alors à Paris. Durant son séjour en France, il avait eu une liaison avec la célèbre actrice Lecouvreur. La comédienne, en apprenant la situation où se trouvait son amant, lui envoya une somme de quarante mille francs, produit de la vente de ses bijoux et de ses pierreries. Jamais argent ne fut mieux employé. Maurice opposa une résistance surhumaine, et les Russes furent forcés de se retirer. De plus grands dangers le mena-

çaient : il est sommé de comparaître devant la Diète de Pologne, agissant en vertu de ses droits de suzeraineté. Un refus énergique fut toute sa réponse; proscrit par la Diète, il fait appel à ses nouveaux sujets. Le roi Auguste, dont les intérêts ne se trouvaient pas d'accord avec ceux de son fils, invita Maurice à renoncer au duché de Courlande : le comte répondit respectueusement à son père, qu'il ne saurait ainsi abandonner ses prétentions ; ajoutant qu'il servait dans les armées du roi de France, et qu'il y serait déshonoré à jamais, s'il se rendait coupable d'une pareille lâcheté. Alors se forme contre lui une ligue formidable. Retiré dans la petite île d'Uzmaïs, près Goldingen, il veut encore se défendre; mais les forces Russes grossissent de moment en moment, et il est sur le point d'être complètement abandonné des siens ; il fallut bien à la fin qu'il mît sa personne en sûreté. De cette expédition chevaleresque, il ne rapporta en France que son diplôme d'élection, dont il ne consentit jamais à se dessaisir.

Il était depuis quelques semaines à Paris, quand la duchesse douairière de Courlande, qui n'avait point cessé d'être sensible au mérite du héros, le pressa de revenir auprès d'elle. Maurice, se flattant que l'amour lui rendrait ce que la guerre lui avait fait perdre, se rendit à l'invitation ; il feignit de répondre à la tendresse de la douairière. Toutefois, une aventure fort plaisante ne tarda pas à dissiper les illusions de la duchesse, et du même coup détruisit les brillantes espérances du comte.

Parmi les filles d'honneur de la douairière, il s'en trouvait une fort jolie et peu farouche : elle fut remarquée par le comte de Saxe, qui lui fit sa cour, mais le plus secrètement possible, parce qu'il avait de grands

ménagements à garder. La fille d'honneur ne fit pas une longue résistance, et récompensa l'amour du héros. Celui-ci allait tous les soirs chercher sa maîtresse. A un signal donné, elle ouvrait sa fenêtre, se laissait glisser dans les bras du comte, passait la nuit avec lui : le matin, l'amant la ramenait de la même manière dans sa chambre. Pendant longtemps ce manége resta ignoré ; mais une nuit qu'il était tombé de la neige en abondance, et qu'il ramenait la belle sur ses épaules comme d'habitude, il rencontra en son chemin une vieille qui portait une lanterne ; cette femme, effrayée, pousse des cris ; le comte, afin de n'être pas reconnu, veut éteindre la lanterne d'un coup de pied : le pied lui glisse, et il tombe sur la vieille avec son précieux fardeau. Celle-ci jette des cris désespérés : un factionnaire accourt, la garde survient. En vain le comte veut assoupir l'affaire ; la princesse n'en est pas moins avertie de tout ce qui vient de se passer. Dans sa fureur, elle envoie au comte l'ordre de se retirer, sans l'admettre à s'expliquer. Ainsi se terminèrent les rêves dorés de Maurice qui revint à Paris.

Peu après cette aventure, la duchesse de Courlande montait sur le trône de Russie, sous le nom d'Anne Ivanowna.

La France était alors en paix ; Maurice ne resta à Paris que quelques semaines, et retourna en Saxe ; il perdit son père, Auguste II. Peu sensible aux offres du nouveau roi, il court offrir son épée à sa patrie d'adoption : la France combattait contre l'Autriche. Maurice fut envoyé à l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Berwick ; il se distingua au siége de Philisbourg. Quoique maréchal de camp, il voulait toujours commander

son régiment à la tranchée, en qualité de simple colonel. Un jour, qu'il est chargé de faire une reconnaissance, il tombe au milieu d'un régiment de hussards autrichiens; il tue le commandant au moment où celui-ci lui déchargeait un coup de sabre sur la tête, que protégeait une calotte de fer qu'il portait habituellement. Il fut nommé lieutenant-général à la paix de 1736. Comme il n'avait pas encore renoncé à ses droits sur le duché de Courlande, il retourna en Saxe, croyant l'occasion favorable pour les faire valoir de nouveau; mais ses prétentions furent accueillies avec moins de succès qu'antérieurement.

L'empereur Charles VI mourut; une guerre générale embrâsa l'Europe. La cour de Versailles envoya en Bohême une armée sous les ordres du maréchal de Bellisle : l'aile gauche était commandée par le comte de Saxe. Ce dernier investit Prague et la prit au bout de quelques jours. Les ordres qu'il donna sauvèrent cette cité du pillage. Maurice enleva encore Egra. Cependant les biens qu'il possédait en Livonie lui étaient disputés par des collatéraux avides. Avec l'autorisation du roi, il se rendit dans cette province où il n'eut qu'à paraître pour se faire rendre justice. Dans ce voyage, il fut reçu avec beaucoup de distinction à la cour de l'impératrice Élisabeth. A son retour il prit le commandement de l'armée de Bavière. Il déploya dans cette campagne ses talents supérieurs pour la guerre défensive. Les éloges que Louis XV lui adressa furent extrêmement flatteurs. L'armée impériale, commandée par Charles de Lorraine, venait d'obtenir de grands succès sur des généraux faibles ou incapables; Maurice fut chargé de défendre l'Alsace, il remplit honorablement cette im-

portante mission. Toutefois il ne fut pas aussi heureux dans une autre expédition que le roi lui confia. Le prince Édouard, fils du prétendant, se préparait à faire une tentative pour reconquérir le trône d'Angleterre : Maurice reçut l'ordre de l'aider, il partit pour Dunkerque. Son escadre, rassemblée à grands frais, fut dissipée en partie par une horrible tempête ; le reste fut bloqué par les vaisseaux anglais. Ce désastre était irréparable. Le comte retourna à Versailles. Ses services furent récompensés par le bâton de maréchal de France. Il aurait été à désirer que Louis XV, pour son avantage et pour celui de son peuple, n'eût jamais fait que des choix pareils.

Au commencement de 1743, la guerre se rallume plus vivement que jamais. Le roi s'avance dans la Flandre avec quatre-vingt mille hommes : l'aile gauche était confiée au nouveau maréchal qui, pour la première fois, allait appliquer sur une vaste échelle l'une de ses plus importantes créations, celle des partis volants. En moins de quarante jours, Menin, Ypres, Furnes, la Knoke étaient soumis. Dans le même temps Charles de Lorraine faisait diversion en Alsace. Le roi accourt pour défendre cette riche province, il tombe malade à Metz ; c'est dans cette occasion que la nation donna au monarque des preuves si touchantes d'une affection que celui-ci ne prit guère le soin de justifier dans la suite. Tout le poids des affaires reposa donc sur le maréchal de Saxe qui, resté seul en Flandre, se retrancha derrière la Lys et tint constamment en échec un ennemi trois fois plus nombreux. Il conserva toutes ses positions ; ce qui était un prodige d'habileté.

En 1745 s'ouvrit la mémorable campagne marquée

par la victoire de Fontenoi. Le roi avait remis le commandement supérieur au maréchal de Saxe. Ce grand capitaine était attaqué d'une hydropisie de poitrine ; il n'hésita pas cependant à courir où l'honneur l'appelait. A quelques représentations que lui fit Voltaire, il répondit : « Il ne s'agit pas de vivre, il faut partir. » Arrivé à Valenciennes, il ordonna au chirurgien de lui faire la ponction. Le matin même de l'opération, il travailla comme d'habitude : on ne remarqua pas la moindre altération sur son visage. Quinze jours après, la tranchée fut ouverte devant Courtrai. Tous les rivaux du maréchal tenaient des discours sur le fâcheux état de sa santé, et insinuaient qu'à la veille d'une affaire aussi décisive il devrait céder le commandement à un autre. Pour faire taire ces rumeurs, le roi dit à Maurice qu'il voulait que tout le monde lui obéît, lui-même tout le premier. Maurice montra dans cette journée une âme guerrière et maîtresse du corps qu'elle anime, pour nous servir de la belle expression de Bossuet. Afin de donner ses ordres, il se fit traîner dans une cariole d'osier ; il monta à cheval quand il entendit le canon des alliés qui venaient faire lever le siége. Alors eut lieu la bataille de Fontenoi. Tous les historiens militaires ont blâmé les charges de cavalerie qu'il ordonna contre la redoutable colonne anglaise, et il est très-vrai qu'elles n'eurent pas le même succès que les quatre pièces de gros calibre, dont on a attribué l'idée première au comte de Lally. Quoi qu'il en soit, la victoire fut des plus décisives et des plus complètes. Sur le champ de bataille même, Louis XV embrassa le maréchal et le remercia affectueusement. Pendant toute la durée de l'action, Maurice tint une balle de plomb dans sa bouche pour

appaiser la soif qui le dévorait. La prise d'Ath fut encore l'un des plus glorieux faits d'armes de cette campagne, qui se termina par un coup de main extrêmement hardi. Le maréchal feint de prendre ses quartiers d'hiver à Gand; mais il dispose tout en secret et se dirige en diligence sur Bruxelles qu'il investit. Cette ville se rendit au bout de quelques jours. Maurice se mit ensuite en route pour Versailles où le mandait le roi. Son voyage ne fut qu'une suite de triomphes : dans toutes les villes, les magistrats et les personnes notables allaient au devant de lui ; des jeunes filles, vêtues de blanc, lui offraient des fleurs ; aux barrières de la capitale, les commis de l'octroi ne voulurent point visiter sa voiture, et l'un d'eux lui dit : « Monsieur le maréchal, les lauriers ne paient point. » Sur toutes les places on s'empressait pour voir le vainqueur de Fontenoi. A l'Opéra, il reçut des ovations non moins flatteuses : une jeune fille, qui représentait la Victoire, lui offrit sa couronne. Louis XV lui accorda des lettres de naturalisation, la jouissance du château de Chambord et quarante mille livres de revenu sur le domaine.

Au mois de mai de l'année suivante, le roi se rendit à Bruxelles ; la campagne s'ouvrit. Une autre bataille, celle de Rocoux, ne fut guère moins décisive que celle de Fontenoi ; les alliés y perdirent huit mille hommes et cinquante pièces de canon. Maurice partit pour Fontainebleau et fut accueilli avec la plus grande faveur par le roi et toute la cour ; Louis XV le nomma maréchal-général des armées, honneur qui n'avait été accordé précédemment qu'au vicomte de Turenne. Le dauphin ayant épousé la fille d'Auguste III, électeur de Saxe, Maurice vit augmenter sa faveur à la cour ; il était oncle

de la nouvelle dauphine. Aux fêtes du mariage succédèrent les soins d'une nouvelle campagne. Le maréchal méditait la prise de Maëstricht : il voulut forcer l'ennemi à lui abandonner les approches de cette ville. Le 2 juillet 1747 eut lieu l'opiniâtre et sanglante bataille de Laufelt ; c'était la troisième qu'il remportait depuis deux années sur le duc de Cumberland. Berg-Op-Zoom fut pris, et les ennemis proposèrent la paix. Dans le but d'avancer les négociations, Maurice résolut d'enlever Maëstricht. Cette place fut aussitôt investie : cent-vingt bouches à feu la foudroyèrent et la réduisirent promptement. Bientôt après, la paix fut signée à Aix-la-Chapelle.

Le maréchal, retiré à Chambord, eut la permission d'y faire venir son régiment de cavalerie légère. De plus, on lui donna en toute propriété l'île de Tabago, mais il y dut renoncer, parce que l'Angleterre fit valoir quelques prétentions sur cette colonie.

Curieux de connaître le grand Frédéric, tout autant qu'il avait montré d'empressement dans sa jeunesse à voir Charles XII, il se rendit à Berlin ; il fut dignement accueilli par le prince dont il désirait depuis longtemps obtenir l'approbation. Après s'être entretenu avec le monarque prussien, il revint à Chambord. Il y fit construire des casernes pour son régiment de uhlands. Louis XV lui avait fait présent de six canons et de seize drapeaux. Les manœuvres, la chasse, la musique étaient les occupations favorites du héros. Il ne jouit pas longtemps des plaisirs et du repos que lui avait mérités une carrière si noblement remplie. Une fièvre putride l'enleva à la France, le 30 novembre 1750. Il mourut avec beaucoup de fermeté. Aussitôt que le roi apprit l'indis-

position du maréchal, il lui envoya Sénac, le plus habile de ses médecins. Quelques moments avant d'expirer, Maurice disait : La vie n'est qu'un songe ; le mien a été beau, mais il est court. Le roi regretta vivement cet homme extraordinaire, dont les services avaient été si utiles à la France. Si le maréchal n'eût fait profession du culte luthérien, il aurait eu sa sépulture à Saint-Denis, où sa place était marquée naturellement près de celle de Turenne.

Maurice de Saxe avait la taille élevée ; il était d'une force étonnante. Son cœur était humain, son caractère enjoué et même un peu grivois. Il traitait ses soldats avec douceur et se plaisait à voir régner la gaîté dans son camp. Lui-même il faisait donner des représentations gratuites à ses troupes. Il aimait les femmes à l'excès, et cette passion lui a nui plus d'une fois. Ce général est un de ceux qui, avant la révolution, ont soutenu le plus hautement l'opinion que le seul moyen d'avoir des armées réellement nationales, était l'enrôlement légal de toute la jeunesse.

JACQUES QUIN.

L'art de la déclamation théâtrale s'éleva en Angleterre au plus haut point, vers le milieu du dix-huitième

siècle. Entre les acteurs qui le portèrent à ce degré de perfection, deux hommes ont conquis une réputation qui ne s'est pas renfermée simplement dans les limites de leur pays, mais qui s'est étendue dans toutes les contrées de l'Europe où florissait le grand art de la tragédie. C'est, en première ligne, cet admirable Garrick, dont quelques-unes de nos célébrités dramatiques se sont honorées d'avoir pris des leçons ; c'est ensuite, dans un rang quelque peu inférieur, Jacques Qüin, l'émule et l'ami de Garrick.

La naissance de ce dernier présente une singularité dont on retrouve des exemples dans les annales judiciaires. Le fils d'un lord-maire de Dublin avait épousé la femme d'un négociant qui faisait un grand commerce aux Indes occidentales; elle se croyait veuve, parce qu'elle n'avait point reçu de nouvelles de son mari depuis plusieurs années, et que, de plus, le bruit avait couru qu'il était mort. Jacques Quin fut le fruit de cette union ; peu après sa naissance, le premier mari reparut à la grande surprise des nouveaux époux; mais, à leur grand chagrin, le mariage fut déclaré nul, et leur fils illégitime. Cette étrange circonstance influa beaucoup sur la vie entière de Jacques Quin. Quoique né à Londres, il fut élevé à Dublin; il fit peu de progrès dans ses études. A l'âge de vingt ans, il lui fallüt choisir un état, car il était sans fortune : il se décida pour la carrière du théâtre.

Ses premiers débuts ne furent pas heureux, soit à Dublin, où il ne resta que quelques mois, soit à Londres, où il fut reçu au théâtre de Drury-Lane. On ne lui confiait que des rôles fort courts et presque insignifiants. Cependant, cette soif de la renommée qui

saisit d'ordinaire tous les hommes d'un vrai talent, s'était déjà emparée du jeune homme. Il soupirait chaque jour après l'occasion de se produire dignement aux yeux du public : ce moment s'offrit enfin. En l'absence d'un acteur cher aux habitués de Drury-Lane, il représenta Bajazet, dans la pièce de Tamerlan. Les applaudissements qu'il reçut durent le consoler de son existence antérieure. A compter de ce jour, il fut regardé comme le premier comédien de l'Angleterre, et ce rang, il le conserva pendant dix années entières. Il excellait particulièrement dans le personnage de Falstaff, cette bouffonne création de Shakspeare. Tous les connaisseurs avouaient qu'il avait complètement saisi l'esprit de ce caractère. Les antres rôles où il déployait le plus de talent, étaient ceux de sir John Brute, de Volpone, du moine Espagnol. Certains caractères très-sévères, tels que ceux de Caton, de Pierre, de Coriolan, lui convenaient assez ; il en était de même de quelques rôles qui exigéaient une profonde sensibilité et cette douleur que la parole ne peut rendre.

Il joua ensuite pendant plusieurs années sur le théâtre Covent-Garden, nouvellement ouvert. Moyennant un engagement de cinq cents livres sterling par an, il abandonna Rich, son ancien directeur et son intime ami, pour passer dans la troupe qui jouait à Drury-Lane, sous la direction de Fleetwood. Quelques succès qu'il obtînt sur cette nouvelle scène, il n'y resta pas longtemps : il se rendit en Irlande, pays de sa famille. Il se flattait, sans doute, de prendre sa revanche de l'indifférence qu'il y avait éprouvée à l'époque de ses débuts. On peut croire qu'il ne fut pas satisfait de son apparition à Dublin, car il y fut éclipsé par Shéridan. De nouvelles déceptions

l'attendaient à Londres : Garrick avait paru ; quelques représentations lui avaient suffi pour captiver cette immense faveur dont le public anglais l'a constamment entouré. Quin voulut se mesurer contre cet inimitable acteur ; il fut vaincu dans la lutte.

Dans sa mauvaise humeur, il exhala son dépit contre son rival. Celui-ci lui décocha une épigramme mordante, et eut l'avantage de mettre les rieurs de son côté. Quin ne trouva point d'autre parti que de déserter le théâtre pendant plusieurs mois ; détermination que le poète Thompson censura vivement. Honteux de s'être ainsi laissé aller au découragement, Quin prêta l'oreille à un arrangement que Rich lui proposa ; c'était de jouer alternativement avec Garrick, sur le théâtre de Covent-Garden. Ce traité entre les deux illustres acteurs, donna peut-être autant de peine qu'en eût coûté un pacte d'alliance entre deux puissants monarques. Bientôt Quin s'aperçut qu'il ne gagnait point à ce marché ; tous les applaudissements étaient pour son rival. Quand il jouait, le théâtre était peu fréquenté. C'était tout le contraire lorsque Garrick paraissait à Covent-Garden. En un mot, il se voyait sur son déclin, au lieu que Garrick était à son apogée. Ils jouaient d'ordinaire Richard III et Othello ; mais ils ne s'étaient point encore montrés ensemble dans la même pièce. Cette rencontre était vivement désirée par tous les amateurs de spectacles : enfin, les rôles de Lothario et d'Horatio, dans la *Belle Pénitente*, furent remplis par ces deux fameux acteurs. L'un et l'autre entrent en scène : des applaudissements frénétiques éclatent de toutes les parties de la salle. Garrick et Quin furent d'abord déconcertés ; les deux rivaux se remirent de leur trouble, et commencèrent leur scène

qu'ils achevèrent à la satisfaction générale. Garrick conserva toutefois sa supériorité sur son rival. Un pareil spectacle eut pendant assez longtemps le privilége d'attirer la foule, et Rowe dut à cette circonstance singulière, non moins qu'à un mérite réel, l'immense succès de sa pièce.

En ce temps, les grands acteurs ne différaient guère de ceux de nos jours; ils faisaient parfois la loi à leurs directeurs, et ceux-ci s'efforçaient d'échapper à des exigeances intolérables. Depuis longues années, Quin faisait partie de la troupe de Rich; toutefois, leur liaison n'avait pas été sans nuages. Enfin, le premier croyant avoir à se plaindre des procédés de l'autre, et celui-ci ne voulant pas lui faire de satisfaction, le célèbre acteur quitte brusquement le théâtre de Covent-Garden : le temps de son engagement n'était pas cependant terminé. Il s'était retiré à Bath. Après avoir quelque temps séjourné dans cette ville, pour laquelle il avait une affection particulière, il se repentit de la détermination qu'il avait prise; il forme en conséquence la résolution de se remettre avec son directeur, et il lui écrit simplement ces mots : Je suis à Bath. Rich lui répond non moins laconiquement : Restez-y; et que le diable vous emporte. Mais alors, de même qu'aujourd'hui, les acteurs et les directeurs avaient besoin les uns des autres. Aussi Rich se rendit à de nouvelles avances de Quin, et ce dernier reparut à Covent-Garden, dans le rôle de Coriolan, qui fut une de ses plus belles créations.

La tragédie de Coriolan était un des ouvrages posthumes de Thompson, avec lequel notre illustre acteur avait entretenu pendant plusieurs années les relations les plus intimes. C'est ici le lieu de dire quelle fut l'oc-

casion d'une amitié qui eut pour fondement la générosité d'une part, la reconnaissance de l'autre. Thompson, ainsi que tant d'autres poètes éminents, ne comptait pas parmi ses vertus l'ordre et l'économie : il avait contracté des dettes auxquelles il ne se pressait pas de faire honneur. Ses créanciers perdirent patience, et le firent emprisonner. Un jour, il voit entrer dans sa prison un inconnu qui, après les compliments d'usage, lui déclare qu'il vient sans façon lui demander à dîner. Il ajoute aussitôt que, pour plus de commodité, il a commandé le repas à la taverne voisine. Enchanté d'un incident qui rompt la monotonie de sa situation, charmé des manières et du franc procédé de l'inconnu, Thompson se prête à tout. Rien ne manquait au dîner, ni les mêts délicats, ni les bons vins de France ; le dessert achevé, l'acteur dit au poète : Il est temps de régler nos comptes. Thompson frémit, il s'imagine voir un nouveau créancier plus intraitable que les autres. Quelle est sa surprise, lorsque l'inconnu lui dit : Monsieur Thompson, je suis votre débiteur de cent livres sterling pour le plaisir que j'ai pris à la lecture de vos ouvrages ; je veux sur-le-champ m'acquitter envers vous ! Quin jette en même temps sur la table un billet de banque de pareille valeur, et sort sans rien ajouter de plus. Dès ce jour, l'auteur des Saisons fut attaché irrévocablement au comédien.

Dans le temps que la réputation de Quin brillait du plus vif éclat, il fut chargé par le prince Frédéric de Galles, père de Georges III, de donner à ses enfants des leçons de déclamation. Il s'acquitta de cet emploi au grand contentement du prince. Ce dernier avait beaucoup de goût pour le théâtre ; il voulut avoir des représentations dans sa résidence de Leicester-house ; ses en-

fants, ses amis étaient acteurs dans ces drames. Entre autres pièces, on joua la tragédie de Caton. C'était Quin qui avait la direction de ces représentations de Leicester-house. En 1760, Georges III, monté depuis peu sur le trône, prononça son premier discours au parlement en homme qui n'avait pas oublié les leçons de son ancien professeur. Quin partagea vivement la satisfaction publique : C'est moi pourtant qui ai formé cet enfant, s'écriait-il avec enthousiasme. Dix années auparavant, Quin avait terminé sa carrière théâtrale ; il s'était fixé à Bath, et il ne reparaissait à Londres, sur le théâtre de Covent-Garden, que lorsqu'il s'agissait de représentations au bénéfice de son ami Ryan. Dans ces occasions, il jouait le rôle de Falstaff, qui avait fait en partie sa réputation.

Nous avons déjà dit que Garrick et Quin vécurent en mauvaise intelligence tant qu'ils furent rivaux. Quand ce dernier eut quitté la scène, il se lia très-particulièrement avec Garrick, et il revenait de lui faire une visite, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut à Bath, le 21 janvier 1766. S'il faut en croire quelques biographes, dès qu'il sentit sa fin approcher, il demanda une bouteille de vin de Bordeaux, qu'il but en quelques instants : « Je désirerais bien, dit-il, voir la » fin de cette dernière scène tragique ; j'espère, toutefois, que j'y conserverai la dignité convenable. » En effet, il mourut avec la plus grande tranquillité et avec la plus grande présence d'esprit. Il était âgé de soixante-treize ans, dont il avait passé la plus grande partie sur le théâtre.

D'ALEMBERT.

Quelle a été, dans le dix-huitième siècle, la réputation littéraire la plus brillante, la plus honorée, la plus étendue après celle de Voltaire? Pour répondre à cette question, il faut choisir parmi les écrivains autres que ceux qu'on est maintenant habitué à associer au philosophe de Ferney, nous voulons dire Montesquieu, Rousseau, Buffon. A coup sûr, leurs noms, pendant qu'ils ont vécu, n'eurent pas le même éclat que celui de ce d'Alembert, bien moins revendiqué aujourd'hui par les littérateurs que par les géomètres. La renommée dont il a joui forme le contraste le plus étonnant avec l'humble position à laquelle sa naissance semblait le destiner. Fils naturel de Destouches-Canon et de madame de Tencin, d'Alembert fut exposé près de l'église de Saint-Jean-le-Rond. Un commissaire de police, chez lequel on le porta, craignit pour la vie de cet enfant s'il était envoyé aux Enfants-Trouvés; il le remit aux soins d'une vitrière dont il connaissait les mœurs et la bonté. C'est de ce hasard qu'a dépendu l'existence d'un homme qui a enrichi de tant de vérités nouvelles le système des connaissances humaines.

Il fit ses études au collége des Quatre-Nations; il prit en philosophie une passion pour les sciences mathématiques que ses maîtres cherchèrent à combattre. Comme ils étaient jansénistes, qu'ils voyaient dans leur élève un nouveau Pascal, et qu'ils se flattaient que d'Alem-

bert rendrait au parti de Port-Royal une portion de son ancienne gloire, ils essayèrent, mais en vain, de lui inspirer du penchant pour ces méprisables matières de controverse qui partageaient encore les esprits. Le jeune homme revint à son goût dominant et presque unique ; il abandonna absolument, pendant plusieurs années, la culture des belles-lettres, et ne la reprit que vers le temps où il commença à travailler à l'Encyclopédie.

Des mémoires qu'il donna à l'Académie des sciences, en 1739 et en 1740, un, entr'autres, sur la *Réfraction des corps solides*, qui contenait une théorie curieuse et nouvelle, et un autre sur le *Calcul intégral*, lui méritèrent son admission dans cette compagnie ; il n'était âgé que de vingt-trois ans. En 1746, l'Académie de Berlin, qui lui avait accordé le prix sur la *Cause générale des vents*, le choisit, par acclamation, pour l'un de ses membres.

Quelques années après, le roi de Prusse lui fit offrir la survivance de la place de président de cette académie, qu'occupait encore Maupertuis, alors très-malade. D'Alembert refusa. Le roi lui donna une pension de douze cents livres et l'invita à venir le voir. L'année suivante, le philosophe se rendit à Wesel : le prince le combla de bontés et l'admit à sa table. Une correspondance s'établit entre ces deux hommes extraordinaires.

Ce fut la publication de l'*Encyclopédie*, que d'Alembert avait entreprise avec Diderot son ami, qui contribua le plus à porter son nom dans les pays étrangers. Le Discours préliminaire, où il trace, d'après Bacon, le développement de l'esprit humain, et d'après lui-même,

le progrès des sciences depuis leur renouvellement, parut en tout un chef-d'œuvre; sa place fut marquée, dès ce moment, et parmi les philosophes et parmi les écrivains. Mais le nombre de ses ennemis et de ses détracteurs s'accrut à proportion de ses honneurs et de sa renommée.

Reçu à l'Académie française, en 1754, il exerça constamment, dans cette société, l'influence la plus réelle et la plus considérable, quoiqu'elle ait été souvent contre-balancée par les adversaires de la philosophie et par les partisans de la cour. Ainsi que Fontenelle, d'Alembert s'est distingué par des éloges qui, sans être aussi piquants ni aussi originaux que ceux du premier, ont également l'avantage de faire aimer les sciences et les savants. Les éloges qu'il a faits des anciens membres de l'Académie française sont les plus nombreux et les plus intéressants.

Un grand nombre des morceaux qui composent les *Mélanges* de d'Alembert, prouvent encore que cet auteur, qu'on a tant voulu rabaisser, était doué des principales qualités de l'écrivain. Son Essai sur la société des gens de lettres avec les grands, est fort remarquable sous le rapport du style. L'on doit en partie à cet ouvrage le changement qui s'est fait dans la conduite des littérateurs : c'est de cette époque qu'ils commencèrent à rompre les chaînes dont ils se laissaient auparavant garotter par de prétendus Mécènes; ils renoncèrent à ces flatteries outrées, à ces épîtres dédicatoires qui semblaient l'apanage de leurs prédécesseurs.

On retrouve dans beaucoup d'autres opuscules de d'Alembert la même énergie, la même précision, la même finesse. Ils ne sont point même dépourvus de

cette chaleur, de cette sensibilité qu'on prétend lui avoir été refusées par la nature. Ses *Réflexions sur l'histoire* sont pleines de vues neuves ; je suis sûr que le passage suivant eût fait le plus grand plaisir à M. Alexis Monteil, auquel on doit la plus complète réforme dans la manière d'écrire les annales des peuples : « Encore si, en » m'apprenant en détail les extravagances et les mé- » chancetés des hommes, l'histoire m'instruisait avec le » même soin de ce qu'ils ont fait de bon et d'utile ! Si » j'y trouvais le progrès des connaissances humaines, » les degrés par lesquels les sciences et les arts se sont » perfectionnés ! mais point du tout. Cette partie de » l'histoire, la seule vraiment intéressante, la seule digne » de la curiosité du sage, est précisément celle que les » compilateurs de faits ont le plus négligée ; infatigables » narrateurs de ce qu'on ne leur demande pas, ils sem- » blent s'être donné le mot pour taire ce qu'on voudrait » savoir. Tandis que des vautours s'égorgeaient, des » vers à soie filaient pour nous dans le silence ; nous » jouissons de leur travail sans les connaître, et nous » ne savons que l'histoire des vautours. Ceux qui nous » l'ont transmise ressemblent à des naturalistes qui dé- » criraient avec complaisance les combats des araignées » qui se dévorent, et qui oublieraient de nous faire con- » naître l'industrie avec laquelle elles filent leur toile. »

L'ouvrage où d'Alembert a jeté le plus de plaisanterie, de variété, d'agrément, est son livre sur la destruction des Jésuites. L'auteur déplut également aux deux partis : les fils d'Ignace et ceux de Jansénius s'unirent contre le philosophe qui les rendait odieux et ridicules, qui déversait à pleines mains le mépris sur leurs impertinentes querelles, et qui, sur les ruines de tant

d'absurdités scholastiques et théologiques intronisait la tolérance religieuse.

Nous n'avons pas assez d'espace pour parler de toutes les productions littéraires, non plus que de toutes les découvertes scientifiques de cet homme célèbre à tant de titres. A l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire, en 1765, nous retrouvons l'enfant-trouvé comblé d'honneurs et de récompenses académiques de toutes sortes; correspondant avec plusieurs souverains, avec l'impératrice Catherine, qui lui avait naguère proposé de se charger de l'éducation du grand duc de Russie, son fils, et qui, malgré ses offres splendides, avait essuyé un refus, avec le roi de Prusse, qui fit à plusieurs reprises des tentatives pour l'attirer à sa cour; lié intimement avec Voltaire, pour lequel son affection ne s'est pas démentie un seul instant; recherché par les brillantes sociétés de la capitale et visité par les savants, les érudits, les grands seigneurs étrangers.

Mais ce concours, ces puissantes amitiés, ces récompenses flatteuses touchaient moins son âme tendre et affectueuse, que les charmes ou les tourments qu'il éprouvait dans sa liaison avec mademoiselle de l'Espinasse. Le philosophe, qui n'avait jamais voulu quitter la femme du peuple, par laquelle son enfance avait été élevée, qui l'aima et la respecta toujours comme si elle eût été sa véritable mère, devait être susceplible de la plus vive et de la plus douce des passions; les distractions et la solitude la lui firent ignorer longtemps. Ce sentiment, ainsi qu'il l'a dit lui-même, dormait au fond de son cœur : le réveil fut terrible. Marmontel nous raconte, dans ses *Mémoires*, les incidents de cette inclination si constante et si malheureuse. Mademoiselle de l'Espinasse fut deux

fois infidèle à d'Alembert, dont le dévouement et l'obéissance demeurèrent tels qu'il allait retirer à la poste les lettres de son rival, le marquis de Mora. Elle mourut, et d'Alembert fut inconsolable de sa perte. Il vint comme s'ensevelir dans le logement qu'il avait au Louvre. « Oui, répondait-il à ceux de ses amis qui cher-
» chaient à le consoler, elle était changée, mais je ne
» l'étais pas; elle ne vivait plus pour moi, mais je vi-
» vais toujours pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je
» ne sais plus pourquoi je vis. Ah! que n'ai-je à souf-
» frir encore ces moments d'amertume qu'elle savait si
» bien adoucir et faire oublier! Quelles heureuses soi-
» rées nous passions ensemble! A présent, que me
» reste-t-il? Au lieu d'elle, en rentrant chez moi, je ne
» vais plus retrouver que son ombre. Ce logement du
» Louvre est lui-même un tombeau où je n'entre
» qu'avec effroi. »

D'Alembert mourut le 29 octobre 1783, à l'âge de soixante-six ans.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

La notice précédente nous a montré de quelle passion s'était épris le philosophe d'Alembert, si froid en apparence; nous avons vu quels furent ses regrets, lorsqu'il perdit l'amie à laquelle l'unissait une communauté d'idées et de sentiments, et surtout une

conformité de naissance et d'infortune. Voyons maintenant la vie, le caractère, la conduite de la femme qui inspirait un pareil attachement à l'illustre géomètre.

Julie-Jeanne-Éléonore de l'Espinasse naquit à Lyon, en 1732; dans son extrait de baptême, elle est désignée comme enfant légitime d'un bourgeois de cette cité. Mais une foule de personnes savaient pleinement le secret de son origine; sa mère appartenait à une famille riche et puissante. Cette femme vivait séparée de son mari, quand elle mit au monde sa fille. Jusqu'à l'âge de dix ans, cette enfant ne soupçonna pas qu'elle eût d'autres parents que ceux qui l'avaient élevée. Mais sa vraie mère, à son lit de mort, frémit en pensant aux dangers que sa fille pourrait courir dans le monde, si elle demeurait sans fortune. Elle la fit appeler; elle lui révéla le mystère qui couvrait sa naissance; lui remit une cassette qu'elle l'engagea à conserver précieusement. La jeune fille était extrêmement avancée pour son âge; elle comprit qu'elle perdait la seule personne qui pût s'intéresser véritablement à elle. Toutefois, elle ne put point se garantir contre un abus de confiance commis à son préjudice par une femme qu'elle croyait dévouée. Elle perdit la cassette dans laquelle étaient renfermées des valeurs qui lui eussent assuré une existence indépendante. Elle était presque sans ressources, elle entra au couvent. Plus tard, elle aurait pu légalement revendiquer une part dans l'héritage de l'époux de sa mère; elle ne songea pas un instant à assurer sa position par cet indigne moyen. La famille lui sut gré d'une pareille délicatesse, et parut touchée de son sort; elle entra comme gouvernante d'enfants dans la maison d'une de ses sœurs; le château où elle fut ainsi accueil-

lie, était situé en Bourgogne. On peut s'imaginer les amertumes et les humiliations que ressentait cette personne infortunée. Cependant elle cultivait son intelligence par de solides lectures; elle formait son génie d'observation, en réfléchissant sur tout ce qui se passait autour d'elle.

Dans ce château où vivait tristement mademoiselle de l'Espinasse, se rendait quelquefois madame du Deffant, l'une des personnes les plus aimables et les plus brillantes de la société du dix-huitième siècle, l'ancienne maîtresse du régent, l'amie du président Hénault, la correspondante de Voltaire. Cette dame commençait à perdre la vue; elle ressentait déjà cet ennui qui apparaît dans toutes ses lettres. Elle vit, elle entretint mademoiselle de l'Espinasse; elle fut charmée de son air et de ses manières distinguées, de sa vive sensibilité, de son esprit et de ses connaissances; elle montra le plus grand désir de s'attacher l'intéressante orpheline. Mademoiselle de l'Espinasse accepta sans peine; elle se flattait secrètement de paraître dans ce monde brillant, dont ses talents la rendaient digne, tandis que sa naissance et sa position semblaient l'en exclure à jamais. Sa protectrice, ou plutôt son amie, avait d'avance rassuré sa délicatesse et levé tous ses scrupules; il fut convenu qu'elles s'établiraient l'une et l'autre à Paris, dans la communauté de Saint-Joseph. Pendant longtemps, cette liaison fut heureuse, quoique les caractères et les goûts différassent complètement. Des nuages vinrent ensuite, puis le refroidissement, et enfin la rupture. Les témoignages de Marmontel et de La Harpe ne nous laisseraient pas un seul instant en doute de quel côté furent les torts; mais, à défaut de leurs révélations, les lettres

qui nous restent de ces deux femmes, suffisent pour juger ce procès. On voit, d'une part, une femme froide, polie, sèche, impérieuse, dégoûtée de tout et ne croyant à rien. L'autre correspondance nous montre une personne naïve, confiante, toute dévouée, tout aimante. Il est à croire que dans cet attachement, qui dura dix années, ce fut mademoiselle de l'Espinasse qui fit tous les frais.

La mésintelligence vint à cette occasion. Madame du Deffant, accoutumée à faire de la nuit le jour, recevait chez elle ses brillants invités jusqu'à cinq heures du matin ; elle se mettait ensuite au lit et reposait jusqu'à trois ou quatre heures du soir. Mademoiselle de l'Espinasse, en attendant que son amie se levât, recevait pendant une heure, dans sa chambre, quelques personnes de la société de madame du Deffant, entre autres le président Hénault et d'Alembert ; celle-ci se montra fort irritée en apprenant ces entretiens ; elle y vit un dessein formé par sa protégée de se composer un petit cercle aux dépens du sien ; elle cria à l'ingratitude, elle exigea que ces réunions n'eussent plus lieu. Mademoiselle de l'Espinasse consentit à lui faire ce sacrifice comme elle lui en avait fait tant d'autres. Elle n'en fut pas mieux traitée pour cela ; à la fin, suivant le conseil de ses amis, que révoltait l'injustice de la marquise, mademoiselle de l'Espinasse quitta Saint-Joseph ; elle vécut d'abord des faibles restes des dons de sa mère ; puis elle obtint une pension du roi par le crédit de ses amis. Elle réalisa alors cette existence indépendante qu'elle avait tant de fois rêvée ! Elle eut à son tour un cercle brillant, et ce qui prouve que les torts n'étaient point de son côté lorsqu'elle rompit avec sa bienfaitrice, c'est qu'un grand

nombre des habitués de madame du Deffant devinrent les siens.

Elle était particulièrement citée entre les femmes aimables de ce temps, par un art merveilleux de faire valoir l'esprit des autres. Son salon était le rendez-vous de tous les hommes célèbres dans les sciences et dans les lettres, et surtout des philosophes et des encyclopédistes. Au nombre de ses admirateurs et de ses amis les plus intimes, était d'Alembert, qui avait aussi rompu avec madame du Deffant. Ces deux enfants de l'amour se fixèrent dans la même maison, et leur liaison ne donna jamais lieu à de fâcheuses interprétations. Mais d'Alembert ne pouvait rester impunément à côté d'une femme si aimable sans éprouver un sentiment plus tendre; cette passion le rendit malheureux. Mademoiselle de l'Espinasse eut une inclination pour le comte de Mora, qui voulut l'épouser quoiqu'elle eût plusieurs années de plus que lui. La famille de ce jeune homme le rappela en Espagne, où il mourut en 1774. Dans cette circonstance, mademoiselle de l'Espinasse ne craignit pas de laisser voir toute sa douleur. Tout le monde prit part à son chagrin, mais ce qu'on ignorait généralement, et ce qu'on n'a appris que trente années plus tard par la publication de ses lettres, c'est que dans le même temps qu'elle ressentait la plus vive tendresse pour le comte de Mora, elle avait une passion non moins ardente pour le chevalier de Guibert, auteur de tragédies médiocres et d'un ouvrage de tactique fort estimé. Sa correspondance avec ce dernier a donné lieu à une foule d'explications et de commentaires. On s'est demandé si le même cœur a pu ressentir deux passions à la fois? C'est une question qu'il est fort dif-

ficile de résoudre. Il faut convenir qu'il s'est vu, en amour, bien des choses contradictoires et tout à fait impossibles, à en juger d'après les idées communes.

Cette femme intéressante eut une carrière très-courte ; chez elle, l'âme avait consumé le corps. A ses derniers moments, elle pria d'Alembert de lui pardonner tous les chagrins qu'elle lui avait causés. Elle expira le 23 mai 1776. Dans une lettre à Horace Walpole, madame du Deffant parle de la mort de son ancienne amie; c'est avec la plus complète insensibilité. Bien certainement, mademoiselle de l'Espinasse n'eût pas ainsi annoncé la mort de sa bienfaitrice, car, en plusieurs occasions, elle avait manifesté sa reconnaissance pour madame du Deffant, quoique elle eût si peu à s'en louer.

Les écrivains qui nous ont laissé le portrait de mademoiselle de l'Espinasse, disent qu'elle n'était pas belle, mais que son visage, anciennement maltraité par la petite vérole, était singulièrement expressif et plein de noblesse; que son maintien était d'une grande dignité; qu'elle parlait avec une facilité étonnante, et que dans la conversation elle était parfois éloquente et inspirée. Ses lettres, dont nous avons parlé plus haut, sont des chefs-d'œuvre de sentiment, de pathétique, et souvent de diction. Pour tout dire, les lettres de la Nouvelle-Héloïse, quelque correctes et quelque élégantes qu'elles soient, n'en approchent pas. Dans celles-ci on voit trop l'auteur, dans les autres on ne voit que l'amante.

MADEMOISELLE DE SOMMERY.

De toutes les femmes qui, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, ont brillé à la fois dans l'art d'écrire et dans l'art de converser, la fille-auteur dont nous allons donner la biographie est aujourd'hui la moins connue, ou, pour mieux dire, la plus oubliée, et cependant, elle ne mérite pas moins de place dans l'histoire littéraire que madame du Deffant, mademoiselle de l'Espinasse ou madame Necker. D'où peut venir l'oubli qui entoure aujourd'hui son nom et ses écrits ? Faut-il s'en prendre uniquement à ce destin capricieux auquel sont soumis les livres mêmes, selon la pensée de l'ingénieux Horace, *habent sua fata libelli?* Faut-il encore l'attribuer à ce que son existence n'a pas été mêlée à celles des hommes de génie qui ont renouvelé la face de la vieille société ? Quelle que soit la cause d'une pareille indifférence de la part des critiques et du public, nous n'en rendrons pas moins justice à l'un des talents les plus purs, les plus corrects, les plus naturels de son époque, et nous ne craignons pas d'ajouter, à la meilleure élève qu'aient eue La Rochefoucauld et La Bruyère.

Une profonde obscurité couvre la naissance aussi bien que les premières années de mademoiselle Fontette de Sommery. On présume qu'elle était le fruit d'une liaison de personnes nobles ; on sait qu'elle fut élevée dans un couvent, que sa pension y était payée par une main inconnue, et qu'au sortir de cette maison elle se fût

trouvée dans la position la plus fâcheuse, sans la générosité d'une de ses compagnes d'études, la maréchale de Brissac, qui la retira auprès d'elle. Sa protectrice mourut et lui laissa, par son testament, quatre mille livres de rente. Mademoiselle de Sommery vécut, dès lors, d'une vie indépendante, et n'eut point à lutter contre les cruelles nécessités auxquelles avait été exposée une autre femme avec laquelle son caractère et son talent présentent beaucoup de rapports ; nous voulons parler de madame Staal-Delaunay, dont les Mémoires sont un des chefs-d'œuvre de notre littérature. Pour mademoiselle de Sommery, elle n'eut pas à subir le joug d'une princesse altière, impérieuse ; elle n'avait nulle inclination pour le mariage, elle ne fut pas forcée de se lier à un homme qu'elle ne pouvait aimer ; elle eut toute liberté de se livrer à ses goûts. Sans être belle ni jolie, elle avait une figure très-remarquable. « C'est, dit » Grimm dans sa Correspondance, une grande brune » presque noire, des sourcils fort épais, des yeux pleins » d'esprit et d'attention. » Vers l'année 1760, son salon était déjà fréquenté par des gens de la meilleure compagnie et par des littérateurs distingués. Sa conversation, quoique pleine de traits piquants et caustiques contre les sots et les ridicules, quoique semée de paradoxes, d'assertions souvent hasardées sur les plus grands écrivains, faisait le charme de tous ceux qui l'entouraient. D'ailleurs, elle aimait à rendre service ; elle était généreuse, bienfaisante, charitable. Elle était fort assidue aux assemblées publiques de l'Académie française ; l'on rapporte même qu'elle n'en a jamais manqué une seule.

Une violente attaque d'apoplexie lui enleva le talent

dont elle était si fière, et paralysa chez elle les organes de la prononciation. Elle avait peine à se faire comprendre, bien qu'elle eût encore conservé l'usage de la voix. Sa physionomie si ouverte, si animée, et qui donnait beaucoup de charme à ses paroles, fut également altérée par cet accident. Mademoiselle de Sommery ne laissa pas d'avoir autour d'elle un cercle aussi nombreux ; elle fut en outre dédommagée, par le succès de ses ouvrages, de tout ce qu'elle avait perdu. Elle n'a commencé à écrire que dans un âge fort avancé, et l'on s'en aperçoit à la maturité de son style, à la finesse de ses opinions, à l'originalité de ses pensées, qui supposent non-seulement un grand talent d'observation, mais encore une expérience consommée du monde, surtout de la société où elle a vécu. La réputation vint en quelque sorte la chercher, puisqu'elle a fui la gloire d'auteur et qu'elle n'a même attaché son nom à aucun de ses livres. Soit défiance, soit mépris des succès bruyants, soit amour du repos, elle semble n'avoir écrit que pour elle-même et pour ses amis. Jamais elle n'a pris la plume pour répondre à ses détracteurs ; dans un temps où tout était coterie, cabale, intrigues littéraires, elle se tint constamment à part, et cela lui donne, parmi les écrivains du dernier siècle, une physionomie exceptionnelle.

Son premier ouvrage fut un recueil de maximes et de pensées détachées, qu'elle publia en 1782, et qu'elle intitula : *Doutes sur différentes opinions reçues dans la société*. Cet opuscule, qu'elle a depuis considérablement augmenté, eut une vogue extraordinaire pour un livre de morale. On y découvrait un auteur formé par la lecture des grands maîtres du siècle précédent,

un habile imitateur des Maximes de La Rochefoucauld et plus encore des Caractères de la Bruyère; de l'élégance, de la clarté, de la précision, le plus souvent de la finesse, et parfois de la profondeur. Les pensées communes sont toujours relevées par le tour et l'expression. A notre avis, cette œuvre l'emporte sur les autres livres semblables du même temps. Nous croyons mademoiselle de Sommery plus neuve, plus originale que Vauvenargues et Duclos même. Son style est d'ailleurs plus simple, plus varié, quoique moins énergique. C'est surtout en pensant à cet écrit que nous admirions tout à l'heure le caprice de la destinée littéraire.

Une autre composition pleine de grâce, de naturel, de bon ton, les *Lettres de la comtesse de L..., au comte de R...*, n'eurent pas moins de célébrité. Elles sont supposées avoir été écrites de 1674 à 1680. C'était une grande preuve de talent, que de savoir se rendre aussi propres les idées, les sentiments, les intérêts d'un siècle où l'on a pas vécu, et d'une société qu'on n'a point connue. Beaucoup de littérateurs y furent trompés; plusieurs dissertations parurent dans les journaux sur l'authenticité de cette correspondance. On apprit enfin qu'elle était supposée, et qu'une femme était l'auteur de la supercherie. Alors les soupçons se portèrent sur madame Riccoboni et sur madame de Genlis. La dernière crut devoir désavouer hautement l'ouvrage, et le fit avec beaucoup de dédain dans une lettre envoyée au *Journal de Paris*, par Lambert, son imprimeur ordinaire. On ne doit regarder cette production que comme un essai dans la manière d'écrire simple, noble, aisée, qui était propre au siècle de Louis XIV. Ce n'est point proprement un roman; l'intrigue y est presque nulle. La comtesse de

L... a été mariée à un homme d'un certain âge, qui l'aime et la respecte beaucoup, et qui est son meilleur ami. Elle a un amant qui est le meilleur ami de son mari; elle ne combat point cet amour; elle se le reproche seulement quelquefois; mais elle s'applaudit, et même avec son amant, de ce que cette passion n'a jamais rien pris sur ses devoirs. C'est au comte de R..., cet amant, que les lettres sont adressées. « Il serait difficile, a dit Grimm, d'exprimer un adultère de sentiment avec plus de décence, de délicatesse et de vertu. » Une situation pareille promet à chaque instant de l'intérêt; mais cette attente est toujours trompée. Nous l'avons déjà dit, ceci n'est qu'un habile pastiche, un cadre ingénieux où l'auteur se propose de peindre les mœurs et les habitudes de la société au temps de madame de Sévigné, dont elle dit assez de mal.

Les *Lettres de mademoiselle de Tourville à la comtesse de Lenoncourt*, sont un véritable roman où l'on trouve une intrigue neuve et forte, des situations dramatiques et attachantes, quoique bizarres; où l'on trouve aussi, comme dans la correspondance précédente, une peinture de la société, mais de la société contemporaine, avec tous ses ridicules et tous ses travers. Les portraits, les réflexions, les opinions, les paradoxes se rencontrent à toutes les pages et, ce qui vaut mieux, sont liés assez adroitement à l'intrigue, conviennent assez au caractère de l'héroïne, que l'auteur représente comme l'ennemie déclarée de la sottise et des sots. Seulement, mademoiselle de Tourville, qui n'a que dix-huit ans à peine, semble un peu trop, dans l'expression de sa haine pour les ridicules, le secrétaire de mademoiselle de Sommery. Le style est moins pur, moins correct que dans les com-

positions antérieures; mais en revanche, il a plus de franchise, de vivacité, de liberté et d'audace. Grimm a beaucoup maltraité ces *Lettres*, et sans doute à tort. Après avoir parlé de l'envoi qu'une femme fait à sa rivale préférée, d'une belle chevelure qu'elle s'est fait couper, de ses vingt-huit dents qu'elle s'est fait arracher une à une, il s'écrie : « Est-ce là de l'amour? Non ; mais » c'est de pareilles extravagances qu'on imagine, lors- » qu'on veut peindre l'égarement des passions qu'on n'a » jamais éprouvées. » Il termine par ce trait mordant : « Et ceux qui ont eu le bonheur de connaître mademoi- » selle de Sommery, savent bien que ce n'est pas sa » faute. » Il nous semble que le caractère exalté du personnage, son profond désespoir, et enfin la folie où il tombe, justifient suffisamment une aussi violente détermination. Et disons, de plus, qu'une situation exagérée, même fausse, ne donne pas le droit de condamner un livre remarquable.

Nous ne parlerons pas des autres productions de cette femme, morte en 1790, et dont un autre âge a bien mieux apprécié les talents et le mérite. Dans un temps où l'on se plaît à faire des réputations posthumes, où l'on réhabilite des écrivains qui n'en valent guère la peine, nous avons quelque plaisir, dans cette courte biographie, à appeler l'attention du public sur un auteur brillant, facile, ingénieux, et à coup sûr, injustement délaissé.

JEAN BURGOYNE.

La vie du personnage auquel est consacrée la présente notice se partage en deux périodes bien distinctes ; dans l'une, il se montra général inhabile ; dans l'autre, poète médiocre et courtisan adroit ; et bien certainement, il n'eût point obtenu dans les biographies générales, et nous ne lui aurions pas accordé dans la nôtre une place dont il est peu digne, s'il n'eût été mêlé à un événement aussi important que la guerre d'Amérique.

Jean Burgoyne était fils naturel de lord Bingley. Celui-ci eut un grand soin de l'éducation de ce jeune homme, et il lui ouvrit de bonne heure la carrière militaire. Dans la guerre qui eut lieu, en 1762, entre le Portugal et l'Espagne, Burgoyne reçut le commandement d'un corps que le ministère anglais envoya au secours de la première de ces deux puissances. Il ne s'était guère distingué dans cette campagne ; cependant, à son retour en Angleterre, il reçut le titre de conseiller privé, et, peu après, il fut nommé membre du parlement. Il ne s'y fit guère remarquer que par son silence ; il vota constamment avec le ministère, et son dévouement lui valut les emplois considérables qu'il reçut dans l'armée.

En 1775, il partit pour le Canada. Cette vaste colonie avait été enlevée à la France ; la domination de l'Angleterre n'y étant point entièrement consolidée, les minis-

tres y envoyèrent des forces commandées par Burgoyne. Deux ans plus tard, il fut nommé général d'un corps d'armée destiné à soumettre le congrès américain ; le général anglais s'annonça par une proclamation qui produisit sur les insurgents le même effet que produisit sur les Français, quinze années plus tard, l'insolent manifeste du duc de Brunswick. Burgoyne menaçait des plus terribles châtiments les provinces soulevées, et il prodiguait les insultes contre les chefs de la révolution. A cette proclamation si inconvenante et si impolitique, Washington répondit par une autre proclamation, à la fois énergique et mesurée. Au mois de juillet 1777, Burgoyne remporta, à Ticondérago, un avantage qu'il ne manqua pas de relever dans ses dépêches, et que le ministère qualifia impudemment du nom de victoire. Le général anglais s'imagina qu'il ne tarderait pas à avoir bon marché de populations mal armées, mal disciplinées, et manquant de tout ; il se flattait de livrer prochainement les révoltés, pieds et poings liés, à la métropole. Mais, tout alla contrairement à son espérance. Les Américains ayant abandonné le fort de l'Indépendance pour prendre une meilleure position, Burgoyne se confirma dans l'idée qu'ils ne pouvaient plus tenir devant lui ; il les poursuit sans se mettre aucunement en peine de ses subsistances ni de ses communications. Sa vanité et sa présomption eurent la récompense qu'elles méritaient. Les mêmes hommes qu'il croyait avoir mis en fuite, et qu'il méprisait comme de faibles adversaires, viennent le cerner à Saratoga ; le chef anglais se voit dans l'impossibilité de résister ; il est contraint d'accepter une capitulation qui, par la générosité des ennemis, fut moins rigoureuse qu'il n'avait droit

d'espérer. Toutefois, il fallut que l'armée anglaise retournât immédiatement en Angleterre, et prît l'engagement de ne plus servir contre les États-Unis. Au commencement de la campagne, Burgoyne avait sous ses ordres dix mille hommes ; il en avait environ six mille, lorsqu'il fut obligé de capituler devant les Américains. Cette soumission fut signalée par un incident fort singulier. Gates était le chef de l'armée ennemie ; c'est à lui que Burgoyne dut rendre son épée. Dans leur jeunesse, ils avaient été l'un et l'autre officiers dans le même régiment. Lorsque, dans la guerre de l'indépendance, Burgoyne eut en tête son ancien camarade, il traita cet adversaire avec mépris, et il en parlait comme d'un homme sans mérite ; il le comparait à une accoucheuse. A la suite de l'affaire de Saratoga, Gates, avec sa simplicité habituelle, aborda familièrement le chef anglais : « Bonjour, général Burgoyne, lui dit-il, j'ai beaucoup de plaisir à vous voir. » « Je vous en crois, répondit l'autre, mais Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pû pour m'en dispenser. » Gates eut les plus grands égards pour son prisonnier, quoiqu'il n'ignorât pas toutes les méchantes plaisanteries que celui-ci s'était permises précédemment sur son compte ; il se contenta de lui dire : Convenez maintenant, général, que je ne suis pas une trop mauvaise accoucheuse, puisque je vous ai délivré de six mille hommes. D'autres mécomptes attendaient Burgoyne en Angleterre : il trouva l'opinion soulevée contre lui, et avec raison ; car c'est à dater de l'échec de ce général que la cause américaine parut avoir le dessus, et que la France favorisa ouvertement les Etats-Unis. Inutilement Burgoyne essaya-t-il de se justifier ; il reçut la défense de paraître

devant le roi, et il se vit forcé de renoncer à son traitement. Là finit sa carrière militaire, où il prouva que la faveur plutôt que le mérite l'avait élevé à un poste supérieur.

Considérons maintenant Jean Burgoyne dans sa vie privée. Il devint un courtisan assidu : la reine l'admit au nombre de ses plus intimes favoris. Il savait se rendre agréable par son talent pour les vers de société ; toutes les pièces qu'il a écrites en ce genre sont aujourd'hui complètement tombées dans l'oubli. Il se livra avec plus de succès à la littérature dramatique : trois de ses comédies, *La Nymphe des Chênes*, *Richard Cœur de Lion* et surtout *L'Héritière*, obtinrent beaucoup de succès. Ses compatriotes prétendaient y trouver la peinture des mœurs françaises ; mais surtout l'amour-propre britannique y applaudissait des plaisanteries déplacées contre le général Lafayette et les Français qui servaient dans l'armée américaine. Ceux que l'auteur attaquait de la sorte avaient eu pour lui des attentions délicates. En 1781, Burgoyne se rangea du côté de l'opposition qui, dans le parlement, s'efforçait de démontrer l'impossibilité de réduire les Américains. Il mourut le 2 août 1792, à la veille d'une autre révolution où l'Angleterre allait jouer un grand rôle.

JOSSAN.

Le dix-huitième siècle a vu un grand nombre d'intrigants adroits et spirituels, qui ont eu l'art de s'ouvrir l'entrée des salons les plus brillants; qui sont parvenus par leur souplesse à se mettre en crédit auprès de hauts personnages; et qui même se sont créé parfois des fortunes considérables dont on a peine à s'expliquer la source. Il faut ranger dans cette classe d'hommes un fils d'Adrienne Lecouvreur, la célèbre tragédienne.

Daudet de Jossan, né du commerce de cette actrice avec le receveur du grenier à sel de Strasbourg, vint au monde, dans cette ville, en 1733. On voulut d'abord le jeter dans les ordres; il prit même le petit collet. L'intendant d'Alsace, M. de Lucé, le donna pour précepteur à son fils. Doué de tous les agréments extérieurs, il joignait aux dons de la nature la parole la plus facile, les manières les plus gracieuses et les plus insinuantes. De la maison de l'intendant d'Alsace, il se fit admettre chez le prince de Rohan, et de là, dans les cercles de Paris les plus renommés. Bientôt il compta des protecteurs, ou pour mieux dire des amis, parmi les seigneurs les plus qualifiés, et même parmi les princes du sang, entre autres le duc de Chartres. Comment s'attirait-il de si puissantes amitiés? Le prince de Montbarrey, qui admit aussi Jossan dans sa familiarité, nous apprend, dans ses Mémoires, le secret des succès de cet intrigant; c'est en les flattant dans leurs goûts, c'est en se faisant leur Mer-

cure, que Jossan captait la bienveillance et la faveur des grands. Cela est assez vraisemblable ; le prince de Montbarrey lui-même se faisait approvisionner de maîtresses par Jossan, auquel il procura en récompense l'emploi de syndic-adjoint de la ville de Strasbourg. Mais celui-ci était trop peu estimé dans sa ville natale pour conserver longtemps un pareil poste. Il revint à Paris, et se vit de nouveau recherché. Successivement, et même à la fois, agent et correspondant des princes de Nassau, de Hesse-Darmstadt et autres, il mena pendant plusieurs années l'existence la plus somptueuse. Il rencontra Beaumarchais dans le temps où ce dernier faisait le plus de bruit et se lia avec lui d'une étroite amitié.

Jossan était reçu intimement chez le banquier Kornmann. Il séduisit sa femme, et, selon l'usage de cette époque de corruption et d'immoralité, il se faisait partout honneur de cette intrigue. Kornmann le poursuivit en justice ; ce procès fut très-long, très-scandaleux et se termina par un acquittement. Après cette honteuse affaire, Jossan, qui avait été fort maltraité, fut accueilli tout comme auparavant dans les hautes sociétés, et même mieux qu'auparavant. Pour comble d'indignité, il fournit des matériaux à Beaumarchais pour son Mémoire en réponse au libelle diffamatoire signé Guillaume Kornmann. On se rappelle que Beaumarchais fut aussi en procès avec ce banquier. Jossan était l'un des ennemis les plus acharnés de Necker, il critiquait violemment, dans les salons, toutes les opérations financières de ce ministre : il publia, en 1787, une lettre qui eut du succès auprès des adversaires politiques de cet homme d'État. Cependant la Révolution vint renverser l'ancien régime. Jossan disparut, dès ce moment,

de la scène du monde, et il mourut quelques années après dans la plus complète obscurité. Il maniait la plume avec beaucoup de facilité et d'imagination. On cite particulièrement ses ingénieuses critiques sur le salon dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres.*

CHAMFORT.

Le nom de Chamfort est un de ceux auxquels les critiques de notre temps ont rendu le plus de justice; les OEuvres de cet auteur si mordant, si spirituel, si original sont de celles qu'on a le plus souvent réimprimées. On ne peut donc, à son égard, se plaindre des caprices de la destinée, faire de tristes réflexions sur l'instabilité des réputations littéraires, sur les rapides et bizarres changements des goûts ou des modes. Il est vrai qu'il n'a pas laissé de ces productions vastes, étonnantes qui ouvrent de nouvelles voies et qui sont toujours en si petit nombre ; mais les compositions qu'il a terminées sont si bien proportionnées, celles qu'il n'a fait qu'ébaucher sont d'un dessin si pur et si correct, les unes et les autres offrent tant de traits fins et délicats, tant de pensées profondes et énergiques, qu'on ne peut s'étonner de la vogue dont elles ont joui et dont elles

jouissent encore. D'ailleurs, l'existence singulière de Chamfort, ses liaisons avec le plus grand orateur et le plus grand homme d'État du dernier siècle, la part qu'il a prise lui-même à la Révolution, soit par ses écrits, soit par ses bons mots, contribueront à protéger sa mémoire contre les outrages du temps ou de la fortune.

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort naquit en 1741, dans un village voisin de Clermont en Auvergne. Comme le poète Delille, son compatriote, il était enfant naturel; comme lui, il fut élevé en qualité de boursier dans un collége de Paris; comme lui, mais dans un autre genre, il fit des vers; comme lui encore, il a été recherché par les sociétés polies et il a brillé par les charmes de la conversation. Là, toutefois s'arrêtent les rapports entre ces deux illustres écrivains : Delille a toujours regretté ce monde élégant où il avait vécu; il en a même en quelque sorte porté le deuil, et il s'est trouvé comme dépaysé dans la société bourgeoise qui a succédé. Chamfort, au contraire, a fait la guerre la plus acharnée à l'ancien régime lorsqu'il était debout, et lorsqu'il eut été renversé, l'écrivain révolutionnaire n'a pas éprouvé un moment de regret, quoiqu'il vît sa fortune détruite, ses espérances à jamais perdues. On rencontre la même opposition de vues et d'intérêts chez plusieurs autres littérateurs de cette grande époque.

Quand Chamfort sortit du collége où il ne s'était pas moins fait remarquer par ses habitudes satiriques que par ses succès brillants, il quitta le nom de Nicolas, sous lequel il avait été connu jusqu'alors, et fut jeté dans le monde sans ressource et sans appui. Il se mit à travailler pour quelques journalistes, et même pour

quelques prédicateurs dont il composait les sermons. Son caractère lutta énergiquement contre la destinée, et fut vainqueur. Ses pressentiments se trouvèrent entièrement justifiés : son *Épître d'un père à son fils* fut couronnée par l'Académie; sa comédie de la *Jeune Indienne* réussit au Théâtre-Français; ses réparties ingénieuses et sa figure agréable lui ouvrirent l'entrée des salons. Il eut les plus grands succès auprès des femmes du monde, l'une d'elles disait : « Vous ne voyez en lui qu'un Adonis; eh bien! sachez que c'est encore un Hercule. » Mais un pareil métier ne tarda pas à ruiner sa santé, que des voyages aux eaux de Spa et de Cologne, que des soins de la part d'habiles médecins n'ont jamais pu rétablir.

Ses maux étaient adoucis par l'éclat dont il voyait son nom entouré : l'*Éloge de Molière*, qui remporta le prix à l'Académie française et qui fut admiré de tous les connaisseurs; la jolie comédie du *Marchand de Smyrne*, pleine de traits plaisants, de situations neuves et écrite d'un style si léger, si correct; surtout l'*Éloge de La Fontaine*, encore supérieur à celui de Molière, mirent le comble à la réputation de Chamfort. Il avait commencé depuis longtemps une tragédie intitulée : *Moustapha et Zéangir*, où il se montrait aussi habile imitateur de la manière de Racine qu'il l'avait été précédemment de celle de Molière dans la comédie. Cette tragédie fut très applaudie sur le théâtre de la cour à Fontainebleau, et valut une pension à l'auteur; elle lui procura aussi la place de secrétaire des commandements du prince de Condé. Mais un caractère ennemi de chaînes et de liens de toute espèce, ne lui permit pas d'occuper longtemps cet emploi; et il y renonça malgré les sollicitations pressantes du prince devenu son protecteur et son ami.

Il ne lui suffisait pas d'avoir brisé ces entraves ; complètement dégoûté des grands, du monde, des succès littéraires, il n'aspirait plus qu'à une retraite philosophique, qu'à une vie indépendante. Une femme aimable, qu'il avait rencontrée dans une visite, s'associant à son sort, le suivit à Vaudouleur, près d'Étampes. Ils y passèrent six mois, et les lettres de Chamfort attestaient à ses amis qu'ils y étaient aussi heureux que le premier jour, lorsqu'une maladie cruelle et subite lui enleva cette femme intéressante. Le besoin de distractions le ramena à Paris, et le rejeta de nouveau dans le monde qu'il se proposait d'oublier.

Son admission à l'Académie française, en remplacement de Sainte-Palaye, lui fournit l'occasion d'un de ses morceaux les plus littéraires ; c'est son discours de réception où l'ancienne chevalerie est retracée d'une manière si brillante, où la tendresse des deux Sainte-Palaye est peinte d'une manière si touchante. Chamfort fut recherché plus que jamais ; mais il ne prenait pas le change sur la nature de cet empressement : « J'ai, disait-il, trois sortes d'amis, mes amis qui me détestent, mes amis qui me craignent, et mes amis qui ne se soucient pas du tout de moi. » Il exceptait sans doute de cet axiome le comte de Mirabeau, avec lequel il entretenait dès lors les relations les plus intimes. Cette liaison entre deux hommes si différents en apparence, mais si bien faits pour se comprendre et s'estimer, dura sans interruption jusqu'à la mort de Mirabeau. Dans le temps même de sa plus grande réputation, le célèbre orateur soumettait à Chamfort, non-seulement ses ouvrages, mais ses opinions, sa conduite. Il le regardait en quelque sorte comme son supérieur et son maître, même en

force morale. On trouve dans les lettres de Mirabeau à Chamfort, des preuves évidentes de la part que ce dernier a prise à certains écrits du grand publiciste, entre autres au livre sur l'ordre de Cincinnatus. C'est encore pour Mirabeau que Chamfort composa le discours sur les académies, où se trouve rassemblé tout ce qu'on a jamais dit de plus piquant ou de plus spécieux contre l'utilité des corps littéraires.

Mais ce n'était pas simplement comme collaborateur de Mirabeau que Chamfort servait la révolution : les réformes sociales l'absorbaient tout entier; de sa tête active et féconde, jaillissaient les idées de liberté revêtues des formes les plus-spirituelles. Sa haine contre les priviléges et contre les abus s'exhalait par ces mots qui frappent l'imagination et restent dans la mémoire. Il s'était chargé du compte-rendu des livres nouveaux dans le *Mercure de France* : ses articles étaient autant de petits ouvrages tous plus vifs et plus mordants les uns que les autres. On admira l'art avec lequel, dans son analyse des *Mémoires de Richelieu*, il avait dressé l'acte d'accusation de la royauté et de l'aristocratie. Dans son recueil des *Tableaux de la Révolution*, il retraçait éloquemment les mémorables événements de l'année 1789. Bientôt les violences des partis, leurs cruautés, leurs ridicules excitèrent son indignation : il ne put se persuader qu'il fût dangereux de s'expliquer sur les hommes et les choses de nouveau régime, avec la même franchise qu'il le faisait naguère sur l'ancien. Ses sarcasmes étaient notés comme autant de crimes dont on se promettait de lui faire porter la peine. Enfin, sur la dénonciation d'un employé subalterne de la bibliothèque nationale, dont il était lui-même un des conservateurs,

Chamfort fut arrêté et conduit aux Madelonnettes. Il n'en sortit que pour rester sous la surveillance d'un gendarme qui ne le quittait pas. L'horreur qu'il avait conçue pour la prison était si profonde, qu'il avait juré de ne s'y point laisser reconduire. Un jour, on lui signifie brusquement qu'il faut retourner dans une maison d'arrêt : sous prétexte de faire ses préparatifs, il entre dans une pièce voisine, et se tire un coup de pistolet qui lui fracasse le haut du nez et lui enfonce l'œil droit. Il saisit ensuite un rasoir, essaie de se couper la gorge, et se met les chairs en lambeaux. Déterminé à mourir, il se porte encore plusieurs coups vers le cœur ; dans un dernier effort, il tâche de se couper les deux jarrets, et de s'ouvrir les veines. Il survécut à ces tentatives multipliées de suicide, mais lorsque ses plaies étaient déjà refermées, une humeur dartreuse, qui avait été contrariée dans son cours, acheva ce que le dégoût de la vie avait commencé. Il expira le 13 avril 1793; et trois personnes seulement, Van Praet, Sièyes, Ginguené, osèrent accompagner le cercueil de celui qui, au temps de sa faveur dans le monde, avait vu se presser autour de lui tant d'hommes se disant ses amis.

Le caractère de Chamfort a été jugé bien diversement ; ses opinions politiques lui ont attiré de nombreux et d'implacables adversaires. Il faut cependant reconnaître que la trempe de son âme était naturellement forte ; que sa fierté ne savait composer avec rien de petit ni de servile ; et que sa misanthropie est, au fond, celle d'un homme doué d'une sensibilité trop ardente et d'un cœur trop aimant.

DEZÈDE.

Parmi les destinées humaines, si diverses et si bizarres, l'on ne saurait en concevoir une plus triste, plus désolante que celle d'un homme qui, par sa naissance et son éducation, semble appelé à la fortune la plus brillante ou à la position sociale la plus élevée, mais qui, par l'indifférence ou les préjugés de ses parents, se voit rejeté dans les rangs les plus infimes. Dans toute son existence, il reporte continuellement sa pensée de l'état où il est à celui où il devrait être ; et lors même que par l'énergie de son caractère, il est venu à bout des obstacles qui se présentaient en foule devant lui, qu'il est arrivé à la fortune, qu'il s'est acquis une considération légitime, une gloire véritable, il ne laisse pas de se croire malheureux au milieu de ces avantages qu'il ne doit qu'à lui-même. Le célèbre compositeur Dezède nous fournit un exemple de cette position exceptionnelle.

Dezède, ou Dezaïdes, naquit vers le milieu du dix-huitième siècle. Il ne put jamais connaître sa famille ni sa patrie. On ne sait même s'il était Allemand ou Lyonnais ; certaines circonstances ont autorisé à penser qu'il était le fruit d'une intrigue de personnes de haut rang. Il se rappelait seulement que son éducation avait été faite par un abbé. Au nombre des enseignements qu'il en avait reçus, était celui de la musique, et particulièrement de la harpe.

Il vint fort jeune à Paris ; il allait toucher régulièrement, chez un notaire, une pension considérable qui était déposée par l'un ou l'autre des auteurs de ses jours. Poussé, soit par la curiosité, soit par quelque nécessité, il voulut connaître la famille à laquelle il appartenait. En vain le notaire l'engagea à ne point faire de recherches ; le jeune homme s'obstina : la pension fut supprimée. Dezède, forcé de tirer parti de ses talents pour subsister, se perfectionna dans l'art musical, et il vit bientôt son nom cité à côté de ceux des plus habiles compositeurs du temps.

L'Opéra comique de *Julie*, qu'il donna aux Italiens en 1772, eut un grand succès. D'autres compositions vinrent ensuite, qui augmentèrent sa réputation. Il se créa un genre particulier où il excella. Presque tous ses sujets sont des sujets champêtres ; les caractères de ses personnages sont d'une variété surprenante ; les tableaux sont pleins de fraîcheur et de délicatesse. On le surnomma l'*Orphée des Champs*. Monvel fut presque toujours son associé pour les opéras-comiques, et il en composait les paroles. Dezède s'exerça aussi dans le grand opéra, mais il n'y réussit pas également. Son caractère était très-original ; et il plaisait extrêmement dans la société. On raconte qu'il ressemblait beaucoup au peintre Greuse, soit pour la taille et la tournure, soit pour l'habillement et les manières, et que ce rapport donna lieu à de piquantes anecdotes. Dezède fut lié intimement avec madame de Bellecour, connue vulgairement sous le nom de Gogo. La réputation de cet agréable compositeur ne s'est pas conservée comme celles de quelques autres, auxquels il n'était pas cependant inférieur pour le talent. Il mourut pendant la Révolution.

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES.

Dans les vingt ou trente années antérieures à notre grande Révolution, les salons de Paris ont offert un spectacle qui peut-être ne se reproduira plus, et qui, après un siècle de distance, appelle l'attention et excite l'intérêt. Jamais, en effet, la société n'a été plus séduisante, plus facile ; jamais l'on n'a plus recherché les artistes de génie, les écrivains de talent, les causeurs aimables et spirituels ; en un mot, jamais les relations sociales n'ont été aussi douces, aussi délicieuses que dans ce monde qui allait disparaître. Aussi, combien d'existences heureuses ont été subitement interrompues avant que d'être tranchées sous la faulx du tribunal révolutionnaire ! Combien de caractères charmants se sont trouvés déplacés dans le nouveau régime ! On pourrait citer particulièrement les hommes qui composaient la petite cour du duc d'Orléans, Philippe-Égalité, et entre ces hommes, le chevalier de Saint-Georges, auquel sa naissance assigne une place dans notre livre.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un des plus opulents fermiers généraux de cette époque, monsieur de Boulogne, ramenait de la Guadeloupe un fils naturel, qu'il avait eu d'une négresse pendant son séjour aux Antilles. Ce jeune enfant annonçait les plus heureuses dispositions. Son père lui donna toutes sortes de maîtres. A l'âge de treize ans, le chevalier de Saint-Georges, car tel était le nom qu'on lui faisait déjà porter, entra

chez Laboissière, le maître d'armes le plus renommé de la capitale. En peu de temps, il se fit une réputation dans l'art de l'escrime, si généralement cultivé à cette époque par tous les jeunes gens qui entraient dans le monde. A peine dans sa quinzième année, il passait pour l'un des plus forts tireurs de la capitale, et il était surnommé l'inimitable. Sa supériorité était la même dans les autres exercices du corps, soit à la danse, soit à la course ou à l'équitation. Pendant les plus grands froids de l'hiver, lorsqu'avec ses patins il traçait sur le fleuve glacé les figures les plus variées, la haute société formait autour de lui un cercle nombreux. La beauté de sa taille, la singulière énergie de son visage bazané ajoutaient encore à l'étonnement des spectateurs.

Le chevalier de Saint-Georges était aussi de la première force sur le violon. Le concert des amateurs n'avait pas de chef plus zélé et plus assidu. On a prétendu que le chevalier de Saint-Georges jouait avec son fouet toutes sortes d'airs. Comment, avec tant de qualités brillantes, n'eût-il pas réussi auprès des femmes? En effet, les bonnes fortunes ne lui manquèrent pas. Il fallait cependant choisir un état. Aujourd'hui, il eût sans doute parcouru exclusivement la carrière des arts; mais le service militaire était encore réputé la plus noble des professions: ce fut celle qu'il prit. Il entra d'abord dans le corps des mousquetaires; il fut ensuite écuyer de madame de Montesson, cette femme si intéressante que le duc d'Orléans, le père de Philippe-Égalité, avait épousée secrètement. Devenu capitaine des gardes du duc de Chartres, il fut bientôt l'ami intime de ce prince. Il ne laissait pas cependant de se livrer à la composition musicale. Plusieurs de ses opéras-comiques furent représen-

tés ; mais il n'y eut que le premier, intitulé *Ernestine*, dont les paroles étaient de Laclos, qui eut un succès réel. Ses *Concertos*, et principalement le menuet qui porte son nom, ont réussi bien davantage, et ils ont conservé longtemps leur réputation.

Vers l'année 1776, il fut question de confier à une régie la direction du Grand-Opéra : le chevalier de Saint-Georges se présentait à la tête d'une compagnie pour administrer ce théâtre. Mais, soit que les dames de l'Opéra aimassent mieux rester sous la tutelle des premiers gentilshommes de la chambre, soit que le régisseur prétendu ne fût pas de leur goût, elles se prononcèrent unanimement contre ce projet ; elles alléguèrent, dans une pétition présentée à la reine, que leur honneur non plus que leurs priviléges, ne leur permettaient pas d'être sous la direction d'un mulâtre. Nous ne concevons guère le scrupule que mesdemoiselles Sophie Arnould, Guimard, Rosalie, et autres princesses de l'Opéra, témoignaient à l'égard d'un homme qui avait tant réussi auprès des femmes du monde. Quoiqu'il en soit, la proposition de Saint-Georges et de ses associés ne fut pas accueillie.

Dans les premiers troubles de la révolution, le chevalier fut l'un des agents les plus dévoués du duc d'Orléans, et il eut la plus grande part aux intrigues du Palais-Royal. Ce prince l'envoya à Tournai, afin de jeter dans son parti les émigrés réfugiés dans cette ville. Le chevalier de Saint-Georges couvrait cette négociation du prétexte d'un concert. Quelle que fût son habileté, et quelques habitudes qu'il eût avec ceux auprès desquels il venait traiter, sa mission échoua complètement. Enfin, las des insultes et des humiliations que lui faisaient es-

suyer à tout instant ces gentilshommes entiers et absolus dans leurs convictions, et pénétrés d'un souverain mépris pour le duc d'Orléans, le chevalier de Saint-Georges revint à Paris. Tout en restant le partisan secret du prince, il essaya de se concilier la faveur du parti Montagnard. En 1792, au moment où les Prussiens pénétraient en France, il leva un corps de chasseurs à cheval, et le conduisit en qualité de colonel à l'armée du Nord. Il déploya une grande valeur en présence de l'ennemi. C'est sur sa dénonciation que le pouvoir exécutif donna des ordres pour l'arrestation du général Dumouriez. Peu après la fuite de ce général, sous lequel il servait, Saint-Georges fit un voyage à Paris. Sans doute, il ne fut pas assez discret sur les personnes et sur les choses; on l'incarcéra; toutefois, il eut le bonheur d'être oublié dans sa prison : le 9 thermidor le rendit à la liberté. Une maladie de vessie, qu'il négligea, le conduisit au tombeau. Il expira à la suite d'affreuses souffrances, le 2 juin 1799, à l'âge de cinquante quatre ans.

Le chevalier de Saint-Georges eut de nombreux amis; car, à tant de qualités brillantes, il joignait des qualités solides. Sa bienfaisance et son désintéressement l'avaient rendu cher à une foule de malheureux. Les plus grandes privations ne lui coûtaient rien toutes les fois qu'il s'agissait de services à rendre ou d'infortunes à soulager. On rapporte que, dans les derniers temps de sa vie, à une époque où sa fortune était réduite à peu de chose, il faisait encore des pensions à des vieillards dans le besoin. On a remarqué, comme une singularité, que malgré son incomparable habileté dans les armes, le chevalier de Saint-Georges n'eut qu'un petit nombre

d'affaires d'honneur. De pareils exemples ne sont pas communs.

CHAMPIONNET.

La Révolution française, en inaugurant l'ère de l'égalité sociale, ouvrit à tous les citoyens la carrière la plus vaste et la plus illimitée. Aussitôt s'y précipitèrent à l'envi, pleins d'espoir et bouillants d'audace, une foule de jeunes hommes de toutes les classes. A côté des illustres rejetons des vieilles races, apparurent des arrière-petits-fils des serfs du moyen âge, des fils d'artisans qui exerçaient les professions les plus humbles; Joachim Murat était le fils d'un simple aubergiste, Lazare Hoche dut le jour à un valet de chiens. Quelques-uns de ces brillants généraux qui se trouvèrent portés au comble de la gloire et de la puissance, sont partis de plus bas encore. Au nombre de ces derniers, on se plait à citer un guerrier dont la destinée, presque aussi courte que celle de Hoche, a d'autres traits de ressemblance avec celle du pacificateur de la Vendée. Nous voulons parler de Championnet, ce héros dont les exploits tiennent une si belle place dans nos annales militaires.

La naissance de Championnet fut le fruit des liaisons d'un avocat distingué et d'une paysanne du Dauphiné. Il naquit en 1762, dans la ville de Valence. Le nom qu'il a illustré n'a été, dans l'origine, qu'un simple surnom que lui donnaient ses compatriotes, et il est probable que c'est un diminutif de Champi, ancien terme vulgaire employé pour désigner les bâtards et particulièrement ceux qui, à la campagne, étaient délaissés dans des lieux solitaires. Quoiqu'il en soit, le jeune Championnet ne faisait guère pressentir dans sa jeunesse le rôle brillant qu'il devait remplir un jour sur la scène du monde. Il se livra à la plus complète dissipation, et donna cours à ses passions désordonnées. Ses écarts de conduite le forcèrent à s'engager dans les gardes wallones. Tout à coup, on le voit renoncer aux plaisirs et suivre avec fougue des goûts tout à fait opposés. Les meilleurs ouvrages sur l'art militaire devinrent l'objet continuel de ses études. Il servit avec distinction au siége de Gibraltar. Quand la Révolution éclata, il en embrassa les principes avec modération. Chargé d'aller avec un bataillon de volontaires réprimer les troubles du Jura, il soumit ce pays sans effusion de sang. Peu après, il passa avec ses troupes sous le commandement de Hoche. Le courage et le talent qu'il déploya aux lignes de Weissembourg, lui valurent, en 1793, le grade de général de division. Il ne se distingua pas moins à la bataille de Fleurus. Mais c'est surtout dans les expéditions de 1794, 1795 et 1797 sur le Bas-Rhin, que sa réputation brilla de l'éclat le plus vif. Souvent le Directoire le combla d'éloges pour ses actions mémorables dans ces dernières campagnes.

Championnet obtint enfin la récompense qu'il dési-

rait le plus, le commandement en chef d'une armée. Il fut envoyé au secours de la nouvelle république Romaine que menaçaient les troupes napolitaines. Quoiqu'il manquât presque entièrement de soldats, de vivres, de munitions ; quoiqu'il eût à lutter contre des forces considérables, Championnet ne s'abandonna point. En moins de trois mois, il parvint à organiser un corps composé d'éléments divers et auquel l'on ne pouvait guère donner le nom d'armée. A la tête de cette troupe, il va camper à Rome ; il en est chassé par cinquante mille Napolitains. Championnet rallie les siens sous les murs même de la ville, les ramène au combat et reprend possession de Rome. Le général Mack, chef de l'armée ennemie, est fait prisonnier. Non content d'un succès aussi prodigieux et aussi inespéré, il s'avance contre Naples et il y entre en vainqueur. La république Parthénopéenne est créée, ou plutôt elle est imposée à un peuple que l'indépendance ne gênait pas moins que l'esclavage ; mais là se présentaient d'autres difficultés : aux talents du guerrier, il fallait joindre ceux du politique. Championnet parvint à force d'habileté à retenir sous la domination française une nation fière et servile. En un mot, son administration était un chef-d'œuvre de fermeté et de prudence.

Les honneurs que Championnet fit rendre à la mémoire de Virgile, lui méritèrent les applaudissements de l'Europe savante et ceux des Italiens mêmes. On vit avec surprise une armée conquérante élever un tombeau à l'un des plus grands poètes de l'antiquité. L'illustre général ne put achever son œuvre victorieuse et pacificatrice. On sait combien le Directoire était jaloux des célébrités militaires. Les généraux chers à l'armée et

au pays lui étaient particulièrement odieux, lors même qu'il tirait parti de leurs services. Il semblait que ces oligarques pressentissent le 18 brumaire, jour où leur puissance détestée tomba devant l'épée du vainqueur de l'Egypte.

Championnet n'ayant pu s'entendre avec le commissaire envoyé à Naples, le Directoire prit fait et cause pour son agent ; il destitua le général et de plus le décréta d'accusation. Celui-ci, après avoir remis le commandement à Macdonald, se livre lui-même aux mains de ceux qui doivent le mener à Paris. On le conduit de brigade en brigade jusqu'à Milan ; une commission instituée dans cette ville pour le juger, allait commencer la procédure. Mais le Directoire changea d'avis ; au lieu de le relâcher, ainsi que le voulaient la justice et la politique, le gouvernement donne l'ordre de le faire transporter à Grenoble. Là, il fut de nouveau jeté dans les cachots où il composa des mémoires fort intéressants dans lesquels il couvrait d'opprobre ses persécuteurs. Le Directoire se renouvela ; les nouveaux membres eurent honte de l'indigne traitement fait à un général qui avait si bien mérité de la France ; ils le mirent en liberté et lui confièrent le commandement en chef de l'armée des Alpes. Championnet fut malheureux dans cette campagne : son armée était affaiblie par les privations de toute espèce et cruellement décimée par une maladie contagieuse. Lui-même succomba à Antibes, le 10 décembre 1799, à l'âge d'environ trente-sept ans, laissant la mémoire d'une des plus pures et des plus glorieuses renommées de notre grande Révolution.

JACQUES DELILLE.

Extrait des registres de la ci-devant paroisse de Port, commune de Clermont-Ferrand, département du Puy-de-Dôme.

« Le vingt-deuxième du mois de juin mil sept cent » trente-huit, a été baptisé dans cette église, Jacques, » fils naturel à Antoine Montanier, avocat au parlement, » fils majeur de Mᵉ François Montanier, conseiller de » S. A. I. monseigneur le duc d'Orléans, avocat et pro- » cureur général au bailliage, duché et pairie de Mont- » pensier; et de dame Quintienne Bernard, habitants » de la ville d'Aigueperse, comme il paraît, par l'aveu » qu'il en fait lui-même dans sa déclaration du 27 mai » de ladite année, laquelle déclaration est entre les » mains de monsieur le curé; et à Marie Hiéronyme » Bérard, fille majeure de Mᵉ Gilbert Bérard, écuyer, » sieur de Chazelle, et de dame Eléonore Vachier, né le » dit jour, à six heures du soir; le parrain a été Jacques » Usclade et Magdeleine Monatte a été marraine, soussi- » gnés tous deux domestiques de M. le Curé.

« *Signé* Usclade, Magdeleine et Raboisson Vicaire. »

L'enfant dont nous venons de donner l'humble acte baptistaire, ce *Jacques* présenté sur les fonts à un simple prêtre par deux pauvres domestiques, celui que son père et sa mère étaient si honteux de reconnaître et dont une honorable famille maudissait l'existence comme une tache

indélébile pour elle, n'était rien moins que le futur traducteur des *Géorgiques*, l'auteur des meilleurs poèmes descriptifs que nous ayons en notre langue, l'ami, le protégé, le correspondant des princes et des plus grands seigneurs de son temps, l'homme auquel tout Paris devait un jour faire les plus splendides funérailles, et pour tout dire en un mot, Jacques Delille

Les commencements de l'illustre poète ne furent guère moins obscurs que sa naissance. Il fut confié à de pauvres paysans qui eurent pour lui les plus tendres soins, dont il conserva la plus vive reconnaissance. Il ne dut à sa mère, qui appartenait à la maison du chancelier de l'Hospital, que le nom de Delille qu'elle lui fit prendre d'une petite propriété située sur les bords de l'Allier; il ne dut à son père qu'une modique rente de cent écus, et plus tard le paiement de sa pension au collége de Lisieux.

C'est dans les belles plaines de la Limagne qu'il passa ses premières années; c'est dans ces lieux enchanteurs que sa fertile imagination rassembla les fraîches couleurs dont il devait peindre la nature champêtre. Ainsi Virgile, son maître chéri, avait vécu pendant sa jeunesse de cette vie des agriculteurs dont il a célébré les vertus et la félicité dans le plus parfait des poèmes.

Les études du jeune Delille furent signalées par de nombreux succès dans les concours de l'université; mais le brillant lauréat, privé de fortune, fut réduit à accepter les fonctions de répétiteur de syntaxe latine au collége de Beauvais. Il fut ensuite maître d'humanités au collége d'Amiens, où on l'appela après la suppression des Jésuites. Il revint bientôt à Paris, et professa au collége de la Marche. C'est là qu'il commença sa carrière

littéraire par des poésies fugitives aussi correctes que faciles et élégantes. Il travaillait dès lors à cette étonnante traduction des *Géorgiques* dont la publication fut, en 1769, un véritable événement. Frédéric, mauvais poète, mais excellent juge, la proclamait *le seul ouvrage original qu'il eût vu depuis longtemps*. Voltaire, grand poète et parfait critique, ne tarissait pas dans son admiration pour le traducteur; un siége était vacant à l'Académie française : il s'empressa de le demander pour Delille. En 1772, l'Académie appela ce poète dans son sein. Louis XV refusa d'approuver l'élection sous le vain prétexte que Delille était trop jeune. La véritable raison était plutôt qu'il avait été dénoncé à la cour comme *Encyclopédiste;* mot fort mal sonnant aux oreilles de l'amant de la Dubarry. Néanmoins, il succéda deux ans après à La Condamine, et l'éloge qu'il fit de son prédécesseur est, avec le discours préliminaire des *Géorgiques*, la meilleure de ses productions en prose. Presque dans le même temps, il obtint la chaire de poésie latine au collége de France : ce cours fut des plus brillants; aucun professeur n'avait jusques-là fait mieux comprendre, mieux apprécier Virgile. Son débit oratoire était tel qu'il en mérita le surnom de *dupeur d'oreilles*.

A cette même époque, il se vit recherché dans toutes les sociétés; il excellait dans la conversation, et on le comparait aux femmes qui avaient le plus réussi dans cet art si difficile, telles que les du Deffant, les l'Espinasse, les Geoffrin. Même dans ses dernières années, il était regardé comme l'homme du plus aimable commerce que le dix-huitième siècle eût légué aux nouveaux salons du dix-neuvième.

Quelque fêté qu'il fût dans le monde élégant, quelque applaudi qu'il fût dans sa chaire, il n'abandonnait pas les travaux qui avaient fait sa réputation. Le poème des *Jardins* parut, et n'eut pas moins de succès que la traduction des *Géorgiques*, bien qu'il ne présentât pas les mêmes difficultés dans l'exécution. Nulle sécheresse, nulle monotonie, ni dans les préceptes ni dans les descriptions; partout de la variété, de la souplesse et de la flexibilité. Les épisodes y sont pleins de sentiment, d'intérêt, de grâce, de poésie. De l'apparition de ce poème date une révolution dans les jardins français; à l'ancienne mode uniforme, symétrique, ennuyeuse, succéda une manière moins raide, plus variée, plus agréable. Mais les critiques ne s'endormirent pas, ils se mirent à attaquer le poète, son œuvre et son genre, et ces injustes diatribes sont les mêmes qu'on fait encore valoir aujourd'hui contre la poésie descriptive ou didactique. Delille a répondu victorieusement à ces détracteurs d'un art marqué par les chefs-d'œuvre de Lucrèce, de Virgile, de Pope, de Thompson, de Voltaire, et les siens ; le comte de Maistre, plus célèbre par ses paradoxes que par son talent, était l'un de ces antagonistes.

Parmi les amis de Delille, se trouvait le comte de Choiseul-Gouffier, protecteur éclairé des arts et des lettres. Ayant été nommé ambassadeur à Constantinople, il emmena avec lui l'auteur des *Jardins*. Les ruines de la Grèce furent pour notre poète une source d'émotions nouvelles, d'impressions fraîches et délicieuses, qu'il consigna dans une lettre pleine d'enthousiasme et de sensibilité. Dès qu'il fut arrivé à Constantinople, il se remit à son poème de l'*Imagination*, dont il avait dessiné le plan avant son départ de France. C'est

vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire, dans la charmante retraite de Tarapia, et en présence des scènes les plus sublimes, qu'il a tracé les tableaux enchanteurs dont abonde cette production si originale.

Après un séjour de plusieurs mois, qu'il regardait avec raison comme les plus heureux et les mieux employés de sa vie, il retourna dans sa patrie. Il y retrouva ses protecteurs, ses amis, ses élèves; il y fut accueilli avec la même faveur et les mêmes applaudissements par cette élégante société si indulgente aux poètes, aux artistes, laquelle allait faire place à une autre toute différente. La révolution avançait rapidement; ce n'était déjà plus le temps de la belle littérature, non plus que des aimables et savants entretiens. De même qu'un grand nombre de ses confrères les gens de lettres, Delille se trouva dépaysé au milieu de ce monde bruyant. Il perdit ses places et sa fortune sans se plaindre; il vit bientôt ses amis forcés de se réfugier dans les pays étrangers, d'autres plongés dans les cachots de la Terreur ou portant leur tête sur les échafauds; il ne garda plus la même mesure. Une dénonciation allait le mener devant le tribunal révolutionnaire, lorsque, sur la représentation d'un simple ouvrier maçon, qu'il fallait conserver au moins quelques poètes pour chanter les triomphes de la République, il échappa au couteau de la guillotine qui frappait les plus illustres savants et les écrivains les plus renommés. Il s'éloigna de Paris, et se retira en Lorraine, à Saint-Diez, patrie de sa femme. C'est là qu'il termina sa traduction de l'*Énéide*, entreprise vingt ans auparavant, et dont il avait lu des fragments à Voltaire. Il passa en Suisse, et y acheva l'*Homme des Champs* et les *Trois Règnes*. L'Angleterre, où il comptait beaucoup

d'amis et d'admirateurs, lui offrit une hospitalité dont plus tard il s'est trop souvenu dans ses divers ouvrages.

Pendant son séjour à Londres, il traduisit le *Paradis perdu* de Milton. Cette œuvre si remarquable, à laquelle pourtant il ne consacra guère plus de quinze mois, manqua lui coûter la vie : elle lui causa une paralysie dont les suites l'ont conduit au tombeau. Dans le même temps, il refusait de prendre place parmi les membres de l'Institut nouvellement fondé, et déclinait un honneur qui lui était décerné unanimement. Ce refus lui fit de nombreux ennemis, et fut en partie la cause des injustices dont on s'est rendu coupable à son égard. En 1802, Delille revint à Paris et publia, coup sur coup, une foule de travaux qu'il gardait depuis longues années dans ses portefeuilles. Ses ennemis l'accusaient de produire avec trop de précipitation; les vrais connaisseurs lui rendaient plus de justice, et se plaisaient à retrouver dans ses poèmes, même les plus faibles, des morceaux achevés et dignes de ses premiers chefs-d'œuvre. Les suffrages des gens de goût furent unanimes pour applaudir au mérite de l'*Imagination*, ce grand et magnifique ouvrage, cet immense trésor de poésie, ainsi que l'appelle si justement un éminent critique. C'est là véritablement l'œuvre capitale de Delille, celle qui marque le plus fortement son empreinte dans le genre où il a excellé. Sous sa plume, le vers alexandrin acquiert une souplesse, une flexibilité, une richesse que trois ou quatre de nos plus grands poètes avaient seuls connues avant lui.

Onze années s'écoulèrent depuis son retour en France jusqu'à sa mort, onze années qui, malgré les infirmités et la vieillesse, furent un long cercle de succès, de jouissances. Il pouvait presque se croire reporté aux com-

mencements de sa carrière poétique. Jusqu'à ses derniers moments, il conserva sa gaieté, son talent et les facultés de son esprit, et le public accueillait avec la même bienveillance ses moindres compositions. Il mourut le 1er mai 1813; ses obsèques furent magnifiques : tout ce que la capitale comptait d'hommes distingués dans les sciences, les lettres et les arts entourait son cercueil.

Les écoles ou plutôt les sectes littéraires qui se sont succédé depuis quarante ans, n'ont été ni justes, ni impartiales pour l'un des plus brillants écrivains dont s'honore la France. Elles n'ont voulu voir dans Delille qu'un habile versificateur ; ce jugement ne saurait étonner quand on se rappelle que, pour ces mêmes sectes, Boileau, Voltaire, Racine lui-même ne sont également que des versificateurs. Il est vrai que Delille n'a pas été toujours doué du génie d'invention ; mais quant à la poésie de détail, on ne peut guère lui trouver de rivaux. Il a laissé un nombre prodigieux de beaux vers, trois ou quatre traductions qui n'ont point encore été surpassées ou égalées, deux ou trois poèmes descriptifs irréprochables ; c'est bien assez pour la durée de son nom.

MARC-ANTOINE PETIT.

Qui pourrait dire les luttes, les souffrances, les peines de toutes sortes que certains hommes ont dû subir avant que de s'élever des rangs les plus infimes aux plus hautes positions sociales? Nous avons déjà donné plusieurs exemples de ces existences que l'on peut regarder comme un long combat. A quelques-uns de ces hommes, il a fallu, pour nous servir de l'expression de Beaumarchais, plus de courage et plus d'énergie pour subsister seulement, qu'on n'en a mis pendant cent ans à gouverner un état. A considérer attentivement la biographie de Marc-Antoine Petit, l'on ne fera point difficulté de le comprendre dans la liste des énergiques artisans de la fortune.

Ce grand chirurgien, dont la ville de Lyon, sa patrie, est à bon droit si fière, naquit le 3 novembre 1766. Quoique sa mère fût pauvre, elle ne laissa pas de rêver pour son fils la fortune et la considération. Élle s'occupa d'abord de lui donner l'éducation la plus brillante, et pour arriver à ce but, elle s'imposa les plus grandes privations. L'âge vint de choisir un état: elle voulait qu'il embrassât la profession de chirurgien; pour lui, il n'ambitionnait que la gloire littéraire. Mais, en fils tendre et respectueux, il fit le sacrifice de ses plus chères inclinations. Il commença donc ses études de chirurgie. A peine âgé de dix-sept ans, il concourut pour une place de chirur-

gien-interne à l'hospice de la Charité de Lyon, et il sortit vainqueur de cette lutte. Dans un autre concours, il obtint, quatre ans après, la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu ; mais, soit qu'ils le trouvassent encore trop jeune, soit qu'ils désirassent en lui une plus grande habileté pratique, les administrateurs de l'hospice de Lyon exprimèrent le vœu qu'avant d'exercer cet emploi, il allât étudier trois autres années à Paris, et qu'ensuite il passât trois autres années encore à l'hospice même en qualité d'aide-major. Ce n'était point le courage ni la persévérance qui manquaient au jeune homme, mais bien les secours nécessaires pour suivre à Paris les cours de chirurgie. Peut-être eût-il été obligé de renoncer à ce poste honorable, si un homme généreux, monsieur Trollier de Fétan, ne fût venu à son secours. Le jeune chirurgien se rendit à Paris, et deux ans après, il se faisait recevoir docteur à la Faculté de Montpellier. Lorsque, plus tard, il se vit dans une situation florissante, il voulut rendre à son bienfaiteur les sommes qu'il lui avait fournies pour achever ses cours. Celui-ci ne voulut rien reprendre. Cet or, lui dit-il, n'est plus à moi ; je vous l'ai offert pour assurer à l'humanité un talent qui lui fût utile : secourez les malheureux, et sa destination est remplie. Quelques instances que lui fît Petit, il persista dans son refus, et il ajouta : Gardez cette somme, soyez-en simplement le dépositaire, et quand l'occasion s'en présentera, faites-en pour un autre l'usage que j'en ai fait pour vous. Suivant les idées du donataire, Petit facilita à un de ses élèves les plus distingués les moyens de terminer ses études médicales. Des traits pareils n'honorent pas moins l'auteur du bienfait que son obligé.

C'est en 1791 que l'illustre praticien retourna dans sa ville natale. Il poursuivit avec dévouement ses utiles travaux. En 1793, quand la ville de Lyon fut assiégée par les troupes de la Convention, il fut forcé de fuir pour dérober sa tête au parti victorieux. Au bout de quelque temps, il revint prendre possession de cet emploi de chirurgien en chef de l'hôpital, pour lequel on avait exigé de lui des conditions plus qu'ordinaires. Il déploya dans ses fonctions un talent et un zèle qui lui attirèrent l'estime et l'affection de ses concitoyens. Il était cité partout pour son désintéressement et sa bienfaisance. Souvent on l'a vu distribuer aux malades indigents le salaire qu'il venait de recevoir du riche. Son activité était infatigable. Il avait fondé une école de chirurgie-clinique, d'où sont sortis une foule d'excellents élèves. Il professait d'une manière fort remarquable. Il pratiquait avec une habileté merveilleuse et un rare bonheur les opérations chirurgicales les plus délicates. On rapporte que sur cent dix-sept malades qu'il opéra de la pierre, il en sauva cent cinq : c'est un fait unique dans les annales de la chirurgie. Le grand sang-froid qu'il conservait dans les occasions les plus difficiles, ne contribuait pas moins à sauver les malades que l'étonnante dextérité dont il a toujours fait preuve.

Petit a publié plusieurs ouvrages intéressants, et de nombreux articles dans les journaux de médecine. Il s'est livré aussi avec succès à la poésie. On remarque particulièrement ses épîtres en vers adressées à un jeune homme qui se destinait à la profession de médecin. Quelques-unes de ses compositions en prose sont écrites avec pureté et élégance : elles attestent que, s'il se fût livré à la littérature, il n'y eût pas moins excellé que dans

la chirurgie. Petit était membre de l'Académie de Lyon. Un mois avant sa mort, qui arriva le 7 juillet 1811, il avait été nommé correspondant de l'Institut. Cet homme de bien et de génie laissa des regrets universels.

LADY HAMILTON.

C'est principalement à la chronique scandaleuse qu'appartient la vie de l'indigne femme dont nous allons entretenir nos lecteurs. Le biographe qui se respecte n'entre qu'avec dégoût dans les turpitudes qu'offre à chaque instant la carrière de cette courtisane; mais elle a été mêlée à des événements politiques d'une trop haute importance pour qu'il soit permis de laisser à l'écart cette affreuse physionomie.

Emma Harte naquit, à ce que l'on croit communément, dans le comté de Chester; elle était fille naturelle d'une simple domestique qui ne put lui donner qu'un commencement d'éducation. Un fermier de Hawerden, dans le Flintshire, la prit chez lui pour avoir soin de ses enfants. Cette modeste situation ne pouvait longtemps convenir à une fille chez laquelle déjà se faisaient jour de précoces instincts de plaisir et de coquetterie. Il lui fallait un autre théâtre : elle se rendit à Londres. Elle avait seize ans; elle était dans toute la fleur de sa

beauté. Elle entra au service d'un petit marchand du marché de Saint-James. Quelque temps après, une dame fort répandue dans le monde la prit pour femme de chambre. La belle Emma n'ayant presque rien à faire dans cette condition, passa les journées entières à lire des romans. Un autre goût vint faire diversion ; c'était celui du théâtre : elle s'y livra avec une sorte de frénésie ; elle ne perdait pas un seul geste, une seule parole des acteurs ; elle s'identifiait avec les personnages qu'elle voyait représenter. Cette passion lui devint funeste : livrée plus que jamais à la dissipation et négligeant entièrement ses devoirs, elle fut congédiée par sa maîtresse. La nécessité la poussa à se faire servante de cabaret. Une circonstance singulière ne la laissa pas longtemps dans cette situation.

Elle se présenta un jour tout en pleurs au capitaine John Willet Pagne, depuis amiral. Le capitaine la rassure et l'engage à s'expliquer : elle lui raconte alors qu'un jeune Gallois, de ses parents, vient d'être compris tout récemment dans une *presse* exécutée sur la Tamise. Ses attraits firent le plus grand effet sur le cœur du capitaine : elle obtint que celui qu'elle disait son parent fût remis en liberté ; mais là ne se borna pas l'aventure ; sir Willet se ménagea d'autres entrevues avec la jeune fille. Sa passion s'accroissant de jour en jour, il lui fit de brillantes promesses ; elle se rendit aux désirs de son amant. Jusque-là, dit-on, elle s'était conservée pure ; mais une fois séduite, elle entra hardiment dans la voie du vice.

Le capitaine Pagne fut abandonné pour le chevalier Featherstonhaugh. Celui-ci ne tarda pas à la quitter. N'ayant point d'autres ressources pour vivre, elle se jeta

dans une maison de prostitution. Le docteur Graham, auteur du singulier ouvrage de la *Mélanthropogénésie*, la rencontra. Charmé de sa beauté, il l'emmena avec lui et fit d'elle l'objet d'une spéculation presque aussi honteuse que le métier dont il la retirait; il la fit paraître couverte seulement d'un voile très-léger, moyennant un prix considérable. De toutes parts des curieux accoururent à ce spectacle. La déesse *Hygea*, ainsi l'avait surnommée le docteur, attira une foule d'artistes et de gens de toutes conditions; plusieurs statuaires firent son buste, bientôt on ne parla plus que d'elle.

Un peintre célèbre, Romney, qui s'était plu à multiplier son portrait, en devint éperduement amoureux. Miss Harte ne fut pas plus fidèle à ce nouvel adorateur qu'aux précédents; elle se flattait d'attirer dans ses piéges des hommes d'un rang plus élevé; elle ne se trompa point. Un descendant des comtes de Warwick, Charles Grenville, se prit d'amour pour elle. Elle n'était pas femme à négliger une pareille conquête, elle déploya tant d'adresse, elle joua si bien l'innocence et la candeur, que celui-ci s'imagina avoir rencontré le modèle des maîtresses. Il eut d'elle plusieurs enfants, et il se disposait à l'épouser lorsqu'il perdit presque entièrement sa fortune. Sir William Hamilton, son oncle, était alors ambassadeur à Naples; afin d'obtenir de lui quelques secours pécuniaires et son consentement à un mariage avec la belle Emma, il envoya celle-ci à Naples. Déjà William Hamilton, dans un voyage qu'il avait fait à Londres, avait cherché à détourner son neveu d'une alliance pareille; mais lorsque sir William vit à Naples la fameuse courtisane, il conçut pour elle une passion non moins vive et non moins honteuse. Miss

Harte, qui avait pour principe de se livrer à l'amant le plus riche, le plus élevé et par conséquent le plus libéral, devint la maîtresse de l'ambassadeur, et deux ans après sa femme. Pendant quelque temps, elle tint une conduite assez réservée ou pour mieux dire elle sut dérober au public ses amours furtifs. Présentée à la cour sous son nouveau nom, elle y reçut l'accueil le plus favorable ; elle fut même admise aux petits soupers auxquels se trouvait le ministre Acton. A cette époque, la cour de Naples ne respirait que les plaisirs : ce n'était qu'un enchaînement de parties de toutes sortes que ne purent jamais interrompre les souffrances d'un peuple opprimé. Bientôt la reine conçut pour lady Hamilton une de ces inclinations équivoques à laquelle les Italiens ont su trouver le vrai nom ; fort souvent elle l'admettait à partager sa couche.

C'est dans ce temps qu'Horace Nelson, commandant du vaisseau *l'Agamemnon*, vint stationner devant Naples : la favorite conçut pour lui une passion qui bientôt ne connut plus de bornes. Cet officier, si célèbre dans la suite, partit pour l'expédition qui se termina par la journée d'Aboukir. A son retour à Naples, il reçut de la cour et du peuple les fêtes les plus enthousiastes. Lady Hamilton y paraissait en reine, et son attachement pour le vainqueur d'Aboukir lui valut, pour un moment, la faveur de la multitude.

D'autres événements se préparaient. Les Français s'avancèrent contre Naples : lady Hamilton contribua principalement à mettre la famille royale en sûreté ; elle suivit Nelson, qui lui était de plus en plus asservi et qui ne pouvait plus vivre sans elle. Les Français ne se maintinrent pas à Naples, et le roi rentra dans sa capi-

tale. Des réactions terribles eurent lieu, et lady Hamilton y prit la plus grande part : elle profita de cette occasion pour se défaire de ses ennemis. On raconte qu'elle fut témoin impassible du supplice du prince Caracciolo, l'officier le plus distingué de la marine napolitaine. Ce vieillard vénérable fut pendu à la vergue d'une frégate. On a reproché à l'amiral anglais d'avoir également assisté à cette horrible exécution. Plus que jamais elle fut dans l'intimité de la reine : Caroline ne pouvait point se séparer de sa favorite et se plaisait à porter les mêmes parures.

En 1800, William Hamilton fut rappelé par son gouvernement : forcée de suivre son mari, elle entraîna à sa suite Nelson qui eut l'indignité d'abandonner son commandement. De retour en Angleterre, elle vit s'élever contre elle l'opinion publique et l'on se plut à l'accabler d'avanies. Les deux amants n'en continuèrent pas moins leurs relations : ils eurent une fille qui reçut en naissant le nom de Nelson.

Ayant perdu son mari et son amant, Lady Hamilton ne garda plus de ménagements et reprit sa vie de débauches. Tout ce qu'elle tenait des libéralités de l'amant et de l'époux fut promptement dissipé. Elle passa en France avec sa fille et vécut, près de Calais, d'une modique pension que lui avait laissée lord Hamilton. Ce fut là qu'au mois de janvier 1815 elle termina une vie toute de scandale, d'opprobre et de misère.

POUGENS.

Quoi de plus rare aujourd'hui que la constance dans les opinions! C'est la plainte la plus ordinaire des moralistes contemporains. L'on dirait, en effet, que le mercantilisme a tout envahi, même les choses qui en sont le moins susceptibles, en apparence. A notre société convient particulièrement cette expression énergique créée chez une nation voisine, *le tarif des consciences*. Il nous semble qu'au commencement du siècle, sous un régime semblable et après de plus grands bouleversements, on voyait moins de gens renier les idées et les principes de la révolution, et qu'on n'était pas témoin de tant de palinodies honteuses. Même dans les rangs des hommes du pouvoir ou de ses partisans, se rencontraient alors de nombreux adeptes de la philosophie qui, dans l'occasion, portaient haut et ferme son drapeau. En un mot, les caractères avaient mieux conservé leur cachet primitif; ils ne s'étaient pas aussi complètement effacés sous la pression de l'autorité ou sous l'influence d'une multitude inconstante et capricieuse, empressée de brûler tout ce que naguère elle avait adoré. A notre avis, Pougens est l'un de ces esprits généreux qui, sous les formes d'une politesse exquise et d'une aimable facilité, ont su conserver leur dignité et leur indépendance.

Le chevalier Marie-Charles-Joseph Pougens, né à Paris en 1755, était fils naturel du prince de Conti. Il ne fut jamais reconnu par son père, et toutefois il fut,

dès le berceau, élevé avec des soins particuliers. Madame de Guimond, parente de madame de Pompadour, eut la direction de son éducation. Une excellente femme, qui le traita toujours comme son propre fils, remplissait auprès de l'enfant les fonctions d'une nourrice et d'une sous-gouvernante. Quand il fut plus âgé, on lui donna les meilleurs maîtres de langues, de dessin et de musique. Ses études furent si rapides, qu'à l'âge de douze ans il composa en allemand un petit poème plein d'imagination et de fraîcheur.

A la mort du prince de Conti, Pougens trouva un zélé protecteur et un sûr appui dans son jeune frère, le nouveau prince de Conti. Celui-ci lui ouvrit la carrière diplomatique. Il fut envoyé à Rome avec un poste dans l'ambassade française. Puissamment recommandé par la famille royale, orné des connaissances les plus variées et les plus profondes, il ne tarda pas à se lier avec les personnages les plus renommés par les charmes de la conversation, et les savants, les gens de lettres, les artistes les plus distingués par leurs talents. Pougens avait déjà entrepris, à cette époque, son Trésor des origines et son Dictionnaire de la langue française, lorsqu'une petite vérole très-maligne manqua à lui faire perdre la vue. Ses yeux, couverts d'une croûte épaisse, lui permettaient à peine de se livrer à l'étude; quelques charlatans qu'il eut le malheur de consulter, lui ravirent complétement la lumière. Il prit courageusement son parti de cette infortune qui l'atteignait à l'âge de vingt-quatre ans. De retour en France, il continua ses travaux commencés. Il ne cessait point cependant d'être chargé de missions diplomatiques : on lui en donna une pour l'Angleterre, et c'est particulièrement à ses soins que la

France dut le traité de commerce conclu en 1786 avec la Grande-Bretagne.

Au moment où la révolution éclata, il possédait le riche prieuré de la Tour-du-Lac, et plus de douze mille livres de rentes en actions sur la compagnie des Indes ; il était sur le point de mettre à exécution le projet qu'il nourrissait depuis longtemps de se marier : espérances, projets, fortune, tout s'anéantit aux premières secousses de la grande commotion sociale ; mais, peu soucieux de ses malheurs particuliers dans la félicité publique que rêvaient les esprits généreux, il partagea toutes les idées de réforme et rechercha les principaux chefs du mouvement révolutionnaire.

Aux brillants salons de madame du Deffand, de madame Geoffrin, de madame Necker, avaient succédé les salons plus bruyants et plus tumultueux de madame Rolland et de madame Fanny de Beauharnais. Pougens était l'un des fidèles habitués de ce dernier cercle, où se réunissaient plusieurs membres des partis avancés. Il y fit prévaloir une foule d'idées utiles et patriotiques. Se trouvant à cette époque dans une position fort gênée, il se présenta à la Convention, sous les auspices de Chénier, et obtint une pension dont il a joui jusqu'à la fin de sa vie. Dans sa reconnaissance, il dédia à cette assemblée sa traduction des *Voyages* de Forster.

L'Institut fut créé en 1795, et Pougens fut l'un des premiers membres admis ; il faisait partie de l'Académie des *inscriptions*. Ses travaux et ses pensions étaient loin de compenser pour lui le revenu dont il jouissait quelques années auparavant. Quoique aveugle, il prit le parti de refaire son ancienne fortune à l'aide de spéculations industrielles ou commerciales. Il fonda une mai-

son de librairie qui prospéra plusieurs années ; mais, à la suite de faillites considérables qu'il essuya dans les pays étrangers, il se vit presque ruiné. Le premier Consul lui fit prêter quarante mille francs ; une personne inconnue lui en prêta dix mille autres, et sa maison put aller de nouveau.

Après quinze années, il revint à ses idées de mariage et épousa miss Sayer, nièce de l'amiral Boscowen et de la duchesse de Beaufort. S'étant retiré des affaires, il acheta une petite maison de campagne dans les environs de Soissons : c'est là qu'il a passé les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il a continué d'écrire jusqu'à sa mort, qui arriva le 19 décembre 1833 ; il dictait quinze heures par jour. La figure de Pougens, sur laquelle on reconnaissait le type bourbonnien, était noble et sérieuse. Son caractère, aimable et facile, lui avait fait des amis dans tous les partis.

Malgré le mépris qu'il laissait percer pour les travers de l'humanité, il conserva toujours son goût pour les idées les plus généreuses et les plus élevées de la philosophie du dix-huitième siècle. Pougens est l'un des écrivains qui ont combattu le plus vivement l'influence temporelle du clergé. Partisan de l'abolition de la peine de mort, il en a demandé plusieurs fois la suppression ; il ne s'est pas prononcé avec moins de chaleur contre les peines infamantes et contre l'esclavage. Il a été longtemps en correspondance avec Catherine II, avec Alexandre, avec le grand-duc Constantin. On sait que ces princes qui, chez eux, ne se montraient rien moins que les partisans de la liberté, se donnaient au dehors un faux air de libéralisme, et captaient avidement les éloges des écrivains français. Cette manie a duré jusqu'à

Nicolas, qui ne voulait pas qu'on le prît pour autre que ce qu'il était, et qui faisait franchement son rôle de despote. A la rentrée des Bourbons, Pougens fut présenté au roi et à la famille d'Orléans ; il en fut très-bien accueilli ; mais il ne sollicita rien du pouvoir.

Pougens a composé des dissertations très-utiles et très-neuves sur divers sujets de morale, de philologie et de littérature. Toutefois, son nom n'est plus connu aujourd'hui du commun des lecteurs que par sa touchante anecdote de *Jocko*, par ses lettres d'un *Chartreux*, qu'on pourrait presque mettre en parallèle avec certaines lettres de *la Nouvelle-Héloïse*, et, enfin, par ses *Quatre-Ages*, de toutes ses compositions la plus fortement écrite. Dans ses Mémoires, qui ont été publiés après sa mort, Pougens n'a pu se garantir d'une manie particulière à la plupart des contemporains de la Révolution, celle de se persuader qu'ils ont été réellement le centre de tout, et que les événements ne se sont accomplis que par eux et pour eux.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Nous avons raconté les cruelles privations, les longues et poignantes souffrances de Richard Savage, ce poète de génie que la misère, et plus encore l'abandon

de sa famille, empêchèrent de fournir entièrement sa carrière. Notre époque a été témoin d'un phénomène semblable dans la personne d'un poète non moins infortuné, non moins délaissé, non moins ignorant des choses de la vie.

Hégésippe Moreau naquit à Paris, le 9 avril 1810; conduit à Provins tout jeune encore, il perdit ses parents, qui avaient pu au moins lui donner les premiers soins. Grâce à une femme généreuse, le pauvre enfant fut élevé gratuitement au petit-séminaire d'Avon. Ses dispositions pour la poésie se manifestèrent de bonne heure; ses premiers vers, qu'il a peut-être retouchés dans la suite, ne se ressentent aucunement de l'enfance, et ne manquent ni de fraîcheur, ni de grâce, ni même de correction. Sa protectrice le plaça, à l'âge de quinze ans, dans une imprimerie de Provins, en qualité de correcteur. Persuadée que le jeune homme trouverait à Paris une position plus avantageuse et surtout des conditions plus favorables pour cultiver son talent, cette dame voulut qu'il se rendît dans la capitale. La suite ne répondit aux espérances ni de l'un ni de l'autre. De ce moment datent ses malheurs. Il entra dans l'imprimerie de Firmin Didot, non point comme correcteur, mais comme simple compositeur. On sait quelle attention cet état exige. Continuellement possédé par le démon de la poésie, le jeune homme distrait n'avait gagné, au bout de la journée, qu'un salaire insuffisant pour vivre ; sa position allait encore empirer. Le 26 juillet 1830, parurent les fatales ordonnances. Le lendemain, la population courait aux armes ; Hégésippe Moreau combattit. Il rencontra un Suisse blessé et poursuivi ; il l'emmena dans sa mansarde et le soigna. Une

seule redingote lui restait, il la donna à ce malheureux, afin qu'il ne fût pas reconnu sous ce nouveau costume.

De même que toutes les autres industries, l'imprimerie chôma après la révolution : Hégésippe Moreau, ne pouvant trouver de travail, se fit professeur, mais il n'eut que peu d'élèves et ses leçons lui rapportèrent à peine de quoi vivre. Bientôt il fut en proie à la misère la plus affreuse : longtemps il manqua d'asile ; la nuit, il couchait dans les bateaux de charbon amarrés au bord de la Seine ou sous les arbres du bois de Boulogne. Souvent il passait des journées entières sans manger. C'est en errant dans les rues de Paris, qu'il composa son ode à la *Faim*. Plus d'une fois il fut conduit à la Préfecture de police, et refusa de se nommer. Là, du moins, il avait un asile pour quelques heures. A l'époque du choléra, il obtint à grand' peine d'être admis dans un hôpital, et chercha à s'inoculer la maladie, sans pouvoir y réussir.

Cependant, au milieu de souffrances incessantes, le caractère doux et affectueux du malheureux écrivain s'était altéré. Les poésies qu'il composa pendant cette période ne respirent que la haine contre l'ordre social, que la vengeance contre les riches et les puissants. Le moral réagit à son tour sur le physique, et la santé d'Hégésippe s'altéra profondément. Craignant de ne pas vivre longtemps, il voulut du moins revoir les lieux où il avait passé son enfance. Il part et arrive à Provins, exténué, mourant de faim et presque méconnaissable. Une personne qui l'affectionnait vivement, et qu'il aimait lui-même comme une sœur, eut pour lui les soins les plus touchants et parvint à le sauver. Dès qu'il fut réta-

bli, on s'employa pour lui trouver des moyens d'existence. Il fonda un petit journal intitulé *Diogène*. Les souscripteurs vinrent, et le poète eut de quoi vivre. Mais il eut l'imprudence d'attaquer dans une pièce de vers un des plus hauts fonctionnaires du département. En butte à de cruelles inimitiés, il dut renoncer à son journal et quitter Provins.

Il revint à Paris au commencement de l'année 1834. Quelques personnes s'intéressèrent à lui, lui donnèrent des encouragements; et cherchèrent à lui procurer quelque emploi. Hégésippe Moreau fut tour à tour maître d'études, correcteur, compositeur : comme il s'acquittait mal de ces divers états, on le congédiait presque immédiatement. C'est dans le même temps qu'il a composé ses meilleures pièces de vers. De plus en plus, son talent tendait à la perfection et acquérait plus de correction, de noblesse et d'élégance. A l'apparition de son *Myosotis*, la critique s'occupa de l'œuvre et du poète; malheureusement, il n'était pas donné à l'écrivain de jouir de sa renommée. Ainsi que Gilbert, et précisément au même âge, il expirait à l'hôpital, le 20 décembre 1838. Son convoi, suivi par des artistes et des littérateurs distingués, fut très-nombreux. Les poésies d'Hégésippe Moreau ont eu plusieurs éditions; elles laissent pressentir à quelle hauteur il serait parvenu, s'il avait eu quelques parcelles de ce métal que tant d'hommes inutiles et oisifs dépensent si follement, et une plus large mesure de ce temps qu'on dissipe plus follement encore.

ÉMILE DE GIRARDIN.

De toutes les existences que nous avons retracées jusqu'ici, il n'en est aucune qui nous ait offert une lutte plus énergique contre les hommes et les choses, contre la fortune et la société, que la vie de l'illustre écrivain par lequel nous terminerons ce livre. Elle réalise entièrement l'admirable pensée de Sénèque : « Le plus beau spectacle pour les dieux est de voir l'homme de bien aux prises avec l'adversité. » A son début dans la carrière, M. de Girardin a rencontré des obstacles devant lesquels se serait brisée infailliblement une volonté moins forte que la sienne, et il est sorti vainqueur d'un combat où succombent la plupart des organisations supérieures.

Émile de Girardin, fils naturel du comte Alexandre de Girardin, lieutenant-général de cavalerie, est né à Paris, vers l'année 1803. Abandonné par ses parents, qui pensèrent être quittes des devoirs naturels envers leur enfant en lui constituant une pension modique, il fut élevé par de braves gens qui lui prodiguèrent tous les soins matériels, mais qui négligèrent complètement son éducation. Vers la fin de 1823, il vint à Paris, et entra au ministère de la maison du roi comme attaché au cabinet du secrétaire-général. Son patron ayant été destitué, M. de Girardin, qui ne portait encore que le nom d'Émile de la Mothe, donna sa démission et trouva une place chez un agent de change. A cette époque, il perdit à la Bourse une grande partie de son faible capital.

N'ayant point appris d'état, et se trouvant presque sans ressources, il voulut s'engager dans le régiment du prince de Rohan. Le chirurgien le trouva d'une complexion trop délicate, et refusa de l'admettre. Il ne lui restait que quelques milliers de francs, il n'hésita pas cependant à se jeter dans une profession incertaine et précaire pour le plus grand nombre de ceux qui l'exercent : il se fit homme de lettres. Après quelques mois d'un labeur incessant, il avait écrit deux ouvrages, l'un intitulé *Émile*, l'autre *Au hasard*. Le roman d'Émile, où M. de Girardin décrivait ses impressions et racontait sa propre histoire, parut en 1827. Plusieurs journaux rendirent un compte avantageux de cette touchante autobiographie. Le héros du roman, trop faible contre les institutions et contre le préjugé, cède à la destinée et meurt. Mais le véritable Émile, plus que jamais en butte à la malveillance et aux inimitiés, allait renverser d'un bras puissant les barrières qui s'opposaient à sa course. C'est dans ce même temps qu'il prit le nom d'Emile de Girardin, et qu'il laissa celui d'Émile de la Mothe. On n'osa lui contester cette première appellation. C'était tout ce qu'il avait à attendre de la tendresse paternelle.

En 1828, il fonda un journal très-piquant, qu'il intitula hardiment *le Voleur*. Nous doutons fort qu'aujourd'hui le jeune et aventureux journaliste eût choisi un pareil titre : grâce aux précautions que les fabriques littéraires ont prises contre la reproduction, les journaux d'extraits et d'analyses ne sont plus possibles.

Les articles que M. de Girardin donnait dans *le Voleur* furent remarqués de M. de Martignac, ministre de l'intérieur, et lui valurent le titre d'inspecteur des Beaux-

Arts, place simplement honorifique qu'il conserva jusqu'au mois d'août 1830. De la direction du *Voleur*, le jeune écrivain passa à celle de *la Mode*, fondée aussi par lui : cette nouvelle idée ne fut pas moins heureuse que l'autre. La duchesse de Berry prit cette feuille sous son patronage; mais l'indépendance du rédacteur en chef ne pouvait longtemps être du goût de la princesse et de sa petite cour ; elle retira sa protection, et le journal n'en prospéra pas moins.

La Révolution de juillet 1830 donna un autre cours au talent et aux études de l'habile publiciste. S'étant défait des deux journaux qu'il avait fondés, il donna tous ses soins à un plan pour la réforme du journalisme; il proposait de faire descendre le prix du *Moniteur* à dix-huit francs par an, cinq centimes par jour. Casimir Périer, auquel M. de Girardin soumit cette idée, avait d'autres pensées que de mettre le journal à la portée du peuple. L'illustre écrivain, en attendant le jour qu'il pourrait appliquer sur une vaste échelle son heureuse conception, fonda le *Journal des Connaissances utiles*, au prix de quatre francs par an. Cette feuille, qui a répandu tant de notions justes parmi les masses, compta en peu de temps cent trente mille abonnés.

Non content d'avoir créé une presse vraiment populaire, M. de Girardin voulut réformer aussi les almanachs ; il en parut un sous sa direction, dont le tirage a dépassé, certaines années, un million d'exemplaires. Ajoutons que cette publication, qui ne se vendait que cinquante centimes, était à la fois un mémorial succint de tous les faits de l'année, et un excellent manuel de toutes les notions d'utilité pratique.

En recommandant puissamment dans ses écrits les

caisses d'épargnes et en accordant à un grand nombre de ces établissements les registres et les livrets qui leur étaient nécessaires, il a le plus servi cette utile institution qui a déjà donné lieu à des applications fécondes, et que l'avenir se chargera encore de perfectionner.

Il serait trop long de mentionner une foule de créations neuves dont M. de Girardin a eu l'initiative, entre autres celle de l'institut agricole de Coëtbo, où cent élèves étaient entretenus gratuitement, moyennant une cotisation payée par les abonnés du *Journal des Connaissances utiles*.

Mais cet esprit si persévérant et si actif ne pouvait s'arrêter dans la voie qu'il avait ouverte. Le *Musée des Familles*, qu'il fonda vers la fin de 1833 sur le modèle des *revues illustrées* de l'Angleterre, eut un succès prodigieux qu'il a conservé jusqu'à ce jour.

L'année 1836 vit se réaliser la réforme des journaux quotidiens. La *Presse* fut fondée : la réussite justifia complètement la sûreté du coup d'œil du grand rénovateur. Mais de cette époque datent aussi les nombreuses et cruelles inimitiés auxquelles il a été depuis en butte. Faut-il s'en étonner? D'un côté, il choquait trop d'amours-propres, d'un autre, il froissait trop d'intérêts.

Dès son apparition, la *Presse*, publiée au prix de quarante francs par an, parut à tous les autres journaux qui voulaient maintenir leur ancien prix de quatre-vingts francs, la concurrence la plus redoutable. Cette foule d'adversaires que s'était faits le rédacteur en chef du nouveau journal, ne trouvèrent d'autres moyens que de contester la combinaison financière si neuve et si simple, c'est-à-dire de nier l'évidence même. Puis ils mêlèrent à leurs raisons de mauvais aloi, d'indignes

personnalités et des calomnies atroces. M. de Girardin dédaigna longtemps d'entrer en lice contre ses injustes et absurdes ennemis. La patience lui échappa enfin, et l'on sait à quelle occasion. Au nombre de ses adversaires se trouvait le brillant rédacteur du *National*, Armand Carrel, dont la polémique était ordinairement pleine de franchise et d'urbanité à la fois, mais qui se souvenait trop, dans de certains moments, qu'il avait porté l'épée. Ses articles dans le *National*, à l'occasion de la presse à bon marché, étaient des provocations si violentes et si directes, que M. de Girardin releva le gant. Un duel s'ensuivit et l'agresseur succomba. Les regrets universels dont sa mort fut l'objet, empêchèrent pour un moment qu'on ne rendît à M. de Girardin, qui, d'ailleurs, avait été blessé lui-même, la justice qu'il méritait pour son honorable conduite en cette triste rencontre. Antérieurement, il avait eu d'autres affaires d'honneur : il n'avait fait également que répondre à des provocations imméritées.

Ce n'était point seulement contre le directeur de la *Presse* que s'étaient réunies tant de haines ; c'était aussi contre l'homme politique. En 1834, M. de Girardin avait été nommé député par l'arrondissement de Bourganeuf, et il avait pris place sur les bancs de la majorité ministérielle. Là, comme dans son journal, il soutenait les idées les plus élevées, les plus utiles, les plus praticables, celles enfin que les partis, livrés à de stériles discussions ou à de vaines questions de personnes, négligeaient le plus et qu'ils comprenaient le moins. Ce n'est que bien plus tard, et lorsqu'on a abordé les grandes questions économiques et industrielles, qu'on a été plus juste envers M. de Girardin. Ce qu'il y a encore de sûr,

c'est que parmi les défenseurs du pouvoir, il a fait preuve d'une indépendance tout aussi réelle que celle dont se faisaient honneur certains députés de l'opposition, qui jouissaient des faveurs de la popularité.

Longtemps il s'était flatté que la majorité dont il faisait partie entrerait dans la voie des vraies réformes sociales; mais quand il se vit déchu de cette illusion, il se sépara hautement des ministres et de leurs défenseurs. Au mois de février 1848, il donna sa démission, parce qu'au milieu de la crise son esprit hardi et conséquent ne trouvait pas de place entre la majorité et l'opposition. La révolution que depuis longtemps il ne cessait de prédire éclata. Voyant le désarroi et l'effroi répandus partout, il se mit à crier daus la *Presse* : Confiance! confiance! Son appel fut entendu, et c'est principalement à lui que le nouveau gouvernement eut l'obligation de regagner l'appui des classes moyennes.

La même guerre qu'il avait faite aux abus sous le régime précédent, il continua à la faire sous la République. A cette dernière époque, la *Presse* parvint à un chiffre d'abonnés où jamais aucun journal n'était arrivé en France. Mais la franchise du publiciste ne fut guère plus du goût des républicains au pouvoir qu'elle ne l'avait été des monarchistes quelques mois auparavant. Dans les premiers moments de la dictature qui s'intrônisa à l'époque des journées de juin, *la Presse* fut suspendue, et le rédacteur en chef fut enfermé et mis au secret. Sorti de prison, il ne pardonna point à un gouvernement soi-disant libre, qui léguait à l'avenir l'exemple de l'arbitraire, de la violence et des proscriptions.

L'élection présidentielle allait avoir lieu prochainement : M. de Girardin combattit énergiquement la can-

didature du général Cavaignac. Il comptait fermement que les idées généreuses dont il était depuis si longtemps le champion, seraient une vérité sous le prince Louis Bonaparte ; il appuya vivement cette dernière candidature. Enfin, le régime établi en vertu de la Constitution de 1848 fonctionna. Comme par le passé, M de Girardin continua de dire librement son avis.

Après le coup d'État de décembre 1851, il fut proscrit. Pendant son exil à Bruxelles, il écrivit son beau livre intitulé : *La Politique universelle*, où, sous les formes les plus originales, il a consigné ses théories les plus larges que la postérité se chargera peut-être de réaliser. Ce qui plaît encore dans cette œuvre si remarquable, c'est le calme et la sérénité qui y règnent d'un bout à l'autre ; c'est l'oubli des préoccupations terribles au milieu desquelles elle a été composée. Ainsi, Condorcet, ce grand penseur avec lequel M. de Girardin a plus d'un rapport, traçait les progrès de l'esprit humain pendant qu'il était en butte aux tyrans et aux proscripteurs.

Depuis l'établissement de l'Empire, M. de Girardin n'a écrit que de loin en loin dans son journal ; les circonstances étaient changées ; la France, qui, en d'autres temps, se passionnait pour les grandes luttes de la tribune, ou pour les débats de la presse, n'était plus absorbée que par les soins matériels. Après avoir vendu sa part de propriété du journal qui a tant contribué à sa gloire, il s'est retiré de cette arène, jadis si tumultueuse, aujourd'hui muette comme la tombe. Toutefois, s'il ne confie plus ses pensées à la feuille volante de chaque jour, il les développe dans des livres soigneusement élaborés, et ses lecteurs n'y perdent rien. Nous n'avons

point assez d'espace pour examiner, même sommairement, les nombreux ouvrages qu'il a publiés. La *Politique universelle,* dont nous avons parlé plus haut, les *Questions de mon temps* qui viennent de paraître les résument en partie. Il nous suffira de dire qu'il n'est aucun des grands problèmes politiques ou sociaux qu'il ne se soit efforcé de résoudre, ou dont il n'ait tiré des corollaires extrêmement féconds.

APPENDICE.

TABLEAU GÉNÉRAL DES BATARDS CÉLÈBRES.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, usurpa la domination sur les Israélites. Ses cruautés le firent chasser. Ayant mis le siége devant une tour, il fut blessé à mort par un éclat de rocher qu'une femme lui lança. Il ordonna à son écuyer de lui ôter la vie. (L'an 1233 avant Jésus-Christ.)

ADELGREIF ou ALBRECHT (JEAN), bâtard d'un prêtre, naquit proche d'Elbing. Il prétendait que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu sur terre pour extirper tout le mal du monde, et pour châtier les souverains avec des verges de fer. En 1636, il fut enfermé à Kœnisberg, et peu de temps après, condamné à mort comme hérétique et comme magicien. Il écouta sa sentence sans la moindre émotion, persuadé qu'au bout de trois jours son corps sortirait vivant de la poussière. Les absurdités d'Adelgreif étaient à peu près les mêmes que celles de Simon Morin, brûlé trente ans plus tard à Paris. Remarquons ici que l'exécrable démence de livrer les gens aux flammes

pour des sottises théologiques, n'a guère disparu de l'Europe que vers le milieu du dix-huitième siècle. Aujourd'hui les théologiens, dans les pays où ils sont les maîtres, se contentent d'emprisonner ou de condamner aux galères. Et l'on prétend que les prêtres sont ennemis du progrès !

ADÉODAT, fils naturel de saint Augustin. Voici ce qu'on trouve dans le *Traité des Enfants célèbres*, par Baillet, touchant ce bâtard, auquel son père avait donné le nom de *Adéodatus*, Dieu-Donné : « Adéodat n'avait » que quinze ans, lorsque son père fut baptisé ; mais il » était alors si avancé, et son esprit avait déjà reçu tant » de lumières, qu'il passait bien des personnes âgées, » et beaucoup de ceux que l'on considère dans le monde » pour leur gravité et leur littérature. Saint Augustin » composa vers le même temps un livre en forme de dia» logue, intitulé, *Du Maître*. Adéodat et lui sont les » deux personnages qui s'y entretiennent, et il prend Dieu » à témoin que tout ce qu'il fait dire à son fils dans cet » ouvrage est entièrement de lui, quoiqu'il n'eût alors » que seize ans. Saint Augustin ajoute qu'il avait vu de » cet enfant plusieurs choses encore plus admirables » que ce que nous venons de rapporter. Enfin, tout es» prit fort qu'il était, il déclare que la grandeur de l'es» prit de son fils l'épouvantait. Adéodat reçut la grâce » du baptême avec son père, et il mourut peu de temps » après. »

ALBAN (SAINT), né de l'inceste d'un père avec sa fille, fut le premier martyr de la grande-Bretagne ; il eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de Jésus-Christ.

ALEMBERT (D'). Voyez sa notice, page 265.

ALEXANDRE, archevêque de Saint-André en Écosse, fils naturel du roi Jacques IV, étudia dans l'université de Padoue. Là, il eut pour maître le célèbre Erasme, que, vers l'année 1509, il amena avec lui en Angleterre. Il était en correspondance avec plusieurs des savants de son siècle.

ALMAGRO (DIEGO), capitaine espagnol, l'un des compagnons de François Pizarre, dans la conquête du Pérou. Il marcha sur Cusco, au travers de milliers d'Indiens, pénétra jusqu'au Chili, par delà le Tropique du Capricorne. Partout sa cruauté fut égale à sa valeur. Plusieurs historiens le regardent comme le seul et véritable auteur du supplice d'Atahualpa, dernier roi du Pérou. Vaca de Castro. vice-roi du Pérou. l'ayant fait prisonnier dans une bataille, le condamna, en 1542, à perdre la tête, avec un grand nombre de ses partisans. C'est ainsi que se traitèrent entre eux les farouches conquérants du Nouveau-Monde, surtout quand ils n'eurent plus des millions d'Indiens à exterminer.

AMBOISE (MICHEL D'), fils naturel de Charles d'Amboise, maréchal et amiral de France, naquit à Naples; il s'est fait connaître dans le seizième siècle par un grand nombre de poésies, dont quelques-unes ne manquent point d'originalité et d'invention. Il fut élevé par les soins de la famille d'Amboise; mais un mariage qu'il fit contre le gré de cette famille, et un crime dont il s'était rendu coupable, lui attirèrent son ressentiment et le réduisirent à la misère.

AMROU-BEN-EL-RASS, l'un des plus illustres chefs musulmans du septième siècle, conquit l'Égypte, la

Nubie, et une grande partie de la Lybie. Il assiégea Jérusalem et la prit. C'est par lui que fut fondée la ville de Fosthat, auprès de l'ancienne Babylone d'Egypte. Dans la querelle que Moavia et Ali eurent pour le Califat, l'habile et artificieux Amrou favorisa le premier qu'il craignait moins, et le fit proclamer Calife.

ANDRÉ (Jean), célèbre canoniste du quatorzième siècle, naquit à Mugello, près de Florence, du concubinage d'un prêtre. Fort jeune encore, il alla étudier à Bologne. Une place de précepteur lui fournit les moyens de vivre ; et les conseils ainsi que la protection de son maître Guy de Baïf, lui permirent de pousser loin ses études dans le droit canonique, science à bon droit si méprisée aujourd'hui, et d'arriver au professorat où il se fit une grande réputation. On rapporte des merveilles de l'austérité de sa vie. Cependant, s'il faut en croire le Pogge dans ses *Facéties*, le docteur se relâchait parfois de sa continence. La vieille traduction en vers français du passage du Pogge, ne déplaira pas aux lecteurs :

Jean, dit André, fameux docteur ès lois,
Fut pris un jour au péché d'amourette :
Il accolait une jeune soubrette.
Sa femme vint, fit un signe de croix.
Ho ! ho ! dit-elle, est-ce vous? Non, je pense :
Vous dont partout on vante la prudence.
Qu'est devenu cet esprit si subtil?
Le bon André, poursuivant son négoce,
Honteux pourtant, ma foi, répondit-il,
Prudence, esprit, tout gist dans cette fosse.

André eut un fils naturel (Voyez Banicontius), et de sa femme Milantia, dont il faisait quelquefois mention dans

ses écrits, une fille si docte, qu'il l'envoyait enseigner à sa place. Ecoutons parler Christine de Pise (1) en son naïf et gracieux langage. « .. .. Jehan Andry, solennel légiste » à Boulogne la Grasse, n'a mie soixante ans, n'estoit » pas d'opinion que mal fust que femmes fussent let- » trées. Quant à sa belle et bonne fille que il tant ama, » qui ot nom Nouvelle, fit apprendre lettres, et si avant » ès lois, que quand il estoit occupé d'aulcune essoine, » pourquoy il ne pouvoit vacquer à lire les leçons à ses » escholiers, il envoyait Nouvelle sa fille en son lieu lire » aux escholes en chayères (chaire); et afin que la » beauté d'elle n'empeschast la pensée des oyans, elle » avoit une petite courtine audevant d'elle ; et par celle » manière suppléoit et allégeoit aucunes fois les occu- » pations de son père, lequel l'ama tant, que pour met- » tre le nom d'elle en mémoire, fit une notable lecture » d'un livre de lois qu'il nomma du nom de sa fille » Nouvelle. »

ANDRISCUS, de la ville d'Adramiste, dans l'Asie mineure, se prétendit fils de Persée, roi de Macédoine, auquel il ressemblait beaucoup. Reconnu par les Macédoniens, il attaqua et vainquit Juventius, préteur de la république Romaine, mais il fut moins heureux contre Cœcilius Métellus, qui le défit et en orna son triomphe vers l'an 148 avant Jésus-Christ.

ANGOULÊME (CHARLES D'), né de Charles IX et de Marie Touchet, fille du lieutenant particulier au présidial d'Orléans, fut successivement grand-prieur de France, comte d'Auvergne, et duc d'Angoulême. Etant entré

(1) Christine de Pise, *Cité des Dames*, édition de 1536, Part. II, Chap. XXXVI.

dans la conspiration du maréchal de Biron et dans celle de la marquise de Verneuil, il obtint deux fois sa grâce de Henri IV. Ce prince intrigant, qui a fait la branche des derniers ducs d'Angoulême, mourut en 1650.

ANTOINE, le *grand Bâtard de Bourgogne*. Voyez sa notice, page 116.

ANTOINE, prieur de Crato et roi titulaire de Portugal, eut pour père don Louis de Béja, deuxième fils du roi Emmanuel, et pour mère Violente de Gomez, dite la Pélicane, l'une des plus belles personnes de son temps. Jeune encore, il servit avec distinction. Il fut pris à la bataille d'Alcaçar, où il fit des prodiges de valeur. Ayant recouvré sa liberté par le moyen d'un esclave, il vint se mettre au nombre des prétendants à la couronne de Portugal, prétextant un mariage secret de don Louis et de Violente. Le peuple le proclama roi, et il en porta le titre, comme s'il l'eût reçu des états du royaume. Philippe II, roi d'Espagne, l'un des prétendants, envoya contre lui une armée sous le commandement du duc d'Albe, et promit quatre-vingt mille ducats à qui le lui livrerait. Les troupes de don Antoine furent taillées en pièces; la plupart des villes de Portugal se soumirent au duc d'Albe; un secours de six mille hommes, envoyé par la France, fut dissipé par une flotte espagnole. Après une foule de dangers, don Antoine passa sur un navire flamand ; il erra longtemps en Hollande, en France, en Angleterre. A sa mort, il céda tous ses droits réels ou prétendus à Henri IV.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine. Voyez sa notice, page 33.

ARCHELAUS, fils naturel d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et de la courtisane Glaphyra, fut fait, après la mort de son père, grand-prêtre de la déesse de Comane. Jules César le priva de cette dignité pour le punir d'avoir embrassé le parti de Pompée. L'an 36 avant Jésus-Christ, Antoine, qui avait été l'amant de Glaphyra, choisit Archelaüs pour roi de Cappadoce à la place d'Ariarathe X. Ce prince combattit à la bataille d'Actium pour la cause d'Antoine. Toutefois, il rentra en faveur auprès d'Auguste, qui ajouta plus tard à ses États la Cilicie-Pierreuse et la petite Arménie, et le récompensa ainsi d'avoir aidé Tibère à rétablir Tigrane sur le trône d'Arménie. Quand Tibère était retiré à Rhodes, Archélaüs n'alla point le voir, craignant sans doute de déplaire à l'empereur Auguste. Tibère n'oubliait rien : devenu empereur à son tour, il manda à Rome le roi de Cappadoce; mais il s'appaisa en voyant le grand âge et l'esprit faible d'Archélaüs. Ce roi conserva ses États jusqu'à sa mort, arrivée l'an 17 de Jésus-Christ. Il avait régné cinquante-deux ans. Après lui, la Cappadoce fut réduite en province romaine.

ARISTONICUS, fils d'Eumènes et d'une concubine d'Éphèse, prit possession du royaume de Pergame que, par son testament, Attale III avait laissé aux Romains, défit le consul Licinius, l'an 131 avant Jésus-Christ, et fut lui-même vaincu par le consul Perpenna, mené prisonnier à Rome, et étranglé secrètement par ordre du sénat. En lui finit la domination des Attalides.

ARMAGNAC (Jean d'), cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac. En 1391, Clément VII le fit archevêque d'Auch. Dix ans plus tard, le roi Char-

les VI le nomma conseiller d'Etat. L'anti-pape, Pierre de Lune, le décora de la pourpre, et voulut même lui donner l'archevêché de Rouen. Mais le chapitre de cette ville s'y opposa, et se maintint dans le droit d'élire son archevêque.

ARMAGNAC (JEAN D'), surnommé le *Bâtard d'Arminhac*, fils naturel de Jean IV, comte d'Armagnac. Louis XI, dont il fut l'un des principaux favoris, le fit son chambellan, le créa maréchal de France, et lui donna le gouvernement du Dauphiné. C'était un adroit courtisan plutôt qu'un fin politique ou un passable guerrier : il n'avait même jamais servi. Il mourut en 1471.

ARMAGNAC (PIERRE D'), bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Isle en France. Il fut père de Georges d'Armagnac, archevêque de Toulouse, puis co-légat et archevêque d'Avignon, ensuite cardinal; ce prélat était un grand protecteur des gens de lettres; il en fit connaître plusieurs à François Ier. Il mourut en 1585, à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

ARNOUL, empereur. Voyez sa notice, page 76.

ARNOUL, fils naturel du roi Lothaire, archevêque de Rheims, fut déposé pour avoir trahi Hugues Capet, auquel il était redevable de son archevêché. Le pape Jean XV désapprouva cette déposition. Arnoul fut rétabli sous le règne suivant.

ARRHIDÉE (PHILIPPE), fils naturel de Philippe, roi de Macédoine, et frère, par son père, d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce dernier, il fut proclamé roi

par l'infanterie, presque dans le même temps que l'enfant que Roxane, femme d'Alexandre, portait dans son sein, était reconnu par la cavalerie. Ce prince imbécile partagea donc la royauté avec son neveu au berceau. Bientôt des dissensions éclatèrent dans la famille royale : Olympias, mère d'Alexandre, se fit livrer Arrhidée et sa femme Eurydice, et les mit à mort avec un grand nombre de leurs partisans.

AUDEFROI, surnommé le *Bâtard*, trouvère du treizième siècle, a composé un grand nombre de *lais*. On le regarde comme l'inventeur de ces petits poèmes auxquels on donne aujourd'hui le nom de *romances*.

AVEIRO (Georges d'), fils naturel de Jean II, dit *le Grand*, roi de Portugal, fut la tige de la célèbre maison de ce nom. L'un de ses descendants, Joseph d'Aveiro, entra dans la conspiration du Jésuite Malagrida contre le roi, et fut rompu vif, ainsi que son beau-frère, le marquis de Tavora, le 13 janvier 1759.

BAIF (Jean-Antoine), fils naturel de Lazare Baïf, ambassadeur de François Ier à Venise, naquit dans cette ville en 1532, pendant l'ambassade de son père. De même que Ronsard, avec lequel il avait fait ses études, il voulut introduire dans notre langue, non-seulement les termes, mais encore la cadence, la mesure, les formes et les tours grecs et latins. Quoique ses poésies soient en général faibles et incorrectes, elles ne sont pas pourtant dépourvues de grâce et de naïveté. Il avait établi à Paris une espèce d'académie de musique, et faisait exécuter chez lui des concerts assez bons pour le temps. Ce poète mourut en 1592.

BALAGNI (JEAN MONTLUC DE), bâtard de Jean de Montluc, évêque de Valence, obtint du duc d'Anjou le gouvernement de Cambrai, dont la possession lui fut confirmée par Henri IV, en 1594. Il laissa, l'année suivante, les Espagnols reprendre cette place, et parut assez insensible à cette disgrâce ; mais sa femme, sœur du brave Bussy, en mourut de chagrin.

BANICONTIUS, fils naturel du fameux canoniste Jean André, vivait au quatorzième siècle. Il était aussi fort savant dans le droit canonique. Entr'autres ouvrages, il a composé un *Traité sur les priviléges et les immunités des clercs*, priviléges qui, par parenthèse, étaient extrêmement multipliés dans ces temps d'ignorance. Depuis, on a bien rogné les ongles aux *clercs*, mais pas assez à notre avis, et ils tendent continuellement à repousser.

BASSI (HUGUES-VISCONTI DES), seigneur sarde, naquit à Pise, vers la fin du treizième siècle. A cause de sa naissance illégitime, la République exigea de lui dix mille florins pour l'investiture des fiefs qu'il héritait de son père, et qui comprenaient le tiers de la Sardaigne. Pour se venger, il résolut de livrer cette île au roi Jacques II d'Aragon. Il engagea d'abord dans son complot plusieurs familles puissantes, et le 11 avril 1323, il fit massacrer tous les auxiliaires qu'il avait lui-même demandés à la République, tous les marchands et les voyageurs pisans qui se trouvaient dans son territoire, et reçut la flotte aragonaise. La conquête de l'île entière demanda encore trois années au roi d'Aragon.

BASSOMPIERRE (LOUIS DE), fils naturel de François

de Bassompierre et de mademoiselle d'Entragues, sœur de la marquise de Verneuil. Son père, le célèbre courtisan, avait fait à la mère une promesse de mariage qu'il ne se mit plus en peine de tenir, une fois qu'il eut satisfait sa passion. Celle-ci plaida huit ans pour être reconnue, et se faisait appeler madame de Bassompierre. « Monsieur, lui dit-elle un jour publiquement, vous devriez me faire rendre les honneurs de maréchale de France. » Bassompierre lui ayant demandé pourquoi elle prenait un nom de guerre : « Vous êtes le plus sot homme de la cour, reprit-elle avec colère. — Eh ! que diriez-vous donc, répondit le maréchal, si je vous avais épousée? » Louis de Bassompierre mourut évêque. Nous citerons, dans cette petite Biographie, beaucoup d'autres bâtards de bonne maison devenus évêques, archevêques, cardinaux ; nous en pourrions citer cent fois davantage. Ce n'est pas de cela que nous nous plaignons, mais bien de ce que la plupart étaient sans mérite.

BATTIFERRI (Laure), née en 1523, morte en 1589, fut renommée par son talent pour la poésie. Elle traduisit en vers italiens les pseaumes de la pénitence, et composa d'autres opuscules qui eurent du succès. Elle épousa le célèbre sculpteur Ammanati.

BEAUVAL (Jeanne-Olivier-Bourguignon, madame), comédienne, née en Hollande, vers 1643, exposée dès l'âge le plus tendre à la porte d'une église, fut adoptée à l'âge de douze ans par le directeur de la troupe des comédiens de Lyon. Elle épousa, malgré ce dernier, Beauval, alors simple gagiste dans cette troupe. Molière la fit recevoir à son théâtre, quoiqu'elle eût d'abord déplu au roi. Elle jouait les reines dans la tragédie, et les

soubrettes dans la comédie ; elle créa plusieurs rôles. Cette comédienne mourut en 1720.

BENTIVOGLIO (Santi), fils naturel d'Hercule Bentivoglio. A la mort d'Annibal Bentivoglio, le gouvernement de Bologne restant sans chef, on fit choix de Santi, âgé de vingt-deux ans, et manufacturier en laine à Florence. Il fut reçu avec pompe par les Bolonais, le 13 novembre 1446. Pendant son administration qui dura seize ans, il déploya les plus grandes qualités, et, ce qui est plus rare, il ne chercha point à accroître l'autorité que le peuple lui avait confiée, et, chose encore plus rare, il éleva avec la tendresse d'un père un jeune fils d'Annibal qu'il destinait à lui succéder. Il mourut en 1462, universellement regretté.

BERWICK (Jacques *Fitz-James* duc de). Voyez sa notice, page 219.

BLOIS (Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de) fille naturelle de Louis XIV et de madame de Montespan, naquit en 1677. Elle épousa Philippe d'Orléans, depuis régent de France ; morte en 1749. Cette princesse était extrêmement fière et se tenait infiniment au-dessus de son mari ; celui-ci aurait pu lui dire avec raison : Ce n'est pas tout, madame, d'être bâtarde d'un grand roi, il faut encore être modeste.

BLOIS (Marie-Anne, mademoiselle de), fille naturelle de Louis XIV et de mademoiselle de La Valière, naquit en 1666. Cette princesse fut mariée à Louis-Armand, prince de Conti ; elle mourut en 1739. De tous les enfants de Louis XIV, elle était la plus ressemblante à son père.

BOCCACE (JEAN). Voyez sa notice, page 92.

BONNER (EDMOND), évêque de Londres, né à Hauley dans le comté de Worcester, à la fin du quinzième ou au commencement du seizième siècle, était, selon plusieurs biographes, bâtard d'un curé de campagne, lui-même bâtard d'un chevalier de la Jarretière. Il eut d'abord la confiance du cardinal Wolsey qui l'employa dans des négociations importantes. Il devint plus tard chapelain de Henri VIII, et fut l'un des agents les plus actifs de ce prince dans l'affaire du divorce. Il reconnut l'un des premiers l'autorité spirituelle du roi, et combattit celle du pape. Mais sous Édouard VI, il voulut mettre des restrictions à l'exercice de la suprématie royale et fut emprisonné à deux reprises différentes. Sous Elisabeth il fut encore mis en prison, et y finit ses jours en 1569. On a de lui quelques ouvrages de théologie.

BORGIA (CÉSAR). Voyez sa notice, page 118.

BORGIA (JEAN), l'aîné des quatre fils d'Alexandre VI et de l'intrigante Vanozia, fut assassiné par son frère César Borgia, qui lui disputait les faveurs de leur sœur Lucrèce. On le trouva dans le Tibre, en 1497, percé de neuf coups d'épée. Voilà les beaux spectacles que les bâtards du pape donnaient alors à Rome et au monde !

BORGIA (LUCRÈCE), fille du pape Alexandre VI et de Vanozia. Elle fut la maîtresse de son père et de ses deux frères. Son père l'enleva à son premier et à son second mari pour la faire épouser à un troisième qu'il fit assas-

siner. Il la donna ensuite au duc Alphonse d'Est, duc de Ferrare.

BOSSULUS (MATHIEU), *l'un des savants et bien disans de son temps*, selon Brantôme, *et qui parlait aussi éloquemment plusieurs langues*, enseigna la rhétorique dans l'Académie de Valence en Espagne, fut précepteur de don Carlos, fils de Philippe II, et plus tard régent au collége de Boncour à Paris, sa ville natale.

BOURBON (les deux bâtards de), furent, au quinzième siècle, chefs de quelques-unes de ces bandes de brigands qui ravagèrent la France. Philippe de Comines nous apprend que l'un d'eux remplissait les fonctions d'amiral de France sous le règne de Louis XI, et que ce roi le chargea de certaines négociations.

BUDÉ (JEAN), fils naturel de Jean Budé, secrétaire du roi Charles VI, devint grand-audiencier de France. Il fut père de Guillaume Budé, l'un des plus illustres érudits du seizième siècle.

BURGOYNE (JEAN). Voyez sa notice, page 282.

BUSBECQ (AUGER GISLEN). Voyez sa notice, page 192.

CALCAGNINI (CÉLIO), fils naturel d'un prêtre de Ferrare, servit d'abord dans les troupes de l'empereur et du pape, puis embrassa l'état ecclésiastique. Il a écrit en latin sur des sujets de grammaire et de morale. C'était un érudit un peu lourd, ainsi qu'un grand nombre de savants de cette époque. La foule des citations rend ses ouvrages presque illisibles. Il se fit beaucoup d'enne-

mis par ses mauvaises critiques contre Cicéron. Il mourut en 1540.

CANUT IV, roi de Danemarck, monta sur le trône en 1080; il entreprit une expédition contre l'Angleterre, et ne réussit point. Il fut tué dans l'église de Saint-Alban, et mis au nombre des martyrs en 1087.

CARDAN (JÉRÔME). Voyez sa notice, page 178.

CARACHE (ANTOINE), fils d'Augustin Carache, fut peintre comme son père et comme son oncle Annibal; mais il n'eut le mérite ni de l'un ni de l'autre. Il mourut à l'âge de trente-cinq ans.

CÉSARION fut le fruit des amours de César et de Cléopâtre. Il ressemblait beaucoup à son père, soit pour le corps, soit pour l'esprit. A l'âge de treize ans, Antoine et Cléopâtre le déclarèrent successeur du royaume d'Egypte, de l'île de Chypre et de la Cœlé-Syrie. Cinq ans après, le lâche Octave le fit mourir, sur les représentations du philosophe Arius, l'un de ses courtisans, qui lui dit que le monde serait embarrassé de deux Césars, et qu'il n'en pouvait souffrir qu'un. Cléopâtre se glorifiait en toute occasion de la naissance de son fils; elle lui donnait le nom de son père. Pour lui assurer la couronne, elle avait fait périr Ptolémée XIII, son frère, et son mari.

CHAMFORT. Voyez sa notice, page 288.

CHAMPIONNET. Voyez sa notice, page 300.

CHAPELLE. Voyez sa notice, page 214.

CHAPOUR, autrement Sapor, roi de Perse, était fils

d'Ardechyr et d'une esclave. Son père lui transmit la couronne vers l'an 240 de l'ère chrétienne. En l'année 260, Chapour fit prisonnier l'empereur Valérien, le fit périr dans d'affreux supplices, et voulut que sa peau, garnie de paille, fût conservée dans un temple. Il mourut en 271, assassiné par les grands de son royaume. Ce Chapour ou Sapor est le même qui, selon les écrivains ecclésiastiques, abandonna le siége de Nisibe en Mésopotamie, parce que des nuées de moucherons, appelées par les prières de l'évêque de cette ville, vinrent fondre sur l'armée assiégeante. Faut-il s'étonner de pareils prodiges quand nous voyons, en plein dix-neuvième siècle, de hardis faussaires fabriquer des miracles non moins absurdes et parvenir à les faire croire?

CHARLES MARTEL. Voyez sa notice, page 71.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire I, se révolta deux fois contre son père. A la seconde fois, il était ligué avec le comte de Bretagne. Clotaire marche contre son fils, le défait et le brûle avec toute sa famille dans une cabane où il s'était sauvé, l'an 560.

CHRYSIPPE, fils naturel de Pélops, roi d'Elide. Hippodamie, sa belle-mère, craignant qu'il ne règnât un jour au préjudice des siens, l'assassina pendant qu'il dormait. Son crime ayant été découvert, elle se donna elle-même la mort.

CLEMENT VII. Voyez sa notice, page 149.

DAN, fils de Jacob et de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui portait son nom; il mourut âgé de cent vingt-sept ans.

DANAE, fille de la célèbre courtisane Léontium, hérita des mœurs libres et des opinions hardies de sa mère. Elle fut précipitée d'un rocher, pour avoir favorisé l'évasion de Sophron, son amant, préfet d'Ephèse, lequel avait été condamné à mort.

DARIUS II, surnommé *Ochus* ou *Nothus*, c'est-à-dire bâtard, né d'une maîtresse d'Artaxercès *Longuemain*, fut d'abord satrape d'Hyrcanie. Après que Xercès II, son frère, eût été assassiné par Sogdien, l'an 423 avant Jésus-Christ, il s'empara du trône de Perse. Les guerres qu'il fit par ses généraux et par son fils Cyrus, furent heureuses. Ce prince mourut l'an 405 avant Jésus-Christ.

DAVID, l'un des nombreux bâtards de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fut évêque d'Utrecht, vers la fin du quinzième siècle. Ce fut lui qui ordonna prêtre le célèbre Érasme.

DECIO (PHILIPPE), jurisconsulte, fils naturel de Tristan de Décio, qui tenait un rang distingué à la cour des ducs de Milan, naquit en 1454. A l'âge de dix-sept ans, il étudia le droit à Pavie et reçut des leçons de son frère légitime, qui professait en cette ville. Il enseigna le droit civil et le droit canonique à Pise, à Pavie, à Sienne et à Rome. Il voulait entrer dans l'état ecclésiastique ; mais sa naissance étant un obstacle à ce qu'il pût devenir prêtre, il renonça à cette profession. Décio ayant encouru l'excommunication de Jules II pour avoir soutenu les prétentions de Louis XII, roi de France, contre ce pontife, il fut obligé de quitter Pavie et de se réfugier en France. Le roi le nomma conseiller au parle-

ment de Grenoble, et lui fit obtenir la chaire de professeur à l'université de Valence. Cet illustre jurisconsulte retourna en Italie à l'avènement de Léon X, qui avait été son élève, et mourut à Sienne, le 13 octobre 1535. Ses commentaires sur les *Règles du Droit* et sur les *Décrétales* ont été longtemps estimés dans les écoles.

DELILLE (Jacques). Voyez sa notice, page 304.

DIANE DE FRANCE. Voyez sa notice, page 195.

DIAZ DE LUGO, bâtard d'une maison illustre d'Espagne, était évêque de Callahorra. Il assista au concile de Trente. Ce prélat a écrit en latin et en espagnol sur des matières de jurisprudence canonique. Il est mort en 1556.

DROGON, fils naturel de Charlemagne, fut d'abord abbé de Luxeul, en 820; il rendit ce monastère célèbre par une discipline exacte, et par la culture des sciences et des arts libéraux. Vers l'an 829, il fut élevé sur le siége épiscopal de Metz. L'empereur Louis le Débonnaire, son frère, qui l'avait d'abord persécuté, parce qu'il le craignait, lui rendit son amitié, le consulta souvent, et le nomma son archichapelain. Drogon se distingua par son amour pour les lettres, et protégea ceux qui les cultivaient. Ce prélat tomba dans l'eau et se noya dans la petite rivière de L'Oignon. On ensevelit son corps à Metz, près du tombeau de Louis le Débonnaire.

DUMAS (Louis). Voyez sa notice, page 231.

DUNCAN, fils naturel de Malcolm III, Il était en An-

gleterre lorsque la noblesse d'Ecosse l'envoya chercher pour l'opposer à Donald VIII, qui s'était, par violence, emparé de la couronne. Duncan se conduisit avec la sévérité d'un guerrier, et non avec la prudence d'un administrateur ; il se fit haïr de ses sujets, et fut assassiné par ordre de son rival, en 1095, après un règne de dix-huit mois.

DUNOIS (JEAN D'ORLÉANS, comte de). Voyez sa notice, page 109.

DUPRAT (GUILLAUME), fils naturel du chancelier Duprat, fut évêque de Clermont. C'était un prélat éclairé. Il assista au concile de Trente. Le collége de Clermont à Paris, qui fut tenu par les Jésuites jusqu'à leur expulsion en 1762, lui doit son origine. Il mourut en 1560.

EMMANUEL, fils d'Antoine, le grand-prieur de Crato, fut d'abord novice chez les Capucins, et s'attacha ensuite au prince Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur. Il mourut à Bruxelles, en 1638, à soixante dix ans.

ENTIUS, roi de Sardaigne dans le treizième siècle, était bâtard de l'empereur Frédéric II, lequel l'aima tendrement. A peine âgé de quatorze ans, il fut marié avec Adélaïde, veuve d'Ubaldo Visconti de Pise. Son père prit occasion de ce mariage pour le faire roi de Sardaigne. Entius se distingua en 1239 par ses conquêtes dans la Marche d'Ancône, en 1241 par une grande victoire sur les Génois, et dans les années suivantes par ses incursions en diverses parties de la Lombardie. Il fut fait prisonnier par les Bolonais à la ba-

taille de Fossato, conduit en triomphe dans leur ville, et condamné à une captivité perpétuelle. Il mourut dans sa prison, le 14 mars 1272. Ses malheurs ont été chantés par un grand nombre de poètes.

ERASME. Voyez sa notice, page 136.

EROVANT II, dixième roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, naquit du commerce d'une femme de la race royale avec un homme obscur. Ses exploits guerriers lui acquirent une grande réputation. En l'an 68 de Jésus-Christ, il s'empara du trône d'Arménie, et fit massacrer tous les fils du dernier roi, à l'exception d'Ardaschès qui, vingt ans plus tard, revint de Perse avec une nombreuse armée, défit l'usurpateur et remonta sur le trône. Erovant avait signalé son règne par la fondation de trois superbes villes.

ESPINASSE (mademoiselle de l'). Voyez sa notice, page 270.

ESTE (Borso, marquis d'), premier duc de Ferrare et de Modène, fils naturel de Nicolas III, recueillit en 1453 la succession de la maison d'Este. Il fut l'un des plus zélés protecteurs des lettres et des savants. Le commerce, l'agriculture et les manufactures furent puissamment encouragés par ce prince. Sa magnificence le fit admirer ; mais sa libéralité et sa justice le rendirent cher à ses sujets.

ESTE (Lionel), seigneur de Ferrare, de Modène, de Parme et de Reggio, fils naturel et successeur de Nicolas III, régna de 1441 à 1450. Il s'est rendu célèbre dans toute l'Italie par son amour éclairé pour les lettres, par

les bienfaits qu'il répandit sur les savants avec lesquels il vivait en frère plus qu'en souverain, par l'impulsion puissante qu'il communiqua au commerce et à l'industrie, enfin par l'amabilité de son caractère et les charmes de son esprit. Il mourut le 1er octobre 1450. Son frère Borso lui succéda, quoique Lionel eût laissé un fils en bas âge.

FARNÈSE (Pierre). Voyez sa notice, page 133.

FERDINAND Ier. Voyez sa notice, page 105.

FILLASTRE (Guillaume), évêque de Tournai dans le seizième siècle, a laissé des ouvrages historiques, entr'autres une espèce de Chronique que l'on ne consulte guère aujourd'hui.

FREGNANO, frère naturel de Can Grande II de la Scala, seigneur de Vérone, voyant les mécontentements qu'avait excités l'autorité violente de ce prince, résolut de s'emparer de la souveraineté. Il y réussit, à l'aide des familles puissantes jalouses de la maison de la Scala. Mais Can Grande rentrant dans Vérone, livra bataille à Fregnano au milieu des rues, le vainquit, le tua, et ramena tous les révoltés à l'obéissance. Cet évènement arriva au mois de février 1354.

FULVIUS URSINUS, bâtard de la maison des Ursins, fut élevé par un chanoine qui lui donna son canonicat. Cet habile érudit a laissé des notes précieuses sur quelques auteurs latins, et des traités fort savants, entr'autres l'un *de Familiis Romanorum* et l'autre *de Triclinio Romanorum*. Il mourut à Rome en 1600, à soixante-dix ans.

GAD ET ASER, nés de Jacob et d'une servante de Lia, l'aînée des filles de Laban, que le patriarche avait épousées ; ces deux bâtards furent la tige des deux tribus qui ont porté leurs noms.

GALILEI (VINCENT), fils naturel du célèbre Galileo Galilei, se livra avec succès aux mathématiques, aida son père dans plusieurs expériences, particulièrement dans celles qui avaient pour but l'application du pendule aux horloges. Vincent cultivait aussi les lettres, et, selon Tiraboschi, il était bon poète. Il mourut en 1649.

GALVANO (ANTOINE) naquit dans les Indes, et fut fait gouverneur des îles Moluques. Avec trois cent cinquante hommes, il remporta, dans l'île de Tidor, une victoire sur vingt mille naturels. Les mers voisines étaient infestées par les corsaires ; il les purgea de ces brigands. Il se rendit en 1540 en Portugal pour solliciter des secours du roi Jean III, au service duquel il s'était ruiné dans son gouvernement. Ce prince ingrat le laissa dans la misère. Galvano écrivit divers ouvrages relatifs à l'histoire ou à la géographie des Indes. Il s'était retiré à l'hôpital de Lisbonne, et il y mourut.

GARDINER (ETIENNE). Voyez sa notice, page 165.

GEORGES, fils naturel de Jean II, roi de Portugal, lequel régna de 1481 à 1495. Jean II voulut, en mourant, appeler Georges au trône ; mais sur les représentations de Faria, son secrétaire, il laissa le sceptre à Emmanuel, dit le Fortuné, son cousin germain.

GIBERTI (JEAN-MATHIEU). Voyez sa notice, page 162.

GIRARDIN (EMILE DE). Voyez sa notice, page 327.

GOZLIN, fils de Hugues Capet, fut archevêque de Bourges; il mourut en 1029.

GRITTI (Louis), gouverneur de la Hongrie pour les Turcs, naquit à Constantinople d'André Gritti, dans la suite doge de Venise, et d'une esclave. Louis s'attacha de bonne heure à la Porte Ottomane, et y jouit d'un immense crédit. Il fut nommé par Jean Zapoli, roi de Hongrie, gouverneur de ce vaste pays; mais peu satisfait de cet emploi, il aspirait à se rendre souverain de la Transylvanie. L'assassinat qu'il commit sur la personne de l'évêque de Waradin souleva contre Louis Gritti tous les peuples de la province. Retiré dans une forteresse, il fut livré par les siens, condamné au supplice le plus cruel et exécuté avant que ses protecteurs eussent pu intervenir en sa faveur.

GUISE (don Claude de), fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, fut abbé de Saint-Nicaise et ensuite de Cluni. Il mourut en 1612.

HANNETAIRE (Jean-Nicolas Servandoni d'), fils naturel de l'architecte Servandoni, se destinait à l'état ecclésiastique, mais sa passion pour le théâtre le jeta dans la carrière dramatique. Il se fit surtout une réputation par le talent avec lequel il jouait Molière. Il a laissé d'excellentes *Observations sur l'état de comédien.* Il composait aussi d'assez jolis vers.

HAQUIN, roi de Norwége, dans le treizième siècle, fut légitimé par un légat du pape, en vertu de ce prétendu droit de légitimation que Rome s'était arrogé, ainsi que bien d'autres, dans ces temps d'ignorance et de superstition.

HAROLD Ier, fils naturel de Canute, roi d'Angleterre, le premier de la race danoise, monta sur le trône après la mort de son père, 1035. Ce fut au préjudice de son frère utérin Hardicanute, lequel avait été prendre possession de la couronne de Danemarck. Les Thingmanna à Londres, tous les Danois en général et les Anglais du nord se prononcèrent en faveur d'Harold, tandis que les comtés du sud se divisèrent entre Hardicanute et Edouard, fils d'Ethelred réfugié en Normandie. Un Witenagemot, tenu à Londres, décida que Londres et les divisions septentrionales du royaume appartiendraient à Harold et que les comtés situés sur la rive droite de la Tamise tomberaient en partage à Hardicanute. Malgré cet arrangement, Harold profita de l'absence de son frère pour étendre son pouvoir. Une expédition tentée par Edouard échoua honteusement. Par une fausse missive, Harold attira en Angleterre Alfred, autre fils du roi Ethelred ; ce prince fut à peine débarqué avec un petit corps d'armée, qu'il se vit cerné par Harold. Tous ses compagnons furent massacrés, ou mutilés de la manière la plus atroce, ou réservés pour le plus dur esclavage; et lui-même, après avoir été promené dans chaque village et exposé à la dérision des spectateurs, il fut condamné à perdre les yeux. Harold régna quatre ans, et mourut en 1040.

HAUTBOURDIN (le seigneur de), frère naturel du comte de Saint-Paul, *fut nourry*, dit Philippe de Comines, *ès anciennes guerres de France et d'Angleterre, au temps que le roi Henri cinquième, roi d'Angleterre de ce nom, régnait en France, et que le duc Philippe de Bourgogne estoit joint avec lui, et son allié.* Il fut ensuite

en grand crédit auprès du comte de Charolais, depuis duc de Bourgogne; *il estoit*, dit le même Comines, *très-vaillant et sage chevalier*, *et avoit la principale charge de l'armée*. Il servit fidèlement son maître dans la guerre du Bien public et dans quelques autres campagnes.

HÉLIOGABALE, empereur romain, fils de Varius Marcellus et d'une esclave, fut élevé à l'empire l'an 218. Son règne, qui dura environ quatre ans, fut marqué par les plus honteuses débauches, les profusions les plus extravagantes et les plus horribles cruautés. A la suite d'une insurrection militaire, il eut la tête tranchée avec sa mère Sœmias.

HERCULE. Voyez sa notice, page 25.

HERCULE, fils naturel d'Alexandre le Grand et de Barsine, n'avait que dix-sept ans lorsque Polysperchon, régent, l'appela de Pergame et proposa aux Macédoniens de le placer sur le trône de son père. Mais peu après, gagné par les offres de Cassandre, Polysperchon fit mettre à mort le jeune prince et sa mère. (310).

HERNAND (Don), bâtard du fameux duc d'Albe, était, dans la guerre de Flandres, général de la cavalerie. Il avait la charge de grand-prieur. « Il estoit, dit Brantôme, fort aymé de son père autant que ses enfants » légitimes : aussi estoit-il homme de grande valeur et » de mérite. Il fut pris aux premières guerres par le » bâtard du roi de Navarre, mais aussi-tost élargi... Du » depuis, je le vis à Malte, où fut notée une chose, que » le Grand-Maistre qui se fait là respecter quasi plus » qu'un roy, et tous lui défèrent tout de même, et par-

» lent à luy avec toutes révérences et toujours la tête dé-
» couverte : mais cela ne faisoit pas le dit grand-prieur,
» que monsieur le Grand-Maistre ne le fist aussi-tost
» couvrir, et luy déféra beaucoup. »

HIERON II, roi de Syracuse, fils de Hiéroclès et d'une esclave. Ses talents militaires lui firent décerner la couronne par ses compatriotes. Après avoir été l'ennemi des Carthaginois il se ligua avec eux contre les Romains. Le consul Appius Claudius battit ce prince et ses alliés après un combat long et opiniâtre, et vint assiéger Syracuse. Hiéron II fit sa paix avec les Romains et les aida dans les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Il mourut extrêmement regretté de son peuple qu'il avait rendu heureux. Hiéron cultiva les sciences et les arts utiles, et fut le protecteur d'Archimède.

HOEL IV, fils naturel d'Alain Barbe-Torte, succéda en 953, dans le comté de Nantes, à son frère Drogon; il eut à soutenir une guerre contre Conan, comte de Rennes. Il fut tué en 980 par un gentilhomme nommé Galuron.

HORN (ANTOINE DE), fils naturel de Louis XV. Les détails que madame Georges Sand donne dans ses Mémoires sur le mariage de ce personnage, peignent si bien la société du dix-huitième siècle, qu'on nous saura gré de les reproduire ici : « A quinze ans, Aurore de Saxe (1) sortit de Saint-Cyr pour être mariée au comte de Horn, bâtard de Louis XV, et lieutenant du roi à Schélestadt. Elle le vit pour la première fois la veille

(1) Voyez plus loin l'article *Saxe* (Marie-Aurore de).

de son mariage, et en eut grand peur, croyant voir marcher le portrait du feu roi, auquel il ressemblait d'une manière effrayante. Il était seulement plus grand, plus beau, mais il avait l'air dur et insolent. Le soir du mariage auquel assista l'abbé de Beaumont, mon grand-oncle (fils du duc de Bouillon et de mademoiselle de Verrières), un valet de chambre dévoué vint dire au jeune abbé qui était alors presque un enfant, — d'empêcher, par tous les moyens possibles, la jeune comtesse de Horn de passer la nuit avec son mari. Le médecin du comte de Horn fut consulté, et le comte lui-même entendit raison. Il en résulta que Marie-Aurore de Saxe ne fut jamais que de nom l'épouse de son premier mari; car ils ne se virent plus qu'au milieu des fêtes princières qu'ils reçurent en Alsace : — garnison sous les armes, coups de canon, clefs de la ville présentées sur un plat d'or, harangues des magistrats, illuminations, grands bals à l'Hôtel-de-Ville ; que sais-je ? tout le fracas de la vanité par lequel le monde semblait vouloir consoler cette pauvre petite fille d'appartenir à un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle devait fuir comme la mort... Mais, peu de semaines après son arrivée en Alsace, au beau milieu d'une nuit de bal, M. le gouverneur disparut; madame la gouvernante dansait, à trois heures du matin, lorsqu'on vint lui dire tout bas que son mari la priait de vouloir passer un instant chez lui. Elle s'y rendit; mais, à l'entrée de la chambre du comte, elle s'arrêta interdite, se rappelant combien son jeune frère l'abbé lui avait recommandé de n'y jamais pénétrer seule. Elle s'enhardit dès qu'on ouvrit la chambre et qu'elle y vit de la lumière et du monde. Le même valet qui

parlé le jour du mariage, soutenait en ce moment le comte de Horn dans ses bras. On l'avait étendu sur son lit : un médecin se tenait à côté. « Monsieur le comte n'a plus rien à dire à madame la comtesse, s'écria le valet de chambre en voyant paraître ma grand'mère, emmenez, emmenez madame. » Elle ne vit qu'une grande main blanche qui pendait sur le bord du lit et qu'on releva vite pour donner au cadavre l'attitude convenable. Le comte de Horn venait d'être tué d'un grand coup d'épée. Ma grand'mère n'en sut jamais davantage. Elle ne pouvait guère rendre d'autre devoir à son mari que de porter son deuil ; mort ou vivant, c'était toujours de l'effroi qu'il lui avait inspiré. »

ISMAEL. Voyez sa notice, page 29.

JEAN XI, fils d'Albéric, duc de Spolète, et de l'intrigante Marosie, fut élevé sur le trône pontifical par le crédit de sa mère. Il fut enfermé dans le château Saint-Ange, et mourut dans cette prison, en 936, victime de la cruauté de son frère Albéric, fils de Gui, duc de Toscane.

JEAN XIII fut élu pape en 965, par l'autorité de l'empereur, contre le gré des Romains. Chassé par le préfet de Rome, Pierre, il fut rétabli par Othon, qui fit pendre les principaux auteurs de la sédition. Ce pape mourut en 972. C'est à tort qu'on lui a attribué la cérémonie de la bénédiction des cloches.

JEAN I[er], roi de Portugal. Voyez sa notice, page 102.

JEPHTÉ. Voyez sa notice, page 31.

JOSSAN (DAUDET DE). Voyez sa notice, page 286.

JUAN D'AUTRICHE (Don). Voyez sa notice, page 185.

JUAN D'AUTRICHE (Don), fils naturel de Philippe IV et de Marie Calderona, comédienne, fut grand-prieur de Castille. Il commanda en 1647 les armées espagnoles en Italie, et réduisit la ville de Naples. Cinq ans plus tard, il reprit Barcelone contre le maréchal de La Mothe. Envoyé comme généralissime des armées de terre et de mer contre les Portugais, il fut entièrement défait à Estremeros, en 1663. Don Juan eut la principale administration des affaires sous Charles II, et mourut à Madrid, en 1679,

JUDA (Léon), fils de Jean Juda, prêtre de Germoren en Alsace, et d'une concubine, entra dans l'ordre ecclésiastique. Il suivit les opinions de Zuingle. Son parti le respectait beaucoup, tant pour sa doctrine que pour son érudition. Il mourut à Zurich, en 1542.

JUDICAEL ou JUDHAEL, bâtard de Conan le Tort, se souleva, vers l'an 1024, contre Alain, son neveu, duc de Bretagne. Celui-ci l'ayant forcé dans le château de Malestroit, où il s'était renfermé, l'obligea de reconnaître son autorité.

JUGURTHA. Voyez sa notice, page 60.

LABOISSIÈRE, fils de Ninon de Lenclos, fut officier de marine. C'était un homme singulier et très-passionné pour la musique, quoiqu'il ne connût pas une note. Avant qu'il vînt au monde, un militaire et un abbé se disputèrent l'honneur de la paternité Dans le doute,

on eut recours au sort; on prit des dés, et l'abbé perdit. Laboissière mourut en 1732, à l'âge de soixante-quinze ans.

LEON V, naquit à Andréa. Il succéda au pape Benoît IV, en 903. A peine un mois après son exaltation, il fut chassé et mis en prison par Christophe, et il y mourut de chagrin.

LEOTYCHIDE, roi de Sparte, défit les Perses dans un combat naval, près de Micale, l'an 479 avant Jésus-Christ. Dans la suite, les Ephores l'ayant accusé d'un crime capital, il se réfugia à Tigée, dans un temple de Minerve, où il mourut. On sait que les temples, chez les anciens, étaient des lieux d'asile pour les criminels. Il en a été longtemps de même dans une religion moderne qui, sur beaucoup de points, n'est qu'un réchauffé du paganisme grec ou romain.

LESCUN (Jean de), frère naturel de Jean V, le dernier des comtes d'Armagnac qui ait joui des droits régaliens. Celui-ci ayant voulu faire élire Jean de Lescun à l'archevêché d'Auch, et l'ayant mis en possession à main armée, fut chassé de ses États par les troupes de Charles VII, et eut tous ses biens confisqués par arrêt du parlement de Paris.

LIPPI (Philippe), fils du célèbre peintre Philippe Lippi, fut peintre comme son père. Celui-ci l'avait eu d'une jeune pensionnaire qu'il séduisit dans un monastère de Florence où il avait été appelé pour son art. Ce fils mourut en 1505 à quarante-cinq ans.

LONGUEIL (CHRISTOPHE DE), fils naturel d'Antoine de Longueil, évêque de Léon, naquit en 1488 à Malines, où son père était ambassadeur de la reine Anne de Bretagne. Christophe se distingua tellement dans sa profession de jurisconsulte, qu'il mérita une charge de conseiller au parlement de Paris. Il embrassa toutes les parties de la littérature ; mais il ne les traita pas avec le même succès. Le fond de ses ouvrages est mince ; sa diction est pure et élégante. Ainsi que plusieurs de ses contemporains, il avait formé son style sur celui de Cicéron. Il mourut à Padoue le 11 septembre 1522, à trente-quatre ans.

LONGUEVILLE (CHARLES-LOUIS d'Orléans, surnommé le chevalier de), fils naturel du dernier duc de Longueville, lequel fut tué au passage du Rhin en 1672, et de la maréchale de la Ferté, sœur de la comtesse d'Olonne, l'une et l'autre si célèbres dans la chronique scandaleuse du dix-septième siècle. Le chevalier de Longueville fut légitimé en 1672. Dans les lettres de légitimation, le père seul de ce bâtard adultérin fut nommé, et l'on n'y fit aucune mention de la mère. La même forme fut employée peu de temps après pour les six enfants de Louis XIV et de madame de Montespan. Notons ici parmi les plus étranges contradictions de ce monde, que dans le même temps qu'un parlement légitimait les enfants du roi et de sa maîtresse, c'est-à-dire les fruits d'un double adultère, tous les tribunaux de France prononçaient la peine de l'*authentique* contre les femmes adultères, autrement l'emprisonnemeut perpétuel. Le chevalier de Longueville fut tué accidentellement au moment de la prise de Philipsbourg en 1688.

LUNA (ALVAREZ DE), fils naturel de don Alvarez de Luna, s'empara de l'esprit de Jean II, roi de Castille. Il gouvernait ce prince en maître despotique, et il en obtint l'épée de connétable. Sa hauteur avec la reine, l'abus qu'il fit de son pouvoir, ses déprédations, ses persécutions contre les grands causèrent sa perte. Il fut condamné à avoir la tête coupée. La sentence fut exécutée le 5 juillet 1453.

MAINE (LOUIS-AUGUSTE de Bourbon, duc du). Voyez sa notice, page 223.

MAINO (JASON). Voyez sa notice, page 125.

MALATESTI (ROBERT), seigneur de Rimini, fils naturel de Sigismond-Pandolfe, régna de 1468 à 1482. A peine investi de l'autorité suprême, il s'allia à Ferdinand, roi de Naples, pour repousser les attaques d'Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, et du pape qui ne voulait pas lui permettre de succéder à son père. Secondé par le roi de Naples, le comte d'Urbin, son beau-père, et les Florentins, il remporta, le 23 août 1469, sur l'armée pontificale, une grande victoire. Le pape Paul II l'investit enfin de sa principauté. Robert exerça, comme ses ancêtres, le métier de Condottiere; en 1478, il se mit au service des Florentins, dans leur guerre contre Sixte IV et Ferdinand de Naples, et gagna, l'année suivante, une bataille sur Mathieu de Capoue, lieutenant du duc de Calabre. En 1482, il s'allia avec les Vénitiens et marcha au secours de Sixte IV, pressé par les armes d'Alphonse, duc de Calabre; il battit complètement ce prince à Campo-Mosto, près de Velletri, le

21 août 1482. Robert mourut le 10 septembre suivant à Rome, où il s'était rendu pour rendre ses respects au pontife. Les historiens le représentent comme un prince généreux, brave et doué de qualités éminentes. A défaut d'enfants légitimes, il appela à lui succéder Pandolfe IV, son fils naturel, qui, par ses débauches et ses cruautés, s'attira la haine de ses sujets. César Borgia s'empara de Rimini en 1499; Pandolfe rentra, en 1503, dans sa capitale, et la vendit presque immédiatement aux Vénitiens.

MALATESTI (SIGISMOND-PANDOLFE), seigneur de Fano, et ensuite de Rimini, fils naturel de Pandolfe III, exerça d'abord la souveraineté conjointement avec deux de ses frères également bâtards de Pandolfe III. Sigismond fut un des condottieri les plus braves de son temps; il avait les plus grands talents pour la guerre. Mais, entouré de voisins plus puissants que lui, il se vit enlever presque tous ses États, et se mit enfin au service des Vénitiens qui l'envoyèrent en Morée combattre les Turcs. Il mourut à Rimini en 1468. Il aimait les lettres et les arts, et faisait beaucoup de bien aux savants. On a conservé quelques-unes de ses poésies.

MANFRED. Voyez sa notice, page 87.

MANSFELD (ERNEST DE). Voyez sa notice, page 200.

MANTOUAN (BATTISTA), religieux carme, né à Mantoue, l'an 1444, était bâtard de la famille des Spagnoli. Ceux-ci le reconnurent volontiers pour leur frère. Il parvint au généralat de son ordre, et se démit de sa dignité pour cultiver plus librement les belles-lettres. Il

mourut en 1516, à soixante-douze ans. Il est surtout connu pour ses poésies, qui offrent de la facilité, mais trop de langueur et de mollesse. C'est surtout contre le clergé corrompu de son temps qu'il a lancé le plus de traits satiriques et d'épigrammes mordantes.

MARIN (François-Louis-Claude-Marini, dit), littérateur, né à la Ciotat, en Provence, d'un commerce libre. Il fut d'abord enfant de chœur, puis organiste. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, qu'il abandonna pour le barreau. Quelques ouvrages le firent connaître du public, entre autres une bonne *Histoire de Saladin.* Il eut, du ministre Saint-Florentin, la place de censeur royal, et plus tard, du lieutenant de police Sartine, celle de secrétaire-général de la librairie. En 1771, il obtint la direction de la *Gazette de France*. On ne connait guère aujourd'hui cet auteur que par le rôle qu'il joua dans l'affaire Goezman et par le ridicule ineffaçable dont Beaumarchais l'a couvert. Il mourut en 1809 à quatre-vingt-neuf ans.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille naturelle légitimée de l'empereur Charles-Quint, gouvernante des Pays-Bas. Ce fut sous sa domination qu'éclatèrent les troubles de ces provinces. Elle avait été mariée deux fois, la première à Alexandre de Médicis, tyran de Florence, et la seconde à Octave Farnèse.

MAULEVRIER (Charlotte, comtesse de), fille naturelle de Charles VII et de la belle Agnès Sorel, fut aussi galante que sa mère. Jacques de Brezé, comte de Maulevrier, l'épousa en 1462. L'ayant surprise couchée avec

son veneur, il les poignarda tous deux. Comme l'adultère n'était pas bien prouvé, il fut poursuivi et condamné à cent mille écus d'amende, pour le paiement desquels il abandonna toutes ses terres. Mais après la mort de Louis XI, il se pourvut au parlement, qui cassa tout ce qui s'était fait contre lui. Agnès Sorel eut encore de Charles VII deux filles; Marguerite, qui épousa Olivier de Coétivi, sénéchal de Guienne, et Jeanne, mariée à Antoine de Beuil, comte de Sancerre. Il est assez plaisant de voir le chroniqueur Chartier soutenir que la liaison de Charles VII et de sa maîtresse n'avait rien que d'innocent : « *Il ne voyait jamais Agnès, dit-il, qu'en grande compagnie, et personne ne s'aperçut qu'il l'eût touchée au dessous du menton : à la vérité, Agnès eut une fille qu'elle donnait au roi comme au plus apparent; mais le roi s'en était toujours fort excusé et n'y réclamait rien ; par quoi elle pouvait bien l'avoir gagné d'ailleurs. Au surplus, si aulcunes choses en copulation charnelle avaient été commises, si avoit ce été caultement* (avec précaution.)

MÉDICIS (ALEXANDRE DE) Voyez sa notice, page 152.

MÉDICIS (HIPPOLYTE DE), cardinal, naquit à Urbin en 1511. Il était fils naturel de Julien II de Médicis, duc de Nemours. Le pape Clément VII, son parent, le confia aux soins de deux Florentins habiles, Rocco Ridolfi et Jean Corso. A peine avait-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il fut élevé au cardinalat. Protecteur des lettres, il tenait son palais continuellement ouvert aux savants. Il a laissé quelques ouvrages, et particulièrement une traduction en vers libres italiens du deuxième livre de l'Énéide. Comme il jouissait d'un grand crédit à Rome

et à la cour de l'empereur, et comme il accueillait avec bienveillance les victimes de la tyrannie de son cousin Alexandre, qui avait usurpé à Florence le pouvoir suprême, il était devenu fort odieux à celui-ci. Dans le temps qu'il se disposait à joindre l'empereur Charles-Quint portant la guerre en Afrique, il fut empoisonné à Itri, le 10 août 1535, par ordre du tyran de Florence. Ses manières affables et généreuses l'avaient rendu cher au peuple non moins qu'aux gens de lettres et aux savants.

MÉDICIS (DON JEAN DE), fils naturel de Cosme Ier, le premier grand duc de Toscane, naquit en 1566. Son père le reconnut, et le fit élever avec ses fils légitimes. Jean de Médicis servit en Flandre, sous le prince de Parme. Il acquit une haute réputation militaire par ses exploits aussi bien que par ses talents pour la marine, l'artillerie et les fortifications. Il ne se distingua pas moins par sa haute capacité dans les affaires administratives ou diplomatiques. Ministre principal de Ferdinand Ier et de Cosme II, grands ducs de Toscane, chargé par ces princes de missions importantes auprès des cours de France, d'Espagne et de Rome, missions qu'il remplit avec une extrême prudence, il se fût maintenu dans les postes les plus élevés, si un penchant trop vif pour les plaisirs et des opinions trop libres ne l'eussent contraint de quitter Florence en 1616. S'étant retiré à Venise, il eut le commandement d'une armée destinée à soumettre les Uscoques. Le mariage qu'il contracta dans cette ville, à l'âge de cinquante ans, avec une génoise de la plus basse condition, acheva d'indisposer sa famille, et le fit tomber dans un profond mépris. Après

sa mort, arrivée le 19 juillet 1621, sa veuve fut persécutée violemment, et ses deux fils, déclarés bâtards, terminèrent leurs jours de la manière la plus déplorable.

MÉDICIS (Julien de), bâtard d'Alexandre, était âgé de trois ans quand son père tomba sous le poignard de Lorenzino. Il fut écarté de sa succession, puis élevé à la cour de Cosme Ier, et mourut dans l'obscurité.

MOAB, né de l'inceste de Loth avec sa fille aînée, fut la tige des Moabites, peuple qui habitait à l'orient du Jourdain et de la mer Morte, sur le fleuve Arnon.

MONGAULT (Nicolas-Hubert de), fils naturel de Colbert-Pouanges, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit quelque temps après, à cause de la faiblesse de sa santé. Il fut précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. Ses traductions avec de savantes notes eurent beaucoup de succès. Cet estimable écrivain était de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française. Il mourut en 1746, à soixante-douze ans.

MONTMOUTH (Jacques de), fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, né à Rotterdam en 1649, fut élevé en France dans la religion catholique. Quand Charles II eut été rétabli sur le trône, il l'appela auprès de lui, le fit duc et pair, chevalier de l'ordre de la Jarretière, capitaine de ses gardes, et l'admit dans ses conseils. Le duc de Montmouth servit son père contre les rebelles d'Ecosse, et remporta sur eux des victoires signalées. Ce prince, rempli d'ambition, conspira contre son père qui lui fit grâce. A l'avènement de Jacques II, il passa

en Angleterre pour y faire révolter le peuple. Il fut vaincu, conduit à la tour de Londres, et n'en sortit que pour porter sa tête sur l'échafaud, le 22 juillet 1685. Sa fin, pleine de courage et de grandeur, lui attira les regrets de la nation.

MOREAU (Hégésippe). Voyez sa notice, page 323.

MORET (Antoine de Bourbon, comte de), fils de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, naquit en 1607. Il eut pour précepteur Lingendes, depuis évêque de Sarlat. Quoiqu'il fût pourvu de plusieurs abbayes, il ne laissa pas de porter les armes, ainsi qu'une foule d'ecclésiastiques de ce temps. Il fut tué au combat de Castelnaudary, en 1632. Ce prince avait été légitimé.

MURRAY (Jacques, comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, prit les armes contre Marie Stuart, sa propre sœur, fit chasser d'Ecosse le comte de Bothwell, son beau-frère, et dépouilla la reine du gouvernement du royaume. Il eut la régence pendant la minorité de Jacques VI, son neveu. Investi de toute l'autorité, il confina Marie Stuart dans la prison de Lochlevin, comme complice de la mort de Henri Stuart, et la traita fort cruellement. Son gouvernement fut très-dur, et lui attira une foule d'ennemis : Jacques Hamilton, dont il avait injustement confisqué les biens, le tua d'un coup de pistolet, l'an 1570.

NANTES (Louise-Françoise de Bourbon, dite mademoiselle de), fille naturelle de Louis XIV et de madame de Montespan, née en 1673, mariée à Louis III, duc de Bourbon-Condé, morte en 1743.

NELSON (Miss), fille naturelle de l'amiral Nelson et de lady Hamilton, veuve de William Hamilton, habita plusieurs années la France avec sa mère, au commencement de la Restauration.

NICOMACHUS, fils naturel d'Aristote, qui lui adressa ses livres de morale.

OLEGGIO (Jean-Visconti), général des seigneurs de Milan, et tyran de Bologne dans le quatorzième siècle, était fils naturel de l'archevêque Jean-Visconti, seigneur de Milan. Le prélat lui confia, en 1351, le commandement de Bologne. A la mort de son père, les cousins d'Oleggio songèrent à le dépouiller de son poste, et lui envoyèrent un successeur. Oleggio séduisit les soldats, les citoyens, les magistrats, et se fit proclamer seigneur de Bologne. Soutenu par de nombreux alliés, il entra en lutte contre ses cousins; après une lutte qui dura trois ans, ceux-ci le reconnurent comme souverain indépendant. L'année suivante, les Visconti, profitant du mécontentement des Bolonais exaspérés par la tyrannie d'Oleggio, l'attaquèrent en pleine paix. Se voyant trop faible contre ses ennemis, il accepta la seigneurie de Firmo en échange de Bologne qui passa au Saint-Siége. Ce tyran, qu'on regarda longtemps comme un des plus grands politiques de son siècle, mourut en 1366. Il n'avait point d'enfants, et sa seigneurie retourna à l'Eglise qui, à ces époques d'anarchie, se composait pièce à pièce un assez beau domaine temporel, tout en prêchant que le royaume de son divin maître n'était pas de ce monde.

ORLÉANS (Jean-Philippe, chevalier d'), fils naturel

de Philippe d'Orléans, régent, et de Magdeleine le Bel de Seri, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, et depuis honorée du titre de comtesse d'Argenton. Le chevalier d'Orléans fut général des galères.

PALÉMON (Q. Rhemnius), grammairien, né d'une esclave, professa à Rome avec le plus grand succès sous les règnes de Tibère et de Claude. Ses écrits, dont il ne nous reste que des fragments, étaient pleins d'une profonde érudition.

PERICLES, fils du célèbre Périclès et de la courtisane Aspasie, combattit avec chaleur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, l'an 405 avant Jésus-Christ. Ayant négligé de faire inhumer ceux qui avaient été tués dans la bataille qu'il venait de gagner, il fut condamné à mort.

PERSÉE. Voyez sa notice, page 56.

PETIT (Marc-Antoine). Voyez sa notice, page 311.

PHILIPPE, bâtard de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, évêque d'Utrecht au commencement du seizième siècle, succéda, dans cette dignité ecclésiastique, à son frère David. Erasme lui dédia sa *Plainte de la Paix*. Le prélat l'en remercia par une lettre où il lui dit en propres termes : « La *Plainte de la paix* a extrê- » mement plu non-seulement à moi à qui elle est dé- » diée, mais à tous les vrais chrétiens. » Il exhorte en outre Erasme à achever les ouvrages qu'il avait commencés.

PHILIPPIN (don), bâtard de Savoie, fut tué en duel

par le prince de Créqui, duc de Lesdiguières. Le sujet de cette rencontre était une écharpe que don Philippin avait laissée dans un fort dont Créqui s'était emparé sur les troupes du duc de Savoie. Ce combat singulier, reste des mœurs de la chevalerie, eut lieu près du Rhône, en 1599.

PRÉVOST (Augustin), fils naturel du dernier prince de Conti, naquit à Paris en 1753. Il se fit comédien et joua longtemps sur divers théâtres de province. En 1795, il revint à Paris et eut la direction de l'un des théâtres du boulevard, le *Théâtre patriotique*. Il y donna un grand nombre de pièces médiocres. Sous l'Empire, Prévost suivit la mode : il se mit à dénigrer la philosophie et les philosophes, particulièrement Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. Son théâtre ayant été supprimé en 1807, ainsi que la majeure partie des petits spectacles de Paris, il changea alors de langage. « Cet homme m'a bien trompé, disait-il en parlant de Napoléon, nous verrons où le conduira le grand coup d'état qu'il vient de faire. » Prévost mourut dans la plus profonde misère à l'âge de soixante-dix-sept ans, le 1er août 1830.

PIZARRE (François). Voyez sa notice, page 157.

POMPONIUS-LAETUS (Julius), naquit en 1425 à Amendolara, dans la haute Calabre. Il était bâtard de la maison de Sanseverino, l'une des plus illustres du royaume de Naples. Mais cette noblesse le touchait si peu, qu'ayant été sollicité plusieurs fois de venir demeurer dans la maison paternelle, il refusa par cette lettre singulière : « Pomponius-Laetus à ses parents. Ce que vous me demandez n'est pas possible. Adieu. » Comme

un grand nombre d'éruduits de ce siècle, il était enthousiaste de l'ancienne Rome; il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, et dédaignait l'Ecriture et les Pères. Il faisait porter à ses disciples les noms des vieux Romains, au lieu de ceux qu'ils avaient reçus au baptême. « La religion chrétienne, disait-il souvent, n'est faite que pour les barbares. » Il mourut en 1495, à Rome, dans un hôpital où son indigence l'avait fait transporter. Presque tous ses ouvrages sont écrits avec une grande correction et une rare élégance de style.

POUGENS (Marie-Charles-Joseph). Voyez sa notice, page 319.

PRESLE (Raoul de), fils naturel du fondateur du collége de Presle, fut historien et poëte du roi Charles V. On lui doit la première version française de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin; il l'avait entreprise par ordre de ce prince. Il a été l'un des défenseurs des libertés de l'Eglise gallicane, ces libertés si souvent attaquées, si souvent défendues, si nécessaires contre les prétentions de la cour la plus ambitieuse, la plus envahissante, et en ce moment plus que jamais remises en question par les fanatiques et les hypocrites.

PTOLÉMÉE-LAGUS ou SOTER. Voyez sa notice, page 50.

PTOLÉMÉE XI, surnommé par quelques historiens Nothus, ou le Bâtard, était fils naturel de Ptolémée Soter II, roi d'Egypte. Après la mort de Bérénice et d'Alexandre II, il ne restait plus en Egypte aucun descendant légitime de la race des Lagides ; le peuple d'Alexandrie donna la couronne au fils naturel de Soter II.

Monté sur le trône par le consentement populaire, il ne justifia guère la confiance que la nation avait mise en lui : sa passion désordonnée pour la flûte lui mérita le surnon d'*Auletès* ou *joueur de flûte*. Mais ce qui le rendit plus méprisable aux yeux de son peuple, c'est la bassesse qu'il déploya pour gagner la protection des Romains, qui avaient d'abord disposé du trône d'Egypte en faveur d'un autre que lui; c'est la lâcheté avec laquelle il abandonna son frère, roi de l'île de Chypre, que le Sénat romain avait réunie aux possessions de la République. Il fut détrôné par ses sujets indignés et s'enfuit à Rome. Cléopâtre-Tryphème èt Bérénice, filles de ce prince, furent placées sur le trône. Les intrigues d'Auletès auprés de Pompée et du Sénat eurent un plein succès. Gabinius et Antoine rétablirent cet indigne Ptolémée dans ses Etats. Auletès fit mettre à mort sa fille Bérénice qui avait usurpé la couronne, et les plus riches citoyens d'Alexandrie qui étaient du parti de cette princesse. Auletès régna encore trois années après son rétablissement; il mourut le 5 septembre 52 avant Jésus-Christ.

PTOLÉMÉE, surnommé Philadelphe, fut déclaré par son père, en l'an 32 avant Jésus-Christ, souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont. Ce prince ne jouit jamais des Etats qui lui avaient été assignés. Après la bataille d'Actium, Ptolémée, Alexandre, son frère, et Cléopâtre, sa sœur, suivirent Auguste à Rome, et ornèrent le triomphe du vainqueur.

PTOLÉMÉE, surnommé Aloritès, roi de Macédoine, était fils naturel d'Amyntas III, sous le règne duquel il

jouit d'une grande considération. Après la mort d'Amyntas, Ptolémée, soutenu par la reine Eurydice, veuve du roi défunt, et par la plupart des grands, se révolta contre Alexandre II, son frère. Pélopidas, général des Thébains, appaisa le différend. Alexandre périt assassiné. Perdiccas lui succéda, et eut aussitôt pour concurrent Pausanias, prince du sang royal, et Ptolémée Aloritès. Pausanias ayant été chassé par Iphicrate, général athénien, et Perdiccas ayant été réduit à une très-petite partie du royaume, Ptolémée fut reconnu dans toute la Macédoine. Au bout de trois années de règne, il dut céder le trône à Perdiccas, que Pélopidas était venu secourir ; son fils Philoxène fut emmené en ôtage à Thèbes. Depuis ce moment, les annales de Macédoine ne font aucune mention de Ptolémée Aloritès.

PTOLÉMÉE APION ou le Maigre, roi de la Cyrénaïque, était fils de Ptolémée Evergètes II, et de sa maîtresse Irène. En l'an 117 avant Jésus-Christ, son père lui laissa, par testament, Cyrène et toute la partie de la Lybie, qui dépendait de l'Egypte. Ptolémée Apion mourut après un règne de vingt ans. Son gouvernement ne fut signalé par aucun fait remarquable. Il disposa de tous ses Etats en faveur des Romains.

PTOLÉMÉE, roi de l'île de Chypre, était fils naturel de Ptolémée Soter II, et frère de Ptolémée Aulетès. Devenu roi sans l'agrément des Romains, il ne chercha pas à capter leur bienveillance, ainsi que son frère l'avait fait dans une situation pareille. L'an 60, P. Clodius, tribun du peuple, présenta une loi pour réduire l'île de Chypre en province, et mettre à l'encan les biens du roi. Ce plébiscite passa sans difficulté, et Caton fut

chargé d'aller prendre possession des Etats de Ptolémée. Celui-ci, voyant qu'il n'avait à attendre aucun secours de son indigne frère, non plus que des Egyptiens en proie à la guerre civile, et se sentant hors d'état de résister, mit fin à ses jours par le poison. Après sa mort, Caton débarqua dans l'île, rassembla les richesses de Ptolémée, et les envoya à Rome. A compter de ce moment, Chypre forma une province du gouvernement de Cilicie.

QUIN (Jacques). Voyez sa notice, page 258.

ROMULUS. Voyez sa notice, page 39.

RUBEMPRÉ (le batard de) fut l'occasion ou le prétexte des guerres qui éclatèrent entre Louis XI et le comte de Charolais, depuis duc de Bourgogne. Ce dernier, sur le soupçon que le bâtard avait été envoyé à La Haye, en Hollande, par Louis XI, pour s'emparer de sa personne, le fit arrêter, lui et ses gens, et ne le relâcha qu'au bout de cinq ans. Philippe le Bon, frère du comte de Charolais, ayant refusé de faire satisfaction aux envoyés du roi, celui-ci en conçut une grande irritation. Peu après commença la guerre du Bien public.

SAINT-ALBIN (Charles de), fils de Philippe d'Orléans, régent, et de Madeleine le Bel de Seri, fut archevêque de Cambrai. On ne saurait dire quels titres avait ce prélat pour s'asseoir dans un siége précédemment occupé par l'illustre Fénelon. Après tout, l'on avait vu bien pis ; l'infâme Dubois avait été aussi en possession de cette éminente dignité.

SAINT-GELAIS (Mellin de). Voyez sa notice, page 183.

SAINT-GEORGES (Le chevalier de). Voyez sa notice, page 296.

SAINT-MARCELLIN (Jean-Victor Fontanes, connu sous le nom de), fils naturel de l'illustre Fontanes, grand-maître de l'Université sous l'Empire, naquit le 11 mai 1791. Elevé à l'Ecole militaire de Fontainebleau, il en sortit avec le grade de sous-lieutenant. Il se distingua dans la campagne de Russie. A la bataille de la Moskowa, il fut blessé dangereusement, et reçut la croix d'honneur de la main de Napoléon. Il parut avec éclat dans d'autres affaires. Après la chute de l'Empire, il prit du service dans l'armée royale, et se montra enthousiaste du nouvel ordre de choses. En 1815, à l'époque du débarquement de Napoléon, il suivit Louis XVIII à Gand. A la rentrée, il obtint les grades de chef de bataillon et de chef d'escadron d'état-major. Ayant été blessé dans un duel, il quitta le service militaire et se consacra aux lettres. Un opéra comique qu'il donna en 1817, sous le titre de *Wallace*, eut beaucoup de succès. Il en fut de même du *Bal à la mode*, comédie qui fut représentée à l'Odéon. Il fournissait en même temps des articles aux feuilles périodiques. Châteaubriand, qui lui avait ouvert les portes du *Conservateur*, avait pour lui une grande affection. Le caractère vif et impétueux de l'ex-officier l'avait engagé plusieurs fois dans des affaires d'honneur ; c'est dans une affaire de ce genre qu'il reçut une blessure mortelle. Ce jour-là, on préparait une fête splendide à l'hôtel de Fontanes. Saint-Marcellin y fut rapporté sans connaissance. Malgré les soins empressés que lui prodigua le fameux Dupuytren, il expira

le lendemain. Ce jeune littérateur laissa en portefeuille une comédie en trois actes, en vers, intitulée la *Mouche du Coche*, sujet qu'on a traité plusieurs fois depuis. Il était encore auteur d'une *Relation d'un voyage à Gand*, qui fut imprimée en 1823 avec une notice de Châteaubriand. Dans les écrits de Saint-Marcellin, l'on remarque une imagination brillante, beaucoup de verve, d'esprit, et parfois de style.

SANCHEZ (Alonzo), fils naturel de Denis, roi de Portugal, naquit en 1826. Ainsi que son père, il cultiva les lettres avec beaucoup de succès. S'il faut s'en rapporter à un célèbre critique portugais, il a laissé plusieurs petits poèmes extrêmement remarquables qui existent en manuscrit.

SAVAGE (Richard). Voyez sa notice, page 233.

SAXE (Marie-Aurore de), fille naturelle de Maurice, comte de Saxe, mariée au comte de Horn (1), bâtard de Louis XV, et en secondes noces, à Dupin de Francueil, fils du célèbre financier. Elle a été l'une des plus aimables femmes du dix-huitième siècle. Madame Georges Sand est sa petite fille; les lecteurs nous pardonneront d'emprunter aux *Mémoires* de l'illustre écrivain quelques détails intéressants sur sa grand'mère : « Ma » naissance, qui m'a été reprochée si souvent et si singu- » lièrement des deux côtés de ma famille, est un fait » assez curieux en effet, et qui m'a donné parfois à » réfléchir sur la question des races. Je soupçonne mes » biographes étrangers particulièrement d'être fort » aristocrates, car ils m'ont tous gratifiée d'une illustre

(1) Voyez ci-dessus l'article *Horn*.

» origine, sans vouloir tenir compte eux qui devaient
» être si bien informés, d'une tache assez visible dans
» mon blason.

» On n'est pas seulement l'enfant de son père, on
» est aussi un peu, je crois, celui de sa mère. Il me
» semble même qu'on l'est davantage, et que nous te-
» nons aux entrailles qui nous ont portés de la façon la
» plus immédiate, la plus puissante, la plus sacrée. Or,
» si mon père était l'arrière-petit-fils d'Auguste II, roi
» de Pologne, et si, de ce côté, je me trouve d'une ma-
» nière illégitime, mais fort réelle, proche parente de
» Charles X et de Louis XVIII, il n'en est pas moins
» vrai que je tiens au peuple par le sang, d'une manière
» toute aussi intime et directe ; de plus, il n'y a point
» de bâtardise de ce côté-là. Ma mère était une pauvre
» enfant du vieux pavé de Paris ; son père, Antoine
» Delaborde, était *maître paulmier* et *maître oiselier*,
» c'est-à-dire qu'il vendit des serins et des chardonne-
» rets sur le quai aux oiseaux, après avoir tenu un petit
» estaminet avec billard, dans je ne sais quel coin de
» Paris. »

« ... Une des dernières affections du maréchal de Saxe, fut pour mademoiselle Verrières (1), *dame de l'Opéra*, qui habitait avec sa sœur une *petite maison des champs*, aujourd'hui existant encore, et située au nouveau centre de Paris, en pleine Chaussée-d'Antin. Mademoiselle Verrières eut de leur liaison une fille qui ne fut reconnue que quinze ans plus tard pour fille du maréchal de Saxe, et autorisée à porter son nom par un arrêt

(1) Son vrai nom était Marie Rinteau, et sa sœur s'appelait Geneviève. Le nom qu'elles prirent de demoiselles Verrières est un nom de guerre.

du Parlement. Cette histoire est assez curieuse comme peinture des mœurs du temps. Voici ce que je trouve à ce sujet dans un vieil ouvrage de jurisprudence; « La demoiselle *Marie-Aurore*, fille naturelle de Maurice, comte de Saxe, maréchal-général des camps et armées de France, avait été baptisée sous le nom de *fille de Jean-Baptiste de la Rivière, bourgeois de Paris, et de Marie Rinteau, sa femme.* La demoiselle Aurore étant sur le point de se marier, le sieur de Montglas avait été nommé son tuteur par sentence du Châtelet, du 3 mai 1766. Il y eut de la difficulté pour la publication des bans, la demoiselle Aurore ne voulant point consentir à être qualifiée de fille du sieur de la Rivière, encore moins de *fille de père et de mère inconnus*. La demoiselle Aurore présenta requête à la cour à l'effet d'être reçue appelante de la sentence du Châtelet. La Cour, plaidant Me Thétion pour la demoiselle Aurore qui fournit la preuve complète, tant par la déposition du sieur Gervais, qui avait accouché sa mère, que par les personnes qui l'avaient tenue sur les fonts baptismaux, etc., qu'elle était fille naturelle du comte de Saxe, et qu'il l'avait toujours reconnue pour sa fille; Me Massonnet pour le premier tuteur qui s'en rapportait à la justice, sur les conclusions conformes de Me Joly de Fleury, avocat général, rendit, le 4 juin 1766, un arrêt qui infirma la sentence du 3 mai précédent; émendant, nomma Me Girard, procureur en la Cour, pour tuteur de la demoiselle Aurore, la déclara « en possession de l'état de fille naturelle de Maurice, » comte de Saxe, la maintint et garda dans le dit état » et possession d'icelui; ce faisant, ordonna que l'acte » baptistaire inscrit sur les registres de la paroisse de

» Saint-Gervais et de Saint-Protais de Paris, à la date » du 19 octobre 1748, le dit extrait contenant : *Marie-* » *Aurore, fille présentée le dit jour à ce baptême par An-* » *toine-Alexandre Colbert, marquis de Sourdis, et par* » *Geneviève Rinteau, parrain et marraine*, sera réformé, » et qu'au lieu des noms de Jean-Baptiste de la Rivière, » bourgeois de Paris, il sera, après le nom de *Marie-* » *Aurore, fille*, ajouté ces mots : *naturelle du comte de* » *Saxe*, maréchal-général des camps et armées de » France, et de Marie Rinteau ; et ce par l'huissier de » notre dite cour, porteur du présent arrêt, etc. » (1). Une autre preuve irrécusable que ma grand'mère eût pu revendiquer devant l'opinion publique, c'est la ressemblance avérée qu'elle avait avec le maréchal de Saxe, et l'espèce d'adoption que fit d'elle la Dauphine, fille du roi Auguste, nièce du maréchal, mère de Charles X et de Louis XVIII. Cette princesse la plaça à Saint-Cyr et se chargea de son éducation et de son mariage, lui intimant défense de voir et fréquenter sa mère. » (*Hist. de ma vie*, par G. Sand, chap. 2e).

SAXE (Maurice, comte de). Voyez sa notice, page 247.

SCACCHI (Fortunat), religieux augustin, né à Traou en Dalmatie, vers 1560. Il enseigna la théologie, l'hébreu et l'Ecriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Sa vie fut fort agitée ; la vivacité avec laquelle il s'éleva contre les abus qui régnaient dans son ordre lui attira de grands chagrins. Mais aussi à quoi bon vouloir réformer ce qu'il faudrait détruire radicalement? Luther et Calvin abolirent les ordres

(1) *Collect. de décisions nouvelles de jurisprudence*, par Denisart, Paris, 1771, t. III, p. 704.

monastiques; les révolutionnaires de 1789 les supprimèrent aussi, aux applaudissements de la France entière. Aujourd'hui, le parti ultramontain tente la résurrection complète des couvents d'hommes et de femmes. Où donc s'arrêtera la réaction dévote?

SCALA (ANTOINE DE LA), seigneur de Vérone, fils naturel de Can-Signore, lui succéda en 1375, conjointement avec son frère aîné, Barthélemy II. Antoine, pour jouir seul du pouvoir, fit assassiner Barthélemy au moment où il entrait, avec un seul compagnon, chez une femme qu'il aimait. François de Carrare, seigneur de Padoue, et Jean Galéaz Visconti, seigneur de Milan, devinrent ses ennemis à l'occasion de ce crime; ils lui firent la guerre, le battirent, et Vérone fut livrée par des traîtres à Galéaz Visconti. Antoine de la Scala eut vainement recours aux Florentins et au pape; il mourut un an après dans les montagnes de Forli, empoisonné, dit-on, par les ordres de ses ennemis.

SCALA (GUILLAUME DE LA), bâtard de Can-Grande II, fut établi momentanément seigneur de Vérone, et mourut au bout de quelques jours. Pendant les débats qui s'élevèrent entre ses fils pour la souveraineté, les Vénitiens se rendirent maîtres de Vérone, qui depuis a toujours suivi le sort de cette république.

SENDIVOG (MICHEL), alchimiste polonais, né vers 1566, près de Sandez, dans le palatinat de Cracovie, était fils naturel d'un gentilhomme nommé Sendimir. A cette époque, les princes allemands ou polonais toujours réduits aux expédients par leurs dépenses excessives, s'entouraient de charlatans qui leur promettaient

des richesses. Sendivog, à l'aide d'une teinture d'or et de quelques tours de passe-passe, exploita largement la crédulité d'une foule de personnes. Après une existence fort aventureuse, il se retira à Olmutz, dans une maison dont l'empereur Ferdinand II lui avait fait présent. Il mourut en 1646. Plusieurs de ses livres d'alchimie ont été fréquemment réimprimés.

SERVIUS TULLIUS. Voyez sa notice, page 44.

SEYSSEL (Claude de), historien, l'un de ceux qui ont commencé à écrire notre langue avec quelque netteté, était le fils naturel d'un gentilhomme de Savoie. Il naquit vers 1450, dans la petite ville d'Aix. Après avoir achevé son cours de droit à Pavie, il vint à Turin où il eut une chaire d'éloquence. Le cardinal d'Amboise l'attira à la cour de Louis XII. Revêtu du titre de conseiller d'Etat, puis nommé ambassadeur près de Henri VII, roi d'Angleterre, il embrassa l'état ecclésiastique, fut élu évêque de Marseille sur la recommandation particulière du roi, et fut encore employé dans les plus importantes négociations. En 1517, il accepta l'archevêché de Turin, qui lui fut offert par le duc de Savoie. Il mourut dans cette ville en 1520, laissant une fille naturelle. Le plus estimé de ses ouvrages est son *Histoire singulière du roi Louis XII, père du peuple.*

SFORZA (Alexandre), seigneur de Pesaro, fils naturel de Jacques Sforza Attendolo, naquit à Catignola en 1409. Il obtint de Galeazzo Malatesta la seigneurie de Pesaro, en même temps que la main de Constance de Varano, nièce de ce prince. Il se maintint dans ses domaines et contre les armes d'un prétendant, Sigismond

Malatesta, et contre les excommunication d'un pape, Eugène IV. Ce hardi condottiere rendit d'importants services à Ferdinand, roi de Sicile, qui le nomma grand-connétable. Il tint le premier rang parmi les généraux d'Italie. Il mourut d'apoplexie, en 1473, dans un voyage à Venise.

SFORZA (Catherine). Voyez sa notice, page 113.

SFORZA (François-Alexandre). Voyez sa notice, page 172.

SFORZA (Jean), fils naturel et successeur de Constant Sforza, épousa, en 1493, Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI; Lucrèce quitta son mari quelques années après, et fit prononcer son divorce par le pape son père. Jean Sforza attaqué par César Borgia dans Pesaro, abandonna ses Etats au conquérant et chercha un refuge à Venise, où il mourut vers 1501.

SOGDIEN, fils naturel d'Artaxercès Longue-Main, monta sur le trône de Perse en 424, après avoir fait périr Xercès II son frère, l'héritier légitime. Sogdien, à son tour, fut renversé au bout de six mois par un autre fils naturel, Ochus, lequel prit à son avènement le nom de Darius II.

SOMMERY (Mademoiselle de). Voyez sa notice, page 276.

STANHOPE (Philippe), fils naturel de Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield, remplit les fonctions d'envoyé extraordinaire à la cour de Dresde; il mourut jeune. Le comte de Chesterfield, son père, dirigea avec le plus grand soin l'éducation de ce bâtard

qu'il aimait avec une tendresse qu'on ne peut comparer qu'à celle de madame de Sévigné pour sa fille. Les lettres qu'il a écrites à son fils forment quatre volumes; elles sont aussi remarquables par l'art avec lequel l'auteur dispense ses instructions, que par son expérience consommée du monde et par la légèreté, la grâce et la variété de son style. Cette correspondance du comte de Chesterfield peut être regardée comme un véritable traité d'éducation et comme le meilleur manuel de l'art de se conduire dans le monde. Elle eut un succès étonnant dans le dernier siècle; elle faisait particulièrement l'admiration de Voltaire.

STROZZI, fils naturel du maréchal de Strozzi. « C'estoit, dit Brantôme, un bâtard, très-brave et vaillant, s'il en fut oncques, et de grand entendement, et » qui promettoit un jour d'estre grand capitaine, selon » son commencement. Car il avoit esté donné par son » père à monsieur le prieur de Capoue pour l'eslever » et l'instruire, sous lequel il profita beaucoup. Il mourut en l'âge de vingt-deux ans à Port-Hercule, quelques cinq ou six jours avant monsieur le prieur son » oncle: et sa mort présagea celle de l'oncle, lequel » trespassa peu après du regret qu'il en porta ainsi qu'il » le dit. Monsieur le maréchal son père le regretta fort » parce qu'il l'aimoit fort pour la bonne opinion qu'il » avait conçeue de luy. »

STROZZI (Jules), poète italien, né à Venise en 1583, fils naturel d'un noble Florentin. En 1608, il fonda à Rome l'Académie des Ordinati, qui balança quelque temps le crédit de celle des *Humoristi*. Après avoir longtemps demeuré dans cette ville, il retourna à Venise, et y forma sous le nom des *Unisoni*, une société philar-

monique dans laquelle se fit remarquer sa fille adoptive Barbe, l'une des plus fortes musiciennes de son temps. Strozzi, peu connu par ses longs poèmes qui ne valent pas même ceux de Marini, l'est davantage par ses drames ou opéras, quoique fort inférieurs à ceux de Métastase. Il mourut à Venise en 1660. Quelques-unes de ses pièces furent représentées à Paris sous le ministère du cardinal Mazarin, admirateur et protecteur de ce genre de spectacle.

SWIENTOPELK ou ZWENTIBOLD, roi de Lorraine, était fils naturel de l'empereur Arnoul, qui voulait d'abord le déclarer son héritier et le faire reconnaître roi de Germanie. Malgré de vives oppositions de la part du clergé et de la noblesse, il fut mis en possession du royaume de Lorraine alors bien plus étendu que l'a été dans la suite le duché de ce nom. En 896, sous prétexte de soutenir Charles-le-Simple contre Eudes, proclamé roi de France, il vint mettre le siége devant Laon. Eudes accourut au secours de cette ville, et Swientopelk se retira. L'année suivante, Eudes lui accorda sa fille Oda. Il mécontenta par ses violences les grands et les évêques ; une ligue se forma contre lui ; le roi Louis fut proclamé roi de Lorraine, Swientopelk marcha contre les révoltés, et périt dans une sanglante bataille livrée sur les bords de la Meuse, le 13 août 900.

TANCRÈDE. Voyez sa notice, page 85.

TENDE (RÉNÉ DE SAVOIE, comte de), fils naturel de Philippe II, duc de Savoie et d'une dame piémontaise, reçut des lettres de légitimation du duc Philibert, son frère, et fut revêtu, en 1500, de la charge de lieutenant-général. L'acte de légitimation ayant été annulé, il quitta

la cour de Savoie et s'attacha au service de la France. Il parvint à la plus haute faveur sous le règne de François Ier son neveu. Il combattit près de ce prince à la célèbre journée de Marignan. Il ne se distingua pas moins à la bataille de Pavie; mais il y reçut plusieurs blessures graves dont il mourut quelques jours après. « On le tenait, dit Brantôme, pour un fort sage capitaine et advisé. »

THÉODORIC. Voyez sa notice, page 66.

THÉRÈSE, comtesse souveraine de Portugal, était une des filles naturelles d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon. En 1094, son père la donna pour épouse, avec la partie septentrionale de la Lusitanie, à Henri de Bourgogne, prince français. Après la mort de son mari, elle fut régente de l'État qu'elle livra en proie à de misérables favoris. Pleine d'ambition et de courage, elle voulut s'emparer de la Castille, que possédait sa sœur Urraque, et qui était déchirée par des troubles civils. Une bataille eut lieu entre les deux sœurs, et Thérèse fut vaincue. Elle osa, malgré la trève, faire une nouvelle invasion; elle fut encore vaincue, et son neveu Alphonse VIII lui dicta la paix. L'année suivante, son fils Alphonse-Henriquez, qu'elle tenait éloignée des affaires, fut proclamé comte par les seigneurs mécontents, et Thérèse, qui tenta inutilement d'exciter un soulèvement dans le but de conserver son pouvoir, fut confinée dans une prison, où elle mourut le 1er novembre 1130.

TORQUATO, fils naturel du cardinal Bembo, qui l'eut d'une concubine qu'il garda toute sa vie. Ce bâ-

tard était un homme d'esprit. Le célèbre Manuce lui a dédié son beau Virgile. Selon Jean de la Casa, auteur de la vie de Bembo, ce prélat avait eu, de la même maîtresse, l'une des plus belles femmes de son temps, un autre fils nommé Lucilio, et une fille nommée Hélène, qui fut mariée à Pierre Gradenigue.

TOULOUSE (comte de). Voyez sa notice, page 227.

TRANSTAMARE (Henri de). Voyez sa notice, page 98.

URRÉA (Jérome de), auteur espagnol, naquit à Épila en Aragon, vers l'année 1515, d'un gentilhomme de la maison d'Aranda. Ses services militaires et sa valeur le firent remarquer de Charles-Quint. Il mêlait à l'exercice de sa profession la culture des lettres et de la poésie. Il a composé une traduction assez exacte du *Roland furieux* de l'Arioste ; un dialogue en prose, assez estimé, *sur le véritable honneur militaire*, où il censure vivement l'abus des duels ; et quelques autres ouvrages moins connus. On voit que Jérôme Urréa était au seizième siècle ce qu'on eût appelé au dix-huitième un militaire philosophe.

VENDOME (Alexandre, dit le chevalier de), fils de Henri IV et de la belle Gabrielle d'Estrées, naquit à Nantes en 1598. Il eut le titre de grand-prieur de France. Ce fut lui qui engagea son frère César de Vendôme, dans la conspiration de Chalais, contre le cardinal de Richelieu. Alexandre et César furent arrêtés, conduits au château d'Amboise, et ensuite à celui de Vincennes. Le grand-prieur y mourut le 8 février 1629, en

protestant de son innocence, à laquelle nul ne croyait.

VENDOME (César, duc de). Voyez sa notice, page 204

VENDOME (Lyonnel, bâtard de), l'un de ces aventuriers ou chefs d'aventuriers si communs au moyen âge, dont toute l'existence se passait à se battre ou à piller, n'est guère connu dans notre histoire que par une action honteuse. En 1431, Jeanne d'Arc s'était jetée dans la ville de Compiègne, assiégée par le duc de Bourgogne. Dans une sortie que fit cette noble héroïne, un archer anglais s'approcha d'elle pendant qu'elle faisait volte-face pour donner le temps à sa troupe de rentrer dans la ville, il la saisit, et la renversa de son cheval. Le bâtard de Vendôme survint à ce moment. Jeanne, hors d'état de se défendre, se rendit prisonnière et lui donna sa foi. Immédiatement après sa prise, elle fut cédée par le bâtard au comte de Ligny, Jean de Luxembourg. Un an après elle était brûlée à Rouen comme sorcière.

VERMANDOIS (Louis de Bourbon, comte de), fils naturel de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière, naquit en 1667. Le roi le fit légitimer deux ans après, et lui donna la charge d'amiral, en remplacement du duc de Beaufort. Plus tard il obtint le pas après les princes du sang. Il fit sa première campagne en 1683, et mourut à Courtrai d'une fièvre maligne, le 18 novembre de la même année. La duchesse de la Vallière apprit avec un profond chagrin cette mort que fut chargé de lui annoncer le grand Bossuet. « C'est trop, dit-elle à la fin, c'est trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance. »

VERNEUIL (Gaston-Henri, duc de), fils naturel de Henri IV et de l'altière Henriette de Balzac d'Entraigues, naquit en 1601. Il fut d'abord évêque de Metz, ensuite duc de Verneuil. Il mourut sans enfants en 1682.

VILLENA (Pedro de), fils naturel d'Alphonse, marquis de Villena, lequel était neveu de Jacques II d'Aragon et qui, par son ambition toujours inquiète, toujours remuante, perdit la charge de connétable dont il était revêtu. Pedro de Villena périt à la bataille d'Aljubarrota ; il avait épousé une fille naturelle de Henri II de Castille. De cette union naquit Henri d'Aragon, marquis de Villena, l'un des personnages les plus marquants dans l'histoire littéraire de l'Espagne au quinzième siècle.

VINCI (Léonard de). Voyez sa notice, page 128.

VISCONTI (Ambroise), fils naturel de Bernabo Visconti, seigneur de Milan, se distingua par ses talents militaires dans une guerre allumée en 1371 à l'occasion de l'acquisition de Reggio faite à prix d'argent par son père. Il commandait une compagnie d'aventuriers. Il fut tué dans la Vallée de Saint-Martin, le 17 août 1373. C'est des bâtards de Bernabo Visconti que sont descendues les branches de la maison Visconti qui subsistent encore.

VISCONTI (Astor ou Hector), autre fils naturel de Bernabo Visconti, mérita par son courage le surnom de *soldat sans peur*. Il chercha partout des ennemis à son cousin Jean-Galeaz, qui, à l'aide de la trahison, avait fait prisonnier Bernabo Visconti et l'avait ensuite fait emprisonner, En 1412, le fils aîné de Jean Galéaz,

Jean-Marie-Visconti, duc de Milan, fut tué par des conjurés ; Astor fut proclamé à sa place et reconnu par le peuple. Mais le gouverneur de la citadelle lui ferma les portes et déclara qu'il n'obéirait qu'à Philippe-Marie, frère du dernier souverain. Contraint par des forces supérieures de quitter la ville, Astor se retira à Monza et s'y défendit pendant quatre mois. Il s'était réfugié dans la citadelle lorsqu'il fut tué par un quartier de rocher lancé par une baliste. Sa sœur Valentine, qui était enfermée avec lui, ne se rendit au bout de quelques mois qu'après une capitulation honorable.

VISCONTI (Blanche), bâtarde de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, fut mariée à l'illustre bâtard François-Alexandre Sforza dont nous avons donné la notice. Blanche n'apporta en dot à son mari que la souveraineté de Crémone et de Pontremoli ; mais cette alliance fournit plus tard à François Sforza les moyens de s'emparer de la souveraineté de Milan, bien autrement importante, et d'être le chef d'une glorieuse race ducale qui a régné plus de quatre-vingts ans.

VISCONTI (Brutio), était fils naturel de Luchino Visconti, seigneur de Milan, qu'empoisonna sa femme Isabelle de Fiesque. Brutio fut chassé de Lodi, où il exerçait la tyrannie, et mourut misérablement dans les monts Euganiens. Borso et Forestino, réputés fils de Luchino, furent exclus de l'héritage paternel, parce qu'on les regardait comme le fruit d'un inceste. L'un périt en prison, l'autre en exil.

VISCONTI (Gabriel-Marie), fils naturel de Jean Galéaz et d'Agnès Mantegatti, eut en 1402, pour apanage,

à la mort de son père, les seigneuries de Crème et de Pise. Par l'intermédiaire du maréchal Boucicaut, qui commandait à Gênes, il entra en négociation avec les Florentins pour leur rendre Pise. Cette ville se souleva, et Gabriel-Marie fut chassé. Bientôt après Boucicaut intenta contre lui une accusation calomnieuse de trahison, et le fit périr sur un échafaud, au mois de septembre 1408.

VOLOGÈSE I[er], ou PÉLASCH, roi des Parthes, fils de Vonones II et d'une concubine grecque, monta sur le trône, l'an de Jésus-Christ, 50 ou 51 ; il fut engagé dans des guerres longues et acharnées contre ses voisins, et surtout contre les Romains. Tantôt vaincu par eux, tantôt vainqueur, il réussit enfin à se faire respecter de Néron et des successeurs de ce prince. Il mourut vers l'an 81, après avoir régné trente années avec autant de prudence que de fermeté.

WEISS (François-Rodolphe), fils naturel, mais légitimé, d'un membre du conseil souverain de Berne, naquit à Yverdun, en 1751. Il servit d'abord en France, puis en Prusse, avec le grade de colonel. En 1785, il publia ses *Principes philosophiques, politiques et moraux*. Cet ouvrage eut un grand succès. Quand la Révolution française éclata, Weiss s'en montra un des plus chauds partisans, et fit paraître plusieurs brochures politiques. Le sénat de Berne l'envoya, vers 1794, à Paris, en qualité de ministre plénipotentiaire de la Suisse ; Weiss maintint, pour quelque temps, la paix entre les deux peuples. Lors de l'invasion de la Suisse par Brune et Schauenbourg, il fut nommé commandant-général du

pays de Vaud. Weiss se suicida en 1802, dans une auberge de Nion.

ZBIGNIEW, duc de Masovie, était fils naturel de Vladislas Hermann, roi de Pologne. La vie de ce prince ambitieux, inquiet et sans foi, fut une suite continuelle de révoltes, d'abord contre son père, et ensuite contre son frère Boleslas, devenu roi. L'un et l'autre eurent plusieurs fois la faiblesse de lui pardonner, lorsqu'ils le tenaient prisonnier entre leurs mains. Mais enfin, comme il ne cessait de se liguer avec de puissants voisins contre son frère, celui-ci témoigna le désir d'être défait d'un rival ou d'un sujet si redoutable. Zbigniew disparut vers l'an 1116. Le repentir que Boleslas montra publiquement, prouve qu'une impérieuse nécessité l'avait seule poussé à ce crime.

ZEIAD, fameux capitaine arabe, fils naturel d'Abou-Sofyan, antagoniste de Mahomet, et frère du khalife Moawiah Ier, naquit vers l'an 622 de Jésus-Christ. Il se distingua de bonne heure par son esprit, son éloquence et ses talents militaires; aussi Moawiah, pour se l'attacher, le reconnut publiquement pour son frère, et n'eut pas à s'en repentir, car nul capitaine n'a plus contribué que Zéiad à l'affermissement du trône des khalifes ommiades.

ZHINGA. Voyez sa notice, page 209.

FIN.

TABLE DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Munzel, à Sceaux.



